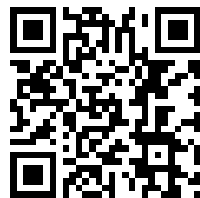

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

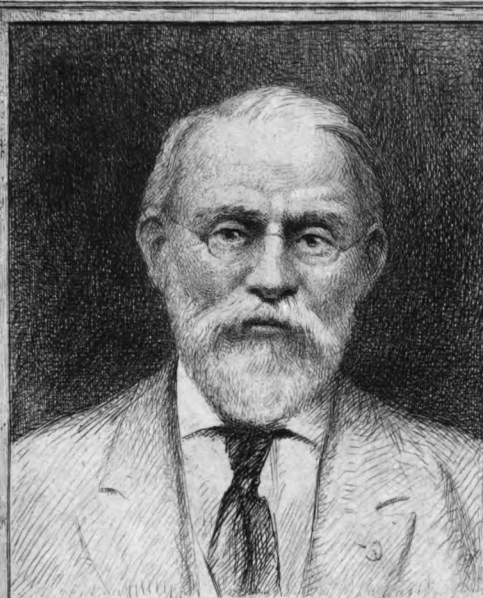
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

B 49981 7



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

1140 B. 1930

DC
611
.A553
S8

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ D'ÉTUDES
DES HAUTES-ALPES

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ D'ÉTUDES
DES HAUTES-ALPES

Paraissant chaque trimestre

TRENTE-SEPTIÈME ANNÉE
QUATRIÈME SÉRIE. — N° 21

Année 1918 — Premier Trimestre



GAP
LOUIS JEAN ET PEYROT, IMPRIMEURS - ÉDITEURS

1918

111

Dunning
Nijhoff
10-21-26
13603

COMPOSITION
DU
CONSEIL D'ADMINISTRATION
DE LA
SOCIÉTÉ D'ÉTUDES DES HAUTES-ALPES

(AU 1^{er} JANVIER 1918)

BUREAU

Présidents d'honneur : M. HUGUES (Edmond), avocat,
ancien président.

M. WILHELM, *, O. †, ingénieur en chef des
Ponts et Chaussées, ancien président.

M. G. de MANTEYER, secrétaire de la Fondation
Thiers, ancien président.

Président : M. CHAUVET, avocat, 4, place de Verdun, à
Grenoble (Isère).

Vice-Présidents : M. ANGÉNIOL (Antoine), avoué, à
Gap.

M. MARTIN (David), I. ‡, conservateur du Musée
de Gap.

Secrétaire : M. FAUCHER (Benjamin), archiviste départe-
mental, à Gap.

Trésorier : M. VOLLAIRE (Joseph), architecte départe-
mental, 2, avenue de Veynes, à Gap.

VI

CONSEIL D'ADMINISTRATION

MM. les MEMBRES du Bureau.

l'abbé ALLEMAND, curé de Jarjayes.

BOURCIER (Jean), avocat, à Aiguilles.

BRENIER (Jean-Eugène), propriétaire, quartier de Saint-Michel, près Gap.

ETIENNE (Edouard), ✱, commandant en retraite, à Gap.

GUIGUES (Clément), receveur des Domaines, à Gap.

HUGUES (Edmond), avocat, à Gap.

ITIER (Henri), industriel, à Gap.

MONTJEAN (Charles), directeur de la Banque de France, à Gap.

ROMAN (Joseph), I. ✱, avocat, membre correspondant de l'Institut.

SIMON, ingénieur des Ponts et Chaussées, à Gap.

THOUARD (Auguste), ✱, avoué, à Embrun.

WILHELM (Ivan), ✱, O. ✱, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, à Grenoble.

COMITE DE PUBLICATION

MM. les MEMBRES du Bureau.

l'abbé ALLEMAND, curé de Jarjayes.

ANGÉNIOL (Antoine), ✱, avoué, à Gap.

ETIENNE (Edouard), ✱, commandant en retraite, à Gap.

GUIGUES (Clément), receveur des Domaines, à Gap.

HUGUES (Edmond), avocat, à Gap.

MONTJEAN (Charles), directeur de la Banque de France, à Gap.

ROMAN (Joseph), I. ✱, avocat, membre correspondant de l'Institut.

LISTE

DES

MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ D'ÉTUDES

AU 1^{er} JANVIER 1918

Anciens Présidents

† M. JAUBERT (1882).	† M. GRANDIDIER, ✱ (1893).
† M. AMAT, ✱ (1884).	
† M. DE LA VALETTE, C. ✱ (1886).	† M. GAUTIER, ✱ (1896).
	M. HUGUES (1897).
† M. LEMAITRE, C. ✱ (1886).	M. WILHELM, ✱, O. ̂ (1904).
† M. le Chanoine BLANCHARD (1890).	M. G. DE MANTEYER, (1907).

Membres d'honneur

M. LE PREFET DU DEPARTEMENT.
 LE GENERAL, commandant la subdivision.
 MGR L'EVEQUE DU DIOCESE.
 M. LE MAIRE DE LA VILLE DE GAP.

VIII

Membres Fondateurs

MESSIEURS,

BLANCHARD-CHANCEL (Le Dr Raphaël), ✱, professeur à la Faculté de médecine de Paris, membre de l'Académie de médecine, 226, boul. Saint-Germain, à Paris (VI^e).

CHAUVET (Joseph), avocat, place de Verdun, n^o 4, à Grenoble.

DUPONT-DELPORTE (le Baron), ✱, ingénieur des chemins de fer P.-L.-M., Le Murier, près Grenoble.

FLOURENS, O. ✱, ancien ministre des Affaires étrangères, ancien député des Hautes-Alpes, 129, rue de la Pompe, Paris.

LAURÉNCON (Léon), ancien député des Hautes-Alpes, à Lettret, par Tallard.

MANTEYER (Georges, de), archiviste paléographe, au château de Manteyer.

VESIGNIE (Louis), capitaine d'artillerie, 2, rue de Dun, à Bourges (Cher).

WILHELM (Ivan), ✱, O. , ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, avenue Alsace-Lorraine, à Grenoble.

Membres Fondateurs décédés

MESSIEURS,

AMAT (Clément), ✱, ancien conseiller général, président honoraire de la *Société d'Etudes* ; † Tallard, 16 avril 1895.

ARNAUD (François), , licencié en droit, ancien notaire à Barcelonnette (Basses-Alpes) ; † Barcelonnette, 8 juillet 1908.

BERTHELOT, ancien vice-président du Conseil général des Hautes-Alpes ; † Lyon, avril 1895.

BLANC (Xavier), sénateur, président du Conseil général des Hautes-Alpes ; † Paris, 7 juin 1896.

BLANCHARD (Zéphirin), vicaire général, ancien supérieur du Grand Séminaire de Gap ; † 26 juillet 1897.

IX

- CHANCEL (Evariste), ancien député; † 11 juillet 1882.
CLAPIER, propriétaire à Chabestan; † 1900.
GOUZOT (Mgr), ✠, ancien évêque de Gap, archevêque d'Auch; † 1895.
GUILBERT (S. Em. le Cardinal), O. ✠, ancien évêque de Gap et d'Amiens, archevêque de Bordeaux; † Gap, 15 août 1889.
JACQUENET (Mgr), ancien évêque de Gap, évêque d'Amiens (Somme); 1^{er} mars 1892.
LAVALETTE (A. de), C. ✠, intendant militaire; † 16 décembre 1888.
LAVALETTE (Mlle Fany de); † novembre 1903.
MANTEYER (M. Félix de), ✠, I. ☉, secrétaire général honoraire; † Manteyer, le 8 octobre 1908.
MARCELLIN (J.-E.), ✠, sculpteur; † Paris, 16 décembre 1887.
PALLIAS (Honoré), ancien conseiller général des Hautes-Alpes; † en 1896.
SANIAL DU FAY, ✠, ancien préfet de la Haute-Savoie.
TEISSIER (Eugène), avocat à Gap; † 25 août 1883.
TOURNIER, pasteur en retraite, à Pressy-Vendœuvre, près Genève; † 1904.

Membres Honoraires

MESSIEURS,

- CHANTRE (Ernest), ✠, sous-directeur du *Muséum d'histoire naturelle*, à Lyon.
CHEVALIER (Ulysse), ✠, I. ☉, membre de l'Institut, à Romans (Drôme).
LUCHAIRE (Julien), professeur à l'Institut français de Florence (Italie).
MARTEL, directeur de *La Nature*, rue d'Aumale, n° 2, Paris.
ROCHE (Célestin), ingénieur-expert, rue Abbé-Grégoire, 72, à Grenoble.

X

Membres Titulaires

MESDAMES,

- BÉRAUD, I, rue de la Terrasce, à Gap.
BLANCHARD (Isabelle), à Remollon (Hautes-Alpes).
BOUCHIÉ DE BELLE, 29 avenue de Marigny, Paris-VIII^e.
CHANCEL (Marius), 226, boulevard St-Germain, Paris-VI^e,
et au château de St-Léon, à Cannes.
FRESSE (Mlle), au château de Jarjayes, par Gap.
GUILLAUME (Mlle Léonie), institutrice, à Aiguilles.
LATY (Albert), au château de Serrebourges, à Gap.
PASCAL, ancienne directrice de l'Ecole primaire supérieure
de filles, à Gap.
PINET DE MANTEYER (Léon), I, rue de Valserrès, à Gap.

MESSIEURS,

- ACHARD (l'abbé), aumônier du Lycée, boulevard Lamar-
tine, à Gap.
ALBON (Marquis Antoine d'), château d'Avauges, près
Pontcharra (Rhône), et 41, rue de l'Université,
Paris-VII^e.
ALBRAND, agent-voyer à Ténès (Algérie).
ALLEMAND (l'abbé), aux Emeyères, près Gap.
ANGÉNIOL (Antoine), ✕, avoué, à Gap.
AUBERT (Clément), O. ✕, ancien directeur des chemins de
fer du Nord de l'Espagne, à Gap.
AUBERT (Henry), ✕, O. ✕, ingénieur en chef, à Gap.
AYE (l'abbé), curé de la Bâtie-Neuve.
BALDY, directeur de l'usine Sainte-Catherine, à Briançon.
BARDE (E.), négociant, avenue de la Gare, à Gap.
BARLE (Adolphe), ✕, ancien directeur général de la compa-
gnie Madrilène du Gaz, villa Julie près Gap.
BEAUREGARD (le Comte Costa de), à Sainte-Foy, par Lon-
gueville (Seine-Inférieure).
BERMOND (l'abbé), curé de Lagrand, par Eyguians.
BERNARD (D^r Laurent), 2, place Ste-Colombe, à Gap.
BIBLIOTHÈQUE des Archives de l'Isère, à Grenoble.
BIBLIOTHÈQUE de la Ville, à Grenoble.

XI

- BIBLIOTHÈQUE de la Ville, à Lyon, 27, rue Gentil.
- BIBLIOTHÈQUE de la Ville, à Marseille, boul. du Musée.
- BLANC (Balthazar), ✱, I. ☼, sénateur des Hautes-Alpes, conseiller général, 107, boul. St-Germain, Paris.
- BLANCHARD (Raoul), professeur à l'Université, Grenoble.
- BONNIARD (Arthur), à Gap.
- BONNIARD (Victor), I. ☼, député, Embrun.
- BOUHANT, capitaine du Génie, à Gap.
- BOURCIER (Jean), avocat, maire d'Aiguilles, à Aiguilles.
- BOURCIER (Mathieu), rue Beaurepaire, 36, Paris-X^e.
- BOYER (Robert), rue Carnot, 33, à Gap.
- BRENIER (Jean-E.), quartier de Saint-Michel, à Gap.
- BUMAT, inspecteur des Contributions indirectes en retraite, 6, rue Thomas, à Marseille.
- CAILLAT (Paul), ☼, industriel, maire de Gap.
- CARAL, receveur de l'Enregistrement, à Vienne (Isère).
- CARAL, docteur en médecine, à Veynes.
- DE CARDAILLAC, juge au Tribunal civil de Nice.
- CHABRAND (Armand), avocat, rue de la Liberté, à Grenoble.
- CHABRAND (Valentin), conseiller général, à Gap.
- CHEVALIER (Emile), notaire, à Laragne.
- CHEVALLIER (D^r Paul), à Seyne (Basses-Alpes).
- CLUZEL (G.-L.), avocat, ancien greffier du Tribunal civil à Savines.
- CORONAT (D^r G.), médecin oculiste de la C^{te} P.-L.-M., 5, rue des Archers, à Lyon.
- COOLIDGE (W.-A.-B.), à Grindelwald (Suisse).
- DAVIN (abbé), curé de Théus.
- DAVIN (Emmanuel), chef de division honoraire à la Préfecture des Hautes-Alpes, à Saint-Bonnet.
- DÉCIS (Gaston), inspecteur d'Académie, à Gap.
- DÉRBEZ, professeur en retraite, à La Saulce.
- DURAND (Joseph), dessinateur au P.-L.-M., 25, rue Carnot, à Gap.
- ESCALLE (Hippolyte), I. ☼, notaire, maire de Briançon.
- ESCALLIER (Henri), professeur au Lycée, à Gap.
- ESPITALIER (Marius), ancien négociant, à Gap.

XII

- ETIENNE (Edouard), ✱, commandant en retraite, à Gap.
EUZIÈRE, ✱, ✪, avocat, président du Conseil général,
ancien député des Hautes-Alpes, à Gap.
FABRE (Adrien), avoué, rue de Provence, 5, à Gap.
FAUCHIER (Benjamin), archiviste départemental, à Gap.
FAURE (Alphonse), instituteur, à Oran.
FAURE (Joseph), ancien maire de Gap, rue Saint-Arey, 37.
FERRAND (Henri), avocat, 2, cours Berriat, à Grenoble.
FINET (Auguste), pharmacien, rue du Mazel, à Gap.
FREYNET, directeur de l'Enregistrement, à Gap.
GAIGNAIRE (Paul), licencié en droit, notaire, à Gap.
GOUDET (Achille), industriel, conseiller général, à Gap.
GRIMAUD (Louis), avoué près la Cour d'appel de Grenoble,
13, boulevard Gambetta.
GUÉRIN (Jean), 18, rue Daru, à Paris-VIII^e.
GUÉRIN (Ulysse), château de la Grangette, à Châteauneuf-
du-Rhône (Drôme).
GUÉRIN-LONG (Paul), docteur en droit, président du tribu-
nal civil d'Aix-en-Provence.
GUEYDAN, ✪, ✪, conseiller général, à Orcières.
GUEU (Mgr), protonotaire apostolique, ancien vicaire
général, à Chorges.
GUIGUES (Clément), receveur des Domaines, à Gap.
GARCIN, agent d'assurances, rue Carnot, à Gap.
GUILLAUME (Frédéric), 161, rue Paul-Bert, à Lyon.
GUILLEMIN (Paul), ✱, inspecteur général honoraire de la
navigation et des ports de la Seine, à Cervières.
HATJIDAKIS, professeur au Pirée (Grèce).
HUGUES (Edmond), avocat, rue Carnot, 39, à Gap.
HUGUES (Henri), avocat, 23, rue Carnot, à Gap.
IMBERT, licencié en droit, ancien notaire, à Embrun.
ISNEL (Pierre), directeur de mines, 169, boulevard Péreire,
Paris-XVII^e.
ITIER (P.-J.), ✪, avocat, au château de Vêras, par Veynes.
ITIER (Henry), ingénieur-chimiste, rue de la Blache, à Gap.
JACQUES (l'abbé E.), prof. au Petit-Séminaire, à Serres.
JEAN (Ferréol), I. ✪, négociant, ancien maire de Gap, pré-
sident du Tribunal de Commerce.

XIII

- JEAN (Louis), ☼, imprimeur, à Gap.
- JEANSELME (Émile), préparateur au Musée de Gap.
- JULLIEN, receveur des Domaines, à Houdan (S.-et-O.).
- LABASTIE (Armand), juge au tribunal civil, 107, rue Pierre Corneille, Lyon (Rhône).
- LAGIER (Auguste), instituteur en retraite, à Gap.
- LAGIER (Gabriel), chef de bureau à la Préfecture des H.-A.
- LAMBERT, agent-voyer cantonal en retraite, à Veynes.
- LAMORTE (Henri), inspecteur des Contributions indirectes, à Clermont-Ferrand, 19, rue de Riom.
- LÉAUTIER, ✱, officier d'administration principal, en retraite à Gap, 1, rue du Grenier-d'Abondance.
- LÉOUFFRE (Camille), contrôleur des douanes, à Bône (Algérie).
- MANGAREL (Ernest), commis principal des postes et télégraphes, à Vesoul (Haute-Saône).
- MARTIN (David), I. ☼, conservateur du Musée, à Gap.
- MARTIN (l'abbé), curé-archiprêtre en retraite, à Lallé, par Saint-Firmin.
- MATHIEU, négociant, 17, rue Romarin, à Lyon.
- MASIMBERT, avocat, 2, rue Bayard, à Grenoble.
- MEIFFRE (A.), cité d'Hauteville, 8, à Paris (X^e).
- MICHEL (Joseph), ancien greffier de la Justice de Paix de Gap, 5, rue Villeneuve, Clichy (Seine).
- MIRIBEL (comte de), au château de Villard-Bonnot (Isère).
- MONTCLAR (marquis F. de RIPERT-), C. ✱, ancien ministre. plénipotentiaire, château d'Allemagne (Basses-Alpes).
- MONTJEAN (Charles), directeur de la Banque de France, à Gap.
- MOTTE (Aug.-Julien), ☼, instituteur en retraite, à Gap.
- MOULIN (Stéphane), ☼, chef du bureau des Titres du P.-L.-M., 10, rue Duhamel, Lyon.
- MOURRE (Maurice), O. ✱, capitaine de vaisseau, 105, rue de la Bucaille, Cherbourg.
- MÜLLER (Hippolyte), I. ☼, bibliothécaire de l'École de médecine, à Grenoble.
- NICOLLET, I. ☼, professeur au Lycée, 88, avenue Victor-Hugo, à Aix-en-Provence.

XIV

- OLIVE (Charles), avoué, rue de Provence, à Gap.
- OLLIVIER (Jean), rentier, 490, rue Paradis, Marseille.
- PASCAL (l'abbé), , à Chabanas, près Gap.
- PELLEVOIZIN (Lucien), I. , , industriel, ancien président du Tribunal de Commerce, à Gap.
- PELLOUX (Jules), maître d'hôtel, à Gap.
- PEYROT (H.), imprimeur, avenue de Provence, Gap.
- PLAT (Paul), , propriétaire, à Orpierre.
- PRAS (Eugène), négociant, rue Carnot, Gap.
- PRAT (Jules), avenue de Saxe, 340, à Lyon.
- PRUNIÈRES (comte de), à Prunières, par Chorges, et à Grenoble, rue Lesdiguières, 6.
- REYNAUD (Henri), , administrateur de la Marine, 21, rue des Phocéens, à Marseille.
- ROMAN (Joseph), membre correspondant de l'Institut, au château de Picomtal, près Embrun.
- ROMAN (Jean-Charles), archiviste-paléographe.
- ROSTAIN (Joseph), , , ancien maire de La Roche-des-Arnauds.
- ROUX (l'abbé), secrétaire de l'évêché, à Gap.
- RUELLE, , inspecteur principal du service central de l'exploitation du P.-L.-M., rue de Londres, 48, à Paris.
- SIMON, ingénieur des Ponts et Chaussées, à Gap.
- STECHELT (J.-E.), libraire, 76, rue de Rennes, à Paris.
- TANC (Jules), avoué, rue Elisée, à Gap.
- TANC (Louis), notaire, 40, rue Carnot, à Gap.
- TEISSIER, docteur en droit, avocat, rue Elisée, 1 bis, à Gap.
- TEMPLIER (l'abbé), chanoine honoraire, curé de Lacou, par Saint-Bonnet-en-Champsaur.
- THOUARD (Auguste), , avoué, à Embrun.
- THOUMAZOU, G. C. , intendant général en retraite, à la Ferté-Alais (Seine-et-Oise).
- TIVOLLIÉ (Jean), , commis principal des Postes et Télégraphes, 34, rue Molière, Lyon.
- TOY-RIONT (Maurice), ancien député des Hautes-Alpes, 51, rue Nationale, Marseille.
- TREMEREL, , intendant militaire, à Gap.
- TURLIN (E.), , ingénieur des Ponts et Chaussées, à Gap.

VALLÉNTIN DU CHÉYLARD (Roger), I. 10, rue du Jeu-de-Paume, à Montélimar (Drôme).

VÉSIGNIÉ (Henry), 10, rue du Cirque, à Paris (VIII^e).

VIAL (Joseph), ancien agent-voyer, rue Grenette, à Gap.

VIDAL (Albert), 10, vétérinaire départemental, à Valence (Drôme).

VILLAN (Albert), 40, boulevard Voltaire, à Paris (XI^e).

VILLAN (Robert), à Gap.

VILLAN (Henry), 2, rue des Trois-Mages, à Marseille.

VOLLAIRE (Joseph), architecte départemental, à Gap.

Bibliothèques abonnées

Bibliothèque de l'Ecole normale de Garçons, à Gap.

- de l'Ecole normale de Filles, à Gap.
- communale d'Embrun.
- communale de Briançon.
- du Petit Séminaire, à Serres.

LISTE DES SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES

FRANCE

Ministère de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts

Comité des travaux historiques et scientifiques (cinq exemplaires)
Comité de la Société des Beaux-Arts des départements (deux exempl.)

1. AIX. Académie des sciences, arts et belles-lettres.
2. — Bibliothèques de l'Université.
3. — Société d'Études provençales.
4. ANNECY. Société Florimontane.
5. AUXERRE. Société des sciences historiques de l'Yonne.
6. AVIGNON. Académie de Vaucluse.
7. BOURGES. Société des antiquaires du Centre.
8. CHAMBERY. Académie de la Savoie.
9. — Société Savoisienne d'histoire et d'archéologie.
10. DIGNÉ. Société scientifique et littéraire.
11. DIJON. Académie des sciences, arts et belles-lettres.
12. DRAGUIGNAN. Société d'Études scientifiques et archéologiques.
13. GRENOBLE. Académie delphinale.
14. — Institut de Géographie alpine.
15. — Laboratoire de géologie.
16. — Société dauphinoise d'ethnologie et d'anthropologie.
17. — Société de statistique des sciences naturelles et des arts
industriels de l'Isère.
18. — Société des Touristes du Dauphiné, boul. Edouard-Rey,
Grenoble.
19. — Université de Grenoble (Faculté des lettres).
20. LYON. Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon, aux
palais des Arts.
21. — Bulletin de la Société d'anthropologie de Lyon.
22. — Bulletin de la Société littéraire, historique et archéologique
de Lyon.
24. — Société archéologique de Provence.
25. MONTBRISON. *La Diana*. Société historique et archéologique
du Forez.
26. MONTPELLIER. Académie des sciences et lettres.
27. — Société pour l'étude des langues romanes.
28. NICE. Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes.
29. PARIS. Académie des inscriptions et belles-lettres, 23, quai Conti.

XXVII

30. — Bibliothèque d'art et d'archéologie, 19, rue Spontini.
31. — Club-Alpin français, rue du Bac, 30.
32. — Société topographique de France, 54, rue Monsieur-le-Prince.
33. — Société de l'histoire de France, 60, rue des Francs-Bourgeois.
34. — Revue des études historiques, librairie Picard, 82, rue Bonaparte.
35. — Société nationale des antiquaires de France, au Palais du Louvre.
36. — Société de spéléologie, 34, rue de Lille.
37. PERTUIS. Athénée de Pertuis.
38. TOULON. Académie du Var.
39. TOULOUSE. Société archéologique du Midi de la France.
40. VALENCE. Société d'archéologie et de statistique de la Drôme.

ETRANGER

1. BELGIQUE. *Analecta Bollandiana*, à Bruxelles.
2. ITALIE. *Reale accademia della scienza di Torino*, à Turin.
3. — *Regia deputazione di storia patria*, Piazza Castello, 12, Turin.
4. — *Rivista storica italiana*, via Brofferio, 31, Turin.
5. — Société d'histoire Vaudoise, à Torre-Pellice.
6. — *Società storica Lombarda di storia patria*, Milan, Castello Sforzesco.
7. SUEDE. *Académie of historie och ontiquitets*, à Stokolm.
8. — Société de géologie de l'Université d'Upsala.
9. SUISSE. *Institut national genevois*, à Genève.
10. — Société neuchâteloise de géographie, à Neuchâtel.

Journaux correspondants

Le Polybiblion, 3 et 5, rue St-Simon, boulevard St-Germain, Paris.

PROCÈS-VERBAL

DE

L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ORDINAIRE

du 21 décembre 1917

L'assemblée générale ordinaire des membres de la Société d'études des Hautes-Alpes a eu lieu le vendredi 21 décembre 1917, à 17 heures, à la Préfecture (salle des commissions), sous la présidence de M. Edmond HUGUES, président d'honneur, remplaçant le président, mobilisé.

Étaient présents : MM. ANGÉNIOL, ÉTIENNE, FAUCHER, C. GUIGUES, Edmond HUGUES, LÉAUTIER, D. MARTIN, MONTJÉAN, PEYROT, VIAL et VOLLAIRE.

— M. le Président rappelle le souvenir des membres de la Société décédés au cours de l'année 1917 et dont les notices nécrologiques ont paru dans les derniers numéros du Bulletin, ou paraîtront prochainement. Il fait remarquer que, malgré les difficultés de l'heure présente, la Société a pu distribuer son Bulletin assez régulièrement. Le volume de 1917 est même plus étendu que celui du dernier exercice normal, c'est-à-dire 1913. La crise du papier nous obligera peut-être à restreindre légèrement notre publication, mais le Comité s'efforcera de compenser ces restrictions, notamment au moyen de quelques illustrations bien choisies.

— M. VOLLAIRE, trésorier, lit à l'assemblée le compte financier de la Société pour l'exercice 1917 et le projet de budget pour l'exercice 1918. L'un et l'autre sont approuvés, et M. le Président adresse à M. VOLLAIRE les vifs remerciements de la Société pour sa gestion perspicace et attentive.

— Il est procédé à l'élection de sept membres du Conseil d'administration en remplacement de MM. BOURCIER, CHAUVET, Edmond HUGUES, Henri ITIER, D. MARTIN,

XIX

J. ROMAN, J. VOLLAIRE, administrateurs sortants, rééligibles.

Sont réunis aux bulletins des 11 membres présents ceux des 26 membres qui ont bien voulu voter par correspondance et qui sont : MM. ALLEMAND, AYE, V. BONNIARD, BRENIER, CHAUVET, DAVIN, DÉCIS, ESCALLE, FERRAND, GAIGNAIRE, GUILLEMIN, Henri HUGUES, IMBERT, P.-J. ITIER, JACQUES, LAGIER, MANGAREL, MOURRE, PLAT, PRAS, comte de PRUNIÈRES, ROSTAIN, J. ROMAN, J.-C. ROMAN, TRÉMEREL, WILHELM.

Le nombre des suffrages exprimés a donc été de 37 et la majorité absolue de 19.

MM. CHAUVET, H. ITIER, VOLLAIRE, ayant obtenu chacun 36 voix, MARTIN et ROMAN, 35, BOURCIER et E. HUGUES, 34, ont été proclamés membres du Conseil d'administration pour trois ans.

— Sont admis comme membres nouveaux :

Mme I. BLANCHARD, présentée par MM. David Martin et Vésignié.

MM. le Dr G. CORONAT, médecin oculiste de la Comp^{le} P.-L.-M., présenté par MM. Stéphane Moulin et Edmond Hugues.

FREYNET, directeur de l'Enregistrement des Hautes-Alpes, présenté par MM. J. Roman et Chauvet.

Louis TANC, notaire à Gap, présenté par MM. E. Hugues et Jules Tanc.

— M. le Président annonce que M. C. GUIGUES veut bien montrer à l'assemblée plusieurs albums dessinés par son père, ancien membre si regretté de notre Société. Il fait alors passer de mains en mains 3 volumes ou cartons de croquis à la plume, aquarelles, fusains et sépias, qui sont fort goûtés de l'assistance. Deux alphabets illustrés sont particulièrement remarqués.

— Conformément au vœu émis par l'assemblée générale du 4 janvier 1912, des communications sont faites par M. FAUCHER sur la crise de la monnaie au début de la Révolution et les émissions de billets de confiance dans les

XX

Hautes-Alpes à cette époque, puis par M. David MARTIN sur l'intérêt que présentent, à propos du passage des Alpes par Annibal, le défilé de la Durance de La Bessée à Prelles et le col de l'Échelle. Le texte de ces deux communications sera inséré dans les prochains Bulletins.

La séance est levée à 18 heures trois quarts.

Pour le Président mobilisé :

Le Vice-Président,

D. MARTIN.

Le Secrétaire,

B. FAUCHER.

PROCÈS-VERBAL

DE LA

RÉUNION DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

du 28 décembre 1917

Le Conseil d'administration de la *Société d'études* s'est réuni le vendredi 28 décembre 1917, à 17 heures, à la Préfecture (bureau des Archives), sous la présidence de M. E. HUGUES, président d'honneur. Étaient présents: MM. ETIENNE, FAUCHER, GUIGUES, E. HUGUES, D. MARTIN, MONTJEAN, VOLLAIRE.

Sont élus :

Président: M. J. Chauvet;

Vice-présidents: MM. Angéniol et D. Martin;

Secrétaire: M. Faucher;

Trésorier: M. Voltaire.

— M. le Président rappelle le dévouement et la haute compétence avec lesquels M. Georges de Manteyer a administré la Société depuis le 16 février 1907, date de son élection à la présidence. Le Conseil le nomme par acclamations président honoraire.

— Le Conseil se forme ensuite en comité de publication et fixe la composition du premier Bulletin de l'exercice 1918.

Pour le Président :

Le Vice-Président,

D. MARTIN.

Le Secrétaire,

B. FAUCHER.

COMPTE RENDU FINANCIER

I. — COMPTE POUR L'ANNEE 1917

RECETTES

Cotisations de 117 membres.....	1.170 »
Cotisation d'un membre fondateur.....	100 »
Cotisations de 6 bibliothèques.....	30 »
Subvention départementale	200 »
Rentes	229 »
Vente de bulletins.....	13 75
Participation pour gravure.....	28 95

Total..... 1.771 70

DÉPENSES

Impression du bulletin n° 17.....	269 45
— n° 18.....	360 25
— n° 19.....	376 30
— n° 20.....	344 »
Frais de recouvrement.....	51 05
Frais d'envoi du bulletin.....	75 30
Salaire de l'employé.....	110 »
Location de la salle.....	100 10
Frais de secrétariat.....	15 05
Inprimés divers et gravures.....	60 20
Reliquat en caisse.....	10 »

Total..... 1.771 70

XXIII

II. — PROJET DE BUDGET POUR 1918

RECETTES

Cotisations.	1.100	»
Subvention départementale	200	»
Rentes de l'année.....	229	»
Total.....	1.529	»

DÉPENSES

Impression du bulletin.....	1.100	»
Frais d'envoi et de secrétariat.....	100	»
Frais de recouvrement.....	50	»
Salaire de l'employé.....	110	»
Location de la salle.....	100	10
Dépenses diverses, imprimés et gravures.....	68	90
Total.....	1.529	»



CONTES ET LÉGENDES

du Valgaudemar

du Champsaur et du Gapençais

Par M. STÉPHANE MOULIN

Les Violons du Sire des Digières

En cest an de grace 1588, fut vendue par auctorité de justice, la seigneurie de Lestra, au lieu dict « Puymaure », lequel lieu domine la ville de Gap du costé du Champsaur.

Ceste vente fit grand bruit, car la seigneurie estoit à la convenance d'un grand nombre de bourgeois de Gap qui s'en vouloient rendre acquéreurs ; mais les enchères montèrent à tel prix que les dicts en furent pour leurs désirs.

Les feux qui s'estoient succédés sans haleine, avoient bellement allumé leur curiosité, mais le procureur qui avoit poussé la dernière enchère et avoit esté finalement déclaré acquéreur, fut plus muet qu'un carpeau — ce qui est esmerveillant pour un procureur ! Cestuy, cependant, finit par déclarer qu'il y auroit command et que chacun apprendroit, au bout d'un temps qui ne pouvoit estre bien long, le nom du nouveau seigneur de Puymaure.

Devant qu'il se fust écoulé trois vesprées, advinrent, en effet, au lieu dict, foison de mercenaires et de vilains, qui commencèrent, sans désesparer, à construyre un manoir, lequel estoit visible des murailles de Gap.

Ceste bastisse n'avoit point allures tranquilles ! Aussi bien les bourgeois cessèrent de rire quand virent s'ajouter à cette maison de soi-disant plaisance, créneaux et machi-

coulis, qui la fesoient plus tost semblable à un chasteaufort. Apprirent ainsi ceux qui le pouvoient encore ignorer quel estoit l'acquereur de Puymaure, et chascun reconnut à tel geste le sire des Digières, de tant redoutable voisinage.

Je vous baille à penser si les gens de Gap en furent marris, d'autant qu'à l'encontre de leur bonne ville, laquelle estoit pour le Pape et la Ligue, ledict sire tenoit pour le Huguenot, dont il estoit sans conteste le plus vaillant capitaine, sinon le plus féroce, ainsi que d'aucuns le disoient. Aussi bien sentirent se dresser leurs cheveux dessus leurs testes les dames de Gap, et sans doubte aussi quelques bourgeois.

A la vérité, il s'estoit conclu entre les deux partis une trêve bien et duement signée, laquelle debvoit encore durer aux alentours d'une année; mais ceux de Gap, et le sieur eschevin tout le premier, cuidaient que point ne se falloît endormir sur la parole d'un parpaillot. Témoin ce bastiment qu'il fesoit construire à la barbe des gens de Gap, et qui ne laissoit accroire, en aucune façon, qu'il fust revenu à meilleur vouloir, bien au contraire !

Et pourtant les jours et les mois passèrent sans que rien advinst de malencontreux... Aussi bien les sentinelles qui se tenoient sur les barris firent rondes moins vigilantes, et les portes qui se debvoient fermer à la nuit tombante, ainsi qu'il avoit esté prescrit, restèrent souventes fois ouvertes plus qu'il auroit convenu. Car chascun se devest de sa prudence par la tranquillité, à l'instar d'un pourpoint trop lourd quand luit le soleil clair.

Il n'avoit point fallu plus que quelques mois pour accalmer l'esprit de ceulx de Gap et leur fère presque accroire qu'onques ne pourroit revenir le sire des Digières. La campagne estoit belle, la colline de Saint-Mens merveilleusement verdoyante, et certes, point n'eust esté belle la campagne et point n'eust verdoyé la colline, si ce renard plein de maléfices, qui avoit nom des Digières, se fust appresté à molester en quelque manière les honnestes habitants de Gap !

Aussi bien, ami lecteur, ne serez en nulle manière étonné de sçavoir que par une belle vesprée de la saison arrière, en un clos des Blaches, hors les murs de la ville, un essaim de damoiselles caquetoient à qui mieux mieux, ainsi que le feroient abeilles bourdonnantes, encore que la nuict fust tantost venue ! La nuict arreste bien les abeilles, qui se vont poser en leur ruche, ainsi qu'il sied, mais point les dames, dont la musardise ne connoit oncques repos ni trêve !

Or donc, le gouter qu'elles avoient apporté et qui estoit composé de prunes sèches de Tallard et de tartes à la frangipane, estoit achevé depuis longtemps, mais point leur bavardage qui se continuoît de plus belle, car point n'est besoin d'y voir clair pour ce fêre, paroles n'ayant nulle couleur.

Je vous baille à penser de quoi s'entrenoient les jouvencelles !... Icelles parloient du sire des Digières qu'aucune d'elles n'avoit vu certes, mais dont chascune, à sa guise, fesoit le fol portraict.

« En vérité, disoit l'une, qui estoit la fille du procureur delphinal, messire Oddoul, il messied d'en parler à l'instar de Satan dont il est le suppost, et je le crois pour le moins si laid que le Malin luy-mesme ! »

Une de ses compagnes, la fille du tabellion du Villar — qui pourtant n'avoit point veu le diable — soustenoit pareillement ceste opinion, qu'un sire qui fesoit si grand dommage aux gens de bien ne sçauroit estre agréable à voir.

« Ouais ! s'exclama sur ce coup la fille du sieur eschevin, laquelle estoit fine comme une guespe, et moqueuse un tantinet, s'il vous falloît accroire, auroit le sire des Digières belles cornes de bouc comme s'en treuve ès Champsaur avec la barbe... voire les pieds d'iceluy ! Or, je gagerois bien un escu d'argent que point n'est ainsi, et que le sire de Bonne n'est aucunement plus laid qu'un autre ! Mon père, qui l'a veu quand les eschevins signèrent la trêve, assure qu'il est bien fait de corps et que chascun l'ouït volontiers tant bien il parle. En tout quoy il est semblable à vostre amoureux, damoiselle Oddoul ! »

Se mit à rougir à l'instar d'une pivoine la fille du procureur, laquelle estoit promise au sire de Jarjayes, mais la répartie ne fut point du goust des aultres jouvencelles, qui vouloient, sans contredict possible, que le sire des Digières fust desplaisant.

A quoy la fille du sieur eschevin, qui n'estoit désespérée d'aucune manière, finit par s'escrier : « Quelle mouche vous pique damoiselles ? N'aurions-nous point, par occurrence, quelque cousin qui seroit de la vache à Colas ?¹ Or ça, s'il en est de nos proches, direz-vous qu'ils doivent par force estre laids, encore qu'ils aient leur teste ronde ?² Quant au sire des Digières, il le faut tout bonnement prier de vous venir monstrier sa face... » Puis, se voulant faire un jeu de ses compagnes, la madrée s'exclama, désignant un quidam qui s'avançoit hors l'enclos, le long de la haie : « Tenez, le voilà qui vous va convaincre et apprendre comme il est ! »

A ceste response inopinée, se levèrent avec un cri les jouvencelles et s'esparpillèrent ainsi qu'auroient fait des colombes effarouchées. Puis, tout en riant de leur frayeur, icelles pensèrent qu'il seyoit de regagner la ville, d'autant que la nuit s'estoit faicte noire.

Cependant, au moment qu'elles alloient sortir de l'enclos, le passant, que la fille du sieur eschevin avoit si plaisamment desnommé le sire des Digières, s'en vint au-devant d'elles, tenant fort civilement en ses mains son chapeau de feutre. Il avoit une avenante figure, en laquelle une moustache blonde et fine se troussoit de chaque costé de son nez, qui estoit aquilin. De ses vestements, rien n'estoit visible, ni pourpoint ni chausses, pour ce qu'une houpelande les couvroit en entier et laissoit seulement apparostro des bottes pareilles à celles qu'ont coustume de porter les gens de cheval.

« Je pense, belles damoiselles, dit-il, qu'il vous plaira de

¹ Expression employée lors des guerres de religion pour désigner les réformés.

² Certains huguenots commençaient à prendre l'habitude, alors toute nouvelle, de se raser les cheveux.

m'excuser, si je vous demande service. Je ne sçais comment entrer dans la ville, dont les portes se viennent de clore; et j'aurois grand dam d'attendre demain, pour ce que je suis seulement arrivé un quart d'heure en retard. Point n'a coustume l'archer du guet de se haster de pareille façon. »

Comme l'inconnu parloit avec courtoisie et sembloit de bonne naissance, la fille du sieur eschevin luy dit complaisamment : « Oui, certes, Messire, la porte Lignole se doit clore devant la nuict par crainte de quelque maléfice du capitaine des Digières, lequel en est, à ce qu'on dict, coustumier — et icy l'inconnu, sans que nul sçust pourquoy, ne se put tenir de soubrire — mais, s'il vous plaict d'entrer, vous le pourrez fère avecque nous par la poterne, dont le gardien nous espère et se doit impatienter ce soir, pour ce que nous sommes en plus gros retard que de coustume. »

Sur ce s'inclina l'estranger, qui accompagna galamment les jouvencelles jusqu'en la ville, aydant chascune de son poing pour franchir la poterne, dont l'huis estoit fort malaisé.

A l'orée de la rue Peyrolière, le dict gentilhomme, ayant prins congé, se dirigea vers le barri, à la grande curiosité des damoiselles, dont chascune auroit vuïd son escarcelle pour assavoir où il alloit présentement.

La curiosité — ce vilain desfault qui perdit nostre mère Eve — incita les jouvencelles à le suivre, mais icelles le firent si dextrement que, sans estre veues en aucune façon, elles le purent appercevoir qui rentroit chez dame...

Mais que vous chaut, candide lecteur, de cognoistre chez qui il rentroit ? Ma plume ne l'écrira point, car mes parents m'apprirent à respecter les secrets d'un chascun, et suis seulement tout marri d'estre contrainct à dire que firent aultrement les timides pucelles, lesquelles, n'estant point mortes du désir de sçavoir chez qui se rendoit leur gentilhomme, pensèrent ensuite le fère de l'envie d'apprendre quel estoit l'amoureux de la dame qu'elles cognoissoient maintenant, et que vous-mesme ne cognoissez point !

Icelles ne parlèrent d'aulture chose le lendemain, quand

se réunirent derechef en leur clos des Blaches pour se recréer, ainsi qu'elles souloient les jours de beau temps. Je vous laisse à croire si les suppositions allèrent bon train, toutes semblablement fausses, cela est bien inutile à adjouter, car le gentilhomme n'estoit ni le sire d'Avançon, lequel estoit de taille plus haulte, ni le sire de La Rochette, lequel estoit plus courtaud, ni le sire de Laye, lequel estoit plus gras, ni le sire de Ville Robert, lequel estoit plus maigre... et les dictes en débitèrent ainsi un long chapitre !

Quand, pourtant, chascune eut prou cherché, la fille du sieur eschevin s'advisa que, si leur langue estoit fatiguée, point encore ne l'estoient leurs jambes; aussi bien elle proposa de danser une ronde, ce que firent incontinent les jouvencelles, qui pensèrent renverser leur table et casser la vaisselle, en courant après le « Chevalier du guet, — qui cherche fille à marier. »

Or donc, comme icelles dansoient gaiement, s'en vint à passer derechef le gentilhomme qu'elles avoient veu la veille, et qui se tint coi contre la haie d'aubespain, pour voir leurs folastres ébats, car, en vérité, c'estoit merveille.

Mais la volée tout aussitost s'arresta, honteuse d'estre surprise. Ce que voyant, l'inconnu dit : « Gentes damoisselles, pourquoy vous arrester en jeux si innocents ? Mon seul esbahissement est que Messieurs de Gap ne soyent point assez honnestes pour vous mander des violons, car, sur ma parole, la danse sans la musique n'est point chose aussi plaisante. »

A quoy, toujours madrée, respondit la fille de l'eschevin : « Messire, ont bien aultres soucis en teste messieurs de Gap que s'occuper de nous, pour ce que leurs affaires les tiennent en haleine sans aucune cesse; mais si, d'aventure, quelqu'estrange nous fesoit la courtoisie de nous prester des violons, nous lui rendrions mille grâces de nous fère danser en musique ! »

Et, ce disant, devoit sourire la pucelle de la mine un peu desconfite du sire estrange, lequel s'estoit laissé encoincer par une fillette ! Mais cestuy treuva prompte response, qu'il dit ainsi : « A Dieu ne plaise, gentes clamois-

selles, que je manque à pareil devoir de courtoisie. Aussi bien, demain matin, au lever du jour, vous ferai-je frère de la musique, et chacune pourra ouïr mes violons, qui jouent très fort, à ce qu'on dit; mais peut-estre ne vous agréera-t-il pas de les ouïr tant matin, ainsi que messieurs de Gap, que je vous prie de convier à la feste de ma part ! »

A quoy s'esclaffa le petit troupeau, qui ne pensoit pas à mal, s'escriant : « Nenni, Messire, toute heure est bonne pour se divertir ! »

Sur ce, s'en fut l'estranger, non sans avoir courtoisement levé son feutre aux damoiselles, qui luy firent révérence à leur tour.

Et mesme, je ne vous célerai point que, devant qu'il partist, le dict sire avoit faict un sourire empli de grâce à la damoiselle Oddoul, qui fut, en son for, grandement esbaudie, pour ce qu'elle ne se doubtoit en aulcune manière qu'un pareil sourire pust venir du parpaillot qu'elle avoit si bellement appresté la veille. Aultrément, certes, elle ne l'eust point treuvé si courtois, tant il est vrai qu'en la bonne ville de Gap, comme en tout aultre, sages et conséquents pensers ne sont point propres aux filles d'Eve !

Pour en revenir à mon récit, j'ajouterai que le lendemain, jour de Saint-Eloy, expiroit la trêve dont il avoit esté convenu avec les Huguenots et devoit recommencer la bataille, dont chacun s'estoit désaccoustumé.

Or donc, dès le patron-minet, ceux de Gap furent déveillés par une terrible canonnade. Les salves des mortiers fesoient un vacarme assourdissant, que les échos de Saint-Mens répétoient, comme des roulements de tonnerre, si bien que chacun en eut grand esmoi !

Ainsi se firent entendre les violons que le sire des Diguières avoit promis, car oncques ne manqua le dict capitaine à sa parole, mais mon histoire ne dict pas si dansèrent les damoiselles de Gap !



LA MURAILLE DES VAUDOIS

et le Pertuis Rostan ¹

Par Joseph VOLLAIRE

La Durance supérieure et la Gyronde opèrent leur jonction au sortir d'une gorge étroite et profonde, où confinent les communes de Saint-Martin-de-Queyrières, des Vigneaux et de L'Argentière. Là aussi furent fixées dans le haut moyen-âge les limites du Briançonnais et de la Provence. Aux obstacles naturels, les hommes voulurent en ajouter de plus puissants encore, en édifiant un rempart qui fermerait l'accès des vallées de Vallouise et de Briançon et les mettrait à l'abri de toute incursion venant des régions inférieures.

L'endroit choisi pour sa construction se prêtait merveilleusement à l'établissement d'une barrière destinée à isoler une région montagneuse que couvrent suffisamment, d'autre part, de hautes montagnes, percées de cols élevés, faciles à surveiller et à défendre.

Entre les villages de Sainte-Marguerite et de La Bessée-Basse, la berge de la rive gauche de la Durance présente

¹ Sur l'initiative de M. le chanoine Roux, secrétaire général de l'évêché, de Ste-Marguerite, hameau de la commune de Saint-Martin-de-Queyrières, un groupe de membres de la Société d'Études, composé de MM. J. Chauvet, D. Martin, C. Guigues, B. Faucher et J. Vollaire, s'est rendu à l'Argentière en septembre 1917. Par sa parfaite connaissance de la région, notre guide a singulièrement facilité ma tâche et voudra bien trouver ici l'expression de mes remerciements. M. Faucher, archiviste départemental, qui a eu l'obligeance de rechercher et de mettre à ma disposition d'intéressants documents de son dépôt, a également droit à toute ma gratitude.

un brusque dénivellement de plus de cent mètres, couronné par des assises rocheuses relevées presque verticalement, dans lesquelles la Durance s'est creusée un cañon de 90 mètres de profondeur, 15 m. de largeur au fond, et 60 m. au sommet. C'est cette barre rocheuse, posée en travers de la vallée et complétée par des remparts en maçonnerie, que les constructeurs de la fortification ont mise à profit pour former un retranchement de 1.800 mètres de longueur.

A l'ouest, la muraille a son origine sur une hauteur dominant la Gyronde, rivière issue de la Vallouise, qui, en cet endroit, coule au fond d'une combe profonde, aux parois taillées presque à pic. Le mur a une direction sensiblement O.-E.; il va finir contre une arête rocheuse qui borde la Durance. C'est cette partie de la fortification, comprise entre la Gyronde et la Durance, que l'on nomme *Muraille des Vaudois* ou *Barri de la Bâtie*.

Ensuite, sur une longueur de 300 mètres, avec direction S.-O., N.-O., la ligne de défense est formée par la Durance elle-même, profondément encaissée à cet endroit.

A partir du Serre des Fourches et jusqu'au torrent de Loriou¹, la défense a une orientation N.-S. Elle est constituée par des rochers à pic, franchissables seulement en trois points formés par des échancrures qu'ont creusées dans la roche les eaux de ruissellement. C'est celle du milieu, la plus étroite et la plus facile à défendre, que choisirent les constructeurs du Barri pour donner passage à un chemin; on la désigne sous le nom de *Pertuis Rostan*.

Du torrent de Loriou, jusqu'aux escarpements de la montagne limitant la rive gauche de la vallée de la Durance, la déclivité du sol est moins abrupte, et on a dû, pour compléter la défense, construire un rempart qui suit le relief du terrain.

¹ Orthographe de la carte de l'État-Major; le nom exact est *Loriol*, à cause du hameau de ce nom qu'il traverse.

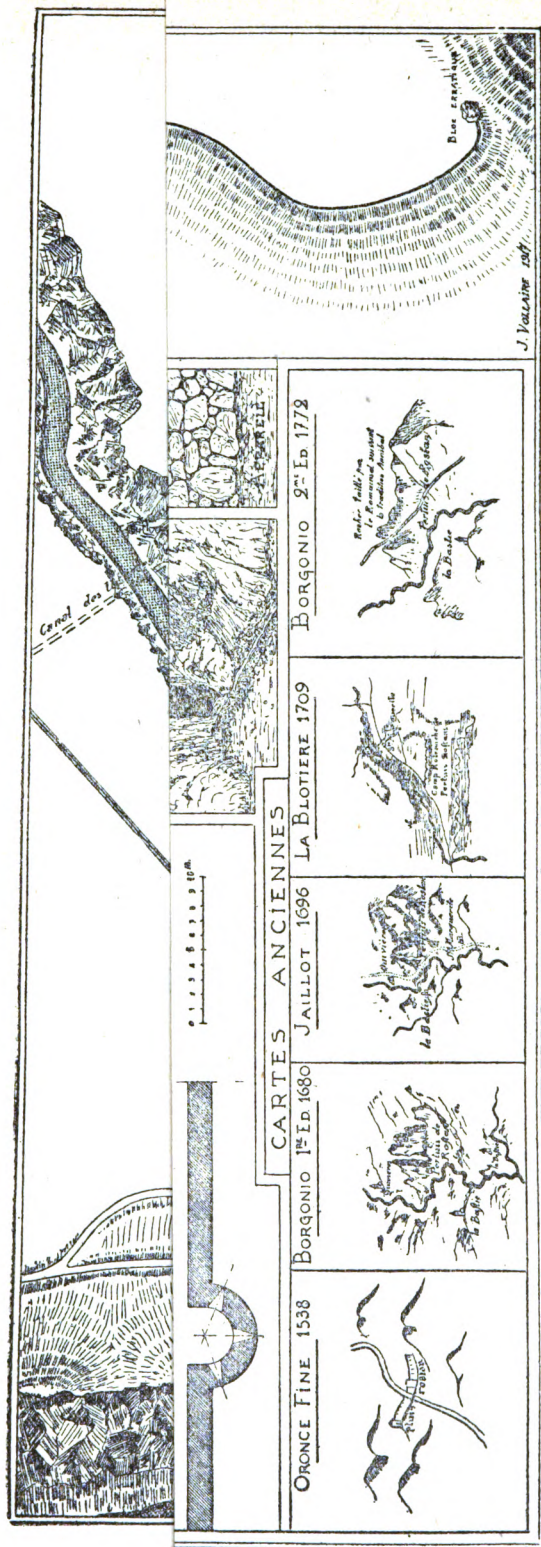


PLANCHE I. — Plan d'ensemble de la fortification. — Reconstitution et détails
de la Muraille des Vaudois,



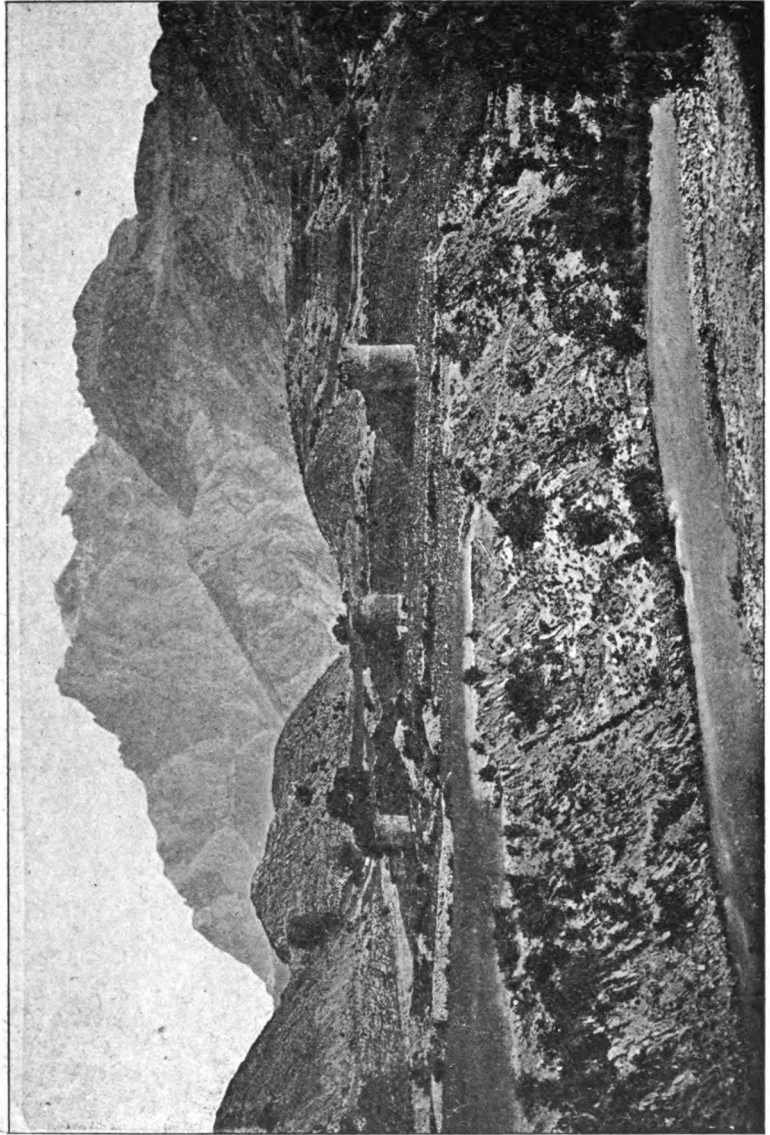


PLANCHE II. — Muraille des Vaudois

Phot. Club Alpin, prise vers 1877. — Collection P. GUILLEMIN.



*
**

Tous les auteurs anciens qui ont écrit l'histoire de la région ont consacré quelques lignes à cette fortification, mais aucun ne s'est livré, sur ce sujet, à une étude sérieuse. Plus préoccupés de rapporter des faits merveilleux et extraordinaires que soucieux de l'exactitude, les historiens du XVIII^e siècle et du début du XIX^e ne nous fournissent que des renseignements de faible valeur.

Donnons, néanmoins, quelques extraits de ces récits :

Guettard et Bégouillet, dans la *Description générale et particulière de la France* (Gouvernement de Dauphiné, 2^e partie [1784], p. 134, note 2), donnent une étymologie, d'ailleurs bien fantaisiste, des mots Pertuis Rostan :

« A quelques lieues de Briançon, on voit une roche percée par le milieu ; cette ouverture s'appelle Pertuis Rostan. Pertuis est un mot Gaulois qui signifie ouverture. *Roch, Ros, roc, rocher ; ton, tan, coupé* : l'ouverture de la roche coupée. »

Dans son *Histoire du diocèse d'Embrun* (1783-1786), l'abbé Albert écrit (t. I, p. 231-232) :

« L'endroit de Pertuis Rostan..... est encore fameux à cause de cette longue muraille, flanquée de tours, qu'on appelle les Barris de la Bâtie, dont il reste une grande partie, tant au-dessus du rocher de Pertuis Rostan qu'au-dessous, du côté de Vallouise. C'étaient des Remparts qu'on avait faits pour fermer cette vallée et celle de Queyrières. Il y avait anciennement deux châteaux à l'entrée de l'une et de l'autre ; celui de l'entrée de Vallouise s'appelait la maison forte de la Bâtie..... On ne sait pas précisément en quel temps, ni par qui, ces remparts et châteaux ont été bâtis ; il en est qui croient qu'ils l'avaient été avant Jules César, et pendant l'intervalle qu'il y eût entre le passage d'Annibal dans cet endroit et celui de cet empereur..... Suivant d'autres auteurs, cette muraille, de même que les portes et les châteaux, n'ont été bâtis que sur la fin du III^e siècle, par les soins de l'impératrice Cornélie, qui s'était

réfugiée à Briançon... Du temps des huguenots, les catholiques du Briançonnais, qui travaillaient à se fortifier, firent réparer cette muraille pour fermer l'entrée de leur pays aux troupes de Lesdiguières; mais celui-ci la fit démolir, quelque temps après, par Gaspard de Bonne, gouverneur d'Embrun. »

Dans ses *Lettres sur la Vallouise* (1804, 7^e lettre, p. 18) l'abbé Rossignol, rapporte ce qui suit :

« La vallée est fermée du côté sud par une longue muraille. C'est un ouvrage de fortification à l'antique, avec des tours et des créneaux. Quand on entre dans la Vallouise, on est sur la rive droite de la Durance. La muraille, à l'ouest, s'élève sur un serre fort exhaussé. A l'est, la muraille part de la rive gauche de la rivière, monte à une hauteur très considérable sur la montagne qui se perd dans les nues. Elle traverse le chemin qui va d'Embrun à Briançon. On m'a dit que ci-devant on voyait là cette inscription : *Porta Rostanii*, ce qui a pu donner lieu au nom de Pertuis Rostan que cet endroit porte actuellement. Si l'on en croit une certaine tradition, que je ne puis garantir, cette muraille a été bâtie dans le second siècle par l'impératrice Cornélie, qui s'était réfugiée à Briançon. Les Vallousiens y arrêterent le duc de Les Digières pendant deux mois, en 1589. »

Enfin Ladoucette, dans les trois éditions de son *Histoire des Hautes-Alpes*, répète la plupart des fantaisies des auteurs précédents.

C'est seulement en 1883 que paraissent, sur ce sujet, deux études plus consciencieuses.

L'abbé P. Guillaume a publié dans notre *Bulletin* (année 1883, p. 264-296) une *Notice historique sur l'Argentière*, où l'on trouve un chapitre consacré au Pertuis Rostan et au mur des Vaudois. En voici les principaux passages :

« Cette limite [de l'Embrunais et du Briançonnais] était alors [au XIV^e siècle] fixée par le fameux mur, ou Barri de la Vallouise, dont on peut voir encore, entre la Gyronde et la Durance, des restes importants, entr'autres deux ou

trois demi-tours, reliées par de hautes murailles, percées de meurtrières. Bien plus, au-delà de la Durance, et précisément auprès du Pertuis Rostan — où, en 1365, il y avait une porte — on aperçoit encore des vestiges, bien conservés, de cette muraille célèbre, sur laquelle on a fait tant de conjectures, et qui, à mon sens, n'est autre chose qu'une limite que les Briançonnais paraissent avoir établie, au XIII^e siècle, pour se séparer nettement de l'Embrunais, ou mieux, peut-être, que les Dauphins du Viennois, antiques possesseurs du Briançonnais, firent au XII^e siècle, pour se défendre contre les comtes de Forcalquier, alors seigneurs de l'Embrunais, et de beaucoup plus puissants qu'eux.

« Il est certain, du moins, que ces murailles, telles qu'on les voit aujourd'hui, furent restaurées au XVI^e siècle par Lesdiguières ; mais elles existaient déjà en 1365, et même en 1265, car à cette dernière date, ces murailles sont mentionnées dans les reconnaissances delphinales : *Item addunt quod in pratis Meeret, a muris inferius, capit dictus Robertus (Bermundi) duas partes de tercio.* »

M. J. Roman a écrit la même année une *Monographie du mandement de l'Argentière*, en réponse à la publication de l'abbé Guillaume. Nous en donnons également quelques extraits (p. 29-31) :

« La partie défensive de cette fortification est tournée du côté de l'Embrunais. Elle porte deux noms : du côté de La Bessée, Barre-la-Vie (barre la route) ; du côté des Vigneaux, le Barri, autrefois les *Barris de la Bâtie*, à cause du petit châtelet (*bastida*) qui la flanquait.

« Ces murailles sont construites sans soin et en mauvais matériaux ; la forme des tours et le mode de construction leur assignent pour date le XIV^e siècle. Quelle peut avoir été leur destination ? Laissant de côté Annibal, les Romains, les Sarrasins, les Vaudois et autres hypothèses, que personne, je pense, n'oserait plus soutenir aujourd'hui, j'arrive à l'opinion la plus vraisemblable...

« J'ai découvert, dans un compte de châtelainie des archives de l'Isère, un précieux document, qui donne, à peu de chose près, l'époque de sa construction : c'est la men-

tion de quelques sommes dépensées *pro fortificatione Bastide* en 1319. Cette fortification n'a donc pu être élevée ou réparée à ce moment pour défendre les Briançonnais contre les incursions des Embrunais, puisque ces deux comtés appartenaient, depuis près de cent ans, au même souverain. Ces murs peu solides, sans grande épaisseur, ne sont autre chose qu'une clôture, une barrière destinée à empêcher l'introduction frauduleuse des marchandises, dont le transport d'un comté à l'autre était frappé d'un droit très élevé.

« Il ne faut pas oublier, en effet, que le Briançonnais était exempt du droit de gabelle, de pulvérage et de plusieurs autres redevances qui se percevaient, au contraire, rigoureusement dans l'Embrunais... Le Barri était, pour ainsi dire, un bureau de douane... Le Barri a cependant servi, pendant les guerres de religion, de ligne de défense... En 1587, Gaspard de Bonne-Prabaud, cousin de Lesdiguières, à la tête de cinquante soldats, enleva le Barri de vive force, et démolit le châtelet, qui n'a plus été relevé. »

Du même auteur, le *Répertoire archéologique du département des Hautes-Alpes* (p. 18) ajoute à ce qui précède, l'indication de la référence :

« Ce rempart est désigné sous le nom de *Fortificatio Bastide*, dans un acte de 1319. (Arch. de l'Isère, *Liber primus certarum acquisitionum a 1289 ad 1427*.) »

Le Dr Chabrand, dans son étude sur *La Noblesse et la bourgeoisie à Briançon avant 1789*, parue dans notre *Bulletin* (année 1884, p. 71) écrit :

« A la fin du XIII^e siècle, il y avait [à Briançon] trois terres seigneuriales possédées par des coseigneurs du dauphin : 1^o la terre de Bardonnèche ; 2^o la terre de Névache ; 3^o la terre et le château de la Bâtie-des-Vigneaux, comprenant le château de Cayrières.

« Jean Prat, avocat de Briançon, acheta, en 1641, de dame d'Armand et de noble Honoré du Bonnet, son fils, vibailli de l'Embrunais, la seigneurie, château et maison forte, pour lors ruinée, de la Bâtie-des-Vigneaux, avec ses plassages, terres et tous droits seigneuriaux dépendant de ladite maison forte, tant audit lieu qu'à La Bessée, Saint-

Martin, Prelles et autres lieux circonvoisins, moyennant le prix de trois mille livres.

« En 1789, noble Louis Bonaventure de Pons était seigneur de la Bâtie-des-Vigneaux. »

Bornons là les citations d'auteurs, en les complétant, toutefois, par un document, signalé par l'abbé Guillaume dans son rapport sur les archives de Saint-Martin-de-Queyrières (1909), et conservé aujourd'hui aux archives départementales. C'est un compte consulaire de cette commune rendu en janvier 1379/1380 par-devant Jean Martin, Jean Disdier et Pierre Violin, prudhommes choisis par la communauté :

*Item [consules] computant pro labore tresdecim viginti et vi hominum, qui esteterunt in opere murorum foraminis Rostagni, pro quolibet homine et mulo, pro die, unum grossum cum dymidio, et pro quolibet infante, et quolibet asino, unum grossum, quod capit in summa xxxiii fl...*¹

Ce compte paraît se rapporter à des réparations plutôt qu'à la construction, la somme dépensée étant relativement faible (environ 2.000 fr. de notre monnaie).

Le document de 1265, publié par l'abbé Guillaume, ne spécifie pas s'il s'agit des murs du Pertuis Rostan, ou de tout autre construction. Nous n'en pouvons donc faire état. — Quant au compte de 1319, que cite M. Roman, il se rapporterait aussi, d'après cet auteur, à des réparations.

A défaut de pièces probantes, nous permettant de fixer exactement la date de l'édification du rempart, nous pouvons, par comparaison avec d'autres constructions existant dans la région et dont l'époque nous est connue, lui assigner pour origine la fin du XIII^e siècle ou le début du XIV^e. Et nous serons en cela à peu près d'accord avec l'abbé Guillaume et M. J. Roman.

Mais nous ne saurions partager leurs avis quant à la

¹ Item [les consuls] comptent pour le travail de treize vingt et six hommes qui exécutèrent un travail aux murs du Pertuis Rostan, pour chaque homme et chaque mulet, et par jour, un gros et demi, et pour chaque enfant et pour chaque âne, un gros; ce qui fait en tout 33 florins. (Archives de Saint-Martin-de-Queyrières, CC. 13 bis).

destination de ces murailles. Nous ne pouvons admettre, en effet, qu'il s'agisse là d'une simple limite entre deux comtés, ou d'une barrière de douane. Le soin apporté au choix de l'emplacement, la disposition des tours, les créneaux, le chemin de ronde, les meurtrières, prouvent surabondamment que l'on se trouve en présence d'une véritable ligne de défense, fortifiée artificiellement partout où la nature n'offrait pas un obstacle suffisant pour arrêter l'envahisseur¹. Peu importait que des deux côtés de la muraille, le territoire appartint, ou non, au même souverain. Au cours de ces époques troublées, la police était impuissante contre les bandes armées qui parcouraient le pays dans un but de rapine. Aussi voit-on, dès le XIII^e siècle, les villes et les bourgades s'entourer de remparts destinés à les protéger contre les pillards. Les habitants trouvaient ainsi un moyen de se garantir contre les invasions subites.

La muraille des Vaudois n'a pas d'autre destination; elle permettait, grâce au relief du sol, de mettre à l'abri toute une région. Le D^r Chabrand avait, d'ailleurs, déjà émis pareille opinion :

« Les murailles de Pertuis Rostan, écrit-il dans les *Vaudois et protestants des Alpes* (p. 114-115), qui, pendant les guerres de religion, ont été un moyen de défense pour les catholiques briançonnais, ont dû, de tout temps, avoir pour destination d'arrêter les envahisseurs venant du Midi... Rien ne peut faire supposer que ces murailles aient été élevées pour servir de barrière contre les contrebandiers. On n'a jamais vu des bureaux de douane protégés

¹ Cette ligne de défense est du reste bien connue des écrivains militaires, qui, depuis La Blotière et Montannel jusqu'aux rédacteurs des Guides militaires modernes du Briançonnais, en font état dans leurs travaux. Cf. LA BLOTTIÈRE, *Description des vallées des grandes Alpes*, p. 55. — MONTANNEL, *Topographie militaire de la frontière des Alpes*, p. 96. — 159^e Régiment d'infanterie. *Guide militaire du Briançonnais*, pp. 404-405.

Les Etats du Dauphiné se préoccupaient dès 1388 de défendre le Pertuis-Rostan contre les compagnies anglaises. Cf. DUSSERT (Abbé A.). *Les Etats de Dauphiné aux XII^e et XV^e siècles*, p. 101.

par une muraille crénelée, flanquée de tours et défendue par un château fort. »

On observera, d'autre part, que s'il s'était agi d'empêcher l'exportation frauduleuse du sel briançonnais dans l'Embrunais, les tours, les créneaux et tous les éléments défensifs de la fortification auraient dû, contrairement à ce qui existe, être tournés vers l'amont.

Nous ne percevons pas ce qui a pu suggérer à certains auteurs l'idée que cette muraille a été probablement élevée sur des fondations plus anciennes, attendu qu'elle ne possède pas de fondations : elle est posée directement sur le sol, sans encastrement. Il est probable que, de tout temps, on a dû apprécier l'importance stratégique de cette position et la facilité de la défendre ; on a donc pu, avant le moyen-âge, y élever des ouvrages plus ou moins considérables ; mais il n'en reste aujourd'hui aucune trace, si l'on fait abstraction de quelques légendes.

La muraille a servi, par la suite, à d'autres usages, notamment à établir des barrages sanitaires pendant les épidémies. En 1720, par exemple, les consuls de Briançon prirent, contre la peste qui sévissait à Marseille, les mesures suivantes : « Il sera placé à Pertuis Rostan et à la porte de Vallouise des gardes de santé ; des barrières seront établies, avec barraques en planches pour servir d'abri aux personnes. » Grâce à ces sages mesures, le fléau épargna Briançon.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, la partie du rempart comprise entre la Gyronde et la Durance est couramment appelée aujourd'hui Muraille des Vaudois. Cette dénomination assez récente daterait, d'après M. David Martin, de la première édition du Guide Joanne, parue en 1862-1863 (*Itinéraire descriptif du Dauphiné...* 2^e partie, p. 149.) C'est le pasteur protestant d'un village voisin qui aurait ainsi baptisé ces murs et fourni le renseignement au rédacteur du Guide. Telle est aussi l'origine que donne à cette dénomination l'auteur des *Vallées de Félix Neff* (p. 23) :

« La muraille est désignée sous le nom de Mur des Vau-

dois par les écrivains protestants, qui supposent qu'elle a été élevée par les Vaudois contre les troupes des évêques d'Embrun et de Gap. »

Des Vaudois, en effet, se réfugièrent au XII^e siècle dans la Vallouise, vallée qui débouche dans celle de la Durance en amont du rempart. On a donc pu, avec quelque vraisemblance, attribuer aux Vaudois de la Vallouise la construction d'un ouvrage destiné à les protéger contre les persécutions auxquelles ils furent en butte au cours du moyen-âge.

Nous n'avons trouvé cependant aucune confirmation de cette hypothèse, ni dans les auteurs anciens, ni dans les documents de l'époque. Il paraît donc plus logique d'admettre que les Vaudois de la Vallouise ont contribué à l'édification de la muraille au même titre que les habitants des autres vallées tributaires de la haute Durance, protégées, elles aussi, par cette ligne de défense¹.

*
**

Nous allons maintenant étudier en détail les diverses parties de la fortification, en commençant par l'ouest.

Le petit château appelé « maison forte de la Bâtie », est placé au sommet d'une éminence de forme conique, qui domine le cañon de la Gyronde. Il ne subsiste du château que quelques maçonneries, au contour assez incertain, paraissant affecter la forme de deux demi-cercles inégaux et irréguliers, accolés par leur diamètre. Le plus grand fait face à l'aval; il a environ 15 mètres de largeur sur 17 d'avancement. Le petit n'a que 12 m. de largeur et 11 de saillie. Une muraille part du château, dévale la pente de la

¹ Dans son édition de 1910, si bien révisée par M. Maurice Paillon, le Guide Joanne (*Dauphiné*) s'est visiblement inspiré du compte consulaire de Saint-Martin-de-Queyrières que nous avons ci-dessus analysé. On y lit en effet (p. 406) : « Muraille des Vaudois ou Rempart de la Bathie, attribué à tort aux Vaudois et élevé vers 1380 par les Briançonnais contre les routiers et les bandes licenciées de Duguesclin. »

colline et arrive dans une plaine, large de 170 mètres, qui constitue le point faible de la position. Aussi trouvons-nous, dans cette partie, l'ouvrage le plus important de la fortification.

La porte qui donnait accès à la rive droite de la Durance et à la Vallouise se trouvait, sans doute, au pied de la colline, à l'emplacement du chemin actuel, qui existait déjà à cette époque.

Dans la partie plane, le rempart a de 8 à 9 mètres de hauteur du côté aval, et seulement 5 à 6 mètres en amont, le sol, de ce côté, se trouvant relevé par suite de la déclivité de la vallée. Son épaisseur varie de 1 m. 50 à 1 m. 60. Il est couronné par un chemin de ronde de 1 m. de largeur, protégé par des créneaux de 0 m. 50 d'épaisseur. Tous ces détails sont encore très visibles, surtout dans la partie comprise entre la ligne du chemin de fer et la Durance.

La muraille était flanquée de trois tours, affectant en plan la forme d'un demi-cercle. Elles étaient espacées les unes des autres de 33 mètres; leur hauteur dépassait d'environ 2 m. 50 celle du rempart. La tour Est a été démolie en 1882 pour la construction de la voie ferrée; les photographies prises avant cette date¹ nous la montrent garnie de ses créneaux et bien conservée. Les dimensions des deux tours qui subsistent encore ne concordent pas entre elles: celle de l'ouest a 6 m. 70 de largeur ou de diamètre et 2 m. 90 de saillie sur le mur; celle du milieu a 7 m. 50 de largeur et 2 m. 20 d'avancement. Les parties de mur entre les tours ne sont pas exactement sur la même ligne droite; elles forment les unes par rapport aux autres des angles assez apparents lorsqu'on les observe du château. On ne peut expliquer ces anomalies que par la maladresse ou l'indifférence des constructeurs. Vers le milieu de leur hauteur, les tours sont percées de trois meurtrières, qui ont 0 m. 90 de haut, 0 m. 12 de largeur à l'extérieur et 1 m. 10

¹ Une des plus belles est celle qui fait partie de l'*Album du Briançonnais*, édité en 1878 par la section du Club Alpin de Briançon, et dont un exemplaire vient d'être offert aux Archives par M. P. Guillemin.

à l'intérieur. L'une est placée au centre de la tour, les deux autres sont sur les côtés, à 0 m. 60 de la courtine.

Entre la tour Est et la Durance, la muraille s'abaisse pour suivre la déclivité du sol ; le chemin de ronde et les créneaux sont, dans cette partie, disposés en gradins. A l'ouest de la porte de Vallouise, et jusqu'au château, le rempart ne comporte plus de chemin de ronde ni de créneaux ; son épaisseur à la base est de 1 m. 40 et va en décroissant jusqu'au sommet ; à 3 m. 50 au-dessus du sol, elle n'est plus que de 0 m. 70. La longueur de la muraille, entre la Gyronde et la Durance, est, en chiffres ronds, de 300 mètres.

Ainsi que nous l'avons déjà remarqué, la crête rocheuse qui s'étend du Serre des Fourches au torrent de Lorient, sur une longueur de 700 mètr., est coupée par trois dépressions permettant de la franchir facilement. La première, au nord, a 25 m. de largeur ; elle est connue dans la région sous les noms de *Via*, *Viasse* ou *Vignasse*. Le mot *Via* semble indiquer que par là passait une voie romaine, non pas la route principale — on sait que la *via Domitia* empruntait la rive droite de la Durance —, mais une voie secondaire, d'intérêt local, qui desservait la rive gauche. Au moyen-âge, cette route a été barrée par un mur de 1 m. 40 d'épaisseur, dont on voit encore la base. La maçonnerie présente les mêmes caractères que celle de la muraille des Vaudois ; elle est certainement de la même époque. C'est probablement à cette partie de muraille que s'applique le nom de *Barre la vie*, cité par M. Roman. Plus tard, sans qu'on puisse préciser la date, le mur fut rasé et la route royale (grande route de Briançon) emprunta ce passage jusqu'en 1807, date de la rectification des rampes de La Bessée. Depuis, la *Via*, ne sert plus qu'aux piétons ; le cadastre la dénomme « ancienne route ».

A cent mètres au sud de la *Via*, se trouve le célèbre *Pertuis Rostan*. C'est un défilé de 6 mètres de largeur, 15 de profondeur et 50 de longueur, décrivant dans le roc une courbe en forme d'S. On ne pouvait souhaiter disposition plus favorable à l'établissement d'une porte donnant accès

dans le camp retranché : la faible largeur de la voie et la hauteur des parois taillés verticalement facilitaient singulièrement la défense de cette entrée. A peine a-t-on eu besoin de la compléter par des constructions dont il reste un pan de mur accroché au flanc de la roche. C'était, sans doute, un corps de garde ; il en subsiste une muraille de 4 m. de long avec retour d'équerre de 2 m. ; l'épaisseur de la maçonnerie est de 0 m. 70. Cette construction semble postérieure au reste de la fortification ; elle est peut-être de l'époque de Lesdignières.

Les cartes anciennes de la région donnent d'intéressantes représentations du Pertuis Rostan. Parmi celles dont notre savant confrère M. Paul Guillemin vient de doter si généreusement les archives départementales, nous retiendrons les suivantes :

La *Nova totius Galliae descriptio* d'Oronce Fine (réimpression de 1538) indique une muraille placée en travers de la vallée, à gauche un petit château sur une éminence, au-dessous la mention *P^{tuis} Rostan*.

Une carte manuscrite de La Blotière, levée de 1709 à 1712, figure, sur la rive gauche de la Durance, une muraille garnie de nombreuses tours, avec la légende : *Camp retranché de Pertuis-Rostan*.

Les « *Estats de Savoye et de Piémont, le Dauphiné...* » de H. Jaillot (1696) indiquent seulement un rocher coupé par une brèche profonde, avec l'indication *Pertuis de Rostan* ; de l'autre côté de la Durance est une tour sur une hauteur : *la Bastie*.

La première édition de la célèbre carte de Borgonio (1680) est à peu près semblable à la carte précédente ; mais sur la deuxième (1772, due à J. Stagnoni), on relève un chemin passant par la brèche du Pertuis Rostan, et au-dessus, l'inscription suivante : *Rocher taillé par les Romains et suivant la tradition Annibal*.

De ce qui précède, on peut conclure que le nom de Pertuis Rostan, s'applique bien à la petite échancrure du rocher. Ce défilé est devenu célèbre à partir du moyen-âge, parce que, les deux autres passages ayant été murés, il

restait la seule porte permettant, sur la rive gauche de la Durance, l'accès du Briançonnais. Par extension, c'est l'ensemble de la fortification que l'on a appelé Pertuis Rostan, ou l'endroit de Pertuis Rostan. Le hameau de Sainte-Marguerite a porté ce nom jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. De nos jours cette appellation s'est perdue ; dans le pays, le passage est connu sous le nom de *porte vieille* ; c'est également ainsi que le cadastre le désigne.

La route, dans le passage de Pertuis Rostan, était autrefois fermée par une porte ; M. David Martin a eu la bonne fortune d'en retrouver, chez M. Daurelle, la dernière serrure, qu'il espère obtenir pour le Musée de Gap.

La troisième échancrure est celle par où passe la route nationale n° 94. Son nom local est *Miclaouïre* ou *Mia-raouïre*, c'est-à-dire mille vents. Elle était sans doute défendue par une muraille semblable à celle de la *Via* ; mais les travaux pour la rectification de la route en ont fait disparaître tous les vestiges.

Aucun des auteurs qui ont parlé du Pertuis Rostan n'a signalé les deux autres passages, pourtant beaucoup plus larges et plus praticables, situés seulement à une centaine de mètres de part et d'autre du célèbre défilé. On ne peut expliquer ce silence que par le fait que ces érudits ont travaillé surtout d'après des textes et des cartes, ou ne se sont pas livrés à une étude d'ensemble de la région.

Le torrent de Lorigou s'est creusé dans la roche un lit étroit et profond, infranchissable. La rive gauche de ce torrent est le point de départ d'une muraille figurée sur le plan cadastral sous le nom de *ancien rempart appelé Barri* ; sur toute sa longueur, elle constitue la délimitation des communes de L'Argentière et de Saint-Martin-de-Queyrières. Ses dimensions sont moindres que celles de la muraille des Vaudois ; elle a seulement 1 m. 20 d'épaisseur à la base, largeur trop faible pour comporter un chemin de ronde et des créneaux. Nous ne pouvons plus, aujourd'hui, nous rendre compte de sa hauteur, les quelques pans de mur qui subsistent n'ayant pas plus de 2 m. d'élévation ; mais il est probable qu'elle ne devait pas être très

élevée. La forte déclivité du terrain en avant du mur rendait les attaques fort difficiles de ce côté et dispensait les constructeurs d'édifier des ouvrages importants. La longueur de cette troisième partie de la défense est d'environ 550 mètres; la muraille se termine sur un bloc erratique de forte dimension, situé à la base du pic du Grand Puy, dont l'altitude dépasse 2.500 mètres. La maçonnerie est encore ici semblable à celle de la muraille des Vaudois.

Les pierres ne sont pas disposées en assises régulières, ainsi qu'on le voit dans les ouvrages du XII^e siècle, aux donjons de la Bâtie-Vieille et de la Bâtie-Neuve, par exemple; l'appareil se rapprocherait plutôt de celui des châteaux de Saint-Firmin et de Réallon, qui datent du XIV^e siècle. Mais, quoique employées presque brutes, les pierres sont cependant assez bien appareillées et liées par un mortier de bonne qualité, qui a résisté pendant 600 ans et n'est pas près de périr encore. Les assises inférieures sont, en général, formées de très gros blocs, posés directement sur le sol, sans fondations.

Au total, les constructions élevées pour compléter les défenses naturelles représentent un volume de maçonnerie que l'on peut évaluer approximativement à 5.500 mètres cubes. A la puissance actuelle de l'argent, elles coûteraient environ 80.000 francs. Ce n'était, en somme, pas payer trop cher une protection, qui, si elle n'a pas toujours été efficace en tant que défense contre des troupes nombreuses et déterminées, a, du moins, assuré pendant plusieurs siècles, à toute une région, une sécurité et une tranquillité relatives, fort rares en d'autres pays¹.

¹ Après la mise en pages, on me communique un document important, découvert par M. L. Chabrand et publié dans les *Annales des Alpes* (janv.-févr. 1911). C'est un mandement du gouverneur du Dauphiné (28 avril 1376), enjoignant au bailli du Briançonnais *ut passus pertusii Rostagni... de muro sicco fortificetur, in congerie lapidum glomerata*, par la contribution des communautés de son bailliage. Cet ordre, dont le compte de Saint-Martin paraît indiquer l'exécution, semblerait prouver que, du moins en ce qui concerne la rive gauche, la fortification a dû être construite de 1376 à 1379.



LA CRISE DE LA PETITE MONNAIE

pendant la Révolution

ET LES

BILLETS DE CONFIANCE DES HAUTES-ALPES¹

Par B. FAUCHER

Dès les premiers jours, la Révolution subit une crise monétaire analogue à celle dont nous souffrons (mais avec une moindre gravité aujourd'hui qu'alors), caractérisée par la disette de numéraire, l'abondance du papier, la hausse des prix.

Cette crise avait des causes variées. L'accaparement et la thésaurisation — qui, suivant les contemporains, étaient surtout le fait des gens de la campagne —, sévissaient avec intensité. D'autre part, le numéraire qui ne se cachait pas dans le pays fuyait hors de France, par l'intermédiaire, non des étrangers, mais des émigrés, qui en emportaient le plus possible avec eux.

Toutefois la raréfaction de la monnaie métallique fut surtout due à la surabondance du papier et au retard apporté à l'émission des petits assignats. Les coupures primitivement décrétées (loi du 13 juin 1790) étaient très fortes : 2.000 l. au maximum et 200 l. au minimum. Aussi la crise monétaire s'aggrave-t-elle après la mise en circulation des premiers assignats (août-septembre 1790). Dès le 8 octobre de la même année, un décret ordonne au

¹ Cet article a pour but de compléter, à l'aide de documents récemment classés et inventoriés, un mémoire de notre président d'honneur, M. Georges de Manteyer, intitulé *les Emissions de billets de confiance dans le district de Gap*, et paru dans les *Annales des Alpes*, janv.-févr. 1905. Les documents utilisés sont conservés sous les cotes L. 266-267 et L. prov. 845, 846, 880, 922, 934.

comité des Finances de s'occuper de la rareté du numéraire. En janvier et février 1791, on décrète des assignats de 50 l. puis 100 millions en assignats de 5 l. le 6 mai suivant. D'autre part, la Constituante prescrit, le 17 mai, la frappe d'une monnaie de cloche, que le décret du 3 août suivant divise en pièces de deux sous, un sou et un demi-sou.

A peine les assignats de 5 l. étaient-ils émis (novembre 1791) qu'apparut leur insuffisance. Dès le 23 décembre, l'Assemblée législative doit décider la création d'assignats de 10 à 50 sous (200 millions). Le décret stipule qu'il y sera procédé *de suite*, en même temps qu'à la frappe de la monnaie de cloche.

De suite... c'était facile à dire. En fait, les assignats de 10 à 50 sous ne furent mis en circulation qu'en août et septembre 1792 : dans notre département, la première distribution, faite au district de Gap, n'eut lieu que le 24 novembre de la même année.

*
**

En attendant, la crise de la monnaie était parvenue à l'état aigu dans les Hautes-Alpes.

C'est en décembre 1791 que les corps administratifs s'en émeuvent sérieusement. Le 17 de ce mois, le directoire du district de Briançon prie le département d'employer tous les moyens possibles pour établir une caisse d'échange des grosses coupures d'assignats. Le 20, à Gap, l'assemblée municipale adopte un projet du maire tendant à la création d'une caisse de confiance à 2.000 l. de capital représentées par des billets de 10 et 15 sous.

Puis, pendant 3 mois environ, peut-être à cause de la rareté des transactions due à l'hiver et de quelques maigres envois de numéraire métallique, la crise semble s'atténuer. Mais, au printemps, elle reprend de plus belle. Dans la région, Grenoble avait créé, le 18 février, pour 10.000 l. de billets de 5 et 10 sous. D'autre part, le décret du 30 mars confirmait expressément les municipalités dans le droit de battre monnaie de papier, tout en les soumettant au contrôle de l'autorité supérieure. Aussi, le 16 avril, les édiles

gapençais arrêterent-ils l'émission de 4.000 billets de 10 sous et 12.000 billets de 5 sous¹.

Le 5 juin suivant, c'est le district de Briançon qui décide une émission de 80.000 billets de 5 sous. Embrun et Eygliers suivent l'exemple, le 11 du même mois. Puis, en août, septembre et octobre, 13 communes du district de Gap se font autoriser par le directoire du département à émettre du papier-monnaie. Aucune commune du district de Serres ne paraît avoir lancé de billets de confiance.

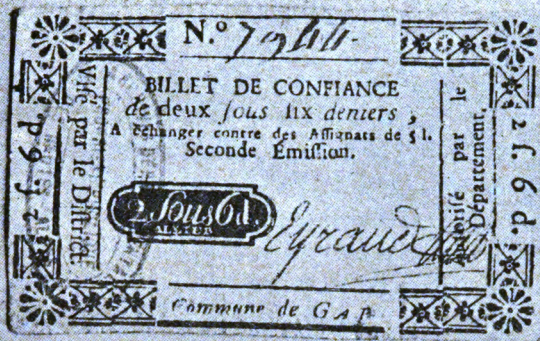
La liste suivante fait connaître les communes des Hautes-Alpes qui ont eu leur monnaie révolutionnaire. Les noms imprimés en italiques se réfèrent aux communes qui, ayant obtenu l'autorisation d'émettre des billets, n'en ont pas usé. L'astérisque désigne les caisses dont aucun billet ne figure à la collection des Archives départementales. A la suite du nom, se trouve la date de l'autorisation départementale.

* Aspres-lès-Corps, 11 octobre : billets de 20 sous.	3.000 l.
Briançon (district de), 5 juin : 5 sous.....	20.000 l.
* Aspres-lès-Veynes ² , 5 octobre : [pas de détails]....	3.000 l.
* Bâtie-Neuve (la), 20 octobre : 10 s., 5 s. et 2 s. ½.	2.000 l.
Bénévent-et-Charbillac, 17 août : 10 s., 5 s. et 2 s. ½.	2.000 l.
Embrun ² , 11 juin : 10 sous et 5 sous.....	?
Eygliers ² , 11 juin : 5 sous.....	?
Forest-Saint-Julien ² , date inconnue : 5 s. et 2 s. ½.	3.000 l.
<i>Freissinouse (La)</i> , 13 octobre : 10 s., 5 s., et 2 s. ½.	1.500 l.
Gap, 3 émissions (v. ci-dessus) : 10 s., 5 s., et 2 s. ½.	35.000 l.
<i>Laye</i> , 10 septembre : 10 sous et 5 sous.....	2.000 l.
Mont-Dauphin ² , date inconnue : 5 s. et 2 s. ½.....	?
Roche-des-Arnauds (La) ² , 26 sept. : 4 s. et 1 s.....	6.000 l.
Saint-Bonnet, 17 août : 10 s., 5 s., et 2 s. ½.....	6.000 l.
St-Julien-en-Champsaur, 23 août : 10 s., 5 s. et 2 s. ½.	3.000 l.
Saint-Laurent-du-Cros, 6 sept. : 10 s., 5 s. et 2 s. ½.	3.000 l.
Veynes, 10 août et 26 sept. : 10 s., 5 s. et 2 s. ½..	4.000 l.

Les billets de confiance hauts-alpins, dont on peut voir

¹ Deux autres émissions de 15.000 l. chacune, eurent lieu en vertu de délibérations prises les 10 juin et 3 septembre de la même année.

² Faute de précision dans les documents conservés, les caractéristiques des émissions d'Aspres-lès-Veynes, Embrun, Eygliers, Forest-Saint-Julien, Mont-Dauphin, La Roche-des-Arnauds ne peuvent être fixées avec une certitude absolue.



Phot. Comm. ÉTIENNE

PLANCHE III. — Spécimens de billets de confiance
des Hautes-Alpes

(pl. III) quelques spécimens en fac-similé, n'ont aucune prétention artistique. Tous sortent des presses de Joseph Allier, imprimeur à Gap, sauf ceux d'Embrun et d'Eygliers, qui sont l'œuvre de P.-F. Moïse, dont l'atelier était à Embrun¹. Une fois les tirages terminés, les municipalités se faisaient remettre les matrices, placées sous scellés dans les archives. Aucune de ces matrices, dans les Hautes-Alpes, ne paraît avoir été conservée.

La circulation fiduciaire du département atteignit-elle le total des sommes demandées par les corps administratifs ci-dessus désignés ? Assurément non. A s'en tenir à Gap et Briançon, on constate, par les procès-verbaux de brûlement, que la commune chef-lieu ne mit en circulation que 22.549 l. de billets sur un total de 35.000 l., et que le district de Briançon lança seulement 49.500 billets de 5 sous, au lieu des 80.000 prévus.

C'est que les monnaies locales révolutionnaires durèrent assez peu. Il y en eut trop, « de toutes les couleurs et de toutes les formes », comme disait Cambon. La contrefaçon de ces billets grossièrement faits était facile et les faussaires se donnaient libre carrière. D'autre part, certaines caisses aventureaient le gage même de leurs billets dans des opérations de commerce ou de banque. Enfin, et surtout, le Gouvernement ne pouvait que voir d'un mauvais œil ce papier-monnaie, qui semblait se superposer au sien, déjà fortement déprécié. Aussi, dès que fut à peu près réalisée la mise en circulation des assignats de 10 à 50 sous, la Convention mit-elle bon ordre à cette débauche de billon de papier : le décret du 8 novembre 1792 interdit, en effet, aux corps administratifs toute nouvelle émission, sous peine de poursuites pour faux-monnayage, en même temps qu'il déclarait les billets locaux démonétisés à partir du 1^{er} janvier 1793. — Ce délai, d'ailleurs, dut être prorogé jusqu'au 1^{er} août suivant (décret du 8 mars 1793).

Il est probable que les billets de confiance ne laissèrent point de regrets dans notre département. Comme monnaie

¹ La provenance du billet de La Roche-des-Arnauds, reproduit ci-contre est douteuse.

courante, ils étaient aussi incommodes que les petits billets actuels, et ils avaient, comme ces derniers, l'inconvénient de circuler difficilement en dehors de leur territoire d'émission. Toutefois, les mêmes raisons qui nous font accepter les coupures des diverses chambres de commerce avaient poussé nos ancêtres à recevoir les billets des autres départements.

La démonétisation des billets locaux, avec prescription de remboursement limitée aux caisses d'émission respectives, rendit nécessaire la création d'un service d'échange. Ce fut aux assemblées de département et de district que la Convention (décrets des 8 novembre et 19 décembre 1792) confia le rôle assumé aujourd'hui par la Banque de France et les grandes sociétés de crédit. Fait assez inattendu, les billets hauts-alpins s'étaient éparpillés aux quatre coins de la République : il en revint à Gap qui étaient allés jusque dans le Jura, les Vosges, l'Yonne, la Nièvre, l'Indre-et-Loire, la Gironde, la Haute-Garonne, l'Aude, les Bouches-du-Rhône. Le registre d'inscription des « rapatriés » donne un total de 3.400 l. environ. — Inversement, les Hautes-Alpes en retournèrent (pour un total de 564 l. 11 s.) qui avaient été émis dans la Côte-d'Or, le Cher, la Haute-Loire, le Gard, l'Hérault, etc.

Le 11 ventôse an II, la Convention estima que l'échange des billets de confiance devait être terminé et enjoignit aux corps intéressés de les verser aux caisses des receveurs de district. Ils n'y restèrent pas longtemps : dès le 17 messidor suivant, un décret en prescrivait le brûlement solennel. En ce qui concerne les Hautes-Alpes, cette dernière mesure fut exécutée, notamment, à Gap, le 11 vendémiaire an III, sur la place de l'Egalité, ci-devant place Saint-Etienne, et, aujourd'hui, Jean-Marcellin. Plus pressé que le législateur, le district de Briançon avait livré son émission aux flammes dès le 25 juin 1793, sans doute pour faire un patriotique feu de la Saint-Jean.

Ces destructions expliquent la rareté actuelle des billets de confiance, qui contraste avec la surabondance des assignats, surtout des assignats à l'effigie de la République.

**

Il ne me paraît pas hors de propos de terminer cet aperçu par deux mots sur la collecte de l'or et de l'argent par les pouvoirs publics pendant la période révolutionnaire.

Le lendemain de la déclaration de guerre au roi de Bohême et de Hongrie, c'est-à-dire le 26 avril 1792, l'Assemblée législative décréta que le caissier du Trésor public, à Paris, recevrait, en échange d'assignats, tout le numéraire qu'on lui présenterait, qu'il tiendrait un registre des échanges et délivrerait à chaque particulier un bordereau de ses versements. Dans les départements, l'échange était confié aux districts. Tous les mois, les directoires départementaux devaient faire imprimer la liste des patriotes qui auraient échangé leur numéraire contre des assignats.

Hélas ! ces prescriptions furent bien inutiles, du moins dans les Hautes-Alpes. A ma connaissance, aucune liste des patriotes de l'or ne fut imprimée dans le département, et certes, il aurait fallu alors une forte dose d'abnégation pour échanger son numéraire contre un papier dont la baisse s'accroissait irrémédiablement.

Il serait injuste pourtant de passer sous silence un versement effectué par la municipalité de Gap, sur la motion d'un patriote resté anonyme, mais dont l'éloquence mérite d'être reproduite... en l'abrégeant, bien entendu : « ...Vous savez que vous avez à votre disposition quelques pièces d'or et d'argent que la créhulité de nos ancêtres avait destinées à engraisser les prédicateurs du mensonge... Vous pouvez épurer cette monnaie... en en faisant une offrande à la Convention, qui la fera passer au creuset, on l'emploiera utilement en achats de grains ou de munitions... »

Séance tenante, l'assemblée municipale décida l'envoi à la Convention de 280 livres et 15 sous en numéraire, représentant les émoluments des prédicateurs du Carême à Gap. — Il est intéressant de comparer ce modeste verse-

ment aux brillants résultats obtenus par le Comité de l'or dans les Hautes-Alpes. En 2 ans 1/2, de juillet 1915 à fin décembre 1917, 2.839.800 francs ont été apportés à la caisse de la Banque de France, à Gap, et 49.350 recueillis par le *Petit Dauphinois*, soit près de 3 millions.



HISTOIRE RELIGIEUSE DE TRESCLÉOUX

Par M. l'abbé ACHARD

(SUITE ET FIN)

CHAPITRE XII

Rétablissement du culte protestant et du culte catholique Premiers pasteurs et premiers curés

La signature du Concordat rendait la paix religieuse à la France. Les catholiques de Trescléoux n'en bénéficient pas tout de suite. En vertu d'une circulaire préfectorale du 26 prairial an IX, la municipalité ordonne la fermeture de l'église comme menaçant ruine. « Dès l'instant que vous avez constaté le danger de fréquenter les édifices du culte, écrit le préfet Bonnaire au maire de Trescléoux, vous avez eu raison, citoyen, d'en ordonner la clôture jusqu'à nouvel ordre. » (19 brumaire an IX.)

D'urgentes réparations s'imposent donc. Le 17 floréal, puis le 18 messidor an XI, le préfet Ladioucette montre aux édiles de Trescléoux « la nécessité où ils sont de se procurer des ressources qui leur permettent de faire les réparations urgentes à l'église et au presbytère, ainsi que de salarier le prêtre desservant la succursale de leur commune ». En réponse, ils bouclent le budget avec 174 fr. de recettes et 523 fr. de dépenses¹.

¹ Arch. comm. de Trescléoux.

Ces mêmes édiles sont moins négligents lorsqu'il s'agit du culte protestant. Ils ambitionnent même d'établir à Trescléoux l'église consistoriale des Hautes-Alpes. Mais, par l'intermédiaire du préfet, le Gouvernement répond « qu'il ne peut y avoir dans les Hautes-Alpes d'église consistoriale, attendu que les protestants y sont fort au-dessous des 6.000 exigés par la loi. »¹ (20 messidor an XI.)

Sans perdre de temps, ils réclament un temple, et, de concert avec Orpierre, un ministre, dont ils laissent la nomination au préfet. Ladoucette leur écrivait le 22 thermidor : « J'ai reçu, citoyen maire, la lettre par laquelle vous me témoignez, ainsi que votre confrère le maire d'Orpierre, le désir que je nomme moi-même le ministre du culte pour les protestants de ces deux communes. Je reçois avec sensibilité ce gage de la confiance. Veuillez, à la première réunion des protestants de votre commune, leur demander deux candidats, dont vous me communiquerez les noms et le lieu de leur résidence, en y joignant vos observations. Je vous prie également de me faire connaître leurs intentions relativement à l'établissement ou réédification d'un temple. »

Le choix se porta sur Bertrand David-Frédéric, natif de Nyons², que l'annuaire de 1807 désigne comme président du consistoire, demeurant à Trescléoux et « pasteur pour l'arrondissement de Gap. » Le 12 brumaire, le maire expédiait au préfet un quintal de raves « les meilleures du département », avec cette gracieuse dédicace : « Si la récolte en ce genre eût eu le succès que l'on devait en attendre je vous aurais fait un envoi plus considérable. Si, cependant, vous en désirez davantage je m'empresserai de vous les procurer, et ce sera pour moi une nouvelle occasion de vous être utile que je saisirai avec empressement. »

¹ La réorganisation du culte réformé, en 1803, ne prévoyait que deux ministres, l'un dont la résidence serait Orpierre, l'autre pour le Queyras; un troisième fut ensuite accordé pour le Champsaur. (Arch. dép., annuaire de 1806.)

² Bertrand David-Frédéric, nommé pasteur le 21 vendémiaire an XII, est démissionnaire en 1811.

Le ministre réside à Orpierre et vient tous les quinze jours faire le service divin aux 66 familles protestantes qui habitent Trescléoux. Le budget annuel porte la somme de 50 fr. pour logement du pasteur, ainsi qu'un rôle de 200 fr. « montant de souscriptions volontaires affecté au supplément de traitement pour le ministre du culte protestant ».

En 1813, les édiles achètent la maison de Xavier Autran pour la convertir en temple ; mais la chute de Napoléon et l'avènement de Louis XVIII leur font craindre l'insuccès de leurs projets. Le 20 novembre 1814, le conseil municipal se réunit pour statuer au sujet du pont de Blaisance et du temple protestant. « Considérant qu'un plus long retard dans l'entière réparation de la maison d'oraison des protestants réformés, composant la grande majorité des habitants, deviendrait un acte injuste, puisqu'ils contribuent à toutes les charges », le conseil arrête l'imposition à la somme de 1.500 fr., dont 1.040 fr. 25 pour le pont et le reste pour la maison d'oraison des réformés.

*
**

On ne saurait fixer la date précise de la réouverture de l'église ; elle eut lieu probablement vers 1804¹. En fait de réparations, on se contenta de boucher les grosses lézardes des murailles. L'état de l'église nous est fourni par un inventaire de l'époque, inséré dans les papiers de 1807 : « clocher avec une cloche sans chaîne ; toit à recotoyer ; deux fenêtres avec des carreaux en papier ; deux portes sans serrures ; des fonts baptismaux, il n'en reste que la place ; l'autel du chœur a un tabernacle tout brisé ; une croix en bois et six chandeliers de même ; le tableau de sainte Agathe, qui le surmonte, est percé au milieu ; l'autel du Saint-Rosaire n'a plus de tabernacle ni de gradins, mais seulement deux chandeliers en bois. Dans une crédence vermoulue, il y a un amict, trois mauvaises aubes, un

¹ Les Arch. dép. désignent comme curé (1803-1805) Georges-Jacques Truphème, ancien vicaire de Mison, mais on ne trouve aucune trace de son séjour dans la paroisse, ce qui fait supposer qu'il n'y vint pas.

cordon, sept chasubles, deux écharpes, une chape, le tout en médiocre état ; trois nappes pour chaque autel, un bénitier sans anse, une croix de procession, deux mauvais missels et un calice de composition, propriété d'un particulier. »

Le service est fait en « binant » par M. Robert, recteur succursal de Lagrand ; il reçoit, comme abonnement du casuel et supplément de traitement, la somme de 150 fr., qu'on recueille chaque année par moyen de souscriptions volontaires. Ces souscriptions étant souvent en retard, D. Robert se fait décharger, en 1807, de ce binage. Ses successeurs sont Jean-Pierre Lagier (1809-1810), Nicolas Gérard (1810), Jean-Jacques Hélon (1812-1813), Marie-Balthazar Rey (1813-1820), tous curés de Méreuil et chargés du binage.

Le service continue d'être fait par binage jusqu'en 1820.

Enfin, au mois de mai 1820, M. Chabrier est nommé recteur succursal de Trescléoux, avec résidence fixe dans la paroisse. Il n'y a pas encore de cure ; mais, avec le changement de régime, un catholique, Joseph-Dominique Bontoux, a pris la tête du conseil municipal. Sur un secours de 800 fr., accordé par le Gouvernement en 1821, il réalise un bénéfice de 460 fr., et propose au conseil d'en appliquer le montant, avec autorisation du préfet, à l'achat d'un presbytère. Après lecture d'une lettre du préfet, datée de septembre 1822, le conseil municipal reconnaît « l'urgente nécessité d'acheter un presbytère, afin de mettre un prêtre dans la solidité d'un logement, n'étant point toujours obligé de changer d'habitation ».

Les formalités traînent encore quelques mois ; enfin, dûment autorisé par Louis XVIII, le maire, Jean-Dominique Bontoux, reçoit au nom de la commune, l'acte de vente (passé par devant le notaire de Serres, le 25 juin 1823) de la maison du sieur Tarascon, de Méreuil, sise au lieu dit « Coin de Ville », dans « une situation tout à fait agréable pour un presbytère ¹ ».

¹ Cette maison est aujourd'hui la propriété de la famille Fidèle Baumier.

Mais M. Chabrier n'en jouit pas longtemps. Durant le service par binage, une foule d'abus s'étaient introduits dans la paroisse. La cérémonie du baptême, surtout, servait d'occasion aux familles pour inviter une nombreuse jeunesse. Les jeunes filles marquaient leurs cavaliers d'un beau ruban de soie, qui devait être échangé au bal public de la fête de Sainte-Agathe.

Cette vogue de Trescléoux était célèbre. Elle commençait le samedi soir par une joyeuse farandole et se continuait jusqu'au jeudi suivant, avec bal quotidien. Un des successeurs de M. Chabrier, le curé Girard, rapporte même que « la fête était précédée et suivie de huit jours consécutifs de danse, depuis l'aube jusqu'à minuit, avec une persévérance étonnante ». Tous les environs s'y donnaient rendez-vous. Le « *rubanier* » étalait sa marchandise à l'entrée du bal, et, à qui mieux mieux, les danseurs « *floquaient* » leurs cavalières; ce ruban de soie avait une longueur de trois mètres et valait de 5 à 6 francs, quelquefois davantage, lorsque le jeune homme voulait se montrer généreux envers sa bonne amie ou sa fiancée. Aussi la recette du marchand atteignait-elle souvent la respectable somme de 500 francs. Dans leur vieillesse, certaines femmes se vantaient d'avoir reçu le jour de Sainte-Agathe de 16 à 20 rubans. Avant de quitter le village, le ménétrier, conduit par l'abbé de la jeunesse, passait dans toutes les maisons des danseuses et des danseurs, et chaque famille lui donnait comme cadeau un « *riston* », c'est-à-dire une poignée de chanvre finement cardé.

Ces réjouissances amenaient naturellement des désordres. N'écoutant que son zèle, M. Chabrier voulut réagir. Cela faillit lui coûter cher. Un soir, au moment où il rentrait chez lui, trois jeunes gens, des meilleures familles du pays, le poussèrent dans une citerne transformée en cloaque. Heureusement, le garde-champêtre se trouva de passage et put l'aider à sortir. M. Chabrier ne voulut pas traduire en justice les trois mauvais plaisants, mais, vers la fin août 1823, il quittait la paroisse et était nommé économe au Grand Séminaire de Gap.

Son successeur, M. Martin¹, ne fut pas plus heureux. On ne s'attaqua pas à sa personne, mais à sa réputation. Dans l'espoir de le faire partir, certains particuliers soudoyèrent une jeune personne de l'endroit, qui porta une grave accusation contre lui. Un instant même, l'évêque le mit sous la suspense; mais une enquête minutieuse et la rétractation de l'accusatrice prouvèrent que le curé n'était que la victime d'une infâme calomnie. Comme dédommagement, il lui fut offert un poste à son choix. L'abbé Martin se contenta de demander à réintégrer le diocèse de Digne, et mourut curé aux Gravasses.

Ephémérides des principaux événements religieux survenus à Trescléoux durant la période contemporaine

- 1827 Fonte d'une cloche dont l'inscription porte : « *Sancta Agatha, ora pro nobis. Anno MDCCCXXVII, regnante Carolo X.* Parrain : Bonthoux Joseph-Dominique; marraine : Bonnafox Claire. Bénite par M. Bonnafox Antoine-François, recteur de la paroisse. »
- 1835 Demande du conseil de fabrique au préfet pour obtenir : 1) à l'église, le parquetage du sol et le recotoyage du toit, la construction d'un aqueduc du côté du couchant et la refonte d'une cloche, fêlée en 1829; 2) au presbytère, la reconstruction du toit, le « caronnage du collidor » et un seuil d'entrée en pierre de taille. Seul le recotoyage du toit est accepté.

¹ M. Martin, du diocèse de Digne, curé de Trescléoux de 1823 en août 1824. Pendant qu'il était sous la suspense et après son départ, l'administration du service paroissial était assurée par M. James, recteur de Chanousse, ou par M. Gentillon, recteur de Lagrand, puis par M. Charbonnier, recteur de Trescléoux et de Chanousse.

- 1836 14 février. — Érection d'une croix processionnelle du côté de l'évangile, au maître-autel.
- 1838 5 février. — Bénédiction d'un christ ajouté à la susdite croix : *donum collatum ab Antonio Francisco Bonnafox*.
- 27 mai. — Visite de Mgr de Lacroix d'Azolette constatant le délabrement de l'église. Il érige, d'une façon légale, le conseil de fabrique et lui impose l'obligation de réitérer au préfet sa demande de 1835 pour obtenir des réparations, « malgré le conseil protestant ».
- 1839 16 juillet. — Nouvelle visite épiscopale et pétition au ministre des Cultes lui montrant « la partialité la plus révoltante qui règne au conseil municipal, entièrement de membres non catholiques ». Une lettre de l'évêque accompagne la pétition.
- 1840 Érection d'une croix au quartier de Saint-Clément.
- 1841 10 mai. — Délibération du conseil municipal pour procéder « par mesure d'urgence à l'adjudication des travaux de construction d'un temple protestant ». 3.000 francs sont votés à cet effet. — Projet rejeté par le préfet, la commune ayant disposé du maximum des centimes additionnels pour une autre entreprise d'utilité générale (pont sur le Buëch).
- 19 septembre et 31 octobre. — Nouvelles délibérations reconnaissant « la construction du temple trop indispensable pour ne pas employer tous les moyens nécessaires ». Seront affectés à cette construction les 1.000 francs du rôle d'affouage, pâturage et fermage des champs du grand et petit Ubac et Blachettes, ainsi que les 800 fr. pris sur les fonds communaux inscrits au budget de 1842. On y ajoute 460 fr. pour les réparations de l'église.

- 1842 4 septembre. — Achat de trois jardins devant servir d'emplacement au temple : l'un de Jean Martin, contenant 75 centiares estimé 96 fr. ; l'autre d'Émile Samuel, contenant 225 centiares, estimé 278 fr. ; le troisième de Paul Bernard, contenant 65 centiares, estimé 99 fr. Le tout payable en janvier suivant.
- 1848 12 mai. — Visite de Mgr Dépéry. Il « est ému à la vue de ce misérable sanctuaire, surtout en présence de l'opposition systématique du parti protestant, d'autant plus que la paroisse est bonne ». Il souscrit 20 francs pour l'achat d'un ostensor.
- 1847 20 juin. — Proposition du conseil municipal pour vendre la maison qui, depuis 1813, servait de temple, sise au-dessus de la fontaine du Bardas, devenue inoccupée, et d'en employer le montant à l'achat d'une cloche pour le temple actuel.
- 1848 Deux catholiques font partie du conseil municipal, Dominique Bonthoux et Victor Blachier ; le premier est nommé maire.
- 27 juillet. — Lettre du préfet ordonnant la convocation du conseil municipal pour voter les fonds nécessaires aux réparations de l'église.
- 4, 11, 18 août. — Délibération du conseil à ce sujet et refus des membres protestants.
- 5 novembre. — Désignation de deux experts : Dominique Bonthoux et Rémy Autran, pour l'estimation de l'ancien temple ; il est estimé 400 fr.
- 1849 6 février. — Autorisation du préfet, Giraud-Teulon, pour la vente du temple. Il est adjugé à Eugène Faure, de Trescléoux, au prix de 425 francs.
- 1850 27 octobre. — Séance orageuse du conseil municipal

relative aux réparations de l'église : suivant devis dressé par l'architecte départemental, le 2 octobre 1850, la dépense s'élève à la somme de 5.750 fr. Les protestants opposent un nouveau refus, et le préfet, Giraud-Teulon, impose d'office la commune pour la somme de 4.560 fr.

1851 9 octobre. — Adjudication des travaux de réparation à l'église.

1852 7 mars. — Démarche du conseil de fabrique auprès du préfet pour comprendre, dans les réparations susdites, une sacristie et un porche.

— 19 octobre. — En vertu de la constitution du Prince-Président Louis-Napoléon, M. Victor Blachier, catholique, est nommé maire.

1853 23 janvier. — Les membres protestants du conseil municipal refusent de sanctionner l'arrêté du préfet prescrivant les réparations à l'église. En réponse, le préfet, « considérant que le conseil municipal de Trescléoux, appelé à délibérer sur des objets rentrant dans ses attributions, a protesté en termes inconvenants contre les mesures prises par l'administration », déclare nulles, par arrêté, les délibérations prises à la date du 23 janvier, et enjoint de transcrire sa décision « sur le registre des délibérations, en marge des délibérations annulées, qui seront biffées sur toute leur étendue ».

1856 Devis de M. Goulain, architecte départemental, fixant pour le temple : 1) la construction d'un perron en pierre de taille à partir du niveau du sol ; 2) l'installation d'un porche derrière la porte d'entrée ; 3) la couverture en zinc d'un clocheton ; 4) l'acquisition d'une cloche du poids de 250 kilogs.

- 1877 16 mai. — Décret érigeant la succursale de Trescléoux en paroisse protestante.
- 1878 24 mai. — Délibération du consistoire d'Orpierre proposant comme pasteur Pierre Ballet.
- 1879 1^{er} décembre. — Décret nommant, à titre provisoire, Pierre Ballet pasteur de Trescléoux.
-

OBSERVATOIRE MÉTÉOROLOGIQUE DE L'ÉCOLE NORMALE DE GARÇONS A GAP
 Altitude : 730m²⁰ (moyenne barom. 699m/m) au nord, à l'ombre. Heure des observations : 7 h. du matin (heure astronomique)
 (Relevés de M. CHABOT)

Observations du premier trimestre 1917

JANVIER					FÉVRIER					MARS				
Jours	Baro- mètre	Minima	Maxima	Pluie	Jours	Baro- mètre	Minima	Maxima	Pluie	Jours	Baro- mètre	Minima	Maxima	Pluie
1	703.0	-	4.2	+10.8	1	688.7	-15.5	-	3.0	1	699.0	-	6.2	-
2	703.5	-	3.0	+10.0	2	690.4	-17.0	-	0.8	2	697.0	-	4.6	6.0
3	700.0	-	0.8	-	3	688.8	-21.0	-	0.5	3	689.2	-	7.2	8.5
4	700.0	-	2.0	+11.5	4	692.0	-9.2	-	1.5	4	689.2	-	1.5	5.2
5	696.8	-	3.2	+9.7	5	693.5	-19.5	-	0.5	5	688.2	-	10.0	7.5
6	697.0	-	4.5	+6.5	6	693.0	-10.0	-	8.5	6	688.0	-	2.0	5.0
7	696.8	-	3.5	-	7	688.8	-3.0	-	5.2	7	689.0	-	5.0	8.5
8	695.0	-	7.5	-	8	695.2	-3.0	-	5.5	8	676.5	-	5.0	11.0
9	683.5	-	6.5	-	9	697.0	-12.2	-	5.5	9	674.0	-	2.0	5.0
10	685.8	-	4.2	-	10	697.8	-3.5	-	10.5	10	693.0	-	0.	9.8
11	693.0	-	16.0	0.	11	695.8	-8.0	-	5.5	11	698.2	-	-11.0	13.2
12	689.6	-	13.0	0.2	12	693.0	-12.5	-	5.5	12	697.0	-	2.2	14.5
13	685.8	-	16.0	1.8	13	696.8	-0.8	-	6.5	13	693.2	-	4.0	8.0
14	685.5	-	14.2	4.0	14	698.0	-12.0	-	9.2	14	693.0	-	2.0	12.0
15	684.2	-	13.5	5.0	15	700.0	-7.2	-	9.0	15	695.8	-	1.0	6.0
16	678.5	-	7.8	-	16	702.0	-10.0	-	7.2	16	693.0	-	3.0	9.8
17	685.0	-	3.0	-	17	702.8	-8.8	-	11.2	17	702.4	-	2.5	9.2
18	690.0	-	12.0	0.	18	701.7	-0.5	-	9.5	18	709.5	-	1.8	8.7
19	690.0	-	19.0	0.7	19	698.5	-	-	7.8	19	708.0	-	4.2	12.5
20	695.8	-	13.2	5.0	20	700.2	-3.5	-	8.3	20	703.5	-	5.2	11.5
21	702.0	-	17.2	7.0	21	696.8	-5.0	-	10.0	21	693.0	-	1.0	10.0
22	701.0	-	14.0	6.0	22	697.0	-3.4	-	9.5	22	686.0	-	1.0	7.8
23	697.5	-	5.5	4.5	23	700.5	-1.5	-	8.2	23	690.2	-	3.2	5.5
24	692.0	-	13.2	3.5	24	705.2	-2.0	-	8.0	24	692.0	-	3.2	8.0
25	693.5	-	10.2	1.0	25	705.5	-7.0	-	9.8	25	693.0	-	2.5	8.7
26	693.8	-	19.0	-	26	704.0	-10.2	-	9.5	26	693.0	-	5.7	9.8
27	686.4	-	19.0	1.8	27	700.8	-12.0	-	8.9	27	688.5	-	7.2	10.4
28	682.8	-	7.5	3.5	28	699.0	-9.0	-	5.8	28	690.2	-	2.1	8.0
29	682.2	-	2.5	1.7	29	695.0	-	-	-	29	695.0	-	0.	10.2
30	695.0	-	5.5	1.0	30	699.0	-	-	-	30	699.0	-	2.7	9.3
31	684.2	-	16.2	0.5	31	697.4	-	-	-	31	697.4	-	1.2	16.0

Observations du deuxième trimestre 1917

AVRIL					MAI					JUN				
Jours	Baro- mètre	Minima	Maxima	Pluie	Jours	Baro- mètre	Minima	Maxima	Pluie	Jours	Baro- mètre	Minima	Maxima	Pluie
1	692.0	- 1.7	-10.0	12 ^m /8	1	700.7	0.1	+19.8	-	1	703.7	+ 4.7	+21.2	-
2	691.2	0.	+9.9	17 3	2	704.2	3.8	+22.5	-	2	705.7	+ 6.0	+24.0	-
3	691.4	0.2	+8.2	-	3	700.5	5.0	+23.2	-	3	707.0	+ 2.5	+25.3	-
4	696.0	- 1.5	+11.0	0 5	4	700.5	6.0	+24.5	0 ^m /7	4	706.5	+ 5.0	+26.7	-
5	693.5	- 4.2	-11.6	-	5	699.4	9.8	+17.9	2 0	5	705.0	+ 5.0	+24.7	1 ^m /5
6	692.8	- 1.0	+11.2	0 7	6	697.8	9.9	+21.6	0 5	6	704.7	+ 4.0	+26.7	1 ^m /5
7	692.2	+ 2.0	+12.5	-	7	697.5	4.5	+21.5	0	7	705.0	+ 5.5	+27.5	0 6
8	690.4	- 3.7	+ 7.5	-	8	698.0	-10.8	+17.0	3 0	8	703.8	+ 5.0	+27.0	0 3
9	693.0	+ 1.6	+11.7	-	9	698.8	+10.0	+22.5	2 3	9	701.9	+ 4.5	+28.5	0 7
10	695.0	- 2.9	+12.0	-	10	701.4	+ 2.5	+23.8	-	10	702.8	+ 7.5	+26.2	0 3
11	697.0	- 1.0	+11.1	-	11	702.8	- 1.0	+26.8	-	11	701.0	+ 7.2	+26.5	0 3
12	697.4	- 4.5	+ 8.2	-	12	703.0	- 2.8	+27.5	-	12	700.2	+ 4.5	+25.0	4 0
13	696.0	- 0.5	+13.2	4 1	13	701.0	- 6.0	+28.2	-	13	701.0	+ 5.2	+25.0	1 0
14	692.0	+ 4.8	+14.0	3 3	14	701.0	-10.0	+29.4	-	14	702.8	+10.0	+26.0	-
15	689.0	+ 4.5	+11.0	5 1	15	701.0	- 8.2	+23.0	-	15	701.6	+ 9.0	+28.0	-
16	690.0	- 5.7	+ 0.5	7 3	16	697.0	- 7.5	+21.4	0 7	16	704.0	+ 5.5	+28.2	-
17	697.0	- 0.2	+ 8.7	0 4	17	695.5	- 6.2	+20.0	-	17	706.0	+ 5.8	+27.5	-
18	697.8	- 1.2	+ 9.8	2 5	18	695.4	- 6.0	+15.5	3 3	18	704.0	+ 7.5	+27.0	-
19	695.4	- 4.0	+12.5	0 2	19	695.0	- 4.0	+16.8	4 2	19	701.4	+ 7.8	+25.8	-
20	700.0	- 3.2	+17.5	-	20	692.8	- 5.5	+16.6	6 1	20	699.2	+ 4.0	+20.4	1 7
21	697.2	- 2.5	+17.7	-	21	691.0	- 6.5	+18.0	0 3	21	701.0	+ 6.5	+24.5	11 5
22	699.0	0.	+13.4	-	22	697.2	- 5.5	+20.0	1 8	22	702.8	+ 4.0	+21.0	8 5
23	698.0	- 1.0	+10.5	-	23	702.0	- 6.8	+20.8	2 7	23	702.8	+ 2.0	+22.5	-
24	698.4	- 1.0	+12.8	-	24	705.2	- 6.5	+25.9	-	24	702.6	+ 2.0	+21.8	-
25	699.5	- 1.2	+16.0	-	25	706.8	- 1.8	+26.5	-	25	705.0	+ 4.5	+25.5	-
26	703.0	+ 2.0	+16.0	4 5	26	704.5	- 5.5	+27.3	-	26	705.0	+ 5.0	+25.4	-
27	702.0	+ 1.0	+18.5	-	27	698.5	- 4.5	+26.9	-	27	702.8	+ 4.5	+27.0	0 2
28	699.8	0.	+ 9.8	-	28	693.4	- 4.4	+15.8	7 0	28	702.0	+ 4.5	+27.6	6 5
29	700.4	- 1.5	+21.0	-	29	698.4	- 7.0	+16.0	5 2	29	700.0	+ 5.2	+21.8	6 5
30	701.0	+ 0.2	+21.8	-	30	697.2	- 4.8	+12.8	17 9	30	698.8	+ 6.1	+22.0	23 7
					31	700.4	- 4.5	+19.2	26 5					

Le Secrétaire-Gérant,
B. FAUCHER.



NOTE

SUR LA

POPULATION DU DIOCÈSE DE GAP

du XVII^e siècle à nos jours

Par M. Raoul BLANCHARD

L'absence de recensements réguliers fait qu'il est difficile, sinon impossible, de connaître exactement les chiffres de population antérieurs à ceux que nous donnent les dénombremements du XIX^e siècle. La Révision des feux opérée en Dauphiné vers 1700 donne bien le nombre de familles par communauté; mais du nombre de familles il ne nous est pas facile de passer à celui des personnes, faute d'un coefficient exact, et c'est par une opération tout à fait arbitraire que l'on s'est résolu à multiplier chaque nombre de familles par le coefficient 4 pour avoir le total des habitants.

Il existe cependant aux Archives des Hautes-Alpes des documents qui nous permettent d'évaluer beaucoup plus exactement le nombre des habitants d'un certain nombre de communautés à des dates qui varient entre 1685, 1707-1712, 1740-1741, 1785. Ces documents sont le compte rendu des visites pastorales faites par les évêques de Gap dans les paroisses de leur diocèse, entre 1685 et 1788; l'état des revenus et charges des prieurés du diocèse; enfin l'état des paroisses du diocèse. Ils sont inventoriés aux Archives des Hautes-Alpes dans la série G, du numéro 785 au numéro 792, puis, dans la même série, sous les numéros allant de 1096 à 1105, et ont été résumés dans l'Inventaire sommaire,

série G, tome II, p. 32-59 et 447-459. Les documents en question ne concernent donc que le diocèse de Gap, c'est-à-dire la région du Beaumont (canton de Corps du département de l'Isère), le Champsaur, le Valgaudemar, le Dévoluy, le Gapençais, le Bochaine, la vallée moyenne de la Durance, les Baronnies, y compris un grand nombre de communes de la Drôme et même quelques-unes du Vaucluse, enfin un certain nombre de communes des Basses-Alpes sur la rive gauche de la Durance et dans les vallées de ses affluents, Sasse, Jabron d'Entrepierres, Vanson, Esluyé. Le pays étudié comporte donc des régions montagneuses assez peu élevées, dont l'axe est formé par la dépression subalpine et son prolongement vers le Sud, les pays de la moyenne Durance. L'ensemble en est assez homogène.

Les documents concernant la population d'un grand nombre de paroisses de cette région nous donnent des chiffres de valeur variée. Tantôt il s'agit du total global de la population; souvent ce total global est précédé du nombre de familles. D'autres fois, nous trouvons le nombre des communicants et celui des non-communicants. Enfin, fréquemment les renseignements ne portent que sur le chiffre des familles ou sur celui des communicants. Cette variété est avantageuse parce qu'elle nous permet d'établir des *coefficients de réduction* dont la valeur n'est pas arbitraire, et à l'aide desquels nous pourrions restituer des chiffres de population totale d'une vraisemblance très approchée, là où nous ne disposons que du nombre des familles ou de celui des communicants. C'est ainsi que, dans 43 cas, nous possédons à la fois le nombre de ménages et le chiffre total des habitants; une opération très simple nous permet d'établir que le rapport entre les deux nombres, pour l'ensemble des 43 cas, est de 4,83, ce qui nous donne un coefficient assez différent du chiffre 4, employé arbitrairement à propos de la Révision des feux de 1700. D'autre part, dans 28 paroisses nous avons à la fois la quantité des communicants et celle des non-communicants; le rapport entre les deux est de 0,45, c'est-à-dire qu'en multipliant le nombre

des communiant par cette valeur, nous aurons, pour les paroisses où la quantité de communiant est seule indiquée, un chiffre nous représentant de façon très vraisemblable le nombre de non-communiant, qui, ajouté aux précédents, nous donnera la population totale de la paroisse.

A l'aide de ces deux coefficients, qui représentent, eu égard à la quantité déjà considérable de cas particuliers qui a permis de les établir, une valeur très vraisemblable, nous avons pu reconstituer des chiffres globaux de population partout où ils manquaient. Pour serrer de plus près la vraisemblance, nous avons combiné les deux opérations partout où la chose était possible. Lorsque les documents nous donnaient à la fois le nombre des familles et celui des communiant, ce qui se présente fréquemment, nous avons cherché les chiffres globaux correspondant à chacune de ces deux catégories, et nous avons pris la moyenne des résultats. Par exemple pour la paroisse d'Agnières en 1707, les archives nous indiquent 61 familles et 212 communiant. En appliquant à ces deux chiffres les coefficients de réduction, 4,83 et 0,45, nous avons obtenu les nombres globaux de 295 et 307 personnes; nous avons adopté comme chiffre définitif la demi-somme des deux nombres, soit 301. Ajoutons que, dans la grande majorité des cas, les deux nombres étaient, comme dans l'exemple d'Agnières, très voisins l'un de l'autre; parfois même ils coïncidaient.

Ainsi, à côté des chiffres globaux donnés par les documents d'archives, et que, bien entendu, nous avons entièrement respectés, nous avons reconstitué par un calcul d'autres totaux de population qu'on peut tenir pour très vraisemblables. Nous avons cru utile, d'autre part, afin de montrer l'évolution de la population aux XVIII^e et XIX^e siècles, de comparer ces chiffres à ceux que fournissent, pour les Hautes-Alpes, les réponses faites par les communautés à la Commission intermédiaire des États du Dauphiné (1790), et, pour les autres départements, ceux du premier recensement officiel (1801); puis de mettre en regard les résultats de 1846, qui représentent fréquemment le maximum du XIX^e siècle, et enfin ceux du dénombre-

ment de 1911. Dans les Hautes-Alpes, cette tâche était aisée, grâce au tableau de la population du département que M. P. Guillaume a inséré jadis dans le *Bulletin de la Société d'Études*. Pour l'Isère, nous avons nous-même effectué les recherches nécessaires aux Archives départementales. Pour les communes dépendant des Basses-Alpes, M. Isnard, archiviste départemental à Digne, a eu l'obligeance de nous communiquer les chiffres des recensements de 1801 et 1846. Malheureusement, pour la Drôme, il nous a été impossible, en raison de la suppression complète du service des Archives pendant la durée de la guerre, de donner d'autres chiffres que ceux du dénombrement de 1911¹.

Tous ces chiffres ont été groupés en une suite de tableaux où les communes sont rangées par régions naturelles, ce qui donne aux rapports et aux comparaisons une valeur géographique. Dans les colonnes qui concernent les chiffres de 1685, 1707 et 1740, nous avons indiqué par des italiques ceux de ces chiffres qui ont été obtenus par le calcul. Nous avons dû parfois, dans les Hautes-Alpes, ne pas tenir compte des chiffres de 1790, lorsqu'ils paraissaient manifestement inexacts; pour Eourres, nous avons remplacé celui de 1790, en contradiction complète avec ceux qui le précèdent et qui le suivent (275 personnes), par celui de 1796; pour les quatre communes du Dévoluy, nous avons porté, au lieu des chiffres de 1790, qui contrastaient violemment avec ceux de 1796 et de 1801, ceux que les archives des Hautes-Alpes nous donnaient pour 1785. Dans les Hautes-Alpes et l'Isère, nous avons donné dans l'avant-dernière colonne le chiffre de population maxima atteinte

¹ Nous avons considéré, quand nous l'avons pu, les chiffres de 1790 de préférence à ceux de 1801, parce que nous avons estimé qu'il valait mieux étudier la population avant les bouleversements de la Révolution. Pour les Hautes-Alpes, voir P. GUILLAUME, *Mouvement de la population du département des Hautes-Alpes au XIX^e siècle*, Bull. Soc. d'Études, 1908, p. 203-217. Sur la population des Basses-Alpes au XIX^e siècle, voir X., A propos du dernier recensement. (*Annales des Basses-Alpes*, Bulletin trimestriel de la Société scientifique et littéraire des Basses-Alpes, XXVIII^e année, 1907, p. 31-49.

au cours du XIX^e siècle, avec la date du recensement ;
mais, pour la commodité des comparaisons, les calculs qui
suivent les tableaux se rapportent aux chiffres de 1846.

Voici donc les tableaux que nous avons pu dresser.

BEAUMONT

	1685	1707-12	1740-41	1801	Maximum du XIX ^e siècle	1911
Ambel	»	140	»	156	289 (1851)	139
Corps.	»	662	»	1038	1451 (1846)	942
Côtes de Corps.....	»	286	»	404	425 (1861)	284
Quet.	»	286	»	268	358 (1846)	208
La Salette.....	»	704	»	506	734 (1846)	446
La Salle-en-B.....	»	333	»	426	501 (1846)	321
St-Laurent-en-B.	»	700	»	602	869 (1851)	581
Ste-Luce-en-B.	»	300	»	266	299 (1851)	146
St-Michel-en-B.	»	250	»	304	349 (1846)	240
St-Pierre-de-Méarotz.	»	168	»	172	240 (1836)	153
Total.....	»	3829	»	4142	5368 (1846)	3460

CHAMPSAUR

	1685	1707-12	1740-41	1790	Maximum du XIX ^e siècle	1911
Ancelle.	»	943	»	1275	1293 (1806)	891
Aspres-lès-Corps. ...	»	372	»	375	689 (1851)	412
Bénévent.	469	»	»	560	614 (1836)	453
Charbillac.	»	114	»			
Buissard	»	157	»	160	212 (1831)	135
Chabottes	»	484	»	555	771 (1846)	587
Chabottonnes	»	114	»	115	190 (1826)	86
Chauffayer.	»	489	»	605	923 (1841)	699
Les Costes-en-Ch.....	»	235	»	335	319 (1836)	190
Le Glaizil.....	»	396	»	650	635 (1846)	424

Laye.	»	340	»	320	434 (1866)	262
Poligny	»	580	»	590	822 (1846)	504
St-Bonnet.	»	1208	»	1155	1847 (1846)	1511
St-Jean	»	286	»	560	947 (1876)	703
St-Nicolas.	»	280	»			
St-Julien-en-Ch.	»	787	»	540	718 (1806)	445
St-Laurent-du-Cros. .	»	580	»	785	1118 (1846)	842
St-Léger.	»	244	»	255	290 (1856)	247
St-Michel-de-Chaillol.	»	217	»	515	604 (1831)	356
Total.....	»	8304	»	9350	11861 (1846)	8747

REGION DE GAP

	1685	1707-12	1740-41	1790	Maximum du XIX ^e siècle	1911
La Bâtie-Neuve.....	»	725	»	850	947 (1881)	620
La Bâtie-Vieille.....	»	299	»	280	268 (1846)	171
Chaudun	»	80	»	125	174 (1801)	»
Gap	»	4282	»	6700	11621 (1886)	10647
Manteyer	»	587	»	645	720 (1826)	408
Neffes.	»	525	»	505	434 (1826)	305
Pelleautier	»	290	»	535	493 (1831)	308
Rabou	»	305	»	275	422 (1831)	253
Rimbaud	»	237	»	210	288 (1846)	192
La Rochette	»	144	»	250	382 (1881)	280
Romette	»	375	»	495	547 (1881)	447
Sigoyer	»	1160	»	1110	1040 (1817)	526
Valsesres	»	322	»	360	529 (1866)	310
La Freissinouse.....	»	400	»	330	397 (1851)	290
Total.....	»	9731	»	12690	14698 (1846)	14757

DEVOLUY

	1685	1707	1740	1785	Maximum du XIX ^e siècle	1911
Agnières	»	301	»	314	505 (1806)	384
La Cluse.....	»	355	»	328	442 (1826)	261
St-Disdier.	»	398	»	522	592 (1836)	520
St-Etienne	»	767	»	676	883 (1826)	630
Total.....	»	1821	»	1840	2063 (1846)	1795

VALGAUDEMAR

	1685	1707-12	1740-41	1790	Maximum du XIX ^e siècle	1911
St-Firmin	»	675	»	705	1311 (1851)	959
St-Jacques	»	248	»	355	592 (1841)	293
Total.....	»	923	»	1060	1846 (1846)	1252

BARONNIES

	1685	1707-12	1740-41	1790	Maximum du XIX ^e siècle	1911
Aulan	»	»	116	»	»	56
Ballons	»	»	406	»	»	197
Barret-le-Bas	»	573	659	445	568 (1821)	340
Barret-le-Haut	»	102	116	100	126 (1806)	57
Barret-de-Lioure	493	»	570	»	»	240
Brantes	»	»	502	»	»	241
Bruis	»	411	338	315	464 (1826)	251
Chanousse	»	252	266	265	293 (1831)	172
Chauvac	»	»	221	»	»	147

La Charce..... »	174	231	»	»	127
Cornillac »	381	362	»	»	242
Cornillon »	197	217	»	»	210
Eourres »	»	539	502	591 (1831)	225
L'Epine. »	»	640	610	696 (1806)	502
Etoile. »	160	»	190	190 (1831)	124
Eygalayes »	387	»	»	»	259
Izon. »	111	107	»	»	67
Laborel »	502	»	»	»	297
Lachau »	640	753	»	»	459
Laux-Montaux »	»	70	»	»	53
Lemps »	403	562	»	»	205
Mévouillon »	580	664	»	»	652
Montauban »	513	»	»	»	310
Montbrun »	979	»	»	»	911
Montclus »	166	213	240	274 (1806)	133
Montjai »	524	566	600	563 (1801)	311
Montmorin »	660	809	670	757 (1821)	413
Moydans »	»	196	205	224 (1866)	130
Pélonne »	»	60	»	»	55
Plaisians et Eygaliers. »	587	»	»	»	479
Poët-en-Percip »	»	83	»	»	82
Pomet »	266	280	215	270 (1836)	102
Pommerol »	99	140	»	»	45
Reilhannette »	304	278	»	»	296
Ribeyret »	307	396	355	490 (1846)	254
La Roche-s-le-Buis... »	756	741	»	»	412
Rosans. »	»	781	740	890 (1806)	676
Roussieux »	107	92	»	»	59
St-André-de-Rosans. . »	»	532	560	778 (1846)	363
St-Auban »	346	»	»	»	357
Ste-Colombe »	410	»	505	492 (1806)	195
Ste-Euphémie »	314	314	»	»	237
Ste-Marie »	114	104	115	179 (1841)	119
St-Pierre-Avez »	148	189	190	283 (1841)	110
Salérans »	308	362	270	462 (1831)	184
Savoillans »	194	»	»	»	153
Sédéron. »	580	734	»	»	616

Sorbiers	»	140	129	160	191 (1826)	105
Verclause	»	190	270	»	»	229
Vers.	»	212	218	»	»	166
Villebois	»	120	»	»	»	102
Villefranche	»	31	»	»	»	65

VALLEE DU BUECH

	1685	1707-12	1740-41	1790-1801	1846	1911
Agniellès.	»	145	»	180	283 (1806)	105
Antonaves	»	250	310	235	319 (1826)	149
Aspremont	»	435	»	500	681 (1806)	376
Aspres-sur-Buëch. ...	»	»	687	640	1201 (1886)	691
Le Bersac.....	»	123	133	150	227 (1846)	148
Chabestan	»	213	»	200	295 (1826)	199
Châteauneuf-de-Chab.	»	»	237	220	262 (1806)	156
Châteauneuf-d'Oze. ...	»	155	»	155	150 (1831)	} 103
Châtillon-de-Désert. .	82	»	»	110	141 (1801)	
Clausonne	»	82	»	75	73 (1836)	
Eyguians	»	166	130	135	195 (1886)	155
La Faurie	»	495	»	610	785 (1826)	445
Furmeyer	»	251	»	250	275 (1831)	141
Laragne	»	391	483	} 665	1127 (1896)	1290
Arzeliers	»	123	»			
Méreuil	»	195	724 (?)	290	273 (1806)	138
Montbrand	»	380	»	390	470 (1817)	221
Montéglin	»	116	107	95	143 (1876)	174
Montmaur	»	507	»	550	737 (1846)	560
Montrond	»	»	52	85	119 (1856)	69
Orpierre.	1200	»	»	805	966 (1836)	594
Oze.	»	110	»	165	195 (1846)	151
Ribiers.	»	1500	1150	1340	1455 (1846)	844
St-Genis-Laup-Jubéo .	»	121	»	150	258 (1826)	82
St-Julien-en-Bochaine	595	750	»	595	864 (1806)	400
St-Pierre-d'Argençon.	»	216	»	235	508 (1886)	330

Le Saix.....	»	285	»	290	387 (1831)	254
Savournon	»	377	450	605	762 (1831)	405
Serres	»	1300	1252	1205	1244 (1901)	1201
Sigottier	»	290	»	295	364 (1801)	221
Trescléoux	»	»	553	605	536 (1801)	418
Veynes	»	692	»	1780	2185 (1896)	2460

VALLEE DE LA DURANCE

	1685	1707-12	1740-41	1790-1801	1846	1911
Claret.	»	404	»	499	386	300
Curbans.....	»	483	»	618	570	358
L'Escale.....	»	725	»	651	591	408
Lardier	»	181	»	530	559 (1821)	353
Valença	»	25	»			
Lettret	»	97	»	115	144 (1826)	90
Le Monétier-Allemont	»	150	»	140	242 (1856)	179
Piégut	»	215	»	219	210	131
Le Poët.....	»	»	580	580	562 (1826)	404
La Saulce.....	»	135	484	655	844 (1886)	547
Tallard	»	1642	»	1090	1237 (1836)	801
Thèze	»	400	»	404	356	242
Upaix.	887	1000	»	675	805 (1806)	516
Vaumeilh	»	800	»	480	567	309
Ventavon	»	730	991	740	1103 (1831)	668
Venterol	»	325	»	377	438	236
Vitrolles	»	349	»	374	444 (1817)	211
Volonne	»	1500	»	1278	1222	722
Total.....	»	9461	»	8845		6071

VALLEES DE SASSE, VANSON, ESDUYE

	1707		1801	1846	1911
Auribeau..... »	222	»	160	165	73
Authon »	430	»	355	352	131
Barras »	300	»	282	277	162
Beaudument »	77	»	123	114	»
Châteaufort »	169	»	230	234	114
Clamensanne »	414	»	375	426	256
Entrepierrres avec Mé-					
zicli »	656	»	473	474	280
Feissal »	80	»	96	74	27
Mélan »	247	»	150	173	73
Nibles »	185	»	149	172	83
Mirabeau »	»	580	515	536	314
La Pérusse..... »	31	52	42	61	36
St-Geniès avec Char-					
lavon et Abros.... »	610	»	482	552	339
Sourribes »	191	»	266	211	137
Valavoire »	208	»	254	217	146
Valernes »	662	»	687	711	412
Vilhosc »	277	»	255	307	142

Essayons maintenant de dégager la signification des chiffres contenus dans ce tableau.

Nous avons dit que la région était assez homogène. La plus grande partie du sol est formée, en effet, de schistes noirs très tendres : les « terres noires » du Gapençais, des vallées de la Durance et du Buëch, dont on retrouve l'équivalent dans les bassins des Baronnies, et qui se continuent vers le Nord par les argiles bleuâtres du Champsaur et du Beaumont. Peu de grandes montagnes, peu de massifs habités à une forte altitude ; le Dévoluy seul fait exception. Pourtant, en dépit de cette similitude des traits physiques, les différentes régions naturelles se sont comportées de

façon assez diverse dans la lutte contre le dépeuplement. Si celui-ci est un trait général, du moins peut-on dire qu'il est beaucoup moins accentué au Nord, en Champsaur, Beaumont, Dévoluy, Bochaine, qu'au Sud, en Gapençais, vallée de la Durance, Baronnies, région des Basses-Alpes.

Dans le Beaumont, c'est-à-dire la partie de la vallée du Drac limitée par la rive droite du cours d'eau, la Bonne et les montagnes de La Salette, à laquelle il faut joindre Ambel sur la rive gauche, les dix communes considérées ont connu au XVIII^e siècle (1707-1801) un gain assez mince de 8 o/o; six communes ont progressé pendant cette période, quatre ont déchu. De 1801 à 1846 s'est produite la poussée de population que nous trouverons partout au début du XIX^e siècle; le gain est alors de 23 o/o, et toutes les communes y participent. Cette poussée ne fait que rendre plus sensible la dépopulation qui s'est effectuée depuis. Le chiffre d'habitants de 1911 est de 36 o/o inférieur à celui de 1846. Dès lors, il y a moins d'habitants en 1911 qu'en 1801 (déchet de 16 o/o); il y en a même moins qu'en 1707 (déchet de 10 o/o). Ainsi le Beaumont se retrouve au début du XX^e siècle moins peuplé qu'au début du XVIII^e. Cependant, par comparaison avec les chiffres de pertes que nous offriront les régions du Sud, on peut tenir le Beaumont pour favorisé. Ici, il ne faut pas être difficile.

Le Champsaur est cependant en meilleur état. Déjà l'accroissement de sa population est plus fort au XVIII^e siècle; de 1707 à 1790, les 17 communes considérées augmentent au total de 11 o/o; quatre seulement d'entre elles sont en diminution. De 1790 à 1846, le gain continue à être important : 21 o/o; par rapport aux chiffres de 1707, il y a en 1846 accroissement de 30 o/o, et 16 communes y participent. Bien entendu, de 1846 à 1911 il y a une chute, et assez lourde : 26 o/o. La population est descendue déjà au-dessous du chiffre de 1790; ainsi le XIX^e siècle comporte dans l'ensemble une perte de 6 o/o. Cependant il reste en Champsaur plus d'habitants qu'en 1707; le gain, en deux siècles, représente 5 o/o. Neuf communes sont plus peuplées qu'il y a 200 ans, huit le sont moins. Par rapport

aux autres régions, il faut considérer cela comme un succès. Il en est de même pour les deux communes de l'entrée du Valgaudemar. L'augmentation a été faible au XVIII^e siècle, très considérable entre 1790 et 1846, ce qu'il faut probablement attribuer en partie à l'influence du canal d'irrigation dit des Herbeys. Et en 1911, la décrue, quoique importante, laisse le chiffre de population supérieur à celui de 1707, et même, assez nettement, au-dessus de celui de 1790, fait bien rare dans les Hautes-Alpes.

Le Dévoluy présente un spectacle assez différent. Là, la population n'a pour ainsi dire pas varié depuis deux siècles. Sans doute, des chiffres fournis par les dénombremens, c'est encore celui de 1911 qui est le plus faible; mais il n'est inférieur que de 1 0/0 à celui de 1707, de 2 0/0 à celui de 1785, et même de 13 0/0 seulement à celui de 1846. L'accroissement au XVIII^e siècle a été insignifiant: 1 0/0; de 1785 à 1846, il a été beaucoup plus faible qu'ailleurs (11 0/0). Mais, en revanche, les pertes sont très réduites. La population du Dévoluy présente ainsi un caractère de stabilité bien rare dans les Alpes, et particulièrement dans les Hautes-Alpes. C'est là une indication très nette que le pays n'est pas si misérable qu'on s'est plu à le dire. Nous pensons au contraire que la région est une des moins pauvres des Hautes-Alpes; en tous cas, ce n'est pas une de celles dont les habitants s'éloignent le plus volontiers.

Enfin, la vallée du Buëch, depuis Saint-Julien-en-Bochaine jusqu'à Ribiers, présente également des résultats presque satisfaisants. Les 27 communes considérées ont encore en 1911 un peu plus d'habitants qu'en 1707; le gain est mince, moins d'un demi pour cent d'augmentation en deux siècles; mais du moins n'y a-t-il pas déchet. Il est vrai que cette légère croissance est le fait d'un petit nombre de communes; sur 27, 19 ont moins d'habitants en 1911 qu'en 1707, et l'augmentation est due avant tout au développement de Laragne et de Veynes. D'ailleurs, il y a en 1911 moins d'habitants qu'en 1790; le gain au XVIII^e siècle avait été de 9 0/0, la perte au XIX^e est de 8 0/0. Donc, en réalité, la vallée du Buëch se comporte comme les autres

zones méridionales, sauf un petit nombre de localités favorisées par les voies ferrées. Les diminutions sont parfois formidables, même dans des centres importants. Orpierre est indiqué comme contenant 1.200 habitants en 1685; deux siècles un quart plus tard, il en restait la moitié (594). Si nous considérons la région très pauvre de terres noires, ravinées et ruinées, qui s'étend entre le Petit-Buëch et la Durance, mordant légèrement sur le Gapençais et sur la vallée de la Durance, comprenant les communes ou anciennes communes de Châteauneuf-d'Oze, Châtillon-le-Désert, Furmeyer, Lardier et Valença, Oze, le Saix, Clausonne, Saint-Genis, Savournon, Sigoyer et Vitrolles, nous voyons que la population a augmenté assez sensiblement au XVIII^e siècle, passant de 3.211 à 3.830 (16 o/o), mais qu'elle diminue depuis 1790; en 1846, elle n'est plus que de 3.638; en 1911, elle est tombée à 2.226 ! Ainsi au XIX^e siècle, la diminution est formidable, 42 o/o; par rapport à 1707, le déchet est encore de 31 o/o ! Ces chiffres attristants annoncent ceux que nous allons trouver dans les autres régions méridionales.

Le Gapençais, en apparence, est en progrès constant et considérable, puisque sa population passe de 9.731 têtes en 1707 à 12.690 en 1790, à 14.698 en 1846, à 14.757 en 1911. Mais cet heureux résultat est dû uniquement aux progrès de la ville de Gap, dont la population a plus que doublé en deux siècles. Si nous considérons seulement les 13 communes rurales pour lesquelles nous possédons des statistiques, le résultat est tout autre. Nous obtenons en effet les chiffres suivants :

1707 : 5.449 habitants.

1790 : 5.990 —

1846 : 5.974 —

1911 : 4.110 —

Cette fois, la dépopulation apparaît presque constante. Il n'y a gain qu'au XVIII^e siècle, dans la proportion de 8 o/o, et pourtant 6 communes ont moins d'habitants en 1790 qu'en 1707. Fait grave, il y a déjà un peu moins de popu-

lation en 1846 qu'en 1790. Enfin la décroissance a été rapide dans la deuxième partie du XIX^e siècle, et en 1911 le nombre d'habitants est inférieur de 31 0/0 à celui de 1790, de 25 0/0 à celui de 1707; sur les treize communes considérées, dix ont moins d'habitants en 1911 qu'en 1707. La perte la plus forte est celle de Sigoyer, qui passe de 1.160 à 526; pour cette commune, le bilan de deux siècles est une diminution de 55 0/0.

Le destin des communes de la vallée de la Durance a été plus médiocre encore. Leur population n'a presque cessé de décroître depuis le début du XVIII^e siècle. Les 17 communes considérées (en laissant de côté le Poët, pour lequel nous n'avons de chiffres qu'en 1740), comptaient en 1707 près de 10.000 habitants, et certaines d'entre elles, Tallard avec 1.640, Volonne avec 1.500, étaient presque des villes. A la fin du XVIII^e siècle, 1790 pour les unes, 1801 pour les autres, la population a diminué de 9 0/0, tombant à 8.845. Il est vrai que dans la plupart des communes (10) la population avait augmenté: la décroissance est surtout le fait des grosses agglomérations, Volonne, Vaumeilh, Upaix, Tallard, celle-ci passant de 1.642 à 1.090. Dans la première moitié du XIX^e siècle, le fléchissement est à peu près arrêté: en 1846, la population remonte à 9.268 habitants, dépassant le chiffre du début du XIX^e siècle de 423 têtes; le gain sur 1790-1801 est de 5 0/0; la moitié des communes y participent. Mais la chute recommence, plus profonde, après 1846. En 1911, ces seize communes n'ont plus que 6.071 habitants; elles ont perdu 31 0/0 de leur population au cours du XIX^e siècle, et leur nombre d'habitants est inférieur de 38 0/0 à ce qu'il était il y a 200 ans. Volonne, probablement sous l'influence de la disparition de la batellerie en Durance, a perdu 52 0/0 de sa population, et Tallard 51. La plus grosse perte est d'ailleurs pour les communes situées rive gauche, sur le territoire des Basses-Alpes, moins bien exposées et moins riches: les huit communes des Hautes-Alpes¹ n'ont déchu que de 24 0/0

¹ Pour Vitrolles, le chiffre donné (374) à la fin du XVIII^e siècle se rapporte non à 1790, mais à 1801, Vitrolles ne faisait pas partie du Dauphiné à la fin du siècle.

entre 1790 et 1911, de 29 o/o entre 1707 et 1911, ce qui est déjà un chiffre respectable.

L'étude des mouvements de population nous est moins aisée dans la région des Baronnies, où nous ne disposons pas, pour les nombreuses communes appartenant aux départements de la Drôme et de Vaucluse, des recensements de 1790 et de 1846. Au XVIII^e siècle, nous possédons des chiffres permettant pour 28 communes la comparaison entre 1707 et 1740 : le gain est de 11 o/o. Pour la confrontation entre les résultats de 1740 et ceux de 1911, nous disposons de 41 communes ; cette fois le déchet est énorme, 35 o/o : de 15.106, la population est passée à 9.540 ; 39 communes ont moins d'habitants en 1911 qu'en 1740. Enfin, nous pouvons comparer également pour 40 communes¹ les chiffres de 1707 et de 1911 ; nous voyons qu'en ces deux siècles la diminution est de 27 o/o ; six communes seulement ont plus d'habitants en 1911 qu'en 1707.

La comparaison est plus précise pour 13 communes des Baronnies appartenant aux Hautes-Alpes. La population y présente les chiffres suivants :

1707 :	3.971 habitants.
1740 :	4.427 —
1790 :	3.940 —
1846 :	4.560 —
1911 :	2.451 —

La population aurait donc augmenté dans la première partie du XVIII^e siècle, diminué dans la seconde pour revenir à peu près au chiffre du début ; augmenté à l'aurore du XIX^e siècle, et formidablement diminué depuis. La perte totale, en 1911, est en effet de 46 o/o, près de moitié, sur 1846, de 45 o/o sur 1740, de 38 o/o sur 1707. Plusieurs communes sont de plus de moitié moins peuplées en 1911 qu'en 1707 : Pomet, passé de 266 à 102, Ste-Colombe, de 410 à 196. D'autre part, la comparaison entre les chiffres de ces 13 communes et les résultats globaux des Baronnies

¹ En y comprenant la commune de Barret-de-Lioure, pour laquelle nous possédons un chiffre de 1685.

montre que celles qui dépendent des Hautes-Alpes ont plus souffert que celles de la Drôme : la perte d'ensemble (1911-1707) étant de 27 o/o, tandis qu'elle atteint 38 o/o pour la zone dépendant des Hautes-Alpes. Cette différence s'explique probablement par le fait que ces 13 communes sont situées dans la partie orientale, qui est la plus élevée, la moins fertile et la moins aisément accessible des Baronnie.

Enfin les ravages les plus graves de la dépopulation se présentent dans les vallées de la Sasse, du Vanson, de l'Esduye, dépendant du département des Basses-Alpes. Il s'agit là aussi d'un pays de terres noires, violemment ravonnées, ruinées par le déboisement et le pâturage intensif. La densité de population était déjà faible au début du XVIII^e siècle ; les 16 communes pour lesquelles nous possédons des documents en 1707 ne contenaient que 4.822 habitants¹. En 1801, la population n'est déjà plus que de 4.379 personnes, ce qui prouve que l'émigration sévissait déjà fortement dans la région ; 9 communes sur 16 sont en diminution ; la perte totale est de 9 o/o. Au milieu du XIX^e siècle, le chiffre d'habitants est légèrement accru (4.520) ; l'augmentation est de 3 o/o. En réalité ce modeste gain avait dû s'effectuer dans les 35 premières années du siècle, et dès 1846 il y avait déjà décroissance. Cette décroissance est devenue formidable. En 1911, il n'y avait plus que 2.725 habitants ; toutes les communes étaient en diminution sur les chiffres de 1801, avec une perte globale de 38 o/o ; mieux encore, il y avait 43 o/o d'habitants en moins qu'en 1707. En deux siècles la région a donc perdu près de la moitié de sa population. Le déchet est formidable dans certaines communes. A Feissal, il s'élève à 72 o/o du chiffre de 1801 ; à Auribeau, il y a 67 o/o d'habitants en moins qu'en 1707, et à Authon, 70 o/o. Beaudument, qui avait 123 habitants en 1801, 125 en 1837, était tombé à 21 en 1906 (perte de 83 o/o), et il a fallu supprimer la commune. On ne pense

¹ Nous avons éliminé des calculs la commune de Mirabeau, sur laquelle nous ne possédons de chiffres que pour 1772.

pas sans frémir aux pertes nouvelles que la guerre va infliger à une région déjà si éprouvée.

Cet exposé de détail montre que la dépopulation de ces régions est partout un phénomène ancien. Déjà au cours du XVIII^e siècle la densité de population avait tendance à fléchir; l'accroissement a été faible dans les parties septentrionales, variant de 1 à 9 0/0; dans les districts méridionaux, la tendance au dépeuplement sévissait déjà, faisant perdre aux vallées des Basses-Alpes 9 0/0 de leurs habitants, et autant dans celle de la Durance. Après une reprise presque générale au début du XIX^e siècle, qui est peut-être une conséquence des transformations sociales dues à la Révolution, la décroissance est redevenue formidable, parce qu'à l'émigration, qui avait sévi jusque-là à peu près seule, est venue s'ajouter la diminution des naissances. Il est permis cependant d'espérer qu'un état d'équilibre ne tardera pas à s'établir, grâce à la prospérité économique que l'extension des spéculations animales a fait pénétrer dans la région depuis une vingtaine d'années.



*Monsieur l'abbé Pascal a reçu d'un anonyme le sonnet
suivant auquel était jointe une simple carte postale portant
ces mots : « Démasquez-moi et agréez nos amitiés ! »
A. I. T.....*

LE VIEUX CHAILLOL

Se haussant par-dessus l'épaule de Charance,
Entre ses frères, tous de soleil envieux,
Le premier-né des pics Alpins, Chaillol-le-Vieux
S'élance vers ton ciel et ta mer, ô Provence.

Oh ! dans son libre cours suivre au loin la Durance
Qui devant lui se hâte au pays merveilleux,
Et là, darder sa tête en l'azur radieux,
Baigner ses pieds au flot tiède qui se balance !...

Hélas ! dans le granit il plonge enraciné,
A son poste fatal pour jamais enchaîné,
Morne et glacé, pasteur des âpres solitudes.

Comme lui, loin des bords brumeux où je suis né,
Je m'envole au *Miéjour* ! Les dures servitudes
M'étreignent, sans espoir à languir condamné.

Monsieur l'abbé Pascal a répondu par le sonnet suivant :

Malgré la sombre nuit qui recouvre la plaine,
Dans l'épaisse forêt, quoique couleur du sol,
Lorsque j'entends sa voix harmonieuse et pleine
Je me dis aussitôt : voilà le rossignol.

Vous pouvez vous cacher en la région lointaine,
Tournant la tête au Nord : le pauvre Capiscol,
Qui vous aime toujours, vous démasque sans peine ;
Même il vous voit debout au sommet de Chaillol.

Vous êtes de chez nous, de Gap, jusqu'en Espagne,
Et vos yeux sont remplis des pics de *la Montagne* ;
Et, — laissez-moi croyant —, j'espère bien qu'un jour,

Revenant au pays où brillent les Mircilles,
Nous irons butiner, comme font les abeilles,
Le miel et les parfums des bouquets du *Mièjour*.



LES BARRIS DE LA BATIE

et le Pertuis Rostan

Par M. J. ROMAN

Nous connaissons tous la muraille soutenue de trois demi-tours qui barre la vallée de la Durance au-dessus de L'Argentière, entre la vallée de la Gironde¹ et la montagne du Grand-Puy, la rivière coulant au milieu dans une faille profonde. L'ancienne route royale traversait cette barrière à un étroit défilé nommé le *Pertuis-Rostan*. Cette muraille, nommée de temps immémorial *Les Barris de La Bâtie*, est placée approximativement sur la limite du Briançonnais et de l'Embrunais², et a été l'objet d'un intéressant article de M. Vollaire inséré dans le dernier *Bulletin*³. M. Vollaire

¹ M. Vollaire orthographie toujours *Gyrone* le nom de cette rivière. Cette orthographe est fautive et je crois y découvrir l'influence de l'opinion erronée qui fait dériver ce nom de ceux de deux petits torrents le *Gyr* et l'*Onde* (ou le *Gy* et la *Ronde*, car on n'est pas bien fixé) qui en seraient l'origine. Ces deux petits torrents sont inexistants, et le nom Gironde dérive de la forme *Gerentonna* que l'on trouve dès le VIII^e siècle. Son affluent de gauche, comme celui de droite, se nomme Gironde et à leur confluent la rivière prenait le nom d'*Aqua magna Gerentonna*. Le véritable nom devrait être *Gérendoine* : on nomme encore *Pont de Gérendoine* celui qui permet de traverser cette rivière en face de Ville-Vallouise.

² Jusqu'au XIII^e siècle, L'Argentière faisant partie de la Provence, la limite entre la Provence et le Dauphiné fut au *Pertuis-Rostan*. Au XIII^e siècle elle descendit jusqu'à la Roche-de-Rame englobant L'Argentière dans le Briançonnais. L'Argentière revint à l'Embrunais au XIV^e siècle c'est-à-dire à l'époque où furent construits les Barris de la Bâtie comme je vais le démontrer,

la qualifie de *célèbre* dans son article, ce qui me paraît un peu exagéré; remplaçons ce qualificatif ambitieux par *bien connue dans la région*, et nous serons plus près de la vérité⁴.

M. Vollaire a rappelé dans son travail un certain nombre d'opinions absurdes émises à propos de l'origine et de la date de cette muraille (*Annibal !, Jules César !! Salomine, femme de Gallien !!!* etc.), c'est leur faire trop d'honneur; peut-être eût-il mieux valu les laisser se dissoudre paisiblement dans le néant, duquel elles n'eussent jamais dû sortir. En parler, c'est leur donner un regain d'actualité dont elles ne sont pas dignes.

Il eût été préférable aussi de ne pas intituler cet article *La muraille des Vaudois*. Non seulement cette muraille n'a rien à faire avec les Vaudois, comme M. Vollaire le proclame très justement, mais encore cette dénomination est toute moderne, n'étant pas antérieure, à ma connaissance, à l'édition de 1862 du *Guide Joanne*, de cet ouvrage qui a fait de notre pays tant de descriptions de fantaisie, et répandu à propos de lui tant d'idées fausses⁵. En mettant en vedette ce nom de *Muraille des Vaudois*, M. Vollaire lui a donné, sans s'en douter, droit de cité dans le monde de l'érudition, et on peut assurer qu'il se trouvera à l'avenir de braves gens pour le répéter en s'étayant de l'autorité de

⁴ Année 1918, *Bulletin* 1, p. 8. L'article est intéressant mais les planches qui l'accompagnent sont bien mauvaises. La planche photographique est floue et brouillée; quant à l'autre, on dirait d'un échiquier sur lequel une mouche tombée dans un encrier et sauvée de cette noyade, a promené le hasard de sa fantaisie.

⁵ Il faut remarquer que si l'on excepte Albert, curé de Seyne, dans son *Histoire du diocèse d'Embrun*, pas un auteur antérieur à 1800 n'a parlé de cette muraille, ni Froment, ni du Rivail, ni Roux-la-Croix, ni Brunet de l'Argentière. Elle n'était donc pas si célèbre qu'on le dit.

⁶ J'en dirai autant de la *Petite Géographie*, succédané du *Guide Joanne*. Quand elle parut, je ne me gênai pas pour dire ce que j'en pensais et je n'en pensais aucun bien. M. Joanne qui l'apprit me pria de la corriger; je la refis de fond en comble et M. Joanne, stupéfait de tant de corrections mais satisfait en somme, me donna comme rémunération de plus de quinze jours de travail, un exemplaire du *Guide en Dauphiné*, qui valait, je crois, huit francs.

M. Vollaire, qu'ils n'auront pas lu ou pas compris, et pour affirmer que la muraille susdite a toujours porté ce nom et a été construite par, pour ou contre ces hérétiques. Il faut bien se pénétrer de cette idée quand on écrit, que rien ne s'acclimate aussi facilement qu'une idée fausse ; autant il est malaisé de faire triompher une idée juste, autant une idée fausse s'incrute et ne peut être délogée qu'avec peine ; elle résiste à toute expulsion en vertu de sa propre inertie⁶.

Si je reprends aujourd'hui cette question de la fortification des *Barris de La Bâtie*, c'est que je veux démontrer qu'elle a été construite vers 1300, et surtout qu'elle n'a pas été construite dans un but militaire, mais pour opposer une barrière à l'introduction frauduleuse des marchandises italiennes en France.

Je rappellerai d'abord, pour mémoire, que la constitution du Briançonnais et son occupation par les comtes d'Albon (nommés plus tard dauphins) ne remonte qu'à la première moitié du XI^e siècle ainsi que je l'ai démontré péremptoirement dans un mémoire inséré dans le *Bulletin de la Société des Antiquaires de France*⁷. En 1050, les comtes d'Albon y étaient les maîtres, mais en l'an mil cette contrée faisait partie de l'évêché de Maurienne et du comté de Piémont. Cette position limitrophe de trois états puissants, le Piémont, la Provence et le Dauphiné, et à cheval sur la barrière des Alpes, avec de bonnes routes pour la

⁶ On croit mortes certaines erreurs qui sont encore très vivantes. Exemples : il y a des gens qui croient encore que le torrent de Bonne (*riens Abonis* en 1044) a reçu ce nom de François de Bonne de Lesdiguières ; que la montagne de Bayard (*de Baiardo* en 1319) se nomme ainsi depuis que le chevalier Bayard (mort en 1524) s'y reposa ; que les tours de Montrond, Bruis, La Bâtie-Vieille, Pelleautier, Oze, etc., qui sont du XII^e siècle, ont été construites par les Sarrazins ; que celle de la Tourronde (XV^e siècle) est également l'œuvre des Sarrazins ; que la cathédrale d'Embrun (XII^e siècle) date de Charlemagne, cela se raconte couramment aux touristes à Embrun ; que le Valgaudemar tire son nom de la phrase *Vallis gaude Maria*, il n'y a pas un an on me l'affirmait comme une vérité démontrée.

⁷ *Le Briançonnais, sa formation et son rattachement à l'archevêché d'Embrun*. Paris, 1898, in-8°, 32 pages.

traverser, puisqu'elles étaient d'anciennes voies romaines, lui procura l'avantage inappréciable de devenir l'un des plus importants lieux de passage et de dépôt des marchandises qui d'Italie allaient en France et réciproquement.

On ne se doute généralement pas de l'intensité de la vie commerciale en Briançonnais pendant le moyen-âge. Les dauphins, qui avaient compris à merveille les avantages de sa situation privilégiée, favorisèrent en Briançonnais le commerce et l'industrie au moyen de nombreuses chartes de concession. Ils supprimèrent les droits de douane, la gabelle, le pulvérage, le monopole de la monnaie, et créèrent à Briançon et dans les bourgs voisins des foires et des marchés importants.

On ne se rend pas compte, si on n'a pas étudié les textes de près, de ce qu'était la foire de Briançon. Comme celle de Beaucaire, elle durait un mois entier, celui de septembre, toutes les marchandises y entraient en franchise qu'elles vinssent de France ou d'Italie, les moindres boutiques se louaient dans la ville au poids de l'or, les banquiers Lombards ou Lyonnais y installaient des succursales temporaires, toutes les monnaies, aussi bien étrangères que françaises, y avaient cours légal, et le Dauphin y transférait son atelier monétaire le plus proche pour émettre, pendant la durée de la foire, de la monnaie divisionnaire nécessitée par l'abondance des transactions. Aucune des marchandises reçues en Briançonnais ne payait de droits à son entrée et tant qu'elles y demeuraient en dépôt, mais elles en payaient à leur sortie, et, naturellement, entre le Briançonnais et le reste du royaume la contrebande était intense.

Or, il importait beaucoup au dauphin qu'elle fut réduite à son *minimum* et que l'entrée frauduleuse en France des marchandises italiennes ne vint pas le frustrer de l'un de ses revenus les plus clairs et les plus aisés à percevoir.

C'est à cette considération seule qu'est due la construction de la muraille qui sépare le Briançonnais de l'Embrunnais, et on ne voit même pas quelle autre considération aurait pu lui donner naissance.

M. Voltaire ayant exactement décrit cette fortification,

il est inutile de revenir là-dessus ; je renvoie à son article. Il en résulte que cette muraille est construite sans soin, non appareillée^{*}, même, chose inouïe ! sans fondations. Elle présente tous les caractères de nos plus mauvaises constructions du XIV^e siècle, de la plupart de nos châteaux forts (Tallard, Vitrolles, Montmaur, Savine, La Bâtie), des enceintes des Orrès, de Réalon, de Saint-Firmin, tous monuments du XIV^e siècle. Quelle différence entre eux et les admirables tours de Rosans du XIII^e siècle, avec leur grand appareil rectangulaire à bossage, et même avec les tours de Montrond, de Bruis, de la Bâtie-Vieille, etc. du XII^e siècle, construites en moellons posés de champ, par assises minces et superposées ! Il ne peut y avoir aucun doute, les Barris de La Bâtie datent du XIV^e siècle. J'ai été assez heureux pour découvrir dans les archives de l'Isère un document qui démontre qu'ils existaient en 1319 et étaient même à cette date l'objet de quelques réparations[°].

On en retrouve une nouvelle mention en 1376. A cette

^{*} Il règne des idées très erronées sur ce qu'est l'appareil d'une muraille. L'appareillage est un système de construction qui comporte l'emploi de pierres de taille s'emboitant exactement l'une dans l'autre, avec des joints aussi fins que possible, ce qui exclut l'emploi à l'extérieur du mortier. L'appareil est dit grand, moyen ou petit suivant la dimension des matériaux employés. Il est dit *quadratum* quand les pierres de taille sont rectangulaires et posées en assises horizontales ; *reticulatum* quand elles sont posées en losanges verticaux ; *spicatum* quand elles sont posées en assises obliques comme les grains dans un épi ou des arêtes de poisson ; *incertum* quand elles affectent la forme de polygones irréguliers s'emboitant sans dessin d'ensemble. Peu importe du reste que la pierre de taille constitue tout le corps de la muraille, ou qu'elle forme un simple revêtement, le noyau étant en maçonnerie vulgaire ; dans l'un et l'autre cas, la muraille peut être dite *appareillée*. Au contraire, une construction composée de pierres non taillées, dont les joints et les vides sont comblés à l'aide du mortier, ne peut être qualifiée d'appareillée, mais simplement maçonnée. Bien des gens, même des architectes, ne font pas cette distinction fondamentale.

[°] *Archives de l'Isère. Chambre des comptes. Liber certarum acquisitionum*. Il y est question de réparations faites à la *Fortificatio Bastide* qui n'est évidemment pas autre chose que nos Barris de La Bâtie. *Barrium* et *Fortificatio* ayant le même sens au moyen-âge.

date le gouverneur du Dauphiné enjoint aux communautés briançonnaises de la réparer. C'est qu'il s'était passé un fait nouveau. Les Provençaux avaient déclaré la guerre au Dauphiné en 1369 et avaient pénétré jusqu'à Embrun; on songea alors à utiliser les Barris de la Bâtie pour la protection du Briançonnais; on creusa un fossé sur leur façade, on fit quelques terrassements ou autres réparations pour en rendre l'approche plus difficile, mais heureusement l'ennemi ne reparut pas.

Après la prise d'Embrun par les protestants en 1585, la Cazette, gouverneur du Briançonnais pour la Ligue, essaya également de s'en servir pour interdire aux protestants l'accès de ce pays; mais le capitaine Gaspard de Bonne-Prabaud l'enleva sans difficulté en 1587 avec cinquante soldats.

A partir de cette date on constate que les Barris continuent à être utilisés comme barrière douanière et sanitaire. A l'entrée du seul passage laissé libre pour la traversée de la route (c'est celui qui porte en réalité le nom de *Pertuis Rostan*), on continua à entretenir un corps de garde suspendu contre la paroi du rocher qui domine le passage, petite construction datant, comme le reste du XIV^e siècle et dont le but est d'empêcher les voyageurs de passer sans être l'objet d'un examen, eux et les paquets qu'ils portent. On pouvait même, paraît-il, fermer cet étroit passage de six mètres de largeur avec de véritables portes, ce qui eut lieu sans doute aux époques où régnaient les épidémies²⁰.

Quand on est un peu familier avec l'histoire de notre région, et spécialement avec celle du Briançonnais, on se demande quelle raison aurait pu motiver une séparation aussi tranchée entre l'Embrunais et le Briançonnais, si ce n'était une nécessité fiscale.

Il faut remarquer que ces deux bailliages appartenaient,

²⁰ C'est tout à côté que se trouve un quartier dit *La Vignasse* que M. Vollaire transforme en *Viasse* et même *Via*, et dans lequel il voit une survivance de la *via Domitia*. Vignasse, comme Vignette et Vigneaux, qui n'en sont pas loin, c'est l'indice d'une ancienne vigne, et non d'une ancienne voie.

depuis la première moitié du XIII^e siècle, au même seigneur, le dauphin ; que l'un et l'autre étaient administrés par des baillis, et que même plusieurs de ces baillis ont été les mêmes pour l'Embrunais et le Briançonnais, car souvent, par économie, on ne nommait qu'un bailli pour ces deux petits bailliages limitrophes ¹¹.

Dès lors, quel intérêt y avait-il à fortifier l'une contre l'autre ces deux contrées gouvernées par les mêmes princes et les mêmes lois, et administrées par les mêmes hommes ? On ne se fortifie pas contre soi-même ; on n'élève pas de coûteuses fortifications pour le plaisir de les construire. Pourquoi ces fortifications entre le Briançonnais et l'Embrunais, tandis qu'il n'y en a aucune entre l'Embrunais et le Gapençais, entre le Gapençais et le Diois, ni même entre le Gapençais et la Provence ?

« Peu importe, allègue M. Vollaire, que des deux côtés de la muraille le territoire appartint au même souverain ». C'est trancher un peu lestement la question par la question ; je crois au contraire que cela importe beaucoup.

M. Vollaire considère les *Barris de La Bâtie* comme une protection cherchée contre les bandes armées, qui, selon lui, couraient le pays pendant tout le moyen-âge, dans un but de rapine. C'est là un moyen-âge de fantaisie qu'on ne trouve plus que dans certains manuels scolaires. Y avait-il vraiment tant de pillards que ça au moyen-âge ? Si une bande pareille avait apparu aux XIII^e ou XIV^e siècles (je n'en connais aucun exemple dans notre région), les contingents militaires des villes les plus proches, rapidement rassemblés sur un signe du bailli, se seraient mis à la poursuite des brigands et n'auraient pas tardé à les saisir et à les pendre sans merci, fussent-ils nobles ou vilains ¹².

¹¹ Par exemple Jean Bonfils, Pierre d'Avalon, Guillaume Bigot, etc.

¹² Les seules bandes armées qui ont été redoutables dans notre contrée, ce sont celles des soldats qui, sous les ordres de Charles VIII, Louis XII et François I^{er} allaient à la conquête de l'Italie et empruntaient la route de la Durance. Mais cela eut lieu seulement aux XV^e et XVI^e siècles, c'est-à-dire longtemps après la construction des *Barris de La Bâtie*.

L'idée de dresser un barrage contre les voleurs en pleine campagne est une idée bizarre qui ne fût venue à personne. Pour se protéger contre les brigands, on eût construit simplement sur une éminence un petit châtelet capable de contenir une garnison de quelques hommes qui auraient surveillé les environs et rassuré par leur présence les paisibles habitants. Il existait un certain nombre de ces postes de police, qualifiés de *bastida* dans notre région, comme en témoignent des noms de lieu tels que *bastida Sancti Romani* (La Bâtie-Neuve, entre le Gapençais et l'Embrunais), *bastida Sancti Stéphani* (Ribiers, entre les Baronnies et la Provence), *bastida marmorca* (Le Bersac, entre le Gapençais et les Baronnies), *bastida de Lucerna* (Les Vigneaux, entre le Briançonnais et l'Embrunais)¹³, ou encore qualifiés de *defensio*, comme le Devès à Montmaur.

« On n'a jamais vu des bureaux de douane protégés par une muraille crénelée, flanquée de tours et défendue par un château fort », écrit à son tour sérieusement le Dr Chabrand. Nous verrons tout à l'heure ce qu'il faut penser des tours des Barris de La Bâtie; quand au château fort, comme il n'en existe plus aucune trace on ne peut savoir quelle était sa force et sa dimension, on ne peut même assurer qu'il ait existé. S'il a vraiment existé, c'était fort peu de chose. Enfin, la protection de murailles, crénelées ou non, a été souvent donnée à des bureaux de douane ou d'octroi, notamment à Beaucaire, où une foire célèbre attirait tout un peuple de marchands. Tout un système de murailles crénelées et de châteaux forts y fut chargé de donner de la sécurité aux marchands paisibles et de faire respecter les droits du fisc.

Je vais démontrer maintenant que le mode de construction des Barris de La Bâtie exclut tout dessein d'en faire

¹³ Cette *bastida de Lucerna*, située tout près des Vigneaux, ne doit pas être confondue avec les Barris de La Bâtie. Elle se nomma d'abord *bastida de Lucerna*, parce qu'elle appartenait à une famille noble du nom de Luzerne, puis *bastida de Vignalibus*, et elle était le siège de la seigneurie des Vigneaux, et non pas les Barris de La Bâtie, comme paraissent l'avoir cru le Dr Chabrand et d'après lui M. Vollaire.

une fortification militaire, et que même ils n'ont jamais pu être utilisés dans ce but.

Ces murailles, d'une construction peu soignée, mesurent seulement 1 m. 50 c. d'épaisseur, c'est dire qu'avec une douzaine de coups de bélier on les eût facilement mises à terre. On n'eût même pas eu besoin de bélier pour cela ; comme elles ne reposent sur aucune fondation, mais sont établies à plat sur le niveau du sol, rien n'eût été plus aisé que de les renverser en creusant au-dessous et en les forçant à se tenir en équilibre instable au-dessus du vide.

Mais, peut-on objecter, on n'eût pas laissé faire ce travail impunément, et les défenseurs de la muraille, circulant sur le chemin de ronde, derrière les créneaux, ou l'œil aux aguets aux archères, à quoi auraient ils donc servi ? Je réponds : à rien du tout.

En effet, sur une longueur de muraille de près de 800 mètres, savez-vous combien il y a d'archères, de meurtrières si vous préférez, neuf en tout, trois à chaque demi-tour. Tout le reste des murailles est aveugle, plat comme la main, et il ne peut en sortir ni une pointe de flèche ni un canon d'arquebuse.

Soit, peut-on dire encore, mais il existe le chemin de ronde longeant les créneaux, derrière lesquels les hommes d'armes dissimulés auraient fait pleuvoir des nuées de flèches, de dards, de projectiles variés sur les imprudents assaillants.

Ce fameux chemin de ronde a 50 centimètres de largeur, il peut donc à grand peine donner passage à un homme seul, deux ne peuvent pas s'y croiser, et même cet homme isolé eût été incapable de décocher une flèche, de tirer un coup de fusil, même de jeter une pierre. Nous savons tous, en effet, que pour faire ces opérations, il faut imprimer à l'une de ses jambes un mouvement de recul consécutif des mouvements du bras, et pour cela une largeur supérieure à 50 centimètres est indispensable.

Cette faible largeur permettait seulement à un guetteur de se glisser avec précaution derrière les créneaux, et de surveiller ce qui se passait dans le champ de sa vision,

mais quant à faire un mouvement violent à neuf mètres de hauteur, et sur un rebord de 50 centimètres, impossible; c'eût été vouloir s'exposer à une chute mortelle.

Soit encore, peut-on dire, mais il y a les demi-tours, et les demi-tours tournées, remarquons-le bien, du côté de l'Embrunais. On ne peut pas les avoir construites sans intention, et c'est l'Embrunais que menaçait leur rotondité.

Parfaitement; ces demi-tours ont été construites en réalité pour faire office de contreforts. Elles sont chargées d'élargir et de consolider la base de la muraille, à trois endroits différents, en termes techniques, de la contrebuter. Considérez quelle prise donnait au vent, et surtout à la poussée formidable du sol, une muraille de trois cents mètres de longueur sur neuf mètres de hauteur, sans fondations, au surplus de médiocre épaisseur et construite sans soin. Ces demi-tours avaient pour mission de la caler et de l'empêcher de faire en avant un mouvement qui eût amené sa ruine.

Ceci nous explique également pourquoi la rotondité des demi-tours est tournée du côté de l'Embrunais et non du Briançonnais. La muraille étant construite non dans une plaine, mais sur une pente, il y a entre le sol de la face et celui du revers près de trois mètres de différence de niveau, comme le constate M. Vollaire; les tours, ayant pour mission de faire contrefort, devaient nécessairement être construites dans les endroits à soutenir, c'est-à-dire du côté où la déclivité du sol rendait l'éboulement de la muraille plus probable. Si on les eût construites tournées du côté du Briançonnais, non seulement elles n'eussent rien soutenu, mais elles eussent eu besoin d'être elles-mêmes soutenues et eussent rendu, par leur pesée, plus hasardeux l'équilibre et l'aplomb de la muraille.

Il est probable qu'on a utilisé ces tours comme abris pour les guetteurs douaniers. On y avait certainement installé des cabanes, avec des toits en pente, et des échelles pour atteindre le chemin de ronde. J'ai encore vu des traces de fumée dans ces demi-tours.

Quant aux archères-meurtrières qui y sont ouvertes,

elles avaient pour but de permettre aux guetteurs d'avoir, sans se déranger, des vues d'ensemble à droite, à gauche et en face.

Je me résume.

Les *Barris de La Bâtie* (qu'il faut se garder de nommer *muraille des Vaudois*) ont été construits dans les dernières années du XIII^e siècle ou les premières du XIV^e dans le but de réprimer la contrebande, favorisée par le régime privilégié du Briançonnais et l'entrée en franchise dans ce bailliage des marchandises étrangères.

Il faut se garder aussi de confondre les Barris de La Bâtie avec *La Bâtie des Vigneaux*, siège de la seigneurie de ce nom, située près du village des Vigneaux.

Les Barris de La Bâtie étaient construits d'une telle façon qu'ils n'auraient pu servir à rien de sérieux au point de vue militaire, n'ayant ni un nombre suffisant d'ouvertures, ni un chemin de ronde assez large pour permettre à ses défenseurs d'y circuler et de se livrer à des actions de jet ou de tir.

Cependant les catholiques briançonnais ont songé, au XVI^e siècle, à les utiliser comme barrière contre les protestants de l'Embrunais, mais cette barrière fut forcée en un tour de main.

Jamais Lesdiguières, dont chez nous on mêle le nom à tout et souvent mal à propos, n'a songé à s'en servir au point de vue militaire, et encore moins à les réparer.



NOTICE

SUR LA

BEAUMETTE ET SON PRIEURÉ

Par M. l'abbé F. ALLEMAND

La Beaumette est ce petit territoire situé sur les confins d'Oze, d'Aspres-sur-Buëch et de Veynes, et dont chacune de ces communes possède une part. Il forme, à une altitude de 925 mètres, un col étroit, accidenté, reliant l'une à l'autre les vallées des deux Buëch. Il comprend la Beaumette proprement dite, la ferme du Serre-la-Croix¹, le bassin du Pignon et partie du plateau des Egaux.

Sur ses pentes s'élèvent neuf maisons éparses. Voilà le lieu. Là existèrent successivement un *oppidum* gaulois, une station romaine et un prieuré hospitalier. Avant de parler de celui-ci, nous devons donner sur les deux premiers un aperçu rétrospectif.

I. — L'*oppidum gaulois* et la station romaine. — Nombreux sont les antiques trouvés à la Beaumette. Divers auteurs, et non des moindres, les ont décrits et étudiés. J'en ai dressé moi-même, dans ma *Topographie et archéologie du canton de Veynes*, une liste assez détaillée et augmentée. Je ne la referai point ici. Mais je tâcherai de tirer les conclusions qui s'en dégagent.

¹ Ainsi appelé d'un rocher marqué d'une croix, qui délimitait, en 1268, d'après une sentence arbitrale, les territoires d'Aspres et de Veynes: *quemdam rochassium, cruce signatum*. Voir Mémoire au procès contre le comte de Laric, 1760.

Des découvertes faites jusqu'ici sur le sol, il résulte que la Beaumette fut habitée dès les temps néolithiques, qu'à l'époque gauloise un *oppidum* exista sur le plateau des Egaux; qu'au-dessous, et sous la protection de cet *oppidum*, s'était formée une bourgade d'une certaine importance dont le nom n'est point parvenu jusqu'à nous; qu'à cette agglomération appartenaient, sans doute, deux *tumuli* trouvés sur les bords du Buëch.

Nous concluerons, en outre, qu'à cet *oppidum* succéda, plus tard, un camp romain², non point permanent (*castra stativa*), — le lieu eût été trop exigü³, — mais une de ces fortifications en forme de camps, comme on en construisit beaucoup dans les Gaules du II^e au IV^e siècle, à cause des invasions des barbares et des guerres civiles alors fréquentes; que ce camp formait un parallélogramme de 125 m. de longueur sur 115 de largeur, avec *vallum* ou fossé, *agger*, aire et retranchements demi-circulaires en terre et en maçonnerie sur les angles en forme de bastions.

Qu'au-dessous, existaient de vastes bâtiments atteignant jusqu'à 250 m. de long et dans lesquels il est permis de voir un arsenal (*armamentorium*), des magasins pour les troupes (*calla*), des casernements (*stationes*), des lieux de relais (*collegia jumentorum*), des salles de bains, accessoires obligés après les marches; des logements pour les officiers, et d'autres pour les vivandiers trafiquant avec les soldats; qu'il y avait au moins un temple, témoins un autel et des piédestaux trouvés dans les ruines; des habitations à l'usage des agriculteurs, des commerçants et des hôteliers, comme l'attestent les substructions mises à jour, et celles non encore explorées que laissent deviner les saillies de terrain en forme de carrés et de rectangles.

Que cet ensemble, enfin, constituait un bourg fortifié où

² On sait que les Romains choisissaient d'ordinaire pour camps les *oppida* des Gaulois.

³ Il n'y avait d'ailleurs de camps permanents que sur le Rhône et le Rhin. Ces camps avaient de vastes dimensions; il ne fallait pas moins de 24 hectares pour faire camper une seule légion. Celui de la Beaumette n'en avait pas même deux. (*Bull. des Trav. hist.*, 1884, p. 144.)

l'élément militaire dominait, et que c'était là cette station que les itinéraires d'Antonin et de Bordeaux ont appelé la *mansio de Montseleucus*.

Si la station est qualifiée de *mansio*, séjour, et non de *mutatio*, relais, ce fait nous dit déjà son importance. Il nous apprend, en plus, qu'elle était, non seulement un lieu d'étapes pour les soldats, mais de séjour, et que des garnisons y étaient entretenues. « Elle pouvait contenir, dit M. G. de Manteyer ⁴, une cohorte de mille soldats. Peut-être faisait-elle partie du système de défense dont le quadrilatère de Gap, constituait l'élément principal. »

Située sur la voie de Gap à Die, sur un col émergeant entre les deux Buëch, commandant à ces deux cours d'eau, à quatre vallées et à autant de routes, la mansion de Montseleucus constituait un poste stratégique de majeure importance. C'est donc dans ses environs, et non dans la plaine de La Chaup, que fut livrée, en 353, la fameuse bataille entre Magnence et Constance, l'un des événements les plus mémorables de nos Alpes. C'est ce que j'ai démontré d'ailleurs dans deux publications parues respectivement en 1893 et 1897 au *Bulletin* ⁵.

Si les itinéraires appellent la mansion *Montseleucus* (*mons Seleuci*, mont de Seleucus), c'est que la Beaumette, qui en était le siège, portait réellement ce nom. Or, comme c'était aussi celui de la ville située à La Bâtie-Montsaléon, il résulte que *Montseleucus* était le nom même de la région, et que la Beaumette le possédait en commun avec la ville, dont, sans doute, elle dépendait, au moins depuis les derniers temps de la domination romaine ⁶.

Mais le nom de *Montseleucus* a dû appartenir d'abord et en propre à la Beaumette, avant de désigner la ville et son territoire. Je l'infère de ce que l'agglomération de la Beaumette était plus ancienne que la ville, puisque dans les

⁴ *Le nom et les deux premières enceintes de la ville de Gap*, dans *Bull. de la Soc. d'études*, 1905.

⁵ *Note sur la bataille de Montseleucus et le prétendu lac de Chaubestan. — Recherches sur le vrai auteur du texte attribué par Ladoucette à l'empereur Julien.*

ruines de la première on trouve des objets gaulois, tandis que dans les décombres de la seconde on n'avait recueilli que des antiques romains ; encore sont-ils d'une basse époque. Ensuite l'idée de *mons*, montagne, ne saurait convenir à La Bâtie, située dans la plaine. C'est donc la Beaumette qui aurait été d'abord le *Monsscleuci*, et la ville serait née d'elle, lors de la colonisation romaine, tout comme nos villages modernes sont nés des villages construits sur les hauteurs, au X^e siècle, et dont ils ont conservé les noms¹.

La station de *Montsclucus* fut détruite par un incendie ; c'est ce qu'attestent la nature des ruines, le charbon, la cendre et la terre calcinée mêlés aux décombres. Cette destruction eut lieu lors des invasions des barbares, entre les années 406 et 476. Ce qui le démontre jusqu'à l'évidence, c'est que des nombreuses monnaies romaines, dont le sol foisonne, aucune n'est postérieure au V^e siècle.

Les habitants, sans doute, relevèrent leurs demeures au même endroit. Il est prouvé par plus d'un exemple que nos villages alpins conservèrent pendant le haut moyen-âge leurs emplacements des temps gallo-romains ; tels ceux de Saint-Laurent d'Oze à *La Charrière*, du Saix à *Saint-Fincent*, de La Bâtie-Neuve à *Saint-Pancrace*, de Jarjayes à Saint-Pierre, de Lettret à *Notre-Dame des Rives*, comme je crois l'avoir démontré pour chacun d'eux dans les monographies respectives que je leur ai consacrées dans le *Bulletin*.

En 739, nous trouvons la Beaumette parmi les possessions d'Abon qui la lègue, à cette date, à la Novalaise. Cette dernière ayant été ruinée, en 909, par les Sarrasins, ce fut l'abbaye de Bréma, près de Milan, qui en recueillit les biens, dont la Beaumette. C'est ce que nous apprend une charte de Durbon du 14 janvier 1317, où nous voyons la Beaumette appartenant alors à Bréma, héritière de la Novalaise².

Survint la féodalité. La Beaumette prit alors le nom de

¹, ² Voir mon article la *Mansion de Montsclucus à La Beaumette*, (*Bull. de la Soc. d'études*, 1904, pp. 173, sq.)

³ *Chartes de Durbon*, p. 572 et suiv.

Beaumette (*Balmeta*), comme Cambonum prit celui de *Beaume* (*balma*), à cause d'une excavation du rocher, près duquel fut alors élevé le *castrum* féodal. C'est alors encore que la ville de la plaine s'appela *Bastida Montissalvi* (Bâtie-Montsaléon).

Ce fut en même temps aussi que les populations, à la suite d'un nouvel état social, émigrèrent sur les hauteurs. Là fut la déchéance de la Beaumette. Ses habitants allèrent se réfugier dans les villages fortifiés d'Oze, de Veynes et d'Aspres. De l'antique Montseleucus il ne resta que quelques maisons éparses, ainsi qu'une église et un hôpital construits en des temps antérieurs, et dont nous allons maintenant parler.

II. — *Le prieuré; l'hôpital.* — L'exposé qui précède nous révèle le motif pour lequel le prieuré fut fondé, savoir la desserte religieuse d'un centre relativement peuplé. Il nous sert en même temps de base pour établir à quelle époque approximative on peut placer sa fondation.

Nous avons vu, d'après une charte précitée, de Durbon, que la Beaumette appartenait à la Novalaise de 739 à 909. C'est donc entré ces deux dates que le prieuré fut fondé; mais plus près de la première que de la seconde, car le besoin d'un service cultuel dut se faire sentir de bonne heure à des habitants isolés des centres voisins. Il n'est donc pas téméraire d'en placer l'origine à l'époque carolingienne, au début du IX^e siècle.

Comme les prieurés de Véras et de Chabestan, ses voisins, il appartenait à la même famille bénédictine, répondait aux mêmes exigences de culte paroissial. Or ceux-là étaient fort anciens, surtout Véras, qu'un de ses prieurs donne comme antérieur à la baronnie de la Val d'Oze elle-même et fait remonter ses terriers aux premiers capétiens. Tout

⁹ J. PASCAL. *Réponse au comte de Laric*, 1861. « Les terriers de Véras, dit-il, dans lesquels les cens seigneuriaux ont été stipulés en sols, deniers, mailles et pintes, ont été formés en des temps reculés où ces monnaies étaient d'une valeur proportionnée à celle des fonds qu'on donnait en emphytéose. En sorte que les terriers de Véras n'étant stipulés qu'en cette monnaie, leur origine doit être reportée au commencement de la troisième monarchie où cette monnaie commença d'avoir cours (p. 80 »).

donc autorise à concéder la même antiquité au prieuré de la Beaumette et dater son existence de l'époque susdite, sinon d'une plus ancienne.

Le prieuré de la Beaumette était de l'ordre de *Saint-Benoît* et sous le vocable du *Saint-Sépulcre*. Il dépendait de celui de Romette et tous deux relevaient de la haute juridiction de Bréma. C'était le prieur de Romette qui en était le collateur ordinaire. Mais le pape le conférait quelquefois en commendé.

En 1297, Guillaume Auger, seigneur majeur et baron de la Val-d'Oze, acquitte à l'église de la Beaumette certaines redevances. — En 1310, 20 juin, Jacques Benoît, d'Aspres, donne à Durbon une vigne, à charge pour le monastère de payer quelques cens annuels à la même église¹⁰.

En 1317, 14 janvier, Roger de Montbrand, prieur de Romette, afferme le prieuré de la Beaumette à nobles Lantelme et Reybaud d'Esparrons, à charge pour ceux-ci d'y entretenir un moine résidant et un recteur, et, à charge, pour ceux-là, d'obtenir de l'abbé de Bréma, leur supérieur (*corum major*), ratification du présent accord.

D'après cet acte, les biens du prieuré consistaient en champs, prés, vignes, arbres à fruits, pâturages, tâches, cens, décimes, lods et treizins¹¹. — En 1516, dans le rôle des décimes, le prieur était imposé de 5 florins, preuve de la médiocrité du bénéfice.

Le domaine se composait de deux tenements d'une étendue à peu près égale : *La Beaumette* et le *Saint-Sépulcre*. Les deux donnaient une contenance totale de 30 charges. La maison prieurale exista d'abord à la Beaumette avec l'église. Abandonnée ou ruinée ensuite, elle fut reconstruite sur le bord du Buëch. Quant à l'église, d'après un cadastre d'Oze de 1692, elle menaçait ruine, à cette date. De ses débris et sur son emplacement on bâtit, en 1776, la maison

¹⁰ Chartes de Durbon, p. 535.

¹¹ Chartes de Durbon, p. 572 et suiv.

fermière actuelle et on laissa, dès lors, tomber en ruine celle du Buëch.

Ce prieuré n'avait point, comme ceux de Vêras et de Chabestan, le titre de seigneur *parière* de la Val-d'Oze et ne desservait aucune paroisse des environs. Il ne paraît pas, du reste, avoir joué de rôle bien important depuis le XI^e siècle, où les habitants désertèrent le territoire pour se réfugier dans les villages fortifiés des alentours.

Au prieuré se trouvait joint un hôpital sous le même vocable. On sait que des maisons hospitalières jalonnaient les anciennes voies romaines. Tel était le cas pour la Beaumette, point central où venaient aboutir quatre grandes routes : de Gap, de Die, de Grenoble et d'Alabons, par le col de Faye. Ce qui le prouve encore, c'est ce nom de *Saint-Sépulcre* qui, de même que celui de *Sainte-Madeleine*, indique toujours, dans les lieux qu'il désigne, une fondation hospitalière.

Ici, on peut se demander si l'hôpital n'aurait pas été distinct du prieuré et s'il n'aurait pas dépendu du Saint-Sépulcre de Jérusalem. Mais il n'en était rien. Voici pourquoi.

Une charte de 1091 aux archives de Marseille, une bulle d'Alexandre IV en 1256, et une autre d'Urbain V en 1365, citent le prieuré de Lagrand parmi les possessions du monastère italien d'*Aquapendente*, appartenant lui-même au Saint-Sépulcre de Jérusalem¹². D'autre part les bulles d'Honorius II en 1128, d'Innocent II en 1138, de Célestin II en 1144, mentionnent les Saints-Sépulcres de Chorges, d'Espinasses et d'Avançon comme possessions directes de celui de Jérusalem¹³. Or tous ces documents gardent le silence sur l'hôpital de la Beaumette. C'est donc la preuve que ce dernier ne dépendait en rien de Jérusalem, mais était uni sous un seul et même vocable au prieuré, et relevait avec lui de Romette et de Bréma.

Ce prieuré hospitalier a existé jusqu'en 1791, où il fut

¹² Comte de BRIANT, *Donation d'Hugues au Saint-Sépulcre de Jérusalem*.

¹³ Eug. de ROZIÈRES, *Cartulaire du Saint-Sépulcre de Jérusalem*.

vendu au district de Serres comme bien national. C'est ainsi que La Beaumette, dont le nom fut jadis historique, n'est plus aujourd'hui qu'un lieu des plus obscurs, comme des plus vulgaires.

Il nous reste à parler des prieurs qui nous sont connus. En 1317, Roger de Montbrand, prieur de Romette, en faisait les fonctions, et, pendant les cinq années suivantes, Lantelme et Reybaud d'Esparrons les remplirent de même en qualité de fermiers du bénéfice¹¹.

Ensuite, d'après un état des bénéfices du diocèse de Gap, en 1708, nous trouvons : vers 1590, frère Guillaume Bernard, nommé par le vicaire général de Romette ; — 1600, François Bérard, clerc d'Upaix ; — Pierre Garcin, qui résigna le bénéfice en faveur de Girard Mirailles, curé de Bruis et chapelain de Cornillac, pourvu « en commende » par le pape.

Viennent ensuite : Humbert Challons, par mort du précédent lent ; — Claude André, moine ; — N. Ricard, qui résigna le prieuré en faveur d'André David, curé de Furmeyer ; — Claude Bossayer en est pourvu « en commende » ; — André David le reprend par « mutation » et en est titulaire en 1708.

Le dernier des prieurs fut (1769-91), Henri-Laurent de Bardonnenche, aussi prieur et curé de Chabestan, et qu'il ne faut pas confondre avec David-Anselme de Bardonnenche, chanoine de Mâcon et prieur de l'oratoire d'Angers. Il appartenait à la famille originaire de la terre dont elle portait le nom, et depuis longtemps expatriée.

Ses armoiries étaient : *d'argent, au treillis de gueules cloué d'or, au chef de même, chargé d'un aigle naissant de sable.*

Mars 1918.

¹¹ *Chartes de Durbon*, p. 372 et suiv.



QUATRE RÉCITS

extraits des protocoles notariaux

Par M. J. ROMAN

Tous les lecteurs du *Bulletin* savent qu'on rencontre parfois dans les protocoles notariaux de brefs récits relatant les faits notables survenus dans la ville où réside le notaire, dans la province, ou même intéressant l'ensemble de la France. Ceux qui traitent des événements généraux sont souvent dénués d'intérêt, car les notaires de notre province, habitant loin de Paris, étaient généralement alors insuffisamment renseignés¹. Au nombre des autres renseignements donnés par les protocoles, beaucoup ont une médiocre importance, car ils visent la température, les chutes exceptionnelles de neige ou de pluie, l'abondance ou la médiocrité des récoltes, etc., tous objets qui maintenant nous intéressent fort peu. Mais, par contre, on trouve parfois dans ces récits des renseignements précieux, des dates certaines, des détails jusque là ignorés d'événements, qui, pour être locaux, n'en sont pas moins intéressants, et des descriptions véridiques, car ce qu'il faut surtout retenir, c'est la sincérité de ces petits récits. L'intérêt que présentent quelques-uns d'entre eux n'est pas douteux; qu'il me suffise de rappeler, pour donner un exemple, que j'ai exhumé naguère, d'un protocole de notaire embrunais, la description de l'entrée dans Embrun du duc de Mayenne, événement dont la date même était ignorée.

¹ N'ai-je pas constaté que le notaire de Gap Mutonis se trompe de trois ans à propos de l'assassinat du roi Henri III, arrivé cependant de son temps ?

Les quatre récits qui vont suivre rentrent dans la catégorie des récits intéressants ; ils concernent un archevêque d'Embrun et un évêque de Gap sur lesquels les renseignements n'abondent pas.

I

Guillaume de Saint-Marcel d'Avançon, archevêque d'Embrun (1561-1600), était un esprit supérieur, auquel manque encore un historien. Il eut la mauvaise chance d'être le constant adversaire de Lesdiguières, qui, lui, était un politique délié et sans scrupules, et un homme de guerre remarquable. Si Guillaume d'Avançon avait eu devant lui un homme moins habile, peut-être eût-il triomphé, et alors il fût devenu célèbre.

Ce bonheur lui a manqué ; chassé par les protestants de sa ville épiscopale en 1585, il n'y put rentrer qu'en 1598, avec la permission de Lesdiguières. Comment y rentra-t-il ? Comment y fut-il accueilli ? On ne le savait pas ; le petit récit qui va suivre comble cette lacune et nous apprend qu'il fut reçu avec beaucoup de joie et de respect par la population embrunaise, restée en grande majorité catholique.

Un autre récit nous donne le détail de sa mort et de ses obsèques, dont les dates même n'étaient pas exactement connues.

[Rentrée de Guillaume de Saint-Marcel d'Avançon à Embrun.]

Au nom de Dieu amen. L'an mil cinq cens nonante huit et le sabmedy vingtième jour du moys de juing, monseigneur le révérendissime arcevesque et prince d'Ambrun est arrivé, grâce à Dieu ! en ceste cité d'Embrun sur les quatre heures après mydi, revenant de Romme, et où il y avoyt demeuré plusieurs années². Et luy sont allés au rencontre

plusieurs chefs de la ville, jusques à Saint-Clément² ceulx qui ont heu moyen d'avoir monture, et les aultres jusques à Sainct Surnin³ et la Chaussière⁴, sellon que l'eage leur a permis. L'abaye⁵ de ceste ville, l'enseigne desployée, est allé jusques au ruyseau de Châteauroux⁶. Il y avet de cens à six vingts chevaulx. Sa révérendissime paternité est venue descendre à la porte de l'église des Cordeliers⁷, où on a prossessé⁸ et cellébré le service divin. Messieurs du chapitre et clergé ont chanté le *Te deum laudamus*, et de là est allé loger à la maison de Monsieur Jehan Gontier de l'Ange¹⁰, à cause que son logis feust bruslé à la prinse de la ville. Le jour de saint Jehan baptiste, XXIII^e juing, mondict [seigneur] l'arcevesque a cellebré la grand'messe, et, à l'après dîner, dans la méson dudict sieur de L'Ange, a administré le saint sacrement de confirmation, don mon fils Arthus a participé, et après il a passé clerc au même instant avec les aultres. *In Dei nomine sit laus et honor....*

² Chassé de sa ville épiscopale prise par Lesdiguières le 19 novembre 1585, Guillaume de Saint-Marcel se réfugia à Rome et y séjourna treize ans.

³ Village à 14 kilomètres d'Embrun situé sur les bords de la Durance.

⁴ Emplacement d'une ancienne église dédiée à Saint Saturnin, à trois kilomètres d'Embrun.

⁵ La Chaussière, ou Pont-Frache, lieu dit à un kilomètre d'Embrun.

⁶ Il s'agit ici de l'abbaye de Longouvert, association de la jeunesse d'Embrun.

⁷ Village à huit kilomètres d'Embrun, où passe le torrent nommé le Rabious.

⁸ Cette remarquable église, construite en 1417 par les frères *Subtus-triam*, architectes, vient d'être misérablement détruite par ordre de la municipalité d'Embrun.

⁹ Evidemment ce mot veut dire *processionné*.

¹⁰ Jean Gontier de l'Ange, ainsi nommé parce que son bisaïeul avait été tenancier d'une auberge ou logis à l'enseigne de l'Ange, habitait dans la grande rue d'Embrun, dans la maison où est maintenant la pharmacie Masson. Les anciens plafonds, démolis aujourd'hui, étaient ornés de nombreuses armoiries. (Voir *Trois salles décorées d'armoiries*, par J. Roman.)

Décès de Monseigneur archevêque

Ainsi que le bruit et premières nouvelles venues en ceste ville du décès de Monseigneur, s'a esté à Grenoble le dimanche nuvième de jung [1600] de Saint Barnabé, entre VIII et douze heures avant midi". Et le lundi XX dudict moys" a esté porté en ceste ville, en caisse, ainsi que l'on dict, de plomb, dans sa lictière portée par ses deux mullets, tout garni de noir. Et arrivé en ceste ville, ledict jour XX jung, sur les cinq heures après midy, suivi du chapitre et toute la ville, hommes, femmes et enfans tenents nostre parti de l'église sainte, catholique, appostolique, romaine, seront allés au rencontre, non sans gémisséments et abondance de larmes jusques à la Malladière Saint-Lazare", où nous avons rencontré ledict corps qu'a esté repousé dans l'église cathédrale Nostre-Damé, en attendant à aultre jour de l'ensépulturer". *Cujus anima in pace requiescat. Amen*".

II

Les deux récits suivants concernent Pierre Marion, évêque de Gap, sur lequel les renseignements ne sont pas très nombreux; on ne connaît même pas d'une façon pré-

¹¹ Le jour de la mort de Guillaume de Saint-Marcel d'Avançon n'était pas connu; la *Gallia Christiana* se contente de dire qu'elle eut lieu à Grenoble et dans le courant du mois de juin 1600.

¹² Le lundi suivant le dimanche 11 juin était le 18 et non le 20.

¹³ La *Maladrière*, maintenant lieu dit sur la route qui conduit d'Embrun à Réalon ou au Puy-Sanières, laquelle fut, jusqu'au XVII^e siècle, l'ancienne route royale, et, auparavant, la voie romaine d'Embrun à Chorges.

¹⁴ La *Gallia* dit qu'il fut enseveli dans la chapelle Saint-André, dont je ne connais pas l'emplacement. Un cénotaphe surmonté de son buste (qui passe aujourd'hui pour être celui de Saint-Marcellin) lui fut dressé au bas de la cathédrale, contre le premier pilier du côté de l'épître, à droite de la grande nef en regardant l'autel.

¹⁵ Ces deux notes sont extraites des protocoles du notaire Jacquier, Archives des Hautes-Alpes, 1 E. 2279, p. 255 et 256.

cise la date de sa nomination. Si le récit suivant ne comble pas cette lacune, il a au moins l'avantage de nous faire connaître le jour exact de sa première entrée dans la ville de Gap et de décrire les cérémonies qui eurent lieu à cette occasion ; elles sont fort curieuses.

Le dernier récit donne la date précise de la mort de Pierre Marion, même l'heure à laquelle il rendit l'esprit, la nature de sa maladie, et se termine par un panégyrique en quelques lignes de ce prélat, qui paraît avoir été aimé de ses diocésains.

Je rappellerai en finissant que Pierre Marion est l'un des très rares évêques de Gap dont le portrait gravé est venu jusqu'à nous ; le célèbre Audran est auteur de cette gravure dont les exemplaires sont d'une suprême rareté ; c'est l'une des perles de l'iconographie du Dauphiné.

*Pour mémoire de l'arrivée en ceste ville de Gap
de Monseigneur nostre nouveau évesque.*

Sera remarqué que ceste présante année mil six cents soixante-trois, monseigneur l'illustrissime et révérendissime messire Pierre Marion, par la grâce de Dieu et du Saint Siège apostolique, évesque, comte et seigneur de Gap et de Charance, conseiller du Roy en tous ses conseils, ayant esté provenu de l'évesché dudict Gap en suite de la permutation par luy faicte avec monseigneur messire Artus de Lyonne, évesque de ladicte ville, depuis decédé dans celle de Paris au moys de mai dernier passé¹, est venu en ceste dicte ville de Gap, y estant arrivé et fait son entrée en icelle un jour de dimanche compté seiziesme du moys de septembre. Le corps de ville composé, en premier lieu, de messieurs nos trois consuls, scavoir M^r M^e Jean Bonnet, docteur medecin, sieur André Truc, appoticaire,

¹ On ne connaît pas la date exacte de la démission d'Artus de Lyonne ; l'abbé Albanès présume que Pierre Marion le remplaça à la fin de 1661. Il mourut à Paris chez son fils, le ministre Hugues de Lyonne, le 18 mai 1663.

et sieur Jean Espié, de Saint-Jean de Chassaignes, et les aultres officiers de la communauté, accompagnés de bon nombre des habitans cittoyens de ladicte ville, luy estans allés à la rencontre jusques au Béal des Fareaux², ou ledict sieur Bonnet, premier consul, l'haranga doctement, à l'entrée de la montagne de Bayard, au deça la grosse pierre³. Et, par après, estant arrivé à l'haire proche de la porte Jaussaude⁴, où avoit esté dressé un bureau, il l'haranga de rechef, et luy ayant esté fait exhibition du livre rouge et aultres registres de ladicte ville où sont escripts les privilèges, libertés et reiglemens d'icelle, il jura publiquement et promist l'observation d'iceulx, don feurent faicts les actes par le sieur Pierre Meyssonnier, notaire et secretaire de ladicte ville. Estant par après mondict seigneur évesque entré par ladicte porte Jaussaude, où la procession des corps du vénérable chapitre et université de l'église cathédrale, et aultres ecclésiastiques et religieux des couvents Saint-Dominique et Saint-François⁵, se trouvèrent au devant et l'accompagnèrent jusques à l'esglise, et par après à l'hostel et maison de l'hoirie de deffunct M^r M^e Jacques Baud, advocat, appartenant à damoyselle Marguerite Baud, sa sœur et héritière, vefve en dernières nopces de seigneur de La Villette⁶, où son logement avoit esté préparé. Dieu

² Le *béal des Fareaux* est probablement le ruisseau, qui, sortant des marais du col Bayard, près du hameau des Fareaux, se jette dans le Drac uni au torrent de Laye.

³ Il ne peut s'agir du bloc erratique de la *Peyre Ossel*, remarquable, il est vrai, par sa dimension inusitée, mais qui est au-dessus de Romette fort loin du col de Bayard.

⁴ Porte située à l'extrémité de la Grande-Rue et sur le bord de la place du Revély.

⁵ Couvent de Saint-Dominique, maintenant le tribunal et l'hospice des vieillards, place Grenette. Couvent de Saint-François, maintenant église Saint-André et couvent du Saint-Cœur.

⁶ Marguerite Baud, protestante convertie, veuve successivement de trois maris (et non de deux, comme on l'a écrit jusqu'ici), qui donna par son testament du 1^{er} juin 1671, la plus grande partie de ses biens à l'évêché de Gap. Elle était fille de Benoît Baud, notaire à Gap et syndic des protestants, et épousa César d'Aiguebelle, puis Balthazard d'Abon et enfin Albert de la Villette.

le bénisse et le fasse vivre heureusement en bonne paix avec ladicte ville et habitans d'icelle, ce sont les vœux et prières qu'en sont faictes à la divine majesté par le sous-signé, quy a escript le susdict mémoire dans ce sien présent registre, en foy de ce. — ALLIX⁷.

[*Mort de Monseigneur Pierre Marion*]

Monseigneur l'illustrissime évêque et compte de Gap, après une longue maladie pulmonique, son poulmon tout ulcéré, rempli et environné de quantité d'eau corrompue, et par ainsy la masse de son sang putréfiée⁸, sans que les medecins ayent eu certaine cognoissance de son mal jusqu'à ce qu'il estoit sans remède, ayant esté ouvert, est allé de vie à trépas le jour de saint Louis, 25 août 1675, sur les quatre heures du matin. Que Dieu absolve par sa grâce ! Sa mémoire doit estre acompagnée d'un pannégire⁹ digne de lui puisqu'il n'a rien voulu innouer contre la ville, s'estant contenté de son revenu ordinaire et ranlu beaucoup de bons offices à la ville pendant les grands troubles passés, et icy et à Paris, au voyage qu'il y fit¹⁰.

⁷ Allix, notaire à Gap. Arch. des Hautes-Alpes, 1 E. 280, p. 373 verso.

⁸ Un docteur de mes amis me dit que les symptômes décrits ne laissent aucun doute sur le genre de maladie qui a causé la mort de Pierre Marion, c'est une *pleuro-pneumonie tuberculeuse*.

⁹ Lisez : *panégyrique*.

¹⁰ Meyssonnier, notaire à Gap. Arch. des Hautes-Alpes, 1 E. 261, dernière page du volume, non chiffrée.



Les Mines Métalliques de Bréziers

d'après un mémoire de M. THÉNAUD

Par M. David MARTIN

Depuis une quinzaine d'années, un ingénieur parisien, M. Thénau, se livre à des travaux de prospection dans la région de Bréziers et de Rochebrune. Jusqu'à ce jour, il a fait exécuter, pour reconnaître des filons de minerais, environ 300 mètres de puits et de galeries en direction, qui ont mis en évidence d'intéressants minerais de zinc et de plomb.

M. Thénau m'a fait parvenir récemment un compte rendu de ses études et travaux, qui, je crois, est de nature à intéresser vivement les personnes que préoccupe l'avenir de notre pays. Je n'hésite donc pas à en donner dans notre *Bulletin* un extrait aussi complet que possible.

Le savant professeur de minéralogie du Muséum d'histoire naturelle de Paris, M. Lacroix, a écrit dans sa *Minéralogie de la France* (4^e vol.): « Je dois à M. Thénau la connaissance de l'annabergite du chapeau d'oxydation d'un filon des environs de Bréziers; on y a rencontré ce minéral en masses terreuses d'un vert pâle, de plus d'un décimètre de diamètre. Dans le voisinage, se trouvent des filons de blende, de bournonite à gangue calcaire. Il est possible que, si des recherches sont poursuivies en ce point, elles mettent à jour un intéressant gisement nickelifère. »

Des spécimens d'annabergite, de bournonite, buratite, de cette provenance figurent dans les vitrines de la galerie du Muséum.

La région de Bréziers-Espinasses se trouve dans les

schistes liasiques dits *lias de l'Ubaye*. Des roches éruptives, des mélaphyres forment d'importantes masses le long de la vallée de la Durance et leur venue, en fracturant le sol, a préparé l'importante masse métallifère qu'on y remarque.

C'est un vaste champ de fracture : plus de 40 filons minéralisés existent dans un espace de 6 kilomètres sur 7. Ces filons ont une puissance variant de 0 m.02 à 4 mètres aux affleurements, et certains s'élargissent rapidement en profondeur ; ils peuvent être répartis en deux catégories suivant leur nature et leur direction :

1° Sulfure de cuivre et cuivre gris argentifère, direction E.-O.

2° Galène et calamine, direction N.-S.

Plusieurs de ces filons sont reconnus sur une longueur de 3 kilomètres par leurs affleurements et par les modifications du terrain encaissant. Le minerai se présente généralement en masses compactes, presque sans gangue, dans la partie centrale du filon, et en rognons dans la partie argileuse des salbandes. Les gangues sont composées de calcite, passant parfois au carbonate de manganèse. On ne trouve de quartz que dans deux filons dont le minerai est la *chalcophyrite*.

FILON DES ACHARDS

Le filon le plus remarquable de Bréziers est sur le versant ouest de la montagne de la *Scie* ; sa direction générale est N.-S. ; on y trouve des affleurements minéralisés sur cinq points différents, dont l'un est tout près de la Durance. Il est reconnu sur une longueur de près de 3 kms.

Les Achards nord. — Dans un ravin au nord du village des Achards, ce filon a été étudié par des galeries et des puits. Après l'avoir mis à découvert par une large tranchée dans les schistes du ravin, il a été attaqué par une galerie en direction du côté nord. Il a été suivi pendant 10 mètres,

sa puissance est d'un mètre et son inclinaison est de 70°; le minerai est de la *blende* en lames épaisses de 10 à 20 cms, abondantes au mur, et de la *galène* à larges facettes au toit; la gangue est de la calcite non cristallisée, sa puissance réduite serait d'environ 40 cms.

Au sud, à environ 40 m. du puits et dans un escarpement, une galerie en direction de 25 m. a suivi le filon; sa puissance a 0 m. 60 avec même pendage; à 20 m. dans la galerie, la partie minéralisée a 0 m. 30, puis se rétrécit. A environ 40 m. au nord du puits, dans un autre ravin, le filon a été retrouvé et suivi par une galerie.

Les travaux de reconnaissance ont donné 10 tonnes de minerai blende et galène avec un peu de chalcopryrite.

Les analyses ont donné :

<i>Blende.</i>	zinc	58 %	Argent 0.125
<i>Galène.</i>	plomb	56 %	Argent 0.288

Les Achards village. — A 800 m. plus au sud, tout près des maisons du village des Achards, il y a un nouvel affleurement minéralisé de 90 cms, avec *galène* et *blende brune*. L'inclinaison du filon apparaît à 30 m. plus à l'est sous forme d'une puissante venue de calcite.

A 300 m. de ce point, même direction N.-S., sur un vaste plateau, on remarque d'abondants nodules d'*azurite* épars sur le sol. Là, le filon est attaqué par un puits qui a actuellement 9 m. de profondeur. Sa puissance a au moins 4 m.; on y a trouvé de beaux morceaux de *galène* et *blende* isolés dans le terrain décomposé. Au toit du filon, il y a une bande de calcite de 0 m. 50, avec *bourbonite argentifère*. Au fond du puits, le terrain n'est plus altéré et du *sulfure de cuivre* commence à apparaître. Ce filon envoie des ramifications sur tout le versant de la montagne, où on le reconnaît par les nodules d'*azurite* qui jonchent le sol.

A environ 1 km au sud, un autre affleurement se remarque, indiqué par des morceaux de minerai et par des venues d'*oxyde de fer* caractéristiques.

Les Chabanas. — Enfin, près d'un petit oratoire élevé

sur un mamelon, des tranchées ont retrouvé le filon, qui s'élargit brusquement en formant un V de 8 m. de base. Le sol a été cultivé il y a peu de temps, et on trouve sur tout le versant nord de nombreux fragments de galène en grains fins. Dans l'une des tranchées on a recueilli environ 40 kilos d'*arséniat de nickel*, à 20 o/o de nickel. Selon l'opinion de M. Lacroix, il y a là un important gisement de nickel, avec les minerais qui l'accompagnent habituellement, *argent natif et sulfure d'argent*.

Plusieurs échantillons de galène ont donné 880 gr. d'argent à la tonne et 68 à 70 o/o de plomb.

FILON DE LA SCIE

Au sommet de la montagne de la Scie, à 1.350 m. d'altitude, se trouvent des morceaux de *calamine* épars dans le sol. Un puits a été foré sur un affleurement et a déterminé un filon bien minéralisé de *calamine*, direction N.-S. A 5 m. de profondeur, l'ouverture est de 0 m. 50 avec remplissage de *calamine ferrugineuse*. A 10 m. en profondeur, une galerie de 9 m. a suivi le filon qui s'élargit et a près d'un mètre au bas de la galerie. On continue le puits; la *calamine* se présente en gros blocs et donne une moyenne de 54 o/o de zinc. Il existe aussi des nodules de *blende jaune* ou *rougâtre*, qui caractérise ce filon.

A l'extrémité nord de la montagne, dans un plan vertical faisant face au bourg d'Espinasses et en haut des éboulis qui sont au-dessous des rochers, il y a cinq petits filons verticaux avec galène et *blende feu*, répartis sur un espace de 7 à 8 m. L'altitude de ce point est d'environ 1.200 m., et, en direction, à 750 m. du puits décrit ci-dessus. Enfin, à 300 m. plus bas, dans un ravin au pied des éboulis, ce filon affleure de nouveau avec une largeur de 0 m. 50 et on le suit jusque près des champs qui avoisinent la Durance.

Il y a donc là une énorme masse minérale de 500 m. de

hauteur sur 1 km. en direction, qu'on ne peut évaluer exactement, mais qui fournira un stock énorme de minerais.

FILON DU VILLAGE DE BREZIERIS

Ce filon passe sous le village et a été reconnu tout près des maisons les plus élevées. Une tranchée dans les marnes du lias l'a déterminé. Un puits a été foré, et, à 4 m. 50, le terrain est un schiste noir, où le filon est plus net; il a 0 m. 30 et le minerai devient compact : galène à grains fins et blende brune. A 8 m. de profondeur, on a ouvert une galerie en direction; l'ouverture de la fracture varie entre 0 m. 40 et 0 m. 50. A 10 m. 50 au fond du puits, le filon a une puissance de 0 m. 60 qui donnerait environ 0 m. 20 de minerai. La direction est 22° E. du Nord magnétique; on le retrouve à 800 m. plus au Nord dans un ravin où il y a plusieurs branches.

Le minerai extrait du puits est riche, souvent isolé de la gangue, et remplissant les salbandes; il se trouve des morceaux volumineux où la galène est presque pure; parfois c'est de la blende feu qui domine en grosses masses cristallines. Les analyses ont donné :

Galène plomb 51 o/o. Argent 0,218

FILON DU RUISSEAU DE BREZIERIS

A 1.500 m. au nord de Bréziers, un faisceau de filons coupe la route même qui conduit au village. Dans le ravin au bord du ruisseau, un filon de bournonite a été attaqué par une tranchée; sa largeur est d'environ 0 m. 40. De l'autre côté du ruisseau, sur la pente qui conduit à la route, il forme 5 ou 6 veinules qui doivent se rejoindre en profondeur et qui occupent une largeur de 10 m. Le minerai est du cuivre gris, de la galène et de la blende. Enfin, de l'autre côté de la route, à 100 m. au bout d'une vigne, on remarque deux affleurements avec du minerai de cuivre.

Des travaux peu profonds, exécutés dans le ravin, on a retiré une tonne de minerai d'une teneur de 9 o/o de cuivre.

La blende brune a donné 56 o/o de zinc.

La blende feu a donné 62 o/o de zinc.

FILON DE LA BLANCHE

Il affleure dans le lit même de la rivière de ce nom, qui coule au pied de la montagne de la Scie; sa puissance est de 0 m. 50 et son inclinaison de 70°; on suit la fracture dans les roches qui dominent le torrent et à une cinquantaine de mètres en amont, il apparaît de nouveau, mais à 60 m. de haut; là, il se divise en deux branches et il a été recueilli, d'une attaque en tranchée, de fort beaux morceaux de galène; son ouverture peut être de 3 mètres.

Des travaux en direction entrepris à cet endroit conduiront très probablement dans la montagne de la Scie, car le filon semble se diriger vers le gîte calaminaire décrit précédemment et dont l'éloignement n'est que de 3 à 400 mètres en direction horizontale.

*
**

Dans le périmètre des gîtes décrits, il existe d'autres filons plombifères, avec zones minéralisées très riches, ainsi que des filons de sulfure de cuivre à gangue quartzeuse, qui sont fort intéressants par leur puissance et leur teneur en métal. Ils sont d'un accès difficile, et leur prospection, bien que fort avancée, sera continuée plus tard.

Même remarque pour un affleurement de *fer oligiste*, de 2 m. de section, dont le minerai titre 65 à 70 o/o de métal.

La formation des calamines et des sulfures métalliques étant le résultat de la circulation des eaux thermo-miné-

rales sous pression, il est vraisemblable qu'on trouvera dans cette grande hauteur, de vastes chambres de minéralisation, comme cela se produit dans les gîtes calaminaires. Dans tous les puits forés sur des filons, on trouve des venues d'eau plus ou moins considérables, qui gênent les travaux.

A quelques kilomètres de là, à Serre-Ponçon, dans le lit même de la Durance, sort une source thermo-minérale à 49°,5, qui semble être le dernier stade de la venue minérale de cette région.

Notons, en terminant, que les *arséniates* et *arséniures de nickel et cobalt* sont généralement accompagnés en profondeur de minéraux plus précieux, tels que *arséniures d'argent*, *argent natif* et même des minéraux du genre *uranium*, d'où l'on retire le radium.

Je félicite mon excellent ami M. Thénau de la sagace lucidité avec laquelle il a poursuivi de longues et patientes recherches, qui ont obtenu un résultat des plus encourageants.



PASSAGE A GAP

de Personnages importants au XVII^e siècle

Par M. Joseph VIAL

La longue suite des guerres que la France a eu à soutenir en Italie a occasionné le passage et même le séjour à Gap de personnages très importants, dont quelques-uns illustres, pendant le XVII^e siècle et dont le roi Louis XIII donna le premier l'exemple en 1629.

Nous n'avons rencontré dans les archives de la ville aucun document qui porte à croire que les rois Louis XI et Louis XII, qui avaient visité Embrun, Vallouise et Briançon, aient mis le pied sur le territoire du chef-lieu de notre département.

Passage de Louis XIII à Gap

De par le Roy Dauphin,

Chers et bien amés, nostre intantion estant de passer en nostre ville de Gap sans nous y arrester, nous vous avons bien voleu vous fère ceste lettre pour vous en donner advis, et vous dire que nous ne désirons que vous nous prépariez aulcune entrée en lad ville, vollant y passer sans aulcune cérémonie. Donné à Grenoble, le 18 febvrier 1629. Signé : LOUIS, et plus bas, PHILPEAUX. Au-dessus, à nos chers

et bien amiez, les consulz, manants et habitans de nostre ville de Gap. Tirée de l'original, par moy, not. royal et secrettère moderne de la ville, suyvant la dellibération du précédent conseilh.

Signé : ROLLAND, notaire et secretaire¹.

Venue du Roy à Gap

Du 24^e de febvrier sur les 2 heures après midy.

M^{rs} les consulz ayant heu nouvelles assurées que le Roy estoit desparty du chasteau des Digières, où il avoit couché, pour venir en ceste ville, ont mandé advertir tous les notables, et, en leur compagnie, sont allés recevoir S. M. sur le pont de Burle, où s'estantz mis à genoulx, M^r de Buysson, premier consul a harangué sad. Majesté en ceste sorte :

Sire,

Nostre devoir quy ne correspond à la grandeur de nos affections nous sembleroit estre bien peu, sy nous ne faisons gloire d'avoir un prince sy grand, sy parfaict, que tous nos effortz, quelz grandz qu'ilz soyent, se treuveront tousjours inegaux à l'excès de ses mérites. Puisque vostre Majesté faict autant d'estat de surmonter de ses ennemis par sa force; que l'affection de ses bons subjectz par sa bienveuliance et la joie, quy depuis vostre approche a

¹ Arch. com. de Gap. 466, f^{os} 587 v^o.

gagné noz cœurs, nous faict cognoistre que la présence de vostre Majesté est autant effroyable à ses ennemis qu'elle est agréable à ses fidelles subjects. Aussy vostre ville de Gap, laquelle n'a jamais heu plus grande Ambition que d'avoyr dans son enceinte des subjectz signallés en fidelitté, croit à présant estre parvenue au plus haut point de sa félicité, puisqu'elle ha l'honneur de voyr et recepvoir celluy quy n'a autres bornes de sa gloire que les muralhies du monde. Et ce pays, sire, ne pouvoit souhaitter plus grand bonheur que d'estre le théâtre de la plus grande mervelhie de l'univers, le témoin de voz vertus et le logis de vostre sacrée personne. C'est donc avec raison, sire, que pour tesmognage de nostre inviolable fidellité et du désir que nous avons d'espuiser toutes noz forces à vostre service, accabler soubz le fais de la nécessité, sollager néantmoingz par l'espérance que nous avons conceue, que la présence de vostre Majesté servira de remède aux maux passés et d'antidotte à l'advenir : Nous vous offrons, unis de cœur et d'affection, les voeus d'unne entière submission et très-parfaicte obéyssance, prosternons et jettons à voz piedz les personnes, les vies, les fortunes de voz très-humbles, très-obéyssantz et très-fidelles subjectz et serviteurs, les habitantz de vostre ville de Gap.

L'harangue finie, le Roy a faict ceste response :

Je vous remercie, continués et soyés asseurés de mon affection. Après chescun, avec excès de joye, a crié : Vive le Roy ! M^{rs} les 3 consulz sont venus le long de la ville au-devant de S. M. et au dehors de porte Jaussaude par laquelle sad^e M. est entrée : Mgr le mareschal de Créquy a prins des mains de M^r du Saix, gouverneur de ceste d^e ville, les 3 clefz d'argeant qu'on avoyt préparé, et les a offertes au Roy. S. M., les ayant receues, les a donné à mesme temps à M^r des Gordes, cappitaine de ses gardes. Son logis dans Gap a esté la maison du sgr évesque.

ROLLAND, secrettère,

Du 25 dud. mois de febvrier, au matin,

Le Roy, ayant ouy la messe dans la grand'église, est party de ceste ville pour aller secourir Casal et M^r le duc de Mantoue grandemant pressé par l'Espagnol et autres princes. Dieu veullie conserver la personne de nostre monarque, bénir ses armes, favoriser ses desseingz et luy faire la grâce de revenir victorieux et triomphant de ses ennemis.

ROLLAND, secrettère.

¹ Arch. com de Gap. 936. f^{os} 121 v^o-123 v^o.



NOTES DIVERSES

Nous devons à l'obligeance de notre confrère M. le chanoine Roux la communication d'un cliché reproduisant, d'après un dessin d'Emile Guigues, un coin d'enseigne du pèlerinage de Notre-Dame d'Embrun.

Ce coin en fer, découvert à Châteauroux, a déjà fait l'objet d'une description de la part de M. J. Roman (avec dessin à l'appui) dans un mémoire intitulé *Documents fixant la date de la construction des cathédrales d'Embrun et de Gap*. La vignette ci-dessous est tirée d'une brochure toute récente de M. le chanoine E. Augier (*Notes d'histoire sur N.-D. d'Embrun*), non mise dans le commerce.



Les dimensions exactes du coin sont $59 \times 60^{\frac{m}{m}}$. Le champ représente l'adoration des Mages; la légende qui est autour doit se lire ainsi :

TASPAR · MELCHIOR · BALTHASAR · REGI[N]A.
C[Œ]LI · IO[SE]PH · A[N]G[E]L[U]S D[OMI]NI AIT.

Au bas, ces mots :

N[OT]RE DAME D'AMBRUM.

NÉCROLOGIE

CROZET (Marie-Joseph-Laurent-Ernest de)

Admis à la séance du 23 septembre 1885, notre regretté confrère, mort le 28 septembre 1917, se trouvait être un des plus anciens membres de la *Société d'études*, qu'il affectionnait tout particulièrement, sans être d'origine proprement alpine.

Il était né à Marseille, le 15 juin 1850, d'une famille établie depuis 1650 dans cette ville, où plusieurs de ses ancêtres occupèrent des fonctions importantes. Après y avoir fait ses études, il se fixa dans les Basses-Alpes par son premier mariage et s'adonna dès lors aux travaux d'érudition.

Outre de nombreuses notes manuscrites sur Marseille et la Provence, notamment un Nécrologe provençal commençant à la mort de son père, il laisse diverses publications, des *Ephémérides bas-alpines* surtout, sorte de registre contemporain des Basses-Alpes depuis 1888, dont les trois dernières années — qu'il n'a pu que dicter — vont paraître bientôt, digne couronnement de 30 années de labeur.

Au moment où ses forces l'ont trahi, notre confrère avait sur le chantier un important ouvrage, les *Bas-Alpins au champ d'honneur*, que sa veuve s'efforcera de mettre au jour, de même qu'une *Bibliographie provençale* particulièrement soignée.

M. Ernest de Crozet aimait sincèrement les Hautes-Alpes et plusieurs de nos confrères se rappelleront longtemps l'aimable érudit que, depuis 38 ans, chaque été ramenait fidèlement sous les ombrages du Laus. — B. F.

JESSE-CHARLEVAL (le vicomte Antoine de)

Entré presque octogénaire, en 1913, à la *Société d'études*, M. de Jessé-Charleval, décédé en mars 1915, n'est pas resté longtemps des nôtres. Il s'était, néanmoins, assez intéressé au *Bulletin* pour que notre société lui consacra une brève notice nécrologique.

Né vers 1835, il entra au barreau de Marseille le 17 février 1860, et y conquist rapidement une situation enviable. Le bâtonnier Gensolle le complimentait naguère en ces termes : « Devenu récemment le doyen de notre ordre, vous êtes, depuis plus de 50 ans, le soldat fidèle au devoir, scrupuleux observateur de la consigne professionnelle... Ces qualités vous ont valu les avantages d'une opulente clientèle. Elles vous ont également ouvert les portes de l'Académie de Marseille. »

En réalité, M. de Jessé-Charleval obtint son siège à l'Académie de Marseille par une incursion dans la politique administrative. Choisi par le Gouvernement du 16 mai pour la direction de la municipalité de Marseille, il eut, en cette qualité, à installer l'Académie dans un nouveau local. Il le fit avec tant de bonne grâce que la docte compagnie s'empressa de lui offrir son premier siège vacant. Elu le 20 juin 1878, ce fut pour lui l'occasion de prononcer, le 19 décembre 1880, un discours académique consacré à l'abbé Bayle, son prédécesseur. Il en fit un second en 1888, pour rappeler les mérites de M. F. Tamisier, professeur au Lycée de Marseille, dont le fauteuil était échu à Frédéric Mistral.

M. de Jessé est mort à Aix-en-Provence, où il s'était remarié, en 1876, avec Mlle Gabrielle de Colla de Pradines.

B. F.

JOUGLRAD (Ferdinand)

Ferdinand Jouglard, naquit le 11 février 1841, à Saint-Jean-Saint-Nicolas, d'une très honorable famille du Champsaur.

Il commença ses études secondaires au petit séminaire d'Embrun et les continua au collège de Gap jusqu'au départ d'un principal auquel il s'était attaché et qu'il suivit à Pontarlier. Se destinant au notariat, il entra, en 1865, comme stagiaire, dans l'étude de M Daniel Faure, à Gap. En même temps, il prenait ses inscriptions à la faculté de droit de Grenoble.

Survint la guerre de 1870. Il partit comme capitaine d'une compagnie de mobilisés des Hautes-Alpes et accomplit tout son devoir patriotique.

A son retour, en 1871, il acheta la charge de M^e Daniel Faure et la géra pendant plus de trente ans.

Par décret du 30 novembre 1907, il fut nommé juge de paix du canton de Tallard, fonction qu'il exerça jusqu'à son décès, arrivé le 4 mars 1917.

Ses concitoyens lui avaient témoigné leur confiance en l'envoyant siéger au Conseil municipal de Gap du 4 mai 1884 au 3 mai 1908, et au Conseil général, où il représenta le canton de Tallard, du 28 juillet 1889 au 28 juillet 1895.

La Société d'études perd en Ferdinand Jouglard un associé dont l'adhésion remontait à la fondation même et dont la fidélité ne s'était jamais démentie; car il portait un vif intérêt à tout ce qui touchait au bon renom de sa petite patrie. — E. H. .

OBSERVATOIRE MÉTÉOROLOGIQUE DE L'ÉCOLE NORMALE DE GARÇONS A GAP
 Altitude : 739m20 (moyenne barom. 699m/m) au nord, à l'ombre. Heure des observations : 7 h. du matin (heure astronomique)
 (Relevés de M. CHAVER)

Observations du troisième trimestre 1917

JUILLET					AOÛT					SEPTEMBRE				
Jours	Baro- mètre	Minima	Maxima	Pluie	Jours	Baro- mètre	Minima	Maxima	Pluie	Jours	Baro- mètre	Minima	Maxima	Pluie
1	698.5	4.7	23.8	—	1	700.0	8.5	16.2	4 ^m /8	1	701.4	2.0	24.5	—
2	699.0	6.0	25.2	—	2	701.0	3.7	22.0	5 3	2	703.0	4.5	25.0	—
3	702.3	8.0	26.4	—	3	700.0	2.2	21.8	6 7	3	702.0	5.1	21.2	—
4	704.4	5.8	28.9	—	4	698.5	4.2	24.7	—	4	702.7	8.0	26.2	—
5	701.8	7.0	23.2	—	5	699.5	4.4	26.3	—	5	703.4	4.0	26.0	—
6	701.0	7.0	27.5	—	6	598.2	3.8	24.7	—	6	691.6	6.0	21.5	—
7	701.4	5.7	27.7	—	7	696.4	3.8	25.6	—	7	699.5	4.5	21.8	12 ^m /3
8	698.9	5.5	23.0	2 ^m /4	8	697.5	2.6	26.8	—	8	702.0	3.8	23.4	20 5
9	698.4	5.0	21.5	19 3	9	698.0	3.8	22.0	5 5	9	704.2	5.2	21.0	1 2
10	698.9	5.0	22.8	—	10	698.5	3.8	22.5	6 2	10	703.8	4.0	21.0	1 8
11	701.5	2.0	21.2	—	11	701.0	3.0	27.2	—	11	701.0	8.0	28.0	2 3
12	705.3	4.5	25.0	—	12	700.2	2.5	23.0	—	12	700.4	7.3	22.0	3 0
13	706.8	6.2	27.0	—	13	701.0	6.0	23.0	0 2	13	697.0	9.5	20.0	3 2
14	707.0	4.0	29.0	—	14	697.8	5.7	30.0	—	14	703.0	8.5	22.0	—
15	705.2	5.0	29.4	—	15	700.0	5.5	26.2	—	15	704.0	3.5	25.8	—
16	703.7	8.2	26.4	0 2	16	704.6	6.0	23.7	2 7	16	703.4	5.4	27.0	—
17	703.0	10.0	28.8	—	17	704.7	3.5	27.6	—	17	701.7	10.8	26.8	—
18	704.2	6.0	29.2	—	18	704.5	7.0	28.2	—	18	707.0	5.0	28.0	—
19	705.0	9.8	23.2	—	19	704.0	3.2	29.0	—	19	709.0	5.8	28.7	—
20	704.0	9.5	29.0	—	20	701.8	2.7	23.0	0 3	20	708.2	3.7	23.7	—
21	702.0	7.0	28.8	—	21	701.0	6.7	27.8	—	21	706.0	3.0	24.8	—
22	701.8	9.8	27.0	—	22	702.0	6.5	28.9	—	22	703.4	4.0	27.2	—
23	702.8	11.2	23.5	—	23	703.0	4.0	29.0	—	23	708.2	8.5	25.8	—
24	704.6	10.2	30.5	—	24	703.5	4.0	29.7	—	24	705.4	5.5	23.0	—
25	703.8	9.8	30.2	—	25	705.0	6.2	29.8	10 6	25	705.8	4.5	26.0	—
26	702.4	9.0	30.2	—	26	703.2	8.7	28.0	—	26	706.0	3.2	26.0	—
27	703.7	6.8	29.8	—	27	698.0	3.5	23.7	—	27	705.5	9.5	26.8	—
28	705.5	8.5	30.8	—	28	696.4	9.0	24.0	—	28	706.4	2.2	27.0	—
29	703.2	7.0	29.4	—	29	696.5	7.8	20.2	—	29	705.0	1.8	25.0	—
30	698.2	7.2	23.2	13 3	30	703.5	8.2	22.0	32 5	30	703.0	3.3	24.5	—
31	694.8	12.0	24.2	—	31	702.0	5.8	23.3	0 4	31	—	—	—	—

Observations du quatrième trimestre 1917

OCTOBRE					NOVEMBRE					DECEMBRE				
Jours	Baro- mètre	Minima	Maxima	Pluie	Jours	Baro- mètre	Minima	Maxima	Pluie	Jours	Baro- mètre	Minima	Maxima	Pluie
1	706.2	+ 4.8	+ 24.0	—	1	701.8	8.5	+ 13.2	—	1	702.5	5.5	+ 8.8	12-5
2	706.2	+ 2.0	+ 23.8	—	2	704.0	5.2	+ 12.2	—	2	699.5	0.5	+ 11.0	—
3	701.0	+ 24.5	—	0-3	3	703.5	7.5	+ 17.5	—	3	701.0	4.0	+ 10.0	—
4	703.5	+ 4.6	+ 23.0	0 4	4	702.4	5.0	+ 17.2	—	4	703.2	2.0	5.0	—
5	699.5	+ 4.7	+ 15.2	—	5	702.0	6.0	+ 16.0	—	5	697.8	- 11.5	4.0	—
6	698.0	+ 2.0	+ 14.8	1 3	6	701.7	- 6.2	+ 13.5	—	6	712.0	- 9.8	3.0	—
7	698.6	+ 0.5	+ 15.7	6	701.0	7.2	+ 14.0	—	7	708.0	- 12.0	5.0	—	
8	698.7	0	+ 13.6	—	8	694.6	6.0	+ 15.0	6-7	8	702.0	- 12.2	8.7	—
9	697.2	+ 0.8	+ 18.6	0 3	9	695.0	0.5	+ 10.0	—	9	697.0	- 11.0	+ 6.5	—
10	698.0	+ 1.0	+ 21.3	4 5	10	688.4	7.5	+ 10.5	3	10	692.8	- 11.0	+ 9.6	—
11	688.0	+ 4.0	+ 16.2	2 6	11	689.0	1.8	8.7	—	11	695.5	4.0	+ 12.5	—
12	697.2	+ 0.5	+ 14.0	2	12	694.0	6.8	+ 7.0	—	12	697.0	2.8	+ 6.2	—
13	695.2	- 4.8	+ 17.2	—	13	696.4	6.0	+ 8.5	—	13	701.8	2.5	+ 3.8	—
14	693.2	+ 0.8	+ 16.3	5	14	698.6	1.2	+ 7.5	—	14	705.0	4.5	+ 10.0	—
15	698.0	+ 3.0	+ 14.5	2	15	701.4	2.0	+ 14.5	—	15	703.0	10.0	+ 10.5	—
16	704.0	+ 3.7	+ 14.5	—	16	703.0	3.8	+ 10.0	—	16	698.5	5.2	+ 1.5	10 3
17	699.0	+ 2.0	+ 15.8	—	17	705.8	5.0	+ 9.0	—	17	687.8	9.0	+ 4.5	20
18	699.6	- 0.7	+ 17.0	—	18	708.0	2.0	+ 11.7	—	18	692.8	9.0	+ 6.5	1
19	704.0	- 6.0	+ 10.0	5 8	19	708.0	3.5	+ 9.4	—	19	699.0	1.0	+ 15.2	—
20	700.4	- 0.5	+ 11.8	—	20	706.0	0.3	+ 7.5	—	20	698.0	2.2	+ 11.0	—
21	703.8	- 5.5	+ 16.2	—	21	703.0	0	+ 16.0	—	21	692.0	1.0	+ 4.5	—
22	705.0	- 2.8	+ 17.8	—	22	694.2	1.0	+ 15.0	—	22	694.0	2.0	+ 4.0	—
23	699.6	- 3.2	+ 16.0	—	23	705.0	5.0	+ 12.0	—	23	696.0	- 10.5	+ 2.0	—
24	692.6	- 9.0	+ 8.5	1 2	24	706.0	3.0	+ 11.5	—	24	698.0	8.4	+ 1.8	—
25	700.0	- 0.5	+ 18.0	—	25	696.6	1.0	+ 11.0	—	25	697.5	6.2	+ 7.5	—
26	701.0	- 5.2	+ 17.0	—	26	692.0	3.5	+ 7.5	0 3	26	687.2	- 11.0	+ 1.5	—
27	697.5	- 4.0	+ 9.0	—	27	701.4	1.0	+ 6.5	—	27	687.8	5.0	+ 2.5	—
28	687.0	- 3.8	+ 9.2	18 2	28	705.8	6.2	+ 10.5	—	28	688.0	- 10.8	+ 4.5	—
29	696.0	- 2.0	+ 7.0	19	29	709.0	3.2	+ 15.0	—	29	694.0	- 13.0	+ 7.0	—
30	697.0	- 6.0	+ 7.2	—	30	707.0	6.5	+ 13.3	0 5	30	695.0	- 9.0	+ 7.0	—
31	697.0	- 5.6	+ 11.5	—	31	—	—	—	—	31	696.5	- 8.0	+ 4.0	—

Le Secrétaire-Général
B. FAUCHER.



A PROPOS
DE
L'ITINÉRAIRE D'ANNIBAL
DANS LES ALPES¹

Par le Commandant ÉTIENNE

I. — De l'obscurité des anciens textes

L'itinéraire d'Annibal du Rhône en Italie a été l'objet de nombreuses discussions et on en donne pour raison l'obscurité des textes anciens. Polybe, en effet, cite peu de noms. « Mais de peur que par l'ignorance des lieux, nous dit-il, on ait de la peine à suivre le récit que je vais faire, il est à propos que j'indique de quel endroit partit Annibal, par où il passa, et en quelle partie de l'Italie il arriva. Pour cela il ne faut pas se contenter de nommer par leurs noms les lieux, les fleuves et les villes, comme font quelques historiens qui s'imaginent que cela suffit pour donner une connaissance distincte des lieux. Quand il s'agit de lieux connus, je conviens que, pour en renouveler le souvenir, c'est un grand secours que d'en voir les noms ; mais quand il est question de ceux qu'on ne connaît point du tout, il ne sert pas plus de les nommer que si l'on faisait entendre le son d'un instrument ou toute autre chose qui ne signifierait rien. »

¹ Grâce à la libéralité de M. Paul Guillemin, les Archives départementales des Hautes-Alpes se sont enrichies d'un grand nombre d'études sur le passage d'Annibal, soit 21 ouvrages et 52 brochures.

Et il ne donne que quatre noms : le Rhône, l'Isère, les Allobroges et les Insubres, et encore le mot traduit par Isère a-t-il été contesté, aussi bien dans le texte de Polybe que dans sa traduction.

Le récit de Tite-Live contient des noms de peuples et de rivières, mais on n'est pas d'accord sur l'emplacement des peuples et sur la traduction des noms de rivières. Le passage de ce récit sur lequel on a le plus discuté est le suivant : « Une fois apaisées les dissensions des Allobroges, Annibal déjà en route vers les Alpes ne suivit pas l'itinéraire normal à droite, mais se détourna à gauche chez les Tricastins; puis longeant les limites du territoire des Voconces, il se dirigea vers les Tricores et ne rencontra aucun obstacle sur sa route jusqu'à son arrivée à la Durance. »

Les partisans de l'itinéraire Rhône et Isère, voulant mettre d'accord Polybe et Tite-Live, disent qu'Annibal arrivé au confluent du Rhône et de l'Isère ne suivit pas la *route directe* par Die, Gap et la Durance, route qui était à sa droite, mais prit à gauche le chemin de l'Isère; s'appuyant sur l'autorité de Strabon et sur celle de Ptolémée, ils placent les Tricastins et les Tricores le long de cette rivière. En effet, Strabon met les Tricores entre les Voconces et les *Medulli*, et est muet sur les Tricastins. Ptolémée pousse ces derniers jusqu'au bord de l'Isère, entre les Ségovellaunes et les Voconces. Pour achever leur démonstration, ils ajoutent que Tite-Live place son récit dans la vallée de l'Isère et non dans celle de la Durance, *campestri maxime itinere* s'appliquant au Graisivaudan et nullement à la région d'Embrun; que le mot *Druentia* doit être traduit par Drac, et que c'est le passage de ce torrent auprès de Grenoble qu'a décrit Tite-Live.

Les autres textes le plus souvent cités sont relatifs aux passages des Alpes fréquentés du temps d'Annibal.

Strabon, citant un extrait d'un livre de Polybe qui ne nous est pas parvenu écrit : « Polybe ne nomme que quatre passages des Alpes : l'un par les Ligures, le long de la mer Thyréniennne; un autre par le pays des Taurins et

qu'Annibal traversa ; un autre par celui des Salasses ; le quatrième par les Rhétiens : tous quatre remplis de précipices. »

Prenant ce texte, certains auteurs en concluent qu'Annibal est passé par le mont Genève qui, disent-ils, est bien le passage par le pays des Taurins ; pour eux le mont Cenis ne figurant pas dans les itinéraires devait être inconnu des Romains : il n'aurait même été ouvert que du temps de Charlemagne. Les partisans du mont Cenis répondent que les anciens itinéraires ne donnent que les voies consulaires ou militaires, mais que les routes provinciales, cependant bien connues, n'y sont pas inscrites.

Parlant des *Medulli*, que tout le monde s'accorde à placer dans la Maurienne, Strabon écrit : « Ces peuples occupent les points les plus élevés, car celle de leurs montagnes qui est la plus escarpée présente, dit-on, une montée de cent stades. La descente offre le même espace à parcourir pour arriver jusqu'aux frontières de l'Italie. Au sommet, dans une espèce de plaine creusée dans la montagne se trouve un grand lac et deux sources à peu de distance l'une de l'autre. L'une donne naissance à la Durance qui, se précipitant comme un torrent, va se jeter dans le Rhône ; l'autre, la Doire, qui coule dans une direction opposée, se rendant dans la Gaule Cisalpine à travers le pays des Salasses et allant se jeter dans le Pô. » Il s'agit sûrement du lac du mont Cenis, et le chemin était connu, puisque Strabon donne en stades les longueurs de la montée et de la descente. Il se trompe, il est vrai, en faisant remonter la Clarée jusqu'au mont Cenis.

Servius rapporte que Varron distinguait cinq passages entre la Gaule et l'Italie, « l'un par la Ligurie, le long de la mer ; l'autre, celui que franchit Annibal ; le troisième, par où Pompée se rendit en Espagne ; le quatrième, par où Asdrubal vint de Gaule en Italie ; le cinquième, dont les Grecs furent autrefois les maîtres et qui a conservé le nom d'Alpes grecques. »

Les difficultés pour interpréter les textes anciens ont existé de tout temps, mais dans le cas particulier de l'iti-

néraire d'Annibal, les différents auteurs qui ont traité la question n'ont-ils pas été pour beaucoup dans l'obscurité qui semble recouvrir le problème ?

Polybe est formel : Annibal a suivi constamment une rivière et n'a passé qu'un seul col, celui par lequel il est entré en Italie. Alors, pourquoi le faire changer de vallée en traversant un autre col ? On n'a certainement pas réfléchi à la difficulté que le passage d'un col présentait à l'armée carthaginoise, obligée de marcher sur un rang dans un chemin muletier ; c'eût été une grave perte de temps pour Annibal déjà pressé par la mauvaise saison et qui, d'après le récit de Polybe, a parcouru en douze étapes les 186 kilomètres séparant l'entrée des montagnes de la plaine du Pô.

Polybe nous dit qu'Annibal est resté campé pendant trois jours au col. Pourquoi choisir des cols en lame de couteau où il n'y a place que pour quelques escouades ? Pourquoi le faire camper dans un col où il n'y a pas d'eau ? On dit : l'eau est à une heure dans la rivière. Supposons, ce qui est peu probable, le chemin allant de ce col à la rivière assez large pour permettre aux chevaux de marcher par quatre : il y avait 9.000 chevaux et 4.000 bêtes de somme ; en comptant quatre mètres pour chaque file de quatre, la colonne d'animaux avait treize kilomètres de longueur et demandait environ trois heures pour son écoulement. La première file partant du camp à cinq heures arrive à six heures au bord de l'eau, et la dernière à neuf heures ; le chemin libre, les animaux remontent au camp où ils sont tous rentrés à treize heures, et comme ils boivent deux fois par jour, ils passent leur journée à ce manège.

Il ne m'est pas possible, dans les quelques pages que le *Bulletin* met à ma disposition, de faire un historique de la marche d'Annibal ; je donnerai d'abord quelques indications sur les peuples habitant la rive gauche du Rhône et la Gaule Cisalpine, je les ai puisées dans l'*Histoire de la Gaule* de Camille JULIAN ; je démontrerai ensuite qu'à l'époque d'Annibal il y avait des chemins muletiers dans

la montagne et des chemins de chars dans les vallées, et que, par suite des difficultés de la marche en montagne, Annibal n'a passé qu'un seul col depuis le Rhône jusqu'en Italie. Enfin, je me servirai des distances données par Polybe pour déterminer l'itinéraire d'Annibal.

II. — Le Sud-Est de la Gaule et la Gaule Cisalpine à l'époque d'Annibal.

Les Celtes de la grande invasion de l'an 530 s'établirent d'abord à l'intérieur de la Gaule, dans la Celtique proprement dite. C'est de là que, vers l'an 400, Ambigat, roi de toute la Celtique, lança ses deux neveux : Segovèse vers la vallée du Danube et Bellovèse vers le Rhône, les Alpes et l'Italie.

Bellovèse, bientôt suivi par d'autres bandes qui à leur tour passèrent les Alpes, fonda entre le Tessin et l'Oglio la puissante nation des Insubres avec son marché de Milan ; de l'Oglio à l'Adige se constitua la peuplade des Cénomans autour de Brescia et de Vérone ; les Boïens s'établirent entre le Pô et les Apennins autour de Bologne ; enfin les Sénon s'y fixèrent entre l'Adriatique et les Apennins². Les Gaulois se contentèrent de la plaine, ils laissèrent le Piémont aux Ligures Taurins, et les marécages de l'Est de l'Adige aux Vénètes.

Entre le Rhône et les Alpes, les Gaulois n'avaient pris pour eux que les vallées les plus riches, toute la masse des montagnes depuis la mer jusqu'au lac de Genève était restée aux Ligures. Le long de la mer, les monts des Maures, le cours de l'Argens, l'Esterel et la vallée du Var étaient ligures, les colons marseillais d'Antibes et de Nice ne possédaient que l'emplacement de leurs villes. Les Ligures occupaient le pays de Riez (*Albici*), le bassin de Digne (*Bodiontici*), la vallée de Barcelonnette (*Avantici*), le

² Les Cénomans venaient du Maine et de l'Anjou, les Boïens du Bourbonnais et les Sénon de la Champagne.

Queyras (*Quariates*), le Briançonnais (*Brigiani*), la Maurienne (*Medulli*) et la Tarentaise (*Centrones*).

Le long du Rhône, depuis le lac de Genève jusqu'à la mer, se succédaient trois grands peuples gaulois, les Allobroges, les Cavares et les Salyens.

Les Allobroges, la nation la plus puissante et la plus guerrière, possédaient tout le pays entre l'Isère et le Rhône avec trois principaux centres : Genève, Grenoble et Vienne. De plus, leur suprématie s'étendait au sud de l'Isère sur les Voconces, les Tricastins et les Tricores. Les Cavares étaient fixés le long du Rhône depuis Valence jusqu'à la Durance; ils comprenaient : les Ségovellaunes dans le Valentinois, les Tricastins dans les vallées qui descendent de Grignan au Rhône vers Viviers et Pont-Saint-Esprit, les Mémines à Carpentras, les Vulgientes à Apt et les Cavares proprement dits à Avignon et Orange. Les Salyens occupaient la vallée de l'Arc et la Durance jusqu'au Verdon.

Les Volques, peuple de la rive droite du Rhône embrassant tout le Languedoc, s'étendaient à l'époque d'Annibal sur la rive gauche du fleuve entre les Cavares et les Salyens et ils étaient les maîtres uniques du passage entre Beaucaire et Tarascon.

Entre l'Isère et l'arrière-pays des Cavares, s'était développée la nation des Voconces avec Die, Vaison et Luc.

Enfin, en remontant la Durance, on trouvait les *Tritolli* à Sisteron, les Tricores à Gap et les Caturiges à Chorges et à Embrun*.

Quelques années après avoir passé les Alpes, les Sénons franchirent les Apennins, ils furent vainqueurs à l'Allia et à Rome en 390, mais ces victoires n'eurent pas de lendemain, et Rome fixa les Apennins comme barrière aux peuples celtiques.

* Les partisans de l'itinéraire d'Annibal par l'Isère poussent les Tricastins et les Tricores jusqu'à cette rivière; Strabon place les Tricores entre les Voconces et les *Medulli*, et Ptolémée étend les Tricastins jusqu'à l'Isère à l'Est des Ségovellaunes.

En 283, Rome prit l'offensive contre ses voisins gaulois, les Sénon furent détruits et les Boïens n'évitèrent un sort pareil qu'en demandant la paix.

En 236, les Gaulois du Rhône passèrent de nouveau les Alpes et vinrent jusqu'à Rimini.

En 225, les Insubres et les Boïens appelèrent les Gaulois du Valais ; mais, après une première bataille où elle eut le dessus, l'armée gauloise fut détruite à Télamon.

Rome décida alors d'occuper les terres du Pô. En 224, les Boïens se rendirent à discrétion. En 223, les légions pénétrèrent chez les Insubres, et en 222, malgré le secours des Gaulois du Rhône, le consul Marcellus entra de force dans Milan.

C'est quatre ans après ces derniers événements qu'Annibal se préparait à franchir les Alpes et à rejoindre les Insubres et les Boïens qui l'avaient appelé. Il voulait tenir ces peuples unis dans une haine commune contre Rome ; d'Italie, il pourrait soulever tous les Celtes qui avaient si souvent déjà passé les Alpes pour soutenir leurs frères transalpins ; dans sa pensée, l'expédition carthaginoise devait s'unir à une nouvelle invasion gauloise.

III. — Des chemins dans le Sud-Est de la Gaule — à l'époque d'Annibal.

POLYBE : « Quelques historiens nous peignent les Alpes comme si raides et si escarpées que, loin de pouvoir les faire passer à de la cavalerie, à une armée, à des éléphants, c'est à peine si l'on en tenterait le passage avec de l'infanterie légère... Lorsqu'ils nous disent encore que dans ces Alpes, ce ne sont que déserts, que rochers escarpés, que chemins impraticables, c'est une fausseté manifeste. Avant qu'Annibal en approchât, les Gaulois habitant les rives du Rhône avaient passé plus d'une fois ces montagnes et venaient tout récemment de les franchir pour se joindre aux Gaulois des environs du Pô contre les Romains. Et de

plus, les Alpes mêmes ne sont-elles pas habitées par un peuple très nombreux ? »

NAPOLÉON : « La marche d'Annibal depuis Collioure jusqu'à Turin a été toute simple, elle a été celle d'un voyageur ; il a pris la route la plus courte... Quant à la difficulté du passage des Alpes, elle a été exagérée, il n'y en avait aucune, les éléphants seuls ont pu lui donner de l'embarras. Dès l'an 600 avant J.-C., c'est-à-dire 400 ans avant Annibal, les Gaulois étaient dans l'usage de passer les Alpes et d'inonder l'Italie⁴. »

Dès l'âge du bronze, peut-être 2.000 ans avant Annibal, les Alpes ont été habitées comme elles le sont aujourd'hui jusqu'aux points les plus élevés des vallées. Prenons seulement quelques exemples autour de nous : la ceinture de bronze du musée de Gap a été trouvée à l'Auberie, à 1.500 m. d'altitude, sur un sentier de montagne du Champ-saur ; le trésor de Réallon, qui est au musée de Saint-Germain, était enfoui auprès de Réallon à 1.410 m. ; des bracelets et autres objets en bronze ont été découverts jusqu'aux plus hauts points habités actuellement de la vallée de l'Ubaye, aux Serennes et à Maurin, 1.910 m. ; il en a été de même dans la vallée de l'Ubayette, à Saint-Ours, Malemort et Larche, 1.697 m., et dans le Queyras, à Saint-Véran, 2.040 m. Enfin, les dessins rupestres des environs du col de Tende (7.000 dessins entre 1.900 et 2.600 m.) nous indiquent un grand pèlerinage au *monte Bego*, remontant au commencement de l'âge du bronze. Ces dessins représentent en général des armes, des chars, des herses, des charrues, des bœufs attelés à des charrues et conduits par un laboureur.

Nous sommes donc en droit de dire qu'à l'âge du bronze et à plus forte raison du temps d'Annibal, les Alpes étaient habitées dans les mêmes conditions qu'aujourd'hui, et que des relations existaient entre les montagnards fixés sur chacun des deux versants.

Et, s'il en était autrement, où seraient passés les Gaulois

⁴ NAPOLÉON I^{er}, *Commentaires*.

qui en 400 ont envahi la Cisalpine et fondé les puissantes nations des Insubres, des Cénomans, des Boïens et des Sénons ? Et leurs frères qui si souvent sont venus de Gaule leur porter secours contre Rome, où ont-ils franchi les Alpes ?

Il y avait donc certainement bien avant Annibal des chemins muletiers dans les hautes vallées des Alpes, reliant les villages entre eux, les villages aux chalets, et faisant communiquer les vallées : les chemins muletiers de ces époques lointaines étaient, comme ceux du XVIII^e siècle, beaucoup mieux entretenus qu'aujourd'hui, parce qu'on était obligé de les suivre et qu'on n'avait pas la facilité de les tourner par les voies carrossables existant maintenant dans le fond de presque toutes les vallées.

Comme aujourd'hui, les chemins faisant communiquer les vallées principales étaient les mieux entretenus parce qu'ils étaient les plus fréquentés.

Dès qu'on avait quitté les hautes vallées, on trouvait des chemins de chars s'améliorant au fur et à mesure qu'on se rapprochait du Rhône. Les chemins de chars ont certainement existé dès la plus haute antiquité. Les Néolithiques ont érigé le menhir de Locmariaquer, qui avait 20 mèt. 50 de hauteur. Les blocs dont sont formés les dolmens ne proviennent pas tous des erratiques trouvés sur place ; quelquefois les carrières dont ils ont été extraits sont très éloignées. A la Pérotte (Charente), un bloc de 40.000 kilogr. a parcouru 30 kilomètres ; le cheminement du grès du dolmen de Moulins (Indre) a été évalué à 35 kilomètres^{*}. Les palafites néolithiques étaient séparées des rives des lacs par des ponts de 90 mètres de longueur sur 4 mètres de largeur ; à l'âge du bronze, ces ponts ont atteint 400 mètres de longueur sur 8 de largeur^{*}.

Comme moyens de transport, on se servait dans la haute montagne de mulets et de bêtes de somme, et partout ailleurs de ces chariots dont il est si souvent parlé dans le

* J. DÉCHELETTE, *Manuel d'Arch.*, 1908, I, p. 386.

* *Ibid.*, II, p. 112.

récit des migrations des Celtes. « C'étaient des charrettes assez semblables à celles de nos jours : un train de deux ou quatre roues, un plancher compact et assez peu élevé, et dans l'ensemble un fardier très solide¹. » A côté de ces véhicules de résistance, les Gaulois avaient « ceux de vitesse, destinés aux seuls voyageurs, les chars à bancs, *redæ*². »

Sur les voies fluviales, on voyait des barques grandes et petites, de gros bateaux massifs destinés aux messageries ; mais on y voyait aussi des pirogues taillées dans un seul tronc d'arbre, des radeaux et même des outres gonflées dont on s'aidait pour les traversées à la nage³.

IV. — Des obligations que la marche en montagne imposait à Annibal.

Dans les études sur la marche d'Annibal, on lit souvent des indications dans le genre de celles-ci : de Gap à Chorges, 17 kilom., 4 heures de marche ; de la Grave au Monétier par le Lautaret, 25 kilom., 8 heures de marche. Traiter ainsi la question de la marche, c'est en envisager seulement un côté : l'armée d'Annibal n'était pas le point matériel auquel on applique les forces en mécanique ; elle occupait sur la route une certaine longueur et demandait un certain temps pour son écoulement ; ce temps était relativement court sur un chemin de chars où la colonne pouvait marcher par quatre, il était au contraire très long sur un chemin muletier où on était obligé de marcher sur un rang.

Annibal n'échappait pas plus que les armées d'aujourd'hui aux nécessités de marche imposées par la montagne. Les chemins sont comme les conduites d'eau. Une conduite a beau avoir un mètre de diamètre, si sur son parcours on place une jauge d'un millimètre, elle ne débitera pas plus d'eau que si elle n'avait sur toute sa longueur qu'un milli-

¹ et ² C. JULLIAN, *Histoire de la Gaule*, 1908, II, p. 234.

³ *Ibid.*, p. 235.

mètre de diamètre. De même, si un chemin, quelle que soit sa largeur, est étranglé au passage d'un pont, d'un à-pic, d'un éboulis, où il ne peut laisser passer la colonne que sur un rang, cette colonne mettra pour s'écouler le même temps que si elle avait marché sur un rang pendant toute l'étape.

Pour déterminer le temps nécessaire à l'armée d'Annibal pour aller d'un point à un autre, il faut d'abord connaître son effectif.

POLYBE : « Annibal détacha de son armée 10.000 hommes de pied et 1.000 chevaux qu'il laissa à Hannon, avec les bagages de ceux qui devaient marcher avec lui... Son armée se trouvant alors déchargée de ses bagages et composée de 50.000 hommes de pied et de 9.000 chevaux, il lui fait prendre sa marche par les monts Pyrénées pour aller passer le Rhône. Cette armée n'était pas à la vérité extrêmement nombreuse, mais c'étaient de bons soldats, des troupes merveilleusement exercées par les guerres continues qu'elles avaient faites en Espagne. »

Il ne s'agit là que des bagages particuliers des hommes, mais il est évident qu'il y avait un convoi portant des armes, des vivres et le matériel de campement. Polybe, dans le récit du combat qui fut livré la veille de l'arrivée au col, donne des détails permettant de calculer approximativement le nombre des bêtes de somme qui suivaient l'armée. « Annibal, nous dit-il, fut obligé de se tenir pendant toute une nuit avec la moitié de son armée sur un rocher blanc pour veiller à la défense des chevaux et des bêtes de charge ; encore cette nuit suffit-elle à peine à les faire défilé. » C'était la nuit du 19 septembre, d'environ dix heures. Si les animaux marchaient à l'allure de quatre kilomètres à l'heure, chacun occupant sur le sentier une longueur de quatre mètres, il en a défilé 1.000 par heure, soit 10.000 pendant toute la nuit, et on peut admettre que dans ce nombre figuraient 4.000 bêtes de charge.

Il y avait 37 éléphants, d'après le récit de Polybe.

Calculons maintenant la longueur de l'armée sur un

chemin de chars où elle pouvait marcher par quatre, chaque file d'hommes occupant 1 m. 50, chaque file d'animaux 4 mètres.

50.000 hommes d'infanterie.....	19 kil.
9.000 cavaliers	9 »
4.000 bêtes de charge.....	4 »
Pour mémoire : 37 éléphants, 700 mètres.	

Soit au total..... 32 kil.

L'écoulement de l'armée demandait donc huit heures, à raison de quatre kilomètres à l'heure.

Par conséquent, en reprenant les exemples ci-dessus, pour l'étape de Gap à Chorges, la première file partant de Gap à 4 heures arriverait à 8 heures à Chorges, mais la dernière file ne partant de Gap qu'à 12 heures n'arriverait à Chorges qu'à 16 heures.

Quelle était la longueur de l'armée sur un rang dans un chemin muletier où elle aurait pu se développer complètement ?

50.000 fantassins à 1 mètre chacun.....	50 kil.
9.000 cavaliers à 4 mètres chacun.....	36 »
4.000 bêtes de charge à 4 mètres chacune..	16 »
Pour mémoire : 37 éléphants, 700 mètres.	

Au total..... 102 kil.

Soit vingt-cinq heures pour l'écoulement de l'armée.

Si l'armée avait marché d'un seul bloc pour aller de la Grave au Monétier par le Lautaret, 25 kilom., l'homme de tête partant le 20 septembre à quatre heures serait arrivé à midi au Monétier ; l'homme de queue ne serait parti que vingt-cinq heures après celui de tête, c'est-à-dire le 21 septembre à cinq heures et ne serait arrivé au Monétier que le 21 septembre à treize heures.

Ces chiffres sont évidemment bien inférieurs à la réalité, il faudrait y ajouter les distances qui séparaient les différents éléments et assuraient l'indépendance et la régularité

de leur marche; mais, tels quels, ils suffisent amplement à ma démonstration.

Leur simple énoncé nous montre donc les difficultés que présente le passage d'un col et nous ramène au récit de Polybe, conduisant Annibal le long d'une rivière et ne lui faisant franchir qu'un seul col, celui par lequel il entre en Italie; et encore Annibal évite-t-il une partie de ces difficultés en faisant camper son armée au col.

Dans ces conditions, Annibal avait le choix entre cinq routes :

- A. — Route du Rhône et du Grand Saint-Bernard ;
- B. — Route du Rhône, de l'Isère et du Petit Saint-Bernard ;
- C. — Route du Rhône, de l'Isère, de l'Arc et du mont Cenis ;
- D. — Route de la Durance et du mont Genève ;
- E. — Route de la Durance, de l'Ubaye, de l'Ubayette et du col de Larche.

Les distances données par Polybe nous feront connaître laquelle de ces routes suivit Annibal. Nous pouvons dire dès maintenant que les routes A et B, entrant dans la plaine du Pô à Ivree, à 62 kilomètres de Turin, et la route E, aboutissant à Coni, à 88 kilomètres de Turin, ne semblent pas répondre au récit de Polybe pour la raison suivante. D'après Polybe, Annibal s'avança vers le pays des Insubres, et, aussitôt descendu dans la plaine du Pô, après un repos de quelques jours, alla mettre le siège devant la ville principale (Turin) des Taurins qui étaient en guerre avec les Insubres. La grande distance séparant Ivree et Coni de Turin ne correspond pas à ces données. Au contraire, les routes C et D qui débouchent à Rivoli, en face de Turin, cadrent bien sous ce rapport avec le texte de Polybe.

V. — Des distances données par Polybe. Détermination de l'itinéraire d'Annibal.

Observations générales sur les distances de Polybe.

Polybe donne un certain nombre de distances en stades ; les voici exprimées en kilomètres, le stade valant 184^m97.

- I. — Des autels des Philènes aux colonnes d'Hercule, 16.000 stades, 2.960 kilom.
- II. — Des Pyrénées aux colonnes d'Hercule, 8.000 stades, 1.480 kil.
- III. — Des colonnes à Carthagène, 3.000 stades, 555 kil.
- IV. — De Carthagène à l'Ebre, 2.200 stades, 407 kil.
- V. — De l'Ebre à Ampurias, 1.600 stades, 296 kil.
- VI. — D'Ampurias au passage du Rhône, 1.600 stades, 296 kil.
- VII. — Du passage du Rhône au commencement des Alpes, 1.400 stades, 259 kil.
- VIII. — Du commencement des Alpes aux plaines du Pô, 1.200 stades, 222 kil.
- IX. — De Carthagène en Italie, 9.000 stades, 1.665 kil.
- X. — De l'île au commencement des Alpes, 800 stades 148 kil.

La distance II, des Pyrénées aux colonnes, doit être le total des distances III, IV et V augmenté de la distance d'Ampurias aux Pyrénées ; or, si à ce total : 6.800 stades, 1.258 kilom., on ajoute la distance d'Ampurias à Bellegarde : 224 stades, 41 kilom., on obtient 7.024 stades, 1.299 kilom. L'erreur commise par Polybe sur la distance II serait donc de 976 stades, 180 kilom., par comparaison avec les distances de détail III, IV et V qu'il donne lui-même.

La distance IX, de Carthagène en Italie, doit être le total des distances IV, V, VI, VII et VIII, c'est-à-dire 8.000 stades, 1.480 kilom., et non pas 9.000 stades,

1.665 kilom. L'erreur commise par Polybe serait de 1.000 stades, 185 kilom.

Il n'est pas admissible qu'il se soit ainsi trompé, les distances II et IX doivent être des interpolations, et nous ne nous en occuperons plus.

Si l'on compare le nombre des journées de marche effectives de l'armée donné par Polybe avec les distances VII et VIII, on voit que chaque journée correspond à 100 stades :

Du passage du Rhône au commencement des montagnes : 1.400 stades, 14 jours de marche ;

Du commencement des montagnes aux plaines du Pô : 1.200 stades, 12 jours de marche.

Cette coïncidence n'est pas fortuite, et il est évident que ces distances sont simplement des approximations déduites du nombre des journées de marche de l'armée. Si, du reste, on veut réfléchir sur la difficulté que Polybe a dû trouver à les mesurer, on ne leur donnera pas une importance plus grande que celle qu'il leur attribuait lui-même : il met partout *environ*. En ce qui concerne la distance de Carthagène au passage du Rhône seulement, il indique qu'elle venait d'être mesurée par les Romains, et marquée par espaces de huit stades, c'est-à-dire de mille en mille.

Quoi qu'il en soit, nous allons examiner ces différentes distances, et tâcher d'en déduire l'itinéraire d'Annibal.

Distance I. — *Des autels des Philènes aux colonnes d'Hercule.*

Les autels des Philènes étaient au fond de la Grande Syrte. La distance des autels aux colonnes mesurée sur la carte est de 3.000 kil. Elle est donc en concordance avec celle donnée par Polybe, 1.600 stades, 2.960 kil.

Distance III. — *Des colonnes d'Hercule à Carthagène.*

La distance des colonnes d'Hercule à Carthagène mesurée sur la carte est de 540 kil., en concordance avec Polybe qui donne 3.000 stades, 555 kil.

Distance IV. — *De Carthagène à l'Ebre.*

La distance de Carthagène à l'Ebre est de 452 kil. (de l'Ebre à Valence, 192 kil., de Valence à Carthagène, 260 kil.), la différence avec Polybe qui donne 2.200 stades, 407 kil. est de 243 stades, 45 kil.

Distance V. — *De l'Ebre à Ampurias.*

La distance de l'Ebre à Ampurias est de 309 kil. (d'Ampurias à Barcelone, 135 kil., de Barcelone à l'Ebre, 174 kil.). Elle coïncide avec celle donnée par Polybe, 1.600 stades, 296 kil.

Distance VI. — *D'Ampurias au passage du Rhône.*

La distance d'Ampurias au passage du Rhône se décompose ainsi :

Ampurias-Jonquières.	31 kil.	171 stades,
Jonquières-Bellegarde	9 »	53 »
Bellegarde-Perpignan, ...	35 »	189 »
Perpignan au Rhône-Beucaire, par Narbonne, Béziers, Ni- mes.	235 »	1.270 »

Total. 310 kil. 1.683 stades.

La distance donnée par Polybe, d'Ampurias au passage du Rhône 1.600 stades, 296 kil. nous amène sur le Rhône aux environs de Beaucaire; voyons si ce point de passage correspond bien aux autres indications de Polybe.

Détermination du point où Annibal a passé le Rhône.
— POLYBE : « Annibal, arrivé à environ quatre journées de l'embouchure du Rhône, entreprit de le passer, parce

que ce fleuve n'avait là que la simple largeur de son lit. Pour cela, il commença par se concilier l'amitié de tous ceux qui habitaient sur les bords et acheta d'eux tous leurs canots et chaloupes, dont ils ont grand nombre à cause de leur commerce par mer. »

Beucaire marquait le point ordinaire de passage des caravanes se rendant d'Espagne en Italie; après avoir passé le Rhône, on était au point de croisement de la route du littoral, de la route du mont Genève par la Durance, et de la route qui longeait le Rhône. Là se trouvait tout le matériel employé pour le passage du fleuve; de plus, le voisinage de la Méditerranée explique le commerce par mer dont parle Polybe, ce qui semble difficile pour les localités situées en amont.

C'est au passage du Rhône qu'Annibal avait rendez-vous avec Magile, l'envoyé des Boïens, ce point de rencontre devait donc être un lieu connu et bien déterminé¹⁰.

POLYBE : « Trois jours après la levée du camp des Carthaginois, le consul romain arriva à l'endroit du fleuve par où les ennemis l'avaient passé. Sa surprise fut d'autant plus grande, qu'il s'était persuadé que jamais ils n'auraient la hardiesse de prendre cette route pour aller en Italie. » Pour que cette surprise du consul pût se manifester en arrivant au camp d'Annibal, il fallait que ce camp fût à la jonction de la route du Rhône et de celle de la Durance; si le camp avait été en amont, le consul aurait témoigné sa surprise en arrivant à la route de la Durance, car en cet endroit il se serait aperçu qu'Annibal ne l'avait pas suivie.

Enfin, c'est immédiatement après le passage que Polybe fait la description du Rhône: le passage a donc eu lieu au point où Annibal arrivait au Rhône. Si, avant de passer le fleuve, Annibal en avait remonté la rive droite pendant un certain temps, Polybe aurait mis sa description au moment où Annibal commençait à longer le Rhône et par conséquent avant le passage¹¹.

¹⁰ C. JULLIAN, *Hist. de la Gaule*, I, p. 464, note 4, 7°.

¹¹ *Ibid.*, note 4, 9° et 10°.

Polybe place le passage à environ quatre journées de marche de l'embouchure du Rhône; la distance de Fos à Tarascon n'étant que de 54 kil., certains auteurs ont trouvé que c'était peu pour quatre marches. Polybe s'est basé sur la marche de Scipion qui, parti de Fos la veille du jour où Annibal décampa, est arrivé au camp des Carthaginois trois jours après leur départ; mais, si le consul est parti le premier jour au soir, hypothèse probable, puisque pendant cette journée eut lieu le combat de cavalerie et la reconnaissance du camp d'Annibal par les Romains, il a dû arriver le quatrième jour au matin, n'ayant fait que trois étapes; elles sont de 18 kil., ce qui paraît très rationnel, car il faut tenir compte des difficultés qu'il dut éprouver à traverser la Crau, le *Campus lapideus*. Napoléon, dans la note que nous avons déjà citée, dit que Scipion a marché pendant trois jours.

Toutes ces raisons nous déterminent à fixer à Beaucaire le point où Annibal passa le Rhône.

Distance VII. — *Du passage du Rhône au commencement des Alpes.* — Distance VIII. — *Du commencement des Alpes aux plaines du Pô.*

Si l'on ajoute les distances VII et VIII, on obtient la distance du passage du Rhône aux plaines du Pô, 2.600 stades, 481 kil. La comparaison de ce nombre, 481 kil., avec les longueurs des cinq routes dont nous avons parlé plus haut nous permettra de déterminer la route suivie par Annibal¹².

¹² Ces distances sont mesurées sur les routes actuelles; comme il s'agit de leurs différences, il n'y a pas intérêt à rechercher ce qu'elles pouvaient être du temps d'Annibal; Polybe ne connaissait certainement par la longueur exacte de la route qu'il décrit.

Route A

Tarascon.	
Lyon.	252 k.
Genève.	203
Saint-Maurice.	83
<i>Grand Saint-Bernard</i>	63
Aoste.	26
Ivrée.	67
	694 k.

Route B

Tarascon.	
Valence.	146 k.
Grenoble.	100
Montmélian.	48
<i>Petit Saint-Bernard</i>	124
Aoste.	57
Ivrée.	67
	542 k.

Route C

Tarascon.	
Valence.	146 k.
Grenoble.	100
Montmélian.	48
Modane.	85
<i>Mont Cenis.</i>	
Suse.	60
Rivoli.	41
	480 k.

Route D

Tarascon.	
Orgon.	35 k.
Pertuis.	42
Sisteron.	85
Prunières.	68
<i>Mont Genève.</i>	71
Oulx.	18
Suse.	24
Rivoli.	41

384 k.

Route E

Tarascon.	
Orgon.	35 k.
Pertuis.	42
Sisteron.	85
Prunières.	68
Barcelonnette.	41
<i>Col de Larche.</i>	
Coni.	100

371 k.

La route A est à rejeter pour deux raisons : elle a 694 kil. au lieu des 481 de Polybe, et elle entre dans la plaine du Pô à Ivree, à 62 kil. de Turin qui était le premier objectif d'Annibal.

Il en est de même de la route B, qui a 542 kil. et débouche aussi à Ivree.

Annibal ne s'engagea pas sur la route D de la Durance et du mont Genève, puisque cette route n'a que 384 kil. au lieu des 481 de Polybe.

Il l'aurait évitée, prétendent certains auteurs, afin de s'éloigner de Scipion et de ses légions. Or, l'armée carthaginoise était certainement assez forte pour ne rien craindre des Romains. Napoléon, dans sa note, s'exprime ainsi : « Scipion se mit en marche, arriva en trois jours au camp des Carthaginois, mais ils n'y étaient plus depuis trois jours. Ils étaient en opération, remontant le fleuve. Il lui restait le parti : ou de les suivre, il n'eût point tardé à atteindre leur arrière-garde, mais il s'en garda bien ; Annibal se fût retourné et l'eût battu ; ou de remonter la vallée de la Durance... »

Il est probable que si Annibal ne prit pas la vallée de la Durance et monta vers le nord, le long du Rhône, c'est « parce qu'il voulait montrer sa force et répandre le nom de Carthage au pied de toutes les Alpes, dans la grande voie populeuse de la tranchée rhodanienne, pour préparer ces peuples à une alliance ou à une domination ultérieure ». »

En tout cas, une fois engagé sur une autre route, il ne revint sûrement pas dans la vallée de la Durance, à cause des difficultés de marche provenant du passage du col, et parce qu'il se serait retrouvé en face des mêmes motifs, quels qu'ils soient, qui l'avaient empêché de prendre cette vallée après la traversée du Rhône.

On a dit que Polybe, sous le nom de Rhône, avait voulu désigner la Durance. POLYBE : « Le Rhône a ses sources au-dessus du golfe Adriatique. » Il allonge le Rhône de

¹³ C. JULLIAN. *Histoire de la Gaule*, 1, p. 473.

60 lieues vers l'Est, mais il ne le confond certainement pas avec la Durance.

Annibal ne suivit pas la route E, du col de Larche, parce que cette route conduit à Coni, à 88 kil. de Turin, et qu'elle n'a que 371 kil. au lieu des 481 de Polybe.

Il ne nous reste donc que la route C, Rhône, Isère, Arc, mont Cenis, Suse et Rivoli; elle a 480 kil., distance fixée par Polybe, et débouche dans la plaine du Pô à Rivoli, en face de Turin, ville principale des Taurins et premier objectif d'Annibal.

Distance X. — *De l'Ile au commencement des Alpes.*

L'Ile était la région au confluent du Rhône et de l'Isère, entre ces deux cours d'eau. Appliquons à la route C la distance X de Polybe, 800 stades, 148 kil., de l'Ile au commencement des montagnes; les 148 kil. comptés depuis Valence nous conduisent à Montmélian, en face de l'entrée de la Maurienne qui est bien, en effet, le commencement des Alpes.

Cette distance de 148 kil., de Valence à Montmélian, a été parcourue en dix jours, à raison de 14 kil. 8 par jour.

Du passage du Rhône à l'Ile. — Annibal a mis quatre jours pour aller du passage du Rhône à l'Ile. La distance se déduit des distances VII, du passage du Rhône au commencement des Alpes, et X, de l'Ile au commencement des Alpes; elle en est la différence et comprend 600 stades, 111 kil. Or, de Tarascon à Valence, il y a 800 stades, 146 kil. Cet écart s'explique ainsi : Polybe a compté ses distances en se basant sur une journée moyenne de marche de 100 stades; mais Annibal est bien en avance sur cette évaluation dans la plaine du Rhône, où il a marché vite sur de bons chemins et fait 36 kil. 5 par jour; la majoration de 50 stades par jour que Polybe a fixée, puisqu'il met 600 stades pour ces quatre jours, n'est pas suffisante: Annibal a parcouru 800 stades pendant les quatre jours et la diffé-

rence avec la mesure de Polybe est de 200 stades. On les retrouve dans la distance VIII, parcours sur lequel Annibal n'a pas couvert chaque jour les 100 stades de Polybe. Celui-ci indique comme distance du commencement des Alpes aux plaines du Pô, 1.200 stades; or, pendant ces douze journées, Annibal n'a fait que 1.000 stades (186 kil. de Montmélian à Rivoli), soit 83 stades, 3 (15 kil. 5) par jour. En résumé, la distance VII est trop faible de 200 stades qui, sur la distance totale du passage du Rhône aux plaines du Pô, 2.600 stades, 26 jours de marche, sont compensés par les 200 stades en trop de la distance VIII.

Itinéraire d'Annibal. — D'après les données précédentes, l'itinéraire d'Annibal s'établit comme suit. Je prends pour date du passage du Rhône le 25 août, date proposée par M. Camille Jullian¹⁴.

25 Août	Passage du Rhône.		
26 »	Passage des éléphants. Combat avec les Romains. Arrivée des Boïens.		
27 »	Mise en marche en remontant le Rhône.	Quatre étapes de Tarascon à Valence (146 kil.)	POLYBE
30 »	Arrivée à l'Île.	36 kil. 5 par jour	Quatorze jours de marche du Rhône à l'entrée des montagnes, 1400 stades
2 Sept.	Départ. Marche en remontant l'Isère.	Dix étapes de Valence à Montmélian (148 kil.)	(Cette distance est trop faible de 200 stades).
11 »	Arrivée à Montmélian.	14 kil. 8 par jour	
12 »	Entrée dans la Maurienne.		Quinze jours dont douze de marche, de l'entrée des montagnes aux plaines du Pô.
14 »	Combat à hauteur d'Aiguebelle.	Douze étapes de Montmélian à Rivoli (186 kil.)	1200 stades
19 »	Combat à l'Esseillon.	15 kil. 5 par jour	(Cette distance est trop forte de 200 stades)
20 »	Arrivée au mont Cenis.		
23 »	Départ du mont Cenis.		
26 »	Arrivée à Rivoli.	Total: 480 kil.	Total: 2600 stades 481 kil.

¹⁴ *Histoire de la Gaule*, I, p. 470.

Les récits de Polybe et de Tite-Live ne permettent pas de fixer d'une façon certaine les gîtes d'étape successifs de l'armée, mais les descriptions du terrain et les détails donnés suffisent amplement à déterminer les emplacements des combats et des épisodes principaux.

Le premier combat à l'entrée de la Maurienne fut livré à hauteur du défilé d'Aiguebelle, et la ville prise est Argentine.

C'est à Saint-Michel qu'Annibal reçut les habitants de la Haute Maurienne, qui venaient au-devant de lui « portant des rameaux verts et des couronnes » ; ils l'accompagnèrent pendant deux jours, et « fondirent sur l'armée carthaginoise au moment où elle entra dans un vallon qui de tous côtés était fermé par des rochers inaccessibles..., vallon qui eût pu être le tombeau de toute l'armée... les barbares avançant sur les hauteurs à mesure que les Carthaginois avançaient dans le bas, et de là faisant rouler ou lançant d'énormes pierres... Annibal fut obligé de se tenir pendant toute la nuit sur un rocher blanc pour veiller à la défense des chevaux... »

Le défilé de l'Esseillon, avec la roche de gypse du plus beau blanc de Villarodin, s'applique d'une façon incomparable au texte de Polybe.

Il m'a semblé intéressant de chercher à déterminer les effectifs que les Ligures ont pu opposer à Annibal dans ce deuxième combat de la Maurienne. Si, comme on l'admet généralement, la Gaule à cette époque était peuplée dans les mêmes conditions qu'aujourd'hui¹⁴, le nombre des *Medulli* habitant depuis Saint-Michel, où ils se sont présentés à Annibal, jusqu'au mont Cenis était de 15.000, soit 2.000 combattants. En y ajoutant un millier d'hommes pour les contingents que les *Centrones* de la Tarentaise, les *Uceni* de l'Oisans et les *Brigiani* du Briançonnais ont pu envoyer par les cols qui les séparaient de la Maurienne, on arrive tout au plus à un effectif de 3.000 hommes. Pour l'armée d'Annibal, ces combats n'ont donc été que des

¹⁴ C. JULIAN, *op. cit.*, II, p. 6.

escarmouches, ce qui s'accorde bien, du reste, avec le caractère des Ligures, brigands et pillards dans la montagne et pirates sur les côtes de la Méditerranée.

Le mont Cenis est de tous les cols des Alpes celui qui offre le plus bel emplacement pour le camp de l'armée carthaginoise, un lac et un plateau de cinq kilomètres de longueur sur un de largeur ¹⁶.

A la descente du mont Cenis, le sentier passait par Saint-Nicolas, Ferrera et Novalèse, le long de la Cenise.

ALBANIS-BEAUMONT : « En sortant de la plaine du mont Cenis, on commence presque aussitôt à descendre par un chemin coupé en zigzag dans les flancs de la montagne... La plaine Saint-Nicolas est couverte d'une belle verdure et entourée de rochers abrupts, dont les sommets se perdent dans les nues... Après cette plaine, l'on passe sous une longue voûte que le gouvernement sarde avait fait construire afin de prévenir les accidents autrefois si nombreux sur ce passage, occasionnés par les avalanches toujours si dangereuses et si fatales aux voyageurs lors de la fonte des neiges. Ici, les avalanches sont si considérables qu'en plusieurs occasions elles ont enlevé sept à huit mulets à la fois avec leurs conducteurs, qu'elles ont ensuite ensevelis dans le précipice affreux où coulent les eaux de la Cenise, et d'où leurs cadavres n'ont été retirés qu'après l'entière fonte des neiges : car ces amas de neiges sont si considérables qu'ils ressemblent à des montagnes de glace ¹⁷. »

C'est dans la plaine Saint-Nicolas qu'Annibal fut obligé de camper « à l'entrée du chemin dégradé, après avoir fait enlever la neige qui couvrait la place. » Le lendemain, « toute l'armée s'étant mise à l'ouvrage pour reconstruire le chemin le long du précipice, on parvint, à force de bras, à pratiquer un chemin assez bon pour les chevaux et les

¹⁶ Les objections sont les suivantes : le camp n'est pas au col, les pâturages ne s'accordent pas avec le terrain dénudé de Polybe, le panorama des plaines du Pô ne se voit pas du camp. Quel que soit le col choisi, il y aura toujours des objections ; des fouilles archéologiques heureuses détermineraient seules l'emplacement du camp.

¹⁷ ALBANIS-BEAUMONT, *Description des Alpes*, II, p. 632.

bêtes de charge. Annibal les fit passer d'abord, et, dressant de nouveau son camp dans les endroits où la neige n'était pas encore tombée, il les envoya aussitôt dans les pâturages. » Ce détachement campa le second jour dans les environs de Suse. « Il fit aussi travailler les Numides, par bandes, à affermir le chemin pour que les éléphants pussent y passer... Annibal descendit enfin lui-même avec le gros de l'armée, et ayant achevé le troisième jour seulement le passage des précipices... Enfin, ayant achevé sa marche depuis Carthagène en cinq mois et le passage des Alpes en quinze jours, Annibal s'avança vers les plaines du Pô et le pays des Insubres. » Le troisième jour, toute l'armée fut réunie, et le quatrième jour Annibal était à Rivoli.



PHÉNOMÈNES PLÉISTOCÈNES

DU

Sud-Est de la France

PAR DAVID MARTIN

(suite)

CHAPITRE XVIII

PROFONDES MODIFICATIONS PRODUITES

SUR LE FRONT DU DELTA

pendant la phase maxima du glacier du Var

GLACIER DE LA ROYA

Les dépôts glaciaires que nous venons de signaler¹, comme à vol d'oiseau, dans le bassin du Var, ne représentent guère, dans la région inférieure, qu'un glacier d'une puissance de 300 m. à Entrevaux, et se réduisant à environ 200 m. au confluent de la Vésubie.

Cette puissance ne nous parut pas être en corrélation avec la haute altitude de dépôts morainiques absolument typiques que nous avons observés à Guillaumes, à Saint-Sauveur et à Roquebillière dans les vallées de tête de ce fleuve, et qui fixaient pour leurs glaciers une épaisseur de 800 à 900 mètres.

Divers indices recueillis dans ces vallées, et surtout à Daluis, nous firent entrevoir que la faible altitude des moraines situées à l'aval était due à l'excessive déclivité des

¹ Bull. Soc. d'Et. H.-Alpes, 1916, pp. 192 et suiv.

flancs des vallées qui ne permettait pas aux glaciers l'édifications de dépôts.

Seuls, les hauts plateaux des régions d'Entrevaux et de Levens semblaient offrir des conditions favorables à la formation et à la conservation des moraines. Mais ce qui, sur la carte topographique, nous avait paru être des plateaux au nord d'Entrevaux, ne présentait que des pentes de 45° tout à fait impropres à faciliter l'édification de moraines.

En revanche, ces conditions se trouvaient parfaitement remplies dans la région de Levens. Mais les importantes modifications survenues sur les divers dépôts du delta sont tellement subordonnées à la présence d'un glacier qu'il nous paraît indispensable, pour la compréhension des faits, de donner tout d'abord un rapide aperçu de la topographie et de la constitution géologique du plateau de l'ancien delta du Var.

La partie du delta qui nous intéresse, surtout ici, est située sur la rive gauche et présente une superficie d'environ 100 kilomètres carrés. Elle a pour limites naturelles : au N. et au N.-O., la petite chaîne des collines de Levens, Arpasse, Castelveccchio, qui la défendent contre la Vésubie et le Var ; à l'O., le profond lit du Var ; au S., la mer et Nice ; à l'E., les basses collines du mont Chauve, du Cima et de Saint-Bernard.

Par sa position élevée et isolée, ce plateau, de 200 à 400 mètres d'altitude, se trouve à l'abri des érosions de tout torrent tant soit peu important.

Constitution géologique. — Le plateau de Levens est constitué surtout par des alluvions caillouteuses que les géologues ont attribuées en bloc au pliocène supérieur, comme l'avaient fait les anciens géologues pour les vieilles alluvions de la Durance et des Craux d'Arles et du Languedoc.

L'éminent professeur de la Faculté de Lyon, M. Depéret, en édifant la feuille géologique de Forcalquier, distinguait, avec raison, deux niveaux de cailloutis dans le bas Rhône et la Durance : les *alluvions pontiques* des vieilles Craux et du plateau de Valensole, et les *alluvions pliocènes*

qui longent les rives de la Durance et forment la bordure orientale de la Crau d'Arles.

Il est fâcheux que ce savant géologue n'ait pas séparé du pontique les cailloutis à galets impressionnés, et disposés en assises inclinées, avec failles et miroirs, qui appartiennent à un niveau bien antérieur, puisqu'ils ont pris part au soulèvement alpin post-aquitainien.

De pareilles distinctions n'ont pas encore été établies sur le Var inférieur : aussi la carte géologique de France, feuille de Nice, éditée en 1902, ainsi que les géologues actuels, attribuent-ils au pliocène supérieur le delta du Var, et même la haute nappe de conglomérats à galets impressionnés, à assises inclinées sous tous les angles jusqu'à la verticale, à failles avec surfaces émaillées, polies et striées, qui certainement appartiennent au miocène inférieur. Ces conglomérats débutent au niveau de la route d'Aspremont, à Miégeon, à l'alt. de 460 m., donc à 100 m. environ au-dessus des conglomérats du delta, et s'élèvent à l'Est sur la haute croupe qui relie le mont Chauve au Cima.

Nous aurons donc occasion de proposer quelques modifications au classement des divers niveaux qui constituent le delta du Var.

Relevé des divers niveaux géologiques qui forment le delta du Var

Les cailloutis de l'ancien delta avaient été déposés en assises inclinées sous les eaux de la mer à un moment où celle-ci avait un niveau plus élevé d'environ 400 mètres. Après le retrait de la mer vers ses limites actuelles, le Var se creusa une nouvelle et profonde vallée à travers ses propres dépôts et détermina ainsi, sur sa rive gauche, la formation d'une falaise de plus de 350 m. de hauteur, qui a mis à jour, entre Saint-Martin et la mer, soit sur 19 kilom., les dépôts suivants :

1° *Argiles marines de Saint-Martin.* — A partir de Saint-Martin (alt. 110 m.), au défaut de l'escarpement calcaire de la Roquette, la falaise des conglomérats du delta (alt. 386 m.) présentait à sa base, sur une longueur de 1.500 m., un énorme talus d'éboulis sur lequel s'était plaqué un revêtement de gros cailloutis généralement anguleux et de parfaite conservation, d'origine glaciaire et qui a été décrit dans le chapitre précédent.

Depuis les dernières années du XIX^e siècle, une usine à céramique a déblayé ce talus et mis à jour sur une longueur de 500 m. environ un dépôt considérable d'argile marine grisâtre, très homogène et très compacte, d'une puissance de 80 à 100 mètres, et qui supporte la tête des conglomérats du delta.

Une étroite et profonde ravine établie entre le rocher de la Roquette et le poudingue du delta avait révélé l'existence de ce niveau d'argile marine que la carte géologique détermine par la légende P' (argile plaisancienne).

Cette nappe d'argile se prolonge peu à l'aval, car vers 1.500 m. de Saint-Martin le talus d'éboulis et le placage glaciaire, ayant été balayés par les érosions du Var, laissent voir le conglomérat du delta formant toute la falaise jusque vers Saint-Isidore. Mais la nappe d'argile marine paraît se continuer sous le delta, puisqu'elle reparait à l'Est de Saint-Martin sur les berges profondes du Parayre et du Saint-Blaise.

2° *Conglomérats du delta.* — Les conglomérats du delta surmontent donc les argiles marines jusqu'à l'altitude de 386 m., et, à moins de 2 km. à l'aval de Saint-Martin, leur masse descend jusqu'au niveau du Var et forme toute la falaise jusque vers Saint-Isidore.

Sur ce parcours de 14 km., ces cailloutis présentent une remarquable constance de caractères. Ce sont des graviers très homogènes dont les lits, très réguliers, sont marqués par des galets plus volumineux en traînées, et qui montrent, même de loin, l'inclinaison au S.-E. des assises sous un angle de 20 à 25°.

En tête du delta, ce sont de gros cailloutis, en majorité bien roulés, de 15 à 20 centimètres, mais avec de très nombreux galets de 25 à 35, très rarement 40 ou au-dessus. Les calcaires sont très nombreux, mais de petite taille ; les gros galets sont des quartzites permo-triasiques, des grès du flysch ou des micaschistes.

Tous ces éléments sont profondément et uniformément altérés : les calcaires ont souvent la surface scoriacée et comme chagrinée ; les grès quartzeux sont fendillés, craquelés, se brisent aisément sous le marteau ; les micaschistes ont leur feldspath kaolinisé, et leur mica couleur de rouille et souvent en poussière.

La masse de ces cailloutis est très lavée, et les interstices des galets sont sans limon, sans sable. Aussi, ils sont si perméables que, lorsque leur surface n'est revêtue ni de lehm, ni de terreau, elle est absolument dénudée et dépourvue de toute végétation.

A mesure que l'on descend vers le Sud, le volume des galets diminue d'une manière progressive très sensible, à ce point que vers Saint-Sauveur la majorité des galets ne dépasse pas la taille d'une noix.

Cette constance dans les divers caractères des conglomérats du delta rendra les plus grands services pour débrouiller les étranges modifications qu'a subies toute la masse du front du delta.

3° *Argiles marines de la gare de Saint-Isidore.* — A 14 km. à l'aval de Saint-Martin, la falaise du delta se trouve interrompue sur 200 m. environ par le débouché du ravin de Saint-Isidore, qui prend son origine à la Gines-tière, sous la côte 297 m. de la surface du delta ; il débute là brusquement par un entonnoir s'ouvrant au Sud par un cañon de 2 km., puis se coude à l'Ouest pour déboucher sur le thalweg du Var, à l'alt. de 40 m., après un parcours total de 3 km. Le ravin de Saint-Isidore présente donc l'énorme pente de 8 m. 56 o/o en moyenne, et cependant il n'est plus depuis longtemps qu'une des nombreuses rivières mortes que présente le delta.

La partie du haut plateau du delta isolée entre ce ravin et le Var est un promontoire dont les talus de 45° sont uniquement constituées par des graviers, éboulis des conglomérats escarpés. A partir de Lingostière (alt. 36 m.), la voie ferrée du Sud de France commence à s'élever à flanc de côteau pour atteindre la gare de Saint-Isidore (alt. 58 m.) et le débouché de son vallon, puis se diriger sur Nice par tranchées et tunnels à travers le delta.

Mais l'établissement de la voie et de l'emplacement de la gare, sur une pente aussi déclive et à 18 m. au-dessus de sa base, nécessita de gros travaux de déblaiement qui mirent à découvert une nappe d'argile marine d'une puissance de 50 mètres, absolument ignorée jusqu'à ce moment, parce qu'elle se trouvait totalement dissimulée par une nappe de graviers descendus en éboulis de la haute falaise du promontoire.

Ce gisement d'argile marine repose manifestement sur les conglomérats mêmes du delta, qui se trouvent ainsi brusquement réduits à une dizaine de mètres de puissance, mais bien caractérisés par la nature, le petit volume, l'état d'altération des éléments et par l'orientation des assises régulièrement inclinées de 25° au S.-E.

La carte géologique de France (f° de Nice) ne fait pas mention de ce niveau intéressant d'argile marine; de Lingostière vers la mer, elle figure des trainées assez continues d'alluvions quaternaires (a') qui reposent sur quelques affleurements très réduits des conglomérats mêmes du delta.

En réalité, ces conglomérats se poursuivent d'une façon bien continue et évidente sur 3 à 4 km. à l'aval de Saint-Isidore.

Age des conglomérats du delta du Var et des argiles marines de Saint-Isidore et de Saint-Martin. — Les argiles bleues marines de la gare de Saint-Isidore reposant manifestement sur les conglomérats *in situ* du delta lui sont certainement postérieures. Or, ces argiles bleues, limonneuses et un peu charbonneuses, contenant des *voluta*, des

fuscus, des *dentalium* et surtout l'*arca diluvii*, appartiennent donc au plaisancien que caractérisent ces fossiles.

Les conglomérats de l'ancien delta qui servent de substratum à ces argiles leur sont donc antérieurs et appartiennent, non au pliocène, mais au miocène supérieur ou *pontien*. C'est d'ailleurs ce que nous avons déjà entrevu¹ pour l'âge du delta ancien du Var en comparant la composition et l'état de profonde altération de ses éléments avec ceux du pontien de la vallée de la Durance et des Craux du bas Rhône.

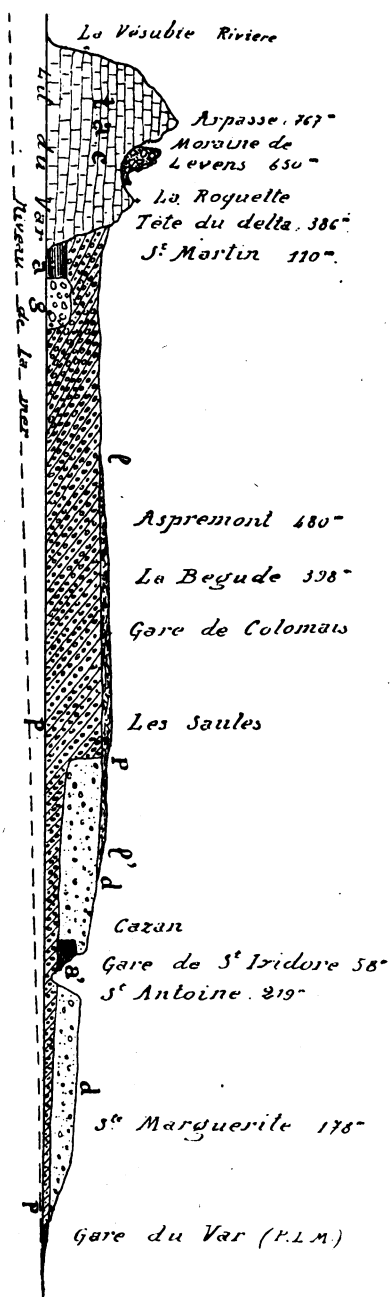
Pour les mêmes raisons, les argiles marines de Saint-Martin sur lesquelles repose la tête du delta doivent être descendues dans le miocène où elles représentent très vraisemblablement le niveau des argiles *tortonniennes*.

Cette attribution au plaisancien que nous faisons des argiles de la gare de Saint-Isidore se trouve d'ailleurs corroborée par les travaux de MM. Depéret et Caziot² qui considèrent comme appartenant à cet âge les argiles marines des profondes ravines de la Madeleine, de la Mantega, du Saint-Barthélemy, situées sur la direction Nice-Saint-Isidore. Or, nous avons constaté que les argiles de Saint-Isidore et de la Madeleine sont jalonnées par des témoins intermédiaires de ces mêmes argiles, qui affleurent au même niveau en des points très rapprochés sur les flancs des ravines situées entre Saint-Isidore et la Madeleine distants d'un kilomètre.

Faits connexes à la formation de ces argiles plaisanciennes. — Les divers gisements d'argiles plaisanciennes que les profondes ravines ou les travaux publics ont mis à jour sous les conglomérats du delta entre Nice et Saint-Isidore paraissent avoir leur base vers 40 ou 50 mètres d'altitude et reposent, d'après les données relevées à Saint-Isidore, sur un socle constitué par les conglomérats pon-

¹ David MARTIN dans le *Bull. de la Carte géol. de France*, 1910, p. 12 du tiré à part.

² *Bull. de la Soc. géol. de France*, 1903, p. 321.



tiques du delta. Ces constatations montrent donc que le front du delta a subi une ablation générale jusqu'au niveau altimétrique d'environ 40 mètres.

Mais nous n'avons pu préciser la limite nord de cette ablation, soit par suite de l'insuffisance de nos explorations, soit aussi par suite de l'absence de coupures naturelles assez profondes pour rendre visibles les parties intérieures du delta. D'ailleurs, il est peu probable que cette limite fût définie par une ligne droite; car les vagues marines qui ont érodé le front du delta arrivaient du large, et, en pénétrant dans le golfe de Nice, se précipitaient sur le front, et, le sapant à la base, festonnaient son escarpement de promontoires séparés par des calanques profondes..

La violence des vagues fit place à la période de tranquillité pendant laquelle la mer édifia les argiles plaisanciennes, tant à la base des falaises que dans les calanques, comme aussi dans les longs fjords qu'elle projetait dans le Var, le Paillon et dans les autres rivières du littoral. De nombreux éboulis de galets durent alors s'accumuler à la base des escarpements et s'interstratifier, après avoir été plus ou moins disséminés par les vagues de la mer, dans les assises d'argiles plaisanciennes.

Il est à remarquer aussi que ces trainées ou assises d'éboulis devaient, presque toujours, avoir une inclinaison en rapport avec l'orientation des falaises. On a, en effet, cette vive impression quand on suit les hautes tranchées de la voie ferrée du Sud, ou les parois escarpées des ravines profondes, et qu'on voit les assises de galets interstratifiées dans les argiles s'incliner tantôt à l'Est, tantôt à l'Ouest, tantôt dans d'autres directions.

Faute de coupe naturelle ou artificielle assez complète, nous n'avons pu savoir quelle fut la puissance totale de ces argiles marines, ni des sables astiens qui devaient les surmonter.

4° *Pliocène caillouteux*. — N'ayant pu découvrir aucun gisement correspondant sûrement au pliocène caillouteux

pendant nos campagnes de 1909 à 1911, nous avons attribué cette absence à l'étroitesse des vallées qui avait sans doute permis aux érosions du Var d'en balayer toutes les traces. Nous avons toutefois observé à chacun de nos passages un conglomérats de couleur claire et à gros éléments, qui formait un simple placage sur les parois de l'escarpement du delta entre Saint-Sauveur et Saint-Isidore, et qui se prolongeait jusque près de la mer en reposant sur un affleurement bien caractérisé du delta ancien.

Par suite de leur position et aussi d'un examen trop superficiel, nous attribuâmes ces conglomérats au pliocène supérieur. Mais des recherches postérieures nous ont démontré que leur âge est plus récent, et qu'ils appartiennent au quaternaire.

En 1911, nous découvrîmes à 200 m. au Nord de la gare du Var, vers la limite du dernier talus du delta et de la plaine littorale, un poudingue mis à jour à l'angle N.-E. d'une grande serre de jardinier. Ce conglomérat de 2 m. 50 d'épaisseur était formé aux trois quarts de gros galets ovoïdes d'un grain blanc qui s'égrenaient aisément en cristaux sous le marteau.

Cette énorme proportion de galets granitiques et leur état uniforme de décomposition nous rappelaient vivement les caractères du pliocène supérieur de la Durance : aussi nous n'hésitâmes pas à attribuer pareil âge à ces conglomérats de la gare du Var¹.

5° *Matériaux qui ont reconstitué le front du delta.* — Le delta du Var présente, du Nord au Sud, trois régions bien différentes par leur composition :

1° Ses conglomérats débutent à La Roquette, à l'altitude de 386 m., où ils reposent sur un important lambeau d'argiles marines très probablement tortoniennes et s'étendent jusque vers Saint-Sauveur à 10 km., en conservant toutes leurs particularités caractéristiques.

2° Vers Castagnières commencent à se montrer, sur les

¹ Bull. cart. 1911.

croupes des ravines, des nappes de limons bruns ou gris à gros galets très épars, sous lesquelles disparaissent les conglomérats du delta qui se trouvent réduits, de Lingostière à la mer, à un socle de base n'ayant plus que quelques mètres de puissance.

3° A 14 km. à l'aval de La Roquette, le cañon du val de Saint-Isidore creusé à 180 m. de profondeur dans la direction de l'Ouest à l'Est montre, sur ses parois verticales, deux dépôts très différents entre eux d'origine et de composition, et tout à fait différents aussi des conglomérats du delta.

Rive droite du val Saint-Isidore. — Au débouché du vallon sur le Var apparaissent les 4 ou 5 m. de conglomérats deltoïdes qui portent les 50 à 60 m. d'argiles marines plaisanciennes couronnées par les éboulis du promontoire de Cazan.

En remontant le vallon, on remarque que l'escarpement nord, rafraîchi sur une grande hauteur par la tranchée du chemin de fer du Sud, est formé d'assises sensiblement horizontales d'argiles grisâtres alternant avec des assises d'épaisseur variable de galets altérés dont les plus gros dépassent de peu la grosseur du poing. Une composition assez semblable s'observe tout le long de la voie ferrée en allant sur Nice, mais, sur ce parcours, on voit les assises de galets s'incliner soit à l'Est, soit à l'Ouest, ce qui donne l'impression d'éboulis qui seraient tombés du haut de falaises diversement orientées, et qui auraient été noyés dans des argiles marines après avoir été plus ou moins disséminés par les vagues de la mer.

Rive gauche du même val. — La rive gauche, beaucoup plus excavée par de puissantes eaux descendues du Nord par le cañon du val, est constituée, sur près de 150 m. de hauteur, par un conglomérat homogène de gros galets de 20, 40, et plus de 60 centimètres d'axe. Ces galets roulés, souvent de forme irrégulière, subarrondie ou même subanguleuse, sont surtout des quartzites, des grès grossiers

permo-triasiques, des grès du flysch, des granits variés le plus souvent sans altération appréciable.

La plus grande épaisseur de ce dépôt se trouve sous le lieu dit de la carte « Saint-Antoine » (alt. 219 m.). Cette énorme masse, peut être à stratification confuse par suite du gros volume et de l'homogénéité des éléments, diminue de puissance à l'Ouest en supportant des assises variées qui s'inclinent sur le Var, et que l'on peut aisément étudier en montant de Saint-Isidore à Saint-Antoine, soit par le vieux chemin, soit par la route nouvelle.

Coupe géol. de Saint-Isidore (alt. 40 m.) à Saint-Antoine (alt. 219 m.). — a. Au débouché du vallon, la base du talus présente sur 4 ou 5 m. les conglomérats bien caractérisés du delta, qui se prolongent sur 3 km. vers le Sud en bordure sur la route de Sainte-Marguerite.

b. Sur ce socle deltoïde affleurent, sur environ 15 m. de hauteur, les conglomérats à gros éléments et à couleur claire qui ont sous Saint-Antoine 150 m. de puissance.

c. Au-dessus de ces poudingues repose un ensemble de 40 mètres d'assises ayant l'aspect de limons d'un rouge sombre qui s'élèvent jusque sur le plateau de Saint-Antoine, en diminuant peu à peu de puissance. Le long du thalweg du Var, ces deux derniers niveaux se poursuivent jusqu'en face de la mer, où ils forment une série de promontoires dominant la petite plaine du littoral.

En réalité, ces 40 mètres de talus, d'aspect sablo-limoneux d'un rouge sombre, sont formés d'assises de valeur alternantes très inégales de 1 à 5 m., les unes formées de galets lavés, les autres de lehm sableux rutilant, criblé de menus galets altérés provenant par remaniement de l'ancien delta; ces assises ont toute l'apparence de masses comprimées et très nettement distinctes des assises caillouteuses à éléments inaltérés qui les comprennent, et qui parfois les entourent comme une gaine. Sur de nombreuses tranches de la route, on voit les assises limoneuses et les nappes caillouteuses enchâssées côte à côte, et d'une façon

aussi définie que deux compartiments différents d'une mosaïque.

Ces dispositions insolites ne sont pas les seules et étranges particularités de ces assises limoneuses. Dans ces assises de lehm sableux criblées de menus galets altérés, le tout d'aspect comprimé, nous avons recueilli des coquilles d'*helix* d'assez grande taille au facies pliocène, aisément déterminable.

Dans la tranchée d'un lacet, établie suivant la pente des assises, nous avons relevé la coupe suivante rappelant tout à fait nombre de coupes des moraines profondes.

Du petit plateau en dos d'âne de Saint-Antoine, on voit ces assises alternantes et parfois engainantes de limons et de cailloutis, ainsi que les masses de gros cailloutis qui leur servent de substratum, s'incliner de 30° à 45°, à l'Ouest sur le Var, et au Sud vers La Lanterne, Le Barlet et la mer.

D'autre part, ces masses imposantes de gros cailloutis et de graviers, alternant avec des assises de limons sableux à menus galets, qui ont reconstitué manifestement le front du delta, s'élèvent non seulement d'une manière continue au nord de Saint-Antoine pour former la croupe qui sépare le profond cañon du Magnan de la partie du cañon de Saint-Isidore orientée du Nord au Sud; mais encore elles s'étalent, d'une manière générale, sur toute la croupe formant le haut plateau du delta compris entre Les Saules, Saint-Roman et La Bégude, et que de Rosemont appelait « le seuil ». Du haut de ce plateau, ces nappes de cailloutis se sont étendues vers Nice, où elles forment le placage de conglomérats à teinte claire que déjà de Rosemont avait signalé entre Lingostière et Saint-Isidore.

Il résulte donc de toutes ces constatations que le front du delta fut balayée une première fois sur environ 200 à 250 m. d'épaisseur, et remplacé par des nappes d'argiles marines plaisanciennes et de sables astiens qui, à leur tour, furent en partie emportés par les vagues marines et firent place à de puissants dépôts de gros cailloutis, de sables limoneux criblés de galets, tantôt en masses confuses, tan-

tôt interstratifiées sur certains points, tandis que sur d'autres ces dépôts s'ajossent, chevauchent, s'entrecroisent, en emballant souvent des paquets irréguliers de limons, de lehm, de sables grisâtres ou violacés, ou même de gros galets plus ou moins épars, le 30 à 60 cm. d'axe. De Rosemont avait même observé à La Lanterne un galet de quartzite verdâtre de 80 cm. de côté.

Non seulement cet ensemble a reconstitué le front du delta, mais il recouvre encore sa région moyenne, entre Les Saules et La Bégude, sur une grande épaisseur, et se prolonge même vers l'amont sur les croupes des ravines entre Castagnières et Aspremont.

Sans doute, nombre de ces matériaux, provenant du remaniement des conglomérats du delta ou de ceux de l'*aquitainien*, sont altérés : mais il en est d'autres très nombreux d'une fraîcheur remarquable, et dont le transport n'a pu être opéré qu'au quaternaire.

Quel agent naturel a-t-il pu véhiculer ces masses considérables par-dessus le plateau de Levens jusque sur le front du delta ? Seuls les glaciers du Var et de la Vésubie nous paraissent avoir été capables d'opérer un pareil transport. Seule aussi la présence d'un glacier peut nous expliquer le mode de creusement des innombrables rivières mortes dont les profonds cañons morcellent le delta.

Ravinement du delta. — Malgré son altitude élevée qui l'isole et le met à l'abri des érosions de toute ravine tant soit peu importante, le plateau du delta est sillonné d'innombrables et profondes ravines qui débuent brusquement à sa surface par des cirques en entonnoirs, lesquels se poursuivent par des cañons profonds comme des abîmes. D'où venaient donc ces masses d'eau qui semblent avoir été tout à coup déversées sur tant de points comme par des vannes géantes, et qui tout à coup se sont trouvées tarées en laissant seulement, comme trace de leur passage, des rigoles profondes et qui ne sont que des rivières mortes ?

Creusement des ravines qui sillonnent le delta, d'après de Rosemont. — En traitant la question des ravines qui

sillonnet le delta, de Rosemont estime « qu'on est souvent porté à exagérer l'action des pluies qui n'ont cependant pas usé nos continents autant qu'on le prétend » (p. 21). Aussi attribue-t-il au Var le creusement de toutes les rigoles qui sillonnet le delta : « quand la mer se fut retirée, écrit-il, le fleuve s'étendait sur tout son delta, et il entreprit aussitôt l'œuvre d'affouillement en creusant ces rigoles d'aval à l'amont, c'est-à-dire par la régression successive des cascades qui se formaient en tombant à la mer » (p. 26).

Cette interprétation est contredite non seulement par la topographie des lieux et par l'orientation des rivières qui, dans la partie nord, courent dans un sens opposé à celui du Var, mais encore par toutes les modifications profondes qui se sont accomplies sur le delta postérieurement à son émergence, et antérieurement au creusement des ravines mortes. Car nous avons vu qu'après son émergence, le front du delta fut balayé une première fois et fit place aux formations marines du plaisancien et de l'astien ; après quoi, il fut encore balayé en partie et ensuite reconstitué par d'importants dépôts quaternaires dans lesquels ces ravines furent en grande partie creusées.

Origine des ravines du delta. — Avec la présence des glaciers du Var et de la Vésubie se déversant sur la mer, soit par la nouvelle vallée du fleuve, soit par-dessus le plateau du delta, l'interprétation de tous ces phénomènes est facile.

Sans doute, d'après les théories actuelles, on hésitera à admettre que les glaciers quaternaires aient porté leur front jusqu'à la mer et à Nice ; mais nous ne saurions attribuer une autre origine aux cailloutis hétérogènes et à éléments de remarquable fraîcheur qui ont reconstitué le front du delta sur une puissance de 150 à 200 mètres, et dont les trainées sont jalonnées à travers le plateau par des anas ou par des éléments disséminés jusqu'aux moraines caractéristiques de Levens, en tête du delta.

Il est vrai qu'entre Levens et la mer nous n'avons observé aucun dépôt morainique typique, ni aucun bloc erra-

tique de grande taille. Mais cette absence n'est pas étonnante; car le glacier de la Vésubie se trouvait encaissé sur plus de 400 m. de hauteur et se déversait sur le plateau du delta à travers les cols de Levens et d'Arpassé avec une puissance de 700 à 800 m., ce qui donnait à sa surface pour atteindre la mer une pente moyenne de plus de 3 o/o.

C'était à ce moment, pour la région des Alpes maritimes, la grande phase glaciaire pendant laquelle toutes les cîmes étant couvertes de neige ou de glace ne pouvaient fournir, par éboulement, ni moraines superficielles, ni blocs erratiques: le glacier ne trainait donc alors que des moraines profondes provenant du déblaiement des éboulis des cirques supérieurs, généralement formés de pierrailles dans lesquelles les gros blocs sont toujours exceptionnels.

Crevasse riveraine. — Lorsque, par l'ablation, le glacier laissa émerger de sa masse la crête des collines qui courent de Levens vers le Cima, le mont Chauve (alt. de 600 à 800 m.) et Nice, la réverbération détermina bientôt la formation d'une crevasse riveraine entre le glacier et les flancs ensoleillés de ces collines.

Les crevasses riveraines et les nombreuses particularités qui leur sont subordonnées représentent les phénomènes ultimes les plus constants, les seuls qui caractérisent le passage des glaciers à l'aval des amphithéâtres morainiques et, même après la disparition de toute moraine topographique, des galets striés et des blocs erratiques.

Rivières adventices. — Les crevasses riveraines aussitôt ébauchées servent de collecteur aux eaux de fusion des parois du glacier et à de nombreux filets torrentiels qui circulent à sa surface, comme aussi aux eaux pluviales ou de fusion des neiges qui descendaient sur les pentes des collines.

En tombant dans ces crevasses, ces eaux commençaient à en combler les diverses dépressions, parfois sur de grandes profondeurs, ce qui leur donnait une puissance hydrotatique considérable et capable de grands effets. Après

avoir comblé les diverses dépressions, ces eaux s'écoulaient tout le long de la crevasse, parfois sur de grandes étendues, et constituaient ce que nous avons appelé des « rivières adventices ».

Cañons et terrasses adventifs. — Suivant les circonstances, ces rivières adventices ont creusé sur leur parcours des rigoles ou des cañons plus ou moins profonds; ou bien, elles y édifiaient des banquettes ou même des terrasses, et cela suivant qu'elles ne véhiculaient, soit que des troubles sableux, soit que des cailloutis.

Il n'est même pas rare de découvrir à la base de ces terrasses adventives des deltas torrentiels que ces rivières accidentelles avaient tout d'abord édifiés en comblant de cailloutis, en assises inclinées, les nappes d'eau qui occupaient des dépressions.

Terrasses et cañons adventifs étagés sur les flancs des vallées. — Pareils phénomènes se sont souvent accomplis à diverses hauteurs sur les flancs des vallées pendant les divers stades des glaciers quaternaires. Il serait bien long de signaler les nombreux exemples que nous avons observés dans les diverses vallées par nous explorées, et surtout celles de la Durance. Disons seulement que les rigoles étagées et parallèles, souvent bien modifiées par les érosions postérieures ou par des éboulis modernes, rappellent tout à fait les *strandlinies* de la Scandinavie; et que les terrasses étagées, parallèles, et à éléments généralement inaltérés de nos vallées sont des phénomènes de même type et de même origine que les *parallel roads* de Glenroy, en Écosse.

Peyroulets. — Dans les régions où le substratum du glacier était constitué par une terrasse caillouteuse appartenant généralement à la moraine profonde, comme dans la vallée de la Durance, il se produisait très fréquemment sur les parcours des rivières adventices des fuites d'eau qui s'infiltraient sous le glacier à travers les graviers, et qui allaient rejoindre le torrent sous-glaciaire. Bientôt, au

point de fuite, il se formait un entonnoir se poursuivant par un cañon qui finissait par se raccorder avec la rivière sous-glaciaire. Ces entonnoirs qui atteignent souvent plusieurs centaines de mètres de diamètre sont appelés, entre Sisteron et Manosque, des *peyroulets* (cirques ou, étymologiquement, chaudrons). Les cañons qui relient ces entonnoirs au lit de la rivière ont des profondeurs de 10 à 50 m., et sont parfois si étroits qu'on a peine à y circuler.

Les rigoles mortes du delta sont des phénomènes sub-glaciaires. — Sur le plateau du delta du Var, les eaux accumulées dans les crevasses riveraines situées sur les flancs ouest des collines entre Levens et Aspremont reposaient généralement sur les conglomérats très perméables du delta. Ces eaux d'infiltration se répandaient à travers les cailloutis et finissaient par trouver un écoulement sur la profonde vallée du Var. Il se creusa ainsi d'innombrables peyroulets dont les cañons, avant d'atteindre le Var, confluaient souvent les uns sur les autres.

Deux de ces peyroulets ont des proportions considérables : ainsi, le Parayre débute à quelques pas du terminus de Levens par un abîme de plus de 150 mètres de profondeur appelé le Trou d'enfer et qu'un écriteau signale aux voyageurs qui descendent du train. Le ravin de Saint-Blaise, situé plus au Sud, débute également par un gouffre non moins profond établi comme le précédent dans les calcaires schisteux triasiques¹.

Il est à remarquer que les innombrables ravines qui ont encaissé la vaste conque située au Nord du seuil du delta entre Levens et La Bégude, concourent toutes sur le Var entre Castagnières et Colomars, sans doute parce que les argiles tortoniennes de Saint-Martin et celles du plâsancien situées entre Nice et Saint-Isidore formaient au N.-O. et au S. des barrières étanches dans la profondeur des

¹ Au creusement de ces deux abîmes ont contribué des dérivations glaciaires très intéressantes, mais que nous ne pouvons décrire dans ce court aperçu.

poudingues et imposaient cette convergence aux eaux d'infiltration.

Invasion des cañons par des lobes détachés du fond du glacier. — Nous avons longuement exposé le processus qui permit aux glaciers quaternaires de déblayer la vallée de la Durance des moraines profondes qu'il y avait édifiées².

Quand le torrent sous-glaciaire principal et surtout les ravins et « *peyrroulets* » latéraux eurent atteint une certaine importance, le fond du glacier émit dans ces fissures des lobes de glace qui, sous la poussée de la masse amont du glacier, furent forcés de progresser quelle que fût la pente de ces rigoles.

Il est certain que, dans cette progression, les lobes de glace se sont chargés de matériaux morainiques, en frôlant les parois instables des cañons sous l'immense puissance du glacier.

Or, dans ces cañons sous-glaciaires, les graviers du delta, les argiles marines, comme aussi les limons et lehm de surface mis en affleurement sur les berges, devaient s'ajouter, en paquets et en trainées, aux cailloutis qui criblaient déjà, dès la haute vallée, la masse des lobes de glace.

Quand ces nombreux lobes de glace, après avoir traversé la croupe des seuils du delta, atteignaient la région de fusion du front du glacier, ces masses de matériaux s'ajoutaient peu à peu les unes sur les autres, pour constituer les étranges dépôts que nous avons observés dans les tranchées de la route qui monte de Saint-Isidore à Saint-Antoine.

Sur certains points de ces tranchées, nous avons vu des amas hétérogènes enclavés côte à côte, et qui éveillaient l'idée de gigantesques carottes déversées par un colossal trépan.

De pareils dépôts, avec des matériaux si disparates, ne peuvent être dus ni à la mer ni aux rivières.

² D. MARTIN. *Phénomènes pléistocènes de la vallée de la Durance*, Bull. Soc. d'Etud. H.-Alpes, 1911-1916.

Origine des rivières mortes coulant au Sud vers la mer.

— Ces dix-sept rivières mortes, débutant sur la région du seuil du delta et se dirigeant au Sud vers la mer, ont eu un autre processus.

Les torrents qui coulaient à la surface du glacier tombaient d'abord en cascades sur la mer en atteignant le front du glacier ; puis, par la régression du front de glace, ces cascades retombaient sur la moraine profonde qui avait reconstitué le front du delta et s'y creusaient une série de rigoles en cañons dont les cascades regressaient vers l'amont en même temps que le front du glacier.

Mais lorsque, grâce à la fusion, le front du glacier eut atteint la région des seuils formant la haute croupe du delta entre Les Saules, Saint-Roman et La Bégude, les eaux de fusion et de ruissellement superficiel trouvèrent bientôt leur écoulement dans les peyròlets de la région de Colomars et de Castagnières par lesquels s'écoulèrent au Nord, puis à l'Ouest sur le Var.

Et, depuis ce moment, les dix-sept rivières qui s'écoulaient au Sud, sur la mer, brusquement taries, n'ont plus été que des rivières mortes.

Vestiges morainiques de Saint-Laurent sur l'embouchure du Var actuel. — Avant de suivre dans sa retraite le front du glacier quaternaire sur le haut plateau du delta jusqu'à Levens où il édifia la puissante et caractéristique moraine de la Mouala, signalons les singulières particularités qui caractérisent la présence du front du principal courant du glacier qui occupait jusqu'à la mer la basse vallée du Var.

Rappelons tout d'abord pour mémoire que nous avons déjà décrit ailleurs¹ les superbes moraines latérales dominant les gares de Vésubie et de Saint-Martin-du-Var, celle-ci plaquée sur le talus des argiles tortoniennes et des conglomérats du delta ; nous avons également décrit la remarquable moraine profonde, à cailloutis énormes et

¹ Bull. carte géol. Fr., n° 126 (1910).

d'une étonnante fraîcheur, de la terrasse du front de la Manda ou de Colomars.

Nous avons également signalé, de Saint-Sauveur à la gare du Var (ligne P.-L.-M.), une nappe de gros cailloutis à teinte claire que nous avons cru tout d'abord plaquée contre les conglomérats du delta comme l'avait sagacement reconnu de Rosemont, et que nous avons attribuée prématurément au pliocène supérieur.

Mais nous avons reconnu avec une vive surprise, en avril 1917, que ces gros cailloutis, à galets irréguliers, souvent subanguleux et de belle conservation, sont plaqués, non pas sur les anciens conglomérats du delta, mais sur la puissante formation de limons parfois rutilants et criblés de menus galets qui a reconstitué le front du delta. Nous avons également reconnu, dans cette dernière exploration, que cette trainée de gros cailloutis à teinte claire et à gros éléments hétérogènes et de parfaite conservation porte le village de Saint-Laurent et qu'elle forme à l'amont de ce village une forte intumescence barrant la vallée du Var.

Ces dépôts de Saint-Laurent-du-Var ont donc tout à fait l'aspect et la position d'une rudimentaire moraine frontale édifiée près de la mer par le glacier du Var.

Edification de la moraine de la Moula près de Levens.

— Dès que, par ablation, la surface du glacier eut laissé émerger les collines d'Arpasse et de Levens, les cinq lobes de glace qui envahissaient encore le plateau du delta par les cols de Saint-Roch, de la Fanga et de l'Alborea ouverts au N.-O. sur la Vésubie, et par les cols de Saint-Joseph et de La Roquette ouverts à l'O. sur le Var, commencèrent à s'individualiser, et laissèrent bientôt, par leur recul, un espace libre de glace entre leurs fronts opposés.

Sur cet espace libre situé entre les flancs d'Arpasse et de la Barma, et séparé du gouffre du Parayre par une petite plaine, ces cinq lobes du glacier déposèrent leurs matériaux morainiques, d'autant plus abondants pendant cette phase qu'elle correspondait avec l'arrivée des moraines superficielles.

Grâce à ce concours de circonstances favorables, les cinq lobes de glace purent, dans ce remous défendu de toutes parts contre les érosions, édifier la superbe moraine de Levens appelée, dans le pays, la « Mouala ».

Description de cette moraine. — Cette moraine s'appuie au N.-E., au niveau de la croupe de la Barma (alt. 600 m. environ), et se prolonge au S.-O. sur 1.700 à 1.800 m. en s'élevant vers 640 m. sur les flancs S. d'Arpasse, tandis que sa base se limite au S.-O. sur la plaine à l'alt. de 480. Sa largeur est d'au moins 600 m.

Grâce à sa puissance moyenne de 180 m., elle n'est dominée que par le petit piton conique d'Arpasse (alt. 767 m.). N'étant dominée par aucune hauteur importante, elle se trouve donc à l'abri de toute ravine et de toute érosion. Sa moitié Sud-Ouest est un fourré de bois de pin et sa moitié Nord-Est est couverte d'épais gazons et de broussailles. On dirait que cette moraine a été enclâssée par la nature comme dans un écrin pour la mettre à l'abri de tous les agents d'érosion.

Pour la visiter on suit, à partir du terminus de Levens, la route nouvelle qui descend sur le Var par La Roquette. Au défaut de l'escarpement de Chargéi, on débouche sur une petite plaine, et, à un kilomètre du terminus, on voit à vingt pas, à droite, la base de la moraine, marquée par une ride morainique de 8 m. de hauteur, dont la crête est hérissée de 3 blocs de calcaire anguleux de 2 à 5 m. d'axe. Cette ride marque le dernier stade du glacier sur le thalweg.

Au Nord de cette ride est un champ formant un peu cuvette large de 100 à 150 m. : c'est le lit du glacier. Ce champ, délaissé, est une Crau de cailloux, formant la collection lithologique de la Vésubie et de la Gordolasque.

Au delà de ce champ en légère cuvette, le flanc de la moraine s'élève au N. avec une pente 25 à 30°. Sur cette pente adoucie sont établis des jardins en gradins, aujourd'hui délaissés, mais présentant encore des treilles, des espaliers, avec figuiers, cerisiers, etc...

Les gradins dont il s'agit sont soutenus par des murs en pierre sèche avec gros blocs, les uns arrondis, les autres anguleux, le tout extrait du sol par les travaux de défoncement. Quelques blocs, de 3 à 5 mètres d'axe, trop lourds pour être déplacés, font saillie sur les plates-bandes dont le sol est très caillouteux. Dans cette pierraille sont des grès du flysch, des quartzites, des grès grossiers permotriassiques, souvent verdâtres, des calcaires divers et des granits typiques, ou des diorites verdâtres : tous ces éléments ont gardé leur fraîcheur originelle. C'est en somme la collection lithologique de la haute Vésubie.

Au-dessus de cette pénible escalade de jardins en gradins, le sol s'élève à 45° et même à plus de 60°. Cette déclivité et l'incohérence du dépôt a même provoqué un éboulement de terrain de 150 à 200 m. carrés. Cette encoche et le cône éboulé à sa base montrent encore, malgré la reprise partielle de la végétation, la composition de l'intérieur de la moraine. La surface de l'éboulis était surtout formée de blocs anguleux de 1 à 4 m. d'axe, mêlés à de la pierraille surtout anguleuse ; la partie encore *in situ* était un amas de graviers, de sables et de limons, les uns gris, les autres de teinte vineuse, et par suite d'origine permienne, avec galets roulés noyés dans le tout, et représentant toutes les roches de l'amont. Dans la paroi d'éboulement bien visible nous n'avons pas trouvé de galets striés, ce qui n'est pas étonnant : cette partie à découvert avait à peine 4 m. carrés, et nous savons par expérience combien sont rares les galets striés dans les moraines topographiques. Sur le bord éboulé se trouvait, avec toute la vivacité de ses arêtes, une épaisse dalle de 4 m. de longueur en calcaire bleuâtre marneux, venue des lointaines crêtes du Fournet à la Calmette.

Au-dessus de l'éboulement, la pente s'adoucit peu à peu, et les champs de culture reparaissent avec trois granges dont l'une construite depuis quelques jours. La terre toute fraîche retirée des fondations est une argile tantôt grisâtre, tantôt brunâtre ou violacée, dans laquelle nous avons recueilli trois galets très nettement striés.

A quelques pas au-dessus c'est la courbure très surbaissée de la moraine, large de 200 à 300 m., présentant une partie plane de plus de deux ares totalement dénudée, et dont le sol est uniquement constitué par de très menus éclats de schistes rutilants permien ; on se croirait sur les croupes de Saint-Jean à la base des schistes rutilants de Très-Croux, au-dessus de Belvédère, entre le débouché de la Gordolasque et la vallée de Vésubie. Ces sables schisteux rutilants sont doux et mouvants sous les pieds. De là le nom de « la Mouala » (la molle), donné à la moraine.

En ce point, la surface de la moraine est de niveau et en continuité avec la croupe de la Barma qui se prolonge à l'Est, à peu près au niveau de Levens (alt. 664 m.). A l'Ouest, la croupe de la moraine s'élève en douce pente à 40 m. plus haut : là se trouve son point culminant, formant un plateau boisé large d'au moins un km. et situé au Sud du piton d'Arpasse, dont elle n'est séparée que par une berge profonde de près de 100 mètres.

Cette berge profonde et étrange, logée entre la moraine et l'Aiguille d'Arpasse, contourne la moraine du Nord à l'Est et au Sud-Ouest ; elle ne peut être l'œuvre des eaux pluviales, elle est vraisemblablement due à un « peyroutlet » qui se formait à l'angle Est, et bifurquait au Nord pour se déverser dans les abîmes de la Vésubie et au Sud-Ouest vers le Var.

Tout le piton escarpé d'Arpasse est moutonné, et son flanc Sud en surplomb, constitué par le titonique, a une surface d'un arc, polie et miroitante, sur laquelle, du haut de la crête de la moraine distante de 100 m., nous avons observé à la jumelle le phénomène de la striation glaciaire qu'avait sans doute déjà observé le glaciériste Desor.

Entre la Barma et Arpasse, distants d'un kilom., la moraine forme un talus de plus d'un kilom. d'étendue, qui descend du Nord sur les abîmes de la Vésubie.

Au S.-O., la moraine s'abaisse sur le plateau adouci du col de Saint-Joseph, par un talus de près de 45° dont les gros cailloutis sont recouverts d'épaisse broussailles. De nombreux blocs arrondis, émoussés ou anguleux, font

saillie sur de nombreux points de la surface de la moraine.

Sur le flanc S.-E. de la moraine l'on remarque, de la base à mi-hauteur, trois rides stadiques parallèles à la route qui longe la moraine. Ces trois rides sont orientées par rapport au lobe de glace qui remontait le Parayre ou qui se serait détaché du glacier du Var par le col de Saint-Joseph.

Nous avons constaté en outre que tous les plateaux, toutes les pentes adoucies des environs de Levens, à Saint-Roch, dans le vallon des Traverses, sur les plateaux de Saint-Bernard, à Saint-Antoine et Saint-Blaise, sont estompés ou constellés de matériaux de la haute Vésubie.

Moraines de la vallée de Saint-André. — Sous Levens, une partie de la branche du glacier vésubien qui franchissait le col de Saint-Roch passait par la vallée de Saint-André où elle a édifié les belles moraines à blocs de 5 à 6 mètres d'axe entre Sainte-Claire et l'aval, et qui dominent la vallée de près de 100 m.; et des moraines profondes, à éléments vésubiens, estompent l'étroit et pentueux thalweg de cette gorge qui descend sur le Paillon et Nice.

Ainsi, par sa forme topographique, par sa constitution, par l'origine vésubienne de tous ses éléments lithologiques et par leur remarquable état de fraîcheur; par ses galets striés, par ses blocs erratiques, soit roulés, soit aux angles émoussés, soit tout à fait anguleux, la moraine de Levens, dite de la « Mouala », a donc une origine glaciaire aussi nettement caractérisée que les moraines les plus typiques des grandes vallées glaciaires des Alpes.

Renseignements bibliographiques sur la moraine de Levens

1870-1879. — Desor, un des géologues de la pléiade héroïque de la glaciation, ancien professeur à l'Université de Neuchâtel, retiré à Nice où il mourut, chercha d'abord vainement des traces de glaciation dans les environs immédiats de Nice. Il continua cependant ses recherches avec

Le général Desvaux, qui déjà avait suivi des traces de l'action glaciaire jusque dans l'Aurès, et avec de Rosemont, qui inaugurerait son étude sur le delta du Var. Il découvrit la moraine de Levens vers 1870, mais ne la décrivit qu'en 1879¹.

1873. — *De Chambrun de Rosemont*. — « *Etude géol. du delta du Var, Paris.* » — Diluvianiste convaincu, de Rosemont n'admettait l'existence de glaciers quaternaires que dans les hautes vallées, et attribua les dépôts morainiques de Levens à l'action diluvienne; mais il figura très exactement sur ses coupes et sur sa carte l'emplacement de la grande moraine de Levens.

1897-1902. — *Léon Bertrand*. — « *Carte géol. de France, feuille de Nice* ». — Cette carte ne fait aucune mention de la moraine de Levens, puisque, sur son emplacement, elle figure simplement la roche en place. Mais, à vingt pas de la base de la moraine, et sur la tranchée de la route nouvelle de Levens au Var, elle représente un minuscule lambeau de *drumlins* subordonnés à la moraine, et qui portent sur la carte la même légende P' que les conglo-mérats du delta.

1902-1905. — *A. Penck*, professeur de géographie physique à l'Université de Berlin. — « *Die Alpen in Eiszeitalter* » (Les glaciations des Alpes), traduit par *Ph. Arbos*, prof. au Lycée de Toulon; et revu par M. le professeur *Kilian*, *Grenoble*, 1909.

Voici comment M. Penck apprécie la moraine de Levens découverte et décrite par Desor : « Le gisement que Desor avait en vue est, à vol d'oiseau, à 22 km. au Nord de Nice, à 1 km. 5 à l'Ouest du village de Levens, sur la route qui mène dans la vallée du Var. Déjà de Chambrun de Rosemont notait (p. 45) ici un dépôt de gros blocs qui, disait-il,

¹ *Les anciens glaciers des Alpes Marit.*, Bull. Soc. Sc. nat. de Neufchâtel, p. 519.

ne rappellent en rien le glaciaire. Desor mentionne de gros blocs avec des rayures et de fines stries sur le calcaire.

« J'ai trouvé en 1902, à l'endroit précis indiqué par Desor, les cailloutis grossiers à galets impressionnés du delta du Var, je n'ai vu ni rayures glaciaires, ni stries. Sur la feuille de Nice de la carte géologique détaillée parue depuis lors, M. Léon Bertrand a marqué aussi, au même endroit, les poudingues pliocènes (P') du Var. Desor s'appuie encore sur la présence de quelques gros blocs de calcaire jurassique dans cette contrée; mais l'existence du jurassique en place dans la région enlève à ces blocs toute signification. » (P. 34 de la trad. Arbos.)

Non vraiment « l'énorme amas de terrain de transport composé de roches de toute nature, de toutes dimensions, avec galets et blocs, les uns roulés, les autres anguleux, en grande majorité d'origine lointaine, qui se trouvent noyés dans une boue rougeâtre », que signalait en ces termes le professeur Desor ne pouvait être représenté, comme le prétend le professeur de Berlin, par les cailloutis de la tranchée de la route qui n'ont qu'une puissance de 0 m. 20 à 0 m. 70.

Disons d'abord, en passant, qu'il n'est pas croyable que Desor ait pu observer, vers 1870, les tranchées de cette route construite bien postérieurement, puisque nous l'avons vu achever en 1909 entre La Roquette et Saint-Martin.

D'ailleurs ces tranchées, de moins d'un mètre de hauteur, ont mis à jour, sous une faible couche de lehm, de minuscules trainées de *drumlins* que M. Léon Bertrand figura certainement par inadvertance comme pliocènes (P'). Ces *drumlins* sont composés de galets à surface très polie, lavés et comme calibrés, puisque les plus volumineux dépassent de peu la taille d'un œuf de pigeon. Ces galets sont en presque totalité des quartzites, des grès du permien et du flysch, des granits de la haute Vésubie et conservent un remarquable état de fraîcheur. Ce ne sont donc pas là, comme l'affirme M. Penck, « les cailloutis grossiers du delta du Var », lesquels ont des tailles de 20

à 30 centimètres d'axe et débutent vers la Roquette à 386 m. d'alt., c'est-à-dire à 100 m. en contrebas des précédents.

D'autre part, pas un de ces galets ne porte à sa surface d'impressions digitales, pas plus d'ailleurs que ceux du delta, qui ne sont jamais impressionnés, contrairement à l'affirmation catégorique du glaciériste Penck.

Les seules formations à galets impressionnés que nous ayons observées dans le S.-E. n'appartiennent ni au pliocène, ni même au pontique. Elles sont d'un âge plus ancien, puisqu'elles ont manifestement pris part aux mouvements orogéniques qui ont donné aux Alpes leur dernier relief. Ces poudingues à galets impressionnés ont en effet leurs assises relevées sous tous les angles, et présentent très souvent le phénomène des *miroirs* ou surfaces de friction émaillées polies et striées, comme on en trouve près de Montmaur (Hautes-Alpes), ou sous le pontique de la vallée de la Durance (bassin de Manosque-Valensole), ou enfin sur les flancs ouest du Cima au-dessus de la route d'Aspremont à Nice vers 480 m. d'altitude, c'est-à-dire à 100 ou 150 m. au-dessus des conglomérats du delta.

Ce niveau à galets impressionnés si particulièrement caractérisé appartient certainement au miocène inférieur (aquitaniens).

La carte géologique de Nice, en figurant par erreur ce conglomérat à galets impressionnés aquitaniens de la route d'Aspremont comme « pliocène », a même suggéré à MM. Depéret et Caziot l'idée invraisemblable d'un « relèvement général des assises pliocènes de la région » (*Bull. Soc. géol. Fr.*, 1903, p. 339).

CONCLUSION. — Ces lourdes inexactitudes du professeur de Berlin, nous avaient tout d'abord amené à ce dilemme :

Ou bien M. Penck n'a pas su retrouver la moraine signalée et décrite par Desor, bien que de Rosemont représente très exactement sa position à la base sud d'Arpasse sur les figures : 1 de la pl. 1, 9 de la pl. 3, et sur la carte géologique qui accompagne son mémoire ;

Ou bien, l'ayant trouvée, il la passe sous silence et l'emplace ridiculement sur la tranchée d'une route qui n'existait pas à l'époque de Desor ; et tout cela, sans doute parce qu'il ne voulait pas reconnaître les manifestes caractères morainiques de ce dépôt qui auraient contredit ses théories paradoxales.

Mais l'ignorance absolue des faits du terrain que révèlent ses assertions tranchantes et erronnées nous est une preuve certaine que cet auteur, malgré ses affirmations positives, n'a jamais mis les pieds sur le plateau de Levens.

Traces de glaciation dans la Roya

Les grandioses dépôts morainiques édifiés, sur la Vésubie, à Belvédère, par le glacier quaternaire de la Gordolasque descendu des flancs ouest de la chaîne du Clapier (altitude 3046 m.), nous donnèrent la conviction que l'intensité de la glaciation devait être non moins grande dans les incomparables cirques alpestres creusés sur les flancs est de cette chaîne de montagnes qui s'ouvrent sur la Roya. La Roya présente cette particularité d'être, au S.-E., la dernière qui traverse du N. au S. le puissant massif des Alpes maritimes. Une exploration de la Roya nous paraissait d'ailleurs d'autant plus intéressante qu'un tiers de sa superficie se trouve en territoire français.

La Roya, en effet, prend sa source sous le col de Tende (alt. 1.909 m.), et coule au Sud en territoire italien jusqu'au-dessous de San Dalmazzo, soit sur 14 km. Elle entre alors sur le territoire français à travers les communes de Fontan, Saorge et Breil, soit sur 16 km. Enfin, la partie inférieure de son cours, soit 17 km., est établie en territoire italien dans une gorge étroite où son lit « en zig-zag », comme dit Risso, ressemble plutôt à une gigantesque crémaillère double formée par une vingtaine d'encoches énormes et heurtées, avant d'atteindre la Méditerranée à Vin-

timille, après un parcours sinueux de 58 km., mais qui n'en a, à vol d'oiseau, que 47.

Superficie de la vallée de la Roya. — Le bassin de la Roya a une superficie d'environ 512 km. carrés non compris celui de la Bevera, rivière presque toute française, dont le confluent se trouve en tête de l'estuaire de la Roya, à 4 km. de la mer.

Nombreux blocs erratiques de la Roya. — Les blocs erratiques disséminés sur tout le parcours de cette vallée sont incomparablement plus nombreux que ceux des vallées de tête du Var : la Tinée et la Vésubie.

Aux débuts du XIX^e siècle, au moment où la glaciation quaternaire était encore ignorée du monde savant, les énormes blocs disséminés dans la vallée de la Roya avaient attiré l'attention de Risso, le célèbre naturaliste niçois, qui en attribua, d'après les croyances de son époque, le transport aux eaux diluviennes. « La Roia, écrit cet auteur, présente des pierres d'un si volumineux et lourd massif qu'il faut en conclure à une violence et une hauteur extraordinaires de l'inondation diluvienne. »

Ces trainées de blocs erratiques, souvent accompagnés de nappes de cailloutis, se poursuivent tout le long de la vallée jusque vers 5 km. de la mer, et se montrent sur le lit de la rivière, sur le petit thalweg, sur les flancs des collines et jusque sur leurs croupes à plusieurs centaines de mètres au-dessus du fond de la vallée.

Ces trainées d'innombrables blocs, aux dimensions considérables, ne peuvent provenir ni d'un démantèlement de la roche en place, ni d'éboulements des montagnes voisines, ni de trombes torrentielles de la rivière, car, de Vintimille à Breil, les basses collines de 500 m. à 800 m. sur la rive droite, ou jusqu'à 1.400 m. sur la rive gauche, sont successivement constituées par du tertiaire ou par des calcaires marneux crétacés, qui ne se débitent qu'en menus éclats ; tandis que ces blocs représentent toutes les roches compactes de l'amont de la Roya, des granitoïdes, des quart-

zites, des calcaires compacts du permien, du trias ou des grès du flysch.

Il est vrai que dans les 17 km. de la partie française la vallée est plus ouverte et les montagnes plus élevées, mais ces massifs n'ont pas encore la constitution lithologique des blocs de l'aval.

Ces longues trainées d'erratiques et les amas de graviers à blocs qui présentent de nombreux témoins, de Trucco à Breil, proviennent donc de la haute Roya. En effet, ces lambeaux de cailloutis deviennent de plus en plus continus, et les trainées de blocs plus considérables, de Breil à San Dalmazzo.

A Berghe supérieure la vallée qui venait du N.-N.-E. oblique au Nord vers le col de Tende, et se trouve, dans ce dernier tronçon, étroitement limitée entre deux hautes chaînes de collines de 1.600 à 1.900 m., à travers lesquelles débouchent par d'étroits défilés une dizaine de ravins tant sur une rive que sur l'autre.

La première de ces ravines qu'on rencontre sur la rive droite, en remontant la vallée, débouche en face de San Dalmazzo et présente, sur les rives de son débouché, d'énormes moraines latérales à gradins hérissées de blocs. C'est le débouché de la Minière, le plus important affluent de la Roya.

Mais si l'on n'a pas eu soin d'étudier par avance, sur de bonnes cartes, la topographie de la région, on ne peut croire que ce soit par cette gorge étroite que sont sortis les gros matériaux observés à l'aval; car on chercherait en vain, dans la suite de l'exploration, le cirque imposant qu'on aurait espéré trouver dans la haute Roya. En effet, jusqu'à Vievola, c'est une vallée paisible, sans moraines sensibles ni cônes de déjection au débouché des nombreuses gorges; à la base des escarpements n'existent même pas les talus d'éboulis si ordinaires dans les vallées alpines; la Roya elle-même, sur ce parcours de 14 km., devient un humble ruisseau.

Cependant à Vievola, en face la sortie du tunnel du chemin de fer de Coni à Nice, le thalweg s'élève et s'accidente

de molles ondulations morainiques dont les croupes dissimulent au Nord une dépression morainique; au-delà de celle-ci, on voit s'élever les flancs schisteux du large col de Tende (alt. 1.909 m.), au bas desquels la Roya prend sa source.

La Roya est donc, à son origine, un insignifiant ruisseau comme la Durance au mont Genève; de même que cette dernière, elle ne reçoit son importance que de ses affluents.

Affluents de la Roya. — Les plus importants affluents de la Roya prennent leur source dans les massifs montagneux que traverse cette rivière pendant les quatorze premiers kilomètres de son parcours.

RIVE DROITE. — Sur la rive droite est un puissant massif rectangulaire de 46 km. de crêtes qui circonscrivent un bassin d'une superficie de 140 km. carrés. Ce massif forme, à l'Ouest, la haute chaîne qui, se détachant de l'Agnel (2.841 m.), court au Sud en présentant les sommets du Clapier, de la Lusière, de Ciamenejas, du Capelet, du Bego (de 2.800 à 3.046 m.), et se termine, au Sud, à 10 km., par le promontoire de la Cuve du Diable (2.681 m.), qui domine les bassins d'alimentation du Cairos et de la Bevera.

Cette région est séparée au Nord de la Stura par la chaîne du Sabbionne, de Peirafica et de l'Abisso, de 2.300 à 2.600 m., qui court sur 12 km. se rattachant à l'arête du col de Tende. Au Sud, elle est séparée de la vallée du Cairos sur 12 km. par la chaîne de Macruera, de la Corne-du-Bouc et de la Nauca, avec des alt. de 2.400 m. en moyenne.

Ce massif comprend deux vallées: au N., la Caramagne, de 18 km. carrés seulement de superficie; au N.-O. et au Sud, la Miniera, de plus de 120 km. carrés.

Ces diverses gorges sont creusées surtout dans les formations permienues et triasiques qui s'adossent à la grande chaîne granitique du Clapier, dont les formidables escarpements dominant de grandioses cirques alpestres de 600 à 800 m. de creux où s'abritent 18 lacs importants.

Ces hauts escarpements devaient fournir, pendant la glaciation, d'imposants couloirs de glaces surchargées d'innombrables blocs erratiques, tandis que d'énormes traînées de cailloutis étaient véhiculées en moraines profondes.

Glacier de Caramagna. — Ce glacier prenait ses sources dans les gorges de Peirafica, de l'Abisso et de Piernant au Nord, et, en confluant sur la Roya, il estompa de ses dépôts les croupes de son débouché jusqu'à plus de 200 m. de hauteur; avant sa phase de régression, il édifia, entre Vievola et le col de Tende, une série de croupes morainiques atténuées. Ces particularités nous paraissent indiquer d'une manière manifeste que ce glacier poussa son front bien plus à l'aval que Vievola.

Ayant dû borner, pour des causes majeures, nos explorations au thalweg de la Roya, nous avons cherché dans les travaux bien sommaires de nos confrères italiens les précieux renseignements qu'ils nous donnent sur la glaciation de ces vallées secondaires.

1900. — Dans l'intéressante carte géologique qui accompagne leur étude sur la construction du tunnel de Tende, MM. Baldacci et Franchi figurent, dans la Caramagne, de vastes dépôts morainiques qui se prolongent jusqu'au point de rencontre des deux vallons principaux sans atteindre la Roya¹.

1912. — Dans la grande carte des glaciers anciens des Alpes maritimes, M. le D^r F. Sacco figure les moraines de la Caramagne, comme atteignant la Roya, mais sans se prolonger à l'aval. Pourtant cet auteur écrit dans son étude : « Le glacier de Caramagne occupa sa vallée jusqu'à son extrémité, si bien que nous trouvons des blocs erratiques épars jusque sur l'éperon calcaire qui barre la vallée, c'est-à-dire, à 200 m. environ au-dessus du lit de la Roya. »

¹ *Boll. del R. Comitato geol. d'Italia. — Studio geol. della Galeria del col di Tenda (Linea Cuneo-Ventimiglia), 1900, pp. 33 à 87.*

En outre, dans cette même carte, M. Sacco fait détacher « du glacier de Caramagne un large bras de glace qui franchit le col ou baisse de Pietrafica, et descend dans la vallée du Valmasca jusqu'à la *Vastera di Cardone* ». Or, ce col de Pietrafica se trouvant vers l'altitude de 2.100 m. environ, le glacier de Caramagne aurait dû avoir une puissance supérieure non pas de 200 m., mais de 800 m. au moins.

Or, dans le premier cas, le glacier de Caramagne, avec ses 200 m. d'épaisseur aux sources de la Roya, aurait dû, avec une pente de 1 p. 100 seulement, descendre à 20 km. sur la Roya, c'est-à-dire aux environs de Fontan; et le parcours aurait dû être bien plus grand encore avec la puissance de 800 m. indiquée par l'invasion de la vallée latérale du Valmasca par le col de Pietrafica.

Glacier de la Miniera. — Le glacier de la Miniera fut autrement important que celui de Caramagne, car il servait d'écoulement à tout le versant ouest de la chaîne du Clapier et aux chaînes intérieures, par trois collecteurs principaux : le Val Inferno, le Fontanala et surtout le Valmasca qui, à partir de leur confluent à la Mésée, prennent le nom de Miniera pour atteindre la Roya en face San Dalmazzo.

Ces très nombreuses ramifications présentaient la disposition la plus propre à faciliter la convergence des neiges quaternaires et leur écoulement sur la Roya par une gorge particulièrement abritée contre le rayonnement solaire par des écrans montagneux.

Avec de pareils bassins d'alimentation, il n'est pas surprenant de trouver, à la sortie du défilé de la Mésée sur la Roya, non seulement les énormes moraines latérales surchargées de hautes croupes de moraines frontales, mais encore les milliers de blocs erratiques qui ont été véhiculés et disséminés, à plus de 40 km. à l'aval, sur les flancs, au

² *I ghiacciai antichi ed attuali delle Alpi marit. centrali, Pavia, 1912.*

travers du lit et du thalweg de la rivière. Les moraines de San Dalmazzo ne marquent pas en effet l'extrême limite du glacier du Clapier. Ce glacier avait certainement opéré une lointaine poussée avant d'édifier les moraines du débouché de la Miniera.

Dans notre exploration de 1910, nous avons été tout d'abord fort surpris de ne trouver aucune moraine latérale de quelque importance sur la rive gauche de la Roya, de Tende à San Dalmazzo et à Fontan, et il y aurait, ce semble, quelque intérêt à examiner quel put être l'obstacle qui refoula de cette rive les formidables apports morainiques du glacier du Valmasca.

Cet obstacle, nous allons le trouver dans la présence, sur la rive gauche, des glaciers d'un caractère particulier du Rio Freddo et de la Levenza de Briga.

RIVE GAUCHE. — Glaciers du Rio Freddo et de la Levenza. — L'arête de schistes éocènes du col de Tende (1.909 m.) se relève à l'Est par la chaîne crétacée du Becco qui bientôt se coude au Nord pour reprendre ensuite la direction Est par les crêtes du Carsène et du Marguareis en s'élevant de 2.207 à 2.649 m. La crête s'infléchit ensuite au Sud jusqu'au mont Bertrand (2.482 m.), d'où elle tourne au Sud-Ouest pour se raccorder au Campbel (1.382 m.) sur la Roya.

Ce circuit de crêtes de 50 km. de pourtour limite surtout deux bassins importants : au N., le Rio Freddo ; au S., la Levenza, qui ont ensemble une superficie de 160 kilomètres carrés.

La constitution géologique de la région a donné à ces deux vallées une topographie spéciale improprie à produire des glaciers encaissés et à leur donner des moraines superficielles à gros éléments.

En effet, sur son parcours de 12 km., le Rio Freddo reçoit une trentaine d'affluents ; les ramifications de la Levenza sont plus nombreuses encore.

Le morcellement excessif de ce territoire produit par les nombreuses ravines, l'absence de vrais cirques d'alimenta-

tion, de vallées profondes dominées par des escarpements propres à fournir, par éboulements, de gros matériaux morainiques, sont certainement dus à la nature lithologique de ces territoires qui, d'après la *Carta geol. delle Alpi occidentali*, dressée par le *R. Ufficio geologico*, ne paraissent constitués que par des formations schisteuses : à l'Est, par des dépôts éocènes, et à l'Ouest par du crétacé marneux, dont les éboulements ne fournissent que de menus éclats.

Ces deux bassins n'ont donc pu favoriser la production de glaciers de vallées encaissées entre de hauts escarpements, mais, tout au plus, des glaciers de plateaux à moraines profondes argileuses et instables et sans moraines superficielles à blocs erratiques.

Sans doute, ces hautes vallées de la rive gauche ne pouvaient fournir des glaciers aussi considérables que ceux de la rive droite. Toutefois, on ne peut refuser à leurs glaciers une certaine importance. Nous avons, en effet, observé dans les régions subalpines du S.-O. du Gapençais et en dernier lieu dans les vallées moyennes des Basses-Alpes, situées entre les 44° et 45° degrés de latitude, et dans des massifs de 1.300 à 1.900 mètres d'altitude, des dépôts glaciaires spéciaux à topographie morainique bien caractérisée avec des blocs erratiques, qui nous avaient donné la conviction que les vallées du Rio Freddo et de la Levenza, situées sous les mêmes parallèles, dans des conditions similaires, et avec des altitudes supérieures de 500 à 600 m., devaient, par suite, avoir eu à l'époque quaternaire des glaciers notablement plus importants.

Mais des circonstances difficiles ne nous ayant pas permis de pousser nos recherches jusque dans ces vallées, nous avons recherché, dans les publications de nos confrères italiens, les renseignements qu'ils donnent sur la glaciation de ces deux vallées.

Nous lisons sous la plume de M. Viglino : « Le long des petits vallons du Rio Freddo, au-dessus de Ponte Ricco, se rencontrent d'abondants restes morainiques. Il en est de

même pour la vallée de la Levenza près de Briga Maritima »¹.

Dans la carte accompagnant leur étude sur le tunnel du col de Tende, MM. Baldacci et Franchi, figurent, au-dessus de Ponte Ricco, dans le Rio Freddo et vers l'altitude de 1.750 m., un lambeau morainique formant presque entre deux affluents de cette rivière.

De son côté, dans la carte jointe à son aperçu sur les anciens glaciers, M. Sacco figure un lambeau morainique vers l'altitude de 1.600 m., à la Spruga, dans la vallée de la Levenza, et six lambeaux disséminés dans la vallée du Rio Freddo. Parmi ceux-ci est représenté, à son origine, le glacier qui descend des gorges du Marguareis¹.

Ainsi, les lambeaux morainiques signalés par les géologues italiens confirment l'existence de glaciers quaternaires dans les vallées du Rio Freddo et de la Levenza.

Mais la nature schisteuse et instable des roches, ayant favorisé le morcellement excessif de ces territoires par la production d'innombrables ravines, la région ne put avoir des glaciers encaissés entre de hauts escarpements, mais seulement des glaciers de plateaux et qui ne pouvaient avoir ni moraines latérales, ni blocs erratiques¹. Aussi, en

¹ Ing. ALB. VIGLINO. *Introd. allo studio sui ghiacciai delle Alpi marit.* in C. A. I., 1898, p. 38 (tiré à part).

¹ Sans doute, les dépôts glaciaires des vallées schisteuses sont aisément délitables, ainsi qu'a su mainte fois l'observer cet éminent professeur, dans les Alpes maritimes. Mais cette disparition n'est jamais aussi absolue que veut bien le croire cet auteur. En figurant sur les pentes schisteuses très ravinées du col de Tende un gros lambeau glaciaire qui descend jusque vers l'altitude de 1.200 m., M. Sacco aurait été bien inspiré en nous disant si ces dépôts morainiques à galets et cailloutis calcaires de couleur claire ont été disséminés sur le flanc sud du col par le déversement de la moraine riveraine gauche du glacier de Caramagna, ou par le glacier descendu du N.-E. des cimes de Beccorosso.

¹ M. le Dr Sacco a certainement pressenti, ce nous semble, l'importance de ces particularités locales, car après avoir, trop brièvement, décrit le glacier de Rio Freddo, il conclut : « Mais la forme et la structure de la vallée et les érosions post-glaciaires ne laissèrent pas de traces notables de la plus grande extension du susdit glacier. » (p. 17 du tiré à part).

confluant à Tende et à San Dalmazzo sur le glacier de la Roya, ces deux glaciers ne purent élever, sur la rive gauche de leur collecteur, aucune moraine latérale; mais ils furent assez puissants pour refouler en moraines médianes les énormes apports des glaciers de Caramagna et de la Miniera qui confluaient sur la rive droite : ainsi accru et canalisé, le glacier de la Roya continua à progresser sur Fontan et vers l'aval sans élever aucune moraine sur sa rive gauche, tandis que sa rive droite est surchargée d'énormes apports.

EXTENSION DU GLACIER DE LA ROYA

à l'aval de San Dalmazzo

Mais est-il vraisemblable que le glacier de la Roya se soit avancé jusqu'au voisinage de la mer ?

M. le Dr Sacco ne l'admet pas. Après avoir décrit les grandioses glaciers descendus de la chaîne du Clapier jusqu'à leur point de confluence à la Mésée, cet auteur continue : « Ce glacier ainsi accru et bien abrité dans la vallée encaissée de la Miniera arrive à déboucher jusque dans la vallée de la Roya où il déposa la belle moraine frontale de San Dalmazzo. Il serait même probablement descendu plus bas dans la vallée, si l'impétueux torrent de la Roya, canalisé dans la gorge rocheuse, ne l'en avait empêché, transportant et répandant sur un long trajet (avec l'aide du fleuve) d'énormes cailloux d'origine morainique jusque très loin dans le bas vers Fontan. »

Cette limite que fixe au glacier de la Roya le savant professeur de la Faculté de Turin est démentie, non seulement

par la puissance de 200 m. que donne au glacier la moraine de San Dalmazzo, mais encore par les éléments apportés de la grande chaîne du Clapier et qui se trouvent disséminés sur les pentes et les croupes dominant la Roya d'environ 800 mètres, — et surtout par les trainées de moraines profondes et l'interminable semis de blocs erratiques qui hérissent de leur masse de 3 à 8 et 9 m. d'axe le lit de la rivière, son thalweg et les flancs de sa vallée jusqu'aux croupes des collines, et cela sur 40 kilomètres à l'aval de San Dalmazzo.

D'autres inexactitudes du même genre, qu'il serait fastidieux de mettre en évidence, ont été émises par cet auteur à propos des limites, vraiment trop fantaisistes, qu'il donne, soit au glacier de la Tinée qu'il fixe à La Blache, tandis qu'à Saint-Sauveur, à 18 km. à l'aval, de superbes moraines à pyramides coiffées de blocs dominant la Tinée de plus de 600 mètres, soit au glacier de Vésubie qu'il limite près de Roquebillière, tandis que ce glacier a édifié à l'aval jusqu'au Var et à Levens de superbes moraines avec blocs erratiques énormes, et représentant tous les éléments lithologiques des hautes vallées.

Nous avons sincèrement admiré avec quelle merveilleuse maîtrise M. Sacco a décrit les incomparables manifestations que, dans leur finale régression, les glaciers ont produites dans les cirques alpestres, nombreux et grandioses, des Alpes maritimes. L'œuvre aurait été parfaite¹ si, pour nous donner son aperçu synthétique des phénomènes glaciaires quaternaires, ce glaciériste, cependant très compétent, s'était donné la peine de rechercher avec quelque soin à l'aval les lointaines traces du passage des anciens glaciers.

Mais, trop confiant, il s'est borné, pour ces dernières et

¹ Nous ne saurions cependant souscrire à la croyance que professe cet auteur, du creusement des lacs alpins par les glaciers. On concevrait peut-être le creusement d'une vaste conque; mais le creusement dans la roche en place d'une succession de lacs profonds et séparés les uns des autres par des cloisons rocheuses, souvent étroites, éveille l'idée d'un caprice qu'on ne saurait attribuer à un glacier.

importantes recherches, à reproduire simplement les limites que le glaciériste allemand Penck a données aux anciens glaciers de la Tinée, de la Vésubie, de la Roya, etc..., dans sa *Carte des anciens glaciers de la Provence et du haut Piémont*. Ces limites des anciens glaciers répondent bien peu aux faits du terrain, et ce n'est pas étonnant; car le célèbre auteur des *Glaciations des Alpes du Sud* nous dit: « Je n'ai malheureusement pu visiter la deuxième vallée qui alimente le Var, la Tinée »; et nous apprend ensuite que, pour la Vésubie et la Roya, il n'a pu s'inspirer, pour fixer les limites de leurs glaciers, que des données fournies par divers auteurs¹. Mais ces données, précieuses sans doute, ne furent recueillies qu'en passant et sans recherches spéciales.

Mieux inspiré, M. l'ingénieur Viglino, après avoir admiré et décrit, comme M. Sacco d'ailleurs, les grandioses manifestations du Valmasca, ajoute: « Certainement, beaucoup en avant de San Dalmazzo devait aller le glacier de la Roya si nous examinons les restes morainiques épars çà et là sur les pentes et la gorge de Gaudarène, et si l'on pense que la moraine de San Dalmazzo de Tende ne représente qu'une des phases de repos de ce glacier, puisque des restes non douteux se trouvent plus avant sous Berghe et dans les châtaigneraies près de la frontière politique actuelle. »²

Extension du glacier de la Roya à l'aval de San Dalmazzo. — Le glacier de la Roya, considérablement accru par celui du Valmasca, a estompé d'innombrables placards souvent tronçonnés et parfois accidentés de crêtes morainiques étagées sur les flancs de la rive droite, à partir du débouché de la Miniera, et, sur la rive gauche, à partir de Breil; et, en outre, il a disséminé des milliers de blocs de toutes les tailles, depuis le lit de la rivière jusque sur les

¹ Traduction Arbos, pp. 36 et 37.

² Viglino, *loc. cit.*, p. 38.

croupes des collines, sur plus de 30 km. entre San Dal-mazzo et Trucco.

Nous avons gardé l'impression que, de toutes les vallées glaciaires du S.-E., la Roya est celle qui présente le cortège de blocs erratiques le plus étendu et le plus grandiose. A chaque tournant de cette tortueuse gorge, de sombres silhouettes de blocs se dressent comme des fantômes à travers le paysage, ou se profilent sur le ciel bleu, comme sur les hautes croupes d'Airola.

La Roya, avons-nous dit en parlant de son humble origine, débute à ces sources, comme la Durance, par un insignifiant ruisseau; et, comme cette dernière, elle ne reçoit son importance que de ses plus hauts affluents. Ces deux rivières ont d'autres particularités communes qui ne manquent pas d'intérêt.

Entre Savines et Sisteron, la Durance traverse, sur 75 km., une région de basses collines sur lesquelles on peut considérer comme nulle l'action des neiges quaternaires locales; mais 48 des vallons ou vallées creusés dans ces collines furent envahis de l'aval à l'amont, par les lobes du glacier de la Durance qui y entassèrent des matériaux morainiques sur des épaisseurs de 200 à 500 m., et qui s'y trouvèrent à l'abri des érosions pendant de longs siècles.

Vers Saorge confluaient, sur les rives opposées de la Roya, les deux derniers affluents de quelque importance de cette rivière, le Cairos et la Bendola. Mais, sur les 20 km. de Saorge à Trucco, l'étroite vallée n'est plus bordée que de basses collines de 500 à 800 m. d'altitude, et dans lesquelles sont les remarquables conques des rios Carlova, d'Andin, de Faïsse, d'Airola... sur la rive gauche; et, sur la rive droite, des rios de Maglia, de Breil, de Piena, du Tron ou Michelle dont l'exploration s'imposera pour toute étude sérieuse des manifestations erratiques dans l'importante vallée de la Roya, afin d'y rechercher les éléments de la haute vallée que les lobes du glacier quaternaire peuvent y avoir disséminés.

Extrême limite du glacier de la Roya. — Quelle fut l'ex-

trême limite atteinte par le glacier de la Roya ? L'expérience nous a appris que prétendre trouver la moraine frontale qui limitait un glacier à l'époque de sa plus grande extension, c'est se leurrer d'une vaine espérance.

Nous n'avons, en effet, rencontré dans aucune vallée ni moraine latérale correspondant à la plus grande puissance du glacier, ni moraine frontale limitant sa plus grande étendue, mais seulement des éléments très épars. Ainsi, sur les 32 moraines latérales étagées dans le Gapençais sur les deux flancs de la vallée de la Durance, une seule de ces moraines, la 32^e et dernière, constituée par les granitoïdes du Pelvoux apportés par l'unique survivant des 28 affluents du glacier durancien, se raccordait au groupe de cinq moraines frontales qui furent édifiées, sur moins de 2 km., entre Rourebeau et le Poët. Qui nous dira jamais où se trouvaient, à l'aval du Poët, les autres moraines frontales qui devaient raccorder les 31 autres moraines latérales ?

Un ardent géologue anglo-américain, Carvill Lewis, avait voulu examiner si « tout glacier, à l'époque de sa plus grande extension, est forcément bordé par une moraine terminale. » Dans ce but, il se rendit en Suisse et prétendit avoir trouvé que le Rhône, l'Aar... avaient en Suisse, à ce moment, une moraine terminale¹. On sait cependant que le glacier du Rhône édifia de grands dépôts bien caractérisés à Fourvière et à la Croix-Rousse, et nous avons même trouvé en 1899 d'indubitables traces de son passage à Tournon et à l'Hermitage, sur les flancs opposés qui dominent le Rhne. N'insistons pas.

A leur phase d'extension maxima, les glaciers quaternaires formant *inlandsis*, ou calotte sur les hautes montagnes, ne pouvaient donc avoir ni moraines latérales, ni moraine frontale. Nous ignorons donc quelle fut l'extrême limite du glacier de la Roya.

¹ Annuaire géol. univ., 1888, p. 572 (d'après G. Dollfus.)

Régression du glacier de la Roya. — Quand, dans ses phases successives d'ablation, le glacier de la Roya eut disséminé les innombrables blocs qui hérissent sa vallée, il entra en régression.

Dans sa retraite, il semble avoir subi un arrêt à 7 km. de Vintimille, et édifié une intumescence sur la rive gauche sous l'ombre-portée du mont Pozzo (alt. 569 m.).

Il opéra une autre station plus importante entre Fontan et San Dalmazzo, sous les escarpements de Campbel et de Durasea (alt. 1.382 et 1.479 m.), dont l'ombre-portée de 10 h. à 13 h. semble avoir assez enrayé la retraite du front du glacier pour lui permettre d'élever une moraine frontale, en simple intumescence, mais rendue très sensible par le remous qui se produit à l'amont jusque sous San Dalmazzo, et à l'aval par un long rapide sur lequel la Roya se brise en vasques et cascates successives à travers un lit pentueux et hérissé de gros blocs. Dans cette région, sur le thalweg, entre la rivière, la route et le chemin de fer de Turin à Nice, très près de la frontière, mais en territoire italien, l'on remarque un énorme bloc de quartzite permien grossièrement sphérique et de plus 15 à 20 m. de hauteur.

Par ses grandes dimensions, par sa position éminente, ce bloc mériterait mieux que tout autre, tant au point de vue du pittoresque et du tourisme international, que de l'étrange et grandiose phénomène de la glaciation, d'être classé comme monument naturel.

Moraine de San Dalmazzo. — A 2 km. à l'amont débouchait sur la Roya, par l'étroite et profonde gorge de la Mésée, le glacier du Valmasca ou de la Miniera qui, en s'étalant sur le thalweg et perdant ainsi notablement de sa puissance, devint rapidement la proie de la fusion. Mais la partie du glacier bien abritée dans sa gorge contre le rayonnement solaire, sur 5 km. d'étendue, par les escarpements de la chaîne de Nauca, de 2.000 à 2.216 m. d'altitude, résista plus longtemps à l'ablation ce qui détermina un long arrêt du front du glacier et l'édification de la puissante moraine de San Dalmazzo.

Retraite finale du glacier dans les hauts sommets. —

Pendant que s'opérait le dépôt de la grande moraine frontale de San Dalmazzo, la fusion, continuant sur toute l'étendue du glacier, abaissait d'année en année la surface des trois glaciers de la Minière par étapes successives et facilitait, sur leurs rives, l'accumulation des derniers matériaux morainiques qui les recouvraient.

Quand, par la fusion finale, les glaciers des vallées granitiques abandonnèrent les cirques alpestres pour se retirer dans les ultimes gorges des hauts sommets, où s'abritaient encore leurs derniers représentants, ils ne traînaient plus sous eux, et depuis longtemps, le cortège de moraines profondes formées, non d'argiles caillouteuses, mais de sables limoneux et caillouteux. Les hautes vallées granitiques, comme le Valgodemar, le haut Drac, la haute Durance même, étaient à ce point déblayées que les moraines profondes et même les moraines latérales sont tout à fait exceptionnelles et toujours abritées par des promontoires, comme à l'amont de Lallé dans le Valgodemar, ou de Saint-Bonnet dans le haut Drac, ou de Tallard dans la Durance.

Aussi, en disparaissant totalement par la fusion de leurs derniers culots, les glaciers de la haute Minière mirent à découvert de vastes surfaces rocheuses parfaitement lavées, lisses, brillantes, couvertes de cannelures et de fines stries, comme l'étaient encore, vers la fin du XIX^e siècle, la surface des plateaux rocheux mis à jour par le retrait des glaciers du Sirac, et ceux du haut Gioberney en haut Drac ou haute Sévéraisse.

Et sur ces surfaces rocheuses, rabotées et polies par les glaciers des hautes vallées de la Miniera ou de la Valmasca, les hommes préhistoriques de la Ligurie gravèrent à la pointe mousse d'innombrables *graffiti* ou gravures rupestres.

En résumé, la Roya, malgré son apparence d'étroit couloir entaillant toute la chaîne des Alpes maritimes, du col de Tende à la mer, donna naissance à des glaciers quaternaires considérables qui, non seulement ont laissé dans

leur retraite des traces grandioses dans les hauts cirques alpestres du Valmasca, du lac des Merveilles, du Val d'Enfer, de la Caramagna et du Marguareis, mais qui poussèrent leur front fort à l'aval dans la vallée de la Roya, où leur passage est manifestement jalonné par de nombreux placages morainiques et surtout par la dissémination de milliers de blocs erratiques qui donnent à cette vallée un cachet très spécial de vallée glaciaire.

Delta de la Roya. — A ces manifestations des phénomènes glaciaires ne sont pas inférieures celles des phases torrentielles préglaciaires que révèle l'énorme puissance de 444 mètres du delta de la Roya. Ce delta se gémina, mais en les dominant de beaucoup, avec les deltas de quatre vallées très voisines et parallèles : à l'Ouest, avec celui de la Bevera, et à l'Est, avec ceux de la Nervia, de la Vallecrosia et du Borghetto.

Sur les 9 km. du vieux Vintimille à Bordighera, ces cinq deltas paraissent n'être qu'un vaste cône de déjections torrentielles formant falaise sur la mer et sur l'étroite bordure littorale. Ces rivières, au cours à peu près parallèle, se creusèrent un nouveau lit très profond à travers leur propre delta, mais la Bevera qui, dès Saint-Pancrace, prend la direction Est, venait frapper perpendiculairement la falaise qui la séparait de la Roya, trancha cette falaise et confondit son estuaire avec celui de sa voisine.

Sur les 4 km. de longueur de ce large estuaire, la Roya est dominée, sur sa rive gauche, par un escarpement vertigineux de 200 à 300 m. de hauteur et qui ne paraît être formé que de galets roulés cimentés en poudingue. Sur la base de l'escarpement, faisant face à la mer, est un affleurement très réduit d'argile marine.

Mais au vieux Vintimille, sur la rive droite, ces argiles forment un affleurement de plus de 100 m. de puissance que sapent à sa base les vagues marines. Au-dessus de ces argiles sont quelques assises de poudingues en masses disloquées.

Les conglomérats de ces divers deltas sont attribués au pliocène supérieur par les cartes géologiques italiennes.

Pendant nos explorations de 1910 à 1911, fort contrariées par le mauvais temps, nous n'avons guère pu étudier que la base de la falaise sur la Roya, et l'escarpement faisant face à la mer que jusqu'à une hauteur de 50 mètres. Sur ces bases les conglomérats ne nous ont paru constitués que par des calcaires très divers et par des éléments permotriassiques ou du flysch siliceux, sans aucune apparence marquée d'altération; mais nous n'avons pu y rencontrer aucun élément granitoïde, ce qui nous a paru assez étrange. Nous n'avons donc pu nous rendre compte des variations que peut présenter, sur toute sa hauteur de 444 mètres, cette si imposante accumulation de galets sous le rapport de leur origine, de leur nature, de leur forme, ou de leur état de conservation et de tous les autres caractères possibles.

Aussi, nous ne saurions dire si tous ces cailloutis appartiennent à une seule formation, ou s'ils résultent d'apports de différents âges ou de différents modes de transport.

FIN



PASSAGE A GAP

de Personnages importants au XVII^e siècle

Par M. Joseph VIAL,

(SUITE)

Dans le Bulletin du deuxième trimestre (1918, pp. 96-99), j'ai reproduit le texte des « Journaliers » de la ville, concernant le court séjour à Gap du roi Louis XIII. Celui-ci, arrivé le 14 février 1629 à Grenoble, dont le premier consul lui avait « faict harangue » en était reparti le 22. Après avoir séjourné à Gap, comme on l'a vu, du 24 au 25, il arrivait à Embrun deux jours après, accompagné de Richelieu. Ouvrant son registre de minutes, un notaire d'Embrun y mentionne ce passage dans les termes suivants :

1629, 26 febvrier. — Nota : que cedit jour nostre bon Roy Louis XIII^{me} estoit en ceste ville pour aller aux Itallies avec une armée de quatre mil hommes, Monsieur le cardinal de Richelieu estant avec luy, ayant logé dans le palais archépiscopal¹.

Le roi et l'armée partaient pour l'expédition d'Italie, dite guerre de la succession de Mantoue, dont les débuts furent, rapides et décisifs. Le 6 mars 1629, les Français forçaient le défilé du Pas de Suse, opération militaire considérée comme une hardiesse de premier ordre, et le soir de ce jour, emportaient d'assaut la ville de Suse elle-même. Le

¹ E. 1368, Balthazard Davin, notaire d'Embrun, f° 405 v°.

duc de Savoie Charles-Emmanuel I^{er} avait à grand peine échappé aux vainqueurs. Dès le 11 mars, Louis XIII signait avec Charles I^{er}, duc de Mantoue, un traité de paix et d'alliance confirmé et ratifié ensuite le 24 avril. Avec la Savoie et l'empereur Ferdinand II, la guerre ne devait cesser qu'avec les deux traités de Cherasco, en 1631. Après avoir lu les protestations de fidélité qui avaient salué le roi à son premier passage, nous ne nous étonnerons donc point de l'emphase — du reste bien à la mode du temps — des félicitations et des hommages que lui prodiguèrent, à son retour victorieux, les représentants de la « bonne ville » de Gap, par ailleurs désireux de profiter de l'occasion pour l'entretenir de diverses affaires qui tenaient fort à cœur à leurs administrés.

Laissons parler les « Journaliers » :

Du 1^{er} jour de may, environ midy, 1629,

Le Roy, après avoir gagné les barricades, prins la ville et citadelle de Suze et faict entrer son armée en Piedmont avec le convoy pour le secours de Casal, est revenu en ceste ville, le susd. jour 1^{er} de may. M^{rs} les consulz, accompagnés des notables de la ville, sont allés recepvoyr S. M. sur le pont de Burle, où s'estantz tous mis à genoux, M^r de Buysson, premier consul, a faict ceste harangue :

Sire,

Soubz l'heureuse conduite du Ciel favorisant nos vœus, vous retournés à nous, porté sur les chevaux de vostre propre gloire, pendant que la renommée, sa messagère, partie du spectacle de voz victoires, prend loisir de parcourir le monde et assubjectir au respect de vostre glorieux nom ceulx quy ayant bien le désir n'hont pas pourtant le bonheur d'estre subjectz à vostre sceptre ; mais aussy, en mesme temps, Sire, les habitans de vostre ville de Gap, pour tesmogner leur joye, sont icy prosternés à voz piedz pour prendre part à l'aize que tous reçoivent maintenant à l'ombre de voz lauriers, et vous faire ouyr quelque ton du sincère ramage que le printemps de vostre bonheur

retourné, quant et vous leur a mis en la bouche². Sire, disons-nous donc, nous triomphons de liesse pour voz triomphies et reverdissons de contentement pour la verdure de voz couronnes victorieuses et de vostre valleur, quy sçait et peut surmonter le domestique et l'estranger, l'amy comme l'ennemi, — l'ennemy par la terreur et par la force, l'amy par la clémence et par la douceur et odeur attrayante de vos royales vertues.

Sire, nous disons cella, accablés dans les surcharges que nous avons souffert avant que nous heussions l'honneur d'avoir vostre Majesté dans ceste province, quy ne nous hont laissé que la voix pour s'en plaindre et implorer les effectz de sa bonté et justice acoustumée. Nous le disons de la mesme affection que nous désirons que toutes les actions de vostre Majesté soyent dans un comble de bonheur et de félicitté, accompagné de vune éternitté d'années, et que la continuation de vos victoires vainque de surplus le temps et la malice de ceulx quy vollontairement se rendent indignes de vos grâces. Nous le souhaittons encor, sire, de la mesme volonté que nous nous disons glorieux de vos victoires et clémences, et que nous passionons d'estre creus et cogneus par toutes nos actions très humbles, très obéysantz et très fidelles subjectz et serviteurs de vostre royalle Majesté.

Le Roy a faict responce :

Messieurs, je vous remercie. Continués à me bien servir, et en toutes occasions je vous tesmogneray mon affection.

Après chescun, avec acclamation de joye, a crié « Vive le Roy ! » Sa Majesté est allé prendre logis dans la maison du sgr évesque, où il a couché vune nuit.

M^{rs} les consulz s'estantz retirés hont pryé le s^r Juvénis, procureur du Roy, de dresser la requeste qu'il convient que

² Il faut probablement traduire ainsi : *tant le printemps* (allusion à la saison en cours lors des deux passages) *de votre bonheur, en cet instant de votre retour, a mis de sincère ramage* (continuation toute naturelle de la même figure de rhétorique) *en la bouche des habitants de votre ville de Gap.*

ceste ville présente à S. M. affin de ne laisser perdre l'occasion d'observer tout ce qu'il pourra, soit pour avoyr le commerce de Provence libre, en sorte que le parlement dud. pays ne le puisse interdire ainsy qu'en estoit arrivé en dernier lieu, soubz prétexte de la contagion de Grenoble, ou pour avoyr quelque amoindrissement des impositions quy se lèvent sur le sel. Led. s^r Juvéniis en a prins la charge, et y est allé travallhier à mesme temps.

Le s^r Baud a aussy esté pryé de fère fournir le vin et foin quy sera nécessaire et qu'il convient que la ville fournisse aux soldatz ou mosquetaires à cheval de la garde du Roy. Il en a parellhiement prins la charge, et du tout a esté faict acte par moy.

ROLLAND, secrettère.

Du second de may au matin,

M^{rs} les consulz se sont portés au logis de M^r Bouthillier, secrettère des commendementz du Roy, pour luy donner la requeste dressée par le s^r Juvéniis, soubz le nom des 3 balliages des montagnes, affin de la présenter à S. M. et avoyr expédition, et, après l'avoyr instruit du subject d'icelle, il a dict, qu'en ce que regarde la liberté du commerce de Provance, le Roy y prouvoira. Mais pour le surplus les parties seront renvoyées au conseil privé. Que, néantmoingz, à cause du prompt despart de sad^e Majesté, il sera impossible d'avoir expédition en ceste ville, donnant advis ausd. s^{rs} consulz de mander hommes au lieu de Veyne, où est la couchée du Roy, pour aller lever lad^e expédition.

Surquoy lesd. s^{rs} consulz s'estantz retirés et ayant mandé appeller le s^r Brunet, M^{es} Clary, Giraud, Cazeneufve et Céas pour conférer de cest affaire, ont concludz que le secrettère moderne partira, dès aujourd'huy, et s'en ira à Veyne, où Sa M. va coucher, pour poursuivre l'expédition dud. décret. Et de ce hont esté faictz actes, soubzignés par lesd. s^{rs} consulz et aulcungz des conseillers.

A. de Buysson, consul. Millon, consul. Spié, consul. Brunet, comis. Clari, Cazeneufve, Giraud.

Dud. jour, second de may, avant midy,

Le Roy ayant ouy la messe dans la grand église, est party de ceste ville pour aller en Languedoc, réluire à son obéyssance ses rebelles. Dieu luy veuille continuer ses faueurs, et bénir le desseing de son voyage.

ROLLAND, secrettère.

Du 4^e de may, au matin,

Sont entrés M^{rs} les consulz et hont mandé appeler les s^{rs} Brunet, Briche, Allix, Combassive et Perron, auxquelz ont proposé que le fourrier de 4 compagnies des gardes du Roy quy, suivant S. M., estant aux portes de la ville, leur a fait demander un homme pour les aller guider jusques au plus prochain village du cousté de Veyne, où est leur route, afin d'empescher que les soldatz ne s'escartent du chemin et fassent domage aux fruictz et aux forestiers, estant nécessaire d'y prouvoir. Et, après que chascun a heu sur ce dellibéré, a esté concludz que le s^r Briche est pryé s'en aller jusques au lieu de La Roche avec lesd. 4 compagnies et empescher de tout son possible, que les soldatz ne fassent aulcun domage au terroir, ny aux granges des forestiers. De quoy j'ay faict cest acte soubzigné par lesd. s^{rs} consulz et aulcuns des susnommés, A. de Buysson, consul, Millon, consul, Spié, consul, Brunet, comis, Allix, Combassive.

ROLLAND, secrettère².

Puis, deux semaines après, le tout-puissant ministre, dont la politique devait triompher à l'intérieur comme à l'extérieur, ne tarda pas à suivre, au retour, le même chemin que son souverain. Nous trouvons en effet Richelieu à Briançon, le 12 mai; à Embrun, où il passe la nuit du 13 au 14³; puis, le 14, à Gap. Le consul de Buysson se met de nouveau en frais d'éloquence, mais le texte de sa troisième harangue ne nous a pas été conservé.

² Arch. comm. de Gap, BB. 95.

³ Arch. comm. de Gap, BB. 29.

Du 14^e de may après midy 1629,

M^{gr} le cardinal de Richelieu, général des armées du Roy, est arrivé en ceste ville venant de Suze. M^{rs} les consulz, adçistés de plusieurs notables de la ville luy sont allés au-devant à cheval jusques à la playne de Gap, où M^r de Buysson, premier consul, l'a harangué.

Et s'estant retirés dans la maison de ville, hont mandé venir les s^{rs} Brunet, prebtre, R. Juvénis, Briche, Latelle, Clary, Allix, Céas, Doussan et Combassive, conseillers, ausquelz a esté proposé par lesd. s^{rs} consulz avoir receu ordre signé de L'Hemery, datté à Suze le 11^e de ce moys, par lequel la ville est chargée de fournir vivres à 30 soldatz des gardes de mond. sgr le cardinal, sçavoir : à chescun, 3 pains, 2 potz de vin, 3 livres de chair, 20 livres de foin, 4 piccotins avoyne par jour; s'adressant led. ordre aux commissaires d'estappes et autres correspondances à icelles. Sur quoy est nécessaire de prouvoyr. Et, après avoyr esté meurement dellibéré, ont concludz que la ville faira la fourniture portée par led. ordre à la forme d'icelluy. A ces fins les s^{rs} consulz y fairont prouvoyr par les moyens qu'ilz adviseront de quoy leur est donné pouvoir, sauf à lad^e ville de poursuivre son remboursement contre les communautés où l'estappe est establie, ansy qu'elle advisera. Et de ce a esté faict cest acte soubzigné par lesd. s^{rs} consulz et aulcuns conseillers. A. de Buysson, consul. Millon, consul. Briche, consul. Allix, Combassive, Clari.

ROLLAND, secrettère *.

De Veynes, le roi se dirigeait sur le Languedoc pour y prendre la direction de l'expédition commencée contre les protestants soulevés et commandés par le duc de Rohan. L'on sait qu'après une campagne vigoureusement menée, et malheureusement accompagnée du traitement féroce infligé à la garnison de Privas, la paix d'Alais, du 27 juin 1629, devait mettre un terme aux guerres religieuses.

* Arch. comm. de Gap, BB. 95.

Rohan se soumit, et les villes de sûreté concédées aux protestants disparurent. L'habile et prudente politique de Richelieu allait faire le reste dans le sens de la pacification.

Quant au prétexte de la contagion de Grenoble, qui paralysait le commerce avec la Provence, il était fort gênant sans doute pour le trafic et pour la conclusion des affaires, mais beaucoup moins illusoire que ne le croyaient, au printemps de 1629, nos ancêtres gapençais. Dès l'été 1628 des cas de peste s'étaient produits à Grenoble, et la terrible épidémie devait y sévir jusqu'à l'automne 1631, sans toutefois que le roi, dûment averti, eût pour cela modifié l'itinéraire dont nous avons parlé⁶. A son tour, la ville de Gap allait bientôt subir le même fléau, dès l'été 1629, et jusqu'à la fin de 1630; plusieurs membres du Conseil de Ville en furent victimes, entre autres l'un des notables dont la signature figure ci-dessus, M^e Jehan Clari⁷.

- (A suivre.)

⁶ Arch. comm. de Grenoble, BB. 95 à 98.

⁷ Arch. comm. de Gap, BB. 96 et 97.

OBSERVATOIRE MÉTÉOROLOGIQUE DE L'ÉCOLE NORMALE DE GARÇONS A GAP
 Altitude : 739^m20 (moyenne barom. 699^m/m) au nord, à l'ombre. Heure des observations : 7 h. du matin (heure astronomique)
 (Relèves de M. CHABOT)

Observations du premier trimestre 1918

JANVIER					FÉVRIER					MARS				
Jours	Baro- mètre	Minima	Maxima	Pluie	Jours	Baro- mètre	Minima	Maxima	Pluie	Jours	Baro- mètre	Minima	Maxima	Pluie
1	693.0	-13.0	6.2	—	1	710.0	-9.2	-11.6	—	1	687.5	-6.5	7.0	4 ^h 0
2	698.0	-8.7	3.4	2 ^h 0	2	704.5	-10.0	+11.5	—	2	685.8	-4.2	5.0	7 5
3	694.2	-4.8	1.0	—	3	709.2	-11.0	-11.5	—	3	691.6	5.8	5.5	1 0
4	701.0	-6.5	0.8	—	4	706.4	-12.2	+12.0	—	4	693.4	9.5	4.5	1 5
5	705.0	-8.8	2.5	—	5	704.6	-11.0	+10.5	—	5	699.3	7.5	5.0	—
6	704.0	-8.2	3.0	—	6	705.0	-11.2	+11.2	—	6	696.8	6.5	9.5	—
7	694.5	-13.5	3.4	2 5	7	705.5	-5.8	+12.2	—	7	696.8	5.5	12.5	—
8	684.0	-5.0	5.0	2 7	8	704.0	-9.5	+12.5	—	8	697.6	9.2	12.8	—
9	693.8	0.0	1.2	—	9	704.8	-9.5	+11.8	—	9	701.2	8.5	13.8	—
10	704.5	-11.0	5.6	—	10	709.4	-5.5	+14.0	—	10	700.2	7.5	14.0	—
11	703.4	-15.5	2.5	—	11	711.5	-6.5	+15.2	—	11	702.2	8.2	14.5	—
12	698.5	-14.8	3.0	—	12	708.2	-9.5	+15.4	—	12	700.0	6.8	13.5	—
13	694.5	-10.2	5.5	5 2	13	705.5	-7.8	+13.0	—	13	701.5	5.8	14.5	—
14	696.4	-5.2	3.8	6 0	14	699.0	-9.0	+16.8	—	14	697.0	9.6	16.0	—
15	704.8	-5.3	4.5	—	15	700.0	-9.2	+16.2	—	15	696.8	8.5	12.0	—
16	704.2	-4.5	4.5	—	16	695.6	-5.6	+3.0	—	16	699.0	9.0	8.0	—
17	705.0	-7.0	10.5	—	17	697.8	-8.0	+4.0	—	17	698.8	0 7	15.7	—
18	703.5	-9.5	6.7	—	18	699.0	-4.2	+7.8	—	18	702.8	3.5	17.0	—
19	701.8	-7.0	11.0	2 0	19	696.8	-14.3	8.0	—	19	705.0	6.2	+16.0	—
20	701.0	-2.5	11.0	—	20	700.4	-13.5	+9.0	—	20	701.4	6.5	13.0	2
21	696.5	-4.0	8.7	—	21	705.2	-8.0	+11.2	—	21	705.0	1.0	+14.8	—
22	698.0	-3.5	8.5	0 3	22	706.0	-12.0	+10.5	—	22	706.0	4.0	+16.0	—
23	703.0	-2.0	10.0	9 0	23	708.0	-7.0	+12.5	—	23	704.5	3.0	18.0	—
24	710.0	-3.0	12.0	—	24	709.4	-5.2	+21.0	—	24	703.0	4.5	19.5	—
25	713.0	-2.0	13.0	—	25	703.8	-2.0	+10.8	—	25	699.2	2.0	+14.8	—
26	712.0	-6.0	12.2	—	26	703.0	-4.0	+12.8	—	26	698.0	6.2	13.0	—
27	711.0	-8.0	11.0	—	27	707.8	-5.0	+11.7	—	27	696.0	2.0	10.5	—
28	710.0	-8.2	+10.8	—	28	697.0	-6.8	+12.5	—	28	697.8	6.0	+13.8	—
29	709.0	-9.0	+11.0	—						29	695.0	3.0	+13.5	—
30	708.0	-9.5	+12.0	—						30	694.8	1.5	+12.0	—
31	708.0	-8.8	+12.0	—						31	692.0	3.0	+11.5	6 8

Observations du deuxième trimestre 1918

185

AVRIL					MAI					JUIN				
Jours	Baro- mètre	Minima	Maxima	Pluie	Jours	Baro- mètre	Minima	Maxima	Pluie	Jours	Baro- mètre	Minima	Maxima	Pluie
1	689.4	0.5	+10.0	9 ^h 0	1	700.8	+1.0	-18.6	2 ^h 2	1	706.0	+	+24.5	15 ^h 0
2	697.0	-2.0	+11.7	22 0	2	703.7	2.2	-20.5	—	2	703.0	0.0	+24.3	—
3	700.7	1.5	+14.5	—	3	703.0	-1.5	+22.0	—	3	701.8	3.5	+25.5	0 5
4	697.2	+6.2	+8.5	—	4	701.0	0.0	+21.0	—	4	699.0	6.0	+26.0	—
5	697.0	1.8	+14.0	40 8	5	697.8	+0.5	+17.8	—	5	698.4	4.0	+23.0	—
6	700.5	4.0	+16.7	0 3	6	695.0	5.2	-15.5	17 8	6	700.2	4.5	+23.5	—
7	696.5	0.0	-10.5	7 0	7	690.4	4.8	+12.5	11 8	7	703.4	—	+23.2	—
8	692.0	0.0	+9.7	4 0	8	694.4	3.0	+15.0	7 0	8	706.8	-1.5	+23.2	—
9	698.0	-1.8	+14.5	1 8	9	694.8	3.2	+19.5	—	9	707.0	0.5	+26.5	—
10	685.8	-2.0	+11.5	5 2	10	692.8	1.5	-22.5	—	10	702.0	1.0	+22.0	—
11	696.8	-0.8	+15.2	2 5	11	696.5	3.0	-20.5	—	11	696.8	7.0	+24.8	7
12	698.0	-1.0	+19.0	2 7	12	698.7	1.5	+21.0	0 8	12	696.4	3.5	+21.0	5 2
13	690.0	3.5	+16.2	—	13	698.0	-4.0	-21.8	—	13	701.2	5.0	+25.2	—
14	685.8	6.0	+12.0	0 4	14	696.8	0.0	-18.8	2 0	14	703.8	2.2	+26.7	—
15	689.2	3.5	+14.2	9 0	15	696.8	4.8	-23.8	1 2	15	698.4	6.0	+24.0	—
16	694.0	0.0	+16.5	—	16	700.0	-2.0	-24.5	—	16	698.0	6.0	+16.5	18 5
17	695.5	1.0	+16.6	2 0	17	700.8	-1.0	-25.0	—	17	691.0	9.0	+20.0	10 4
18	693.0	4.2	+12.2	3 0	18	701.0	2.5	-26.0	—	18	697.0	6.3	+19.0	14 5
19	687.0	3.5	+12.0	5 8	19	702.5	3.5	-26.0	8 0	19	698.5	3.5	+18.2	—
20	689.0	0.0	+13.0	—	20	704.5	3.0	-27.0	—	20	698.5	0.8	+20.8	—
21	690.0	-3.4	+8.0	12 2	21	705.0	2.5	-25.7	5 0	21	702.4	4.0	+21.5	—
22	692.5	-3.2	+9.5	3 0	22	706.0	5.0	-24.8	1 5	22	701.0	2.0	+25.0	—
23	694.0	3.5	+11.2	—	23	706.0	3.0	-26.0	1 0	23	700.2	7.3	+23.5	—
24	695.0	3.8	+13.5	—	24	703.7	2.5	-28.4	—	24	702.5	5.0	+23.7	—
25	700.0	3.0	+14.2	—	25	699.0	2.0	-24.0	—	25	700.0	2.5	+25.2	—
26	701.0	3.0	+19.2	8 2	26	699.0	2.5	-24.8	—	26	701.0	0.5	+24.5	—
27	698.4	4.2	+20.4	—	27	698.8	3.0	-22.2	4 0	27	699.0	1.7	+24.0	—
28	695.2	-2.0	+15.0	2 3	28	699.0	3.0	+22.2	—	28	701.0	9.0	+24.8	—
29	694.0	1.0	+12.0	2 4	29	700.5	4.0	+23.0	—	29	702.0	2.5	+25.0	—
30	697.0	3.0	+14.8	22 5	30	704.4	0.2	+26.0	—	30	700.0	0.5	+26.2	—
					31	704.0	1.0	+25.0	—					

Le Secrétaire-Gérant,
B. FAUCHER.





DESCRIPTION DE L'ENCEINTE DE GAP

EN 1877

Par M. J. ROMAN

Il est probable qu'à la fin de l'empire romain la ville de Gap, comme la plupart des autres cités épiscopales de la Gaule, fut entourée d'une muraille protectrice. On peut voir l'intéressant travail de M. G. de Manteyer sur cette question ¹.

Au XII^e siècle, peut-être même antérieurement, cette enceinte primitive fut agrandie et de nouvelles murailles furent poussées jusqu'à la rue Carnot, la rue Peyrolière, la Grande-Rue et la rue Saint-Arey. On sait qu'en 1184 on construisit sur l'emplacement de l'hôtel actuel des Négociants une tour, de trente mètres de hauteur, nommée Tour du Comte ou grande Tour ².

Au cours du XIII^e siècle, cette deuxième enceinte reçut une extension nouvelle. Des faubourgs avaient été construits hors de l'ancienne, nommés faubourgs d'Embrun, de Saint-Arey et des Frères prêcheurs ³; ils furent englobés dans une nouvelle enceinte. La partie qui longeait la rue Carnot actuelle ne fut pas modifiée, mais les trois autres côtés reçurent une certaine extension qui porta les murail-

¹ G. DE MANTEYER. *Le Nom et les deux premières enceintes de Gap*. Gap, 1905, in-8°, 331 p. et pl.

² C. AMAT. *Une page inédite de l'histoire de Gap*, dans *Bull. Soc. Et. H.-A.*, 1882, p. 185.

³ Ces faubourgs portent le nom de *vici* dans les chartes de l'époque : *vicus Ebredunensis*, *vicus Sancti Arigii*, etc.

les sur le cours Barthalaïs, le cours du Midi et la rue des Casernes.

C'est cette enceinte du XIII^e siècle, réparée et retouchée à maintes reprises, qui a subsisté jusque sous le premier Empire. On peut en voir le tracé sur le plan de la ville de Gap que j'ai joint à mon *Histoire* de cette ville⁴; il est très exact, ayant été copié sur un plan ancien conservé dans les cartons du Cabinet des Estampes de la Bibliothèque nationale.

La dernière fois, si je ne me trompe, que les murailles de Gap furent l'objet d'une réparation générale, ce fut pendant les guerres de religion lorsque les protestants, s'étant emparés de la ville, voulurent s'y rendre inexpugnables. Ce fut le 3 janvier 1577 que la ville de Gap fut, pour la troisième fois, surprise par les protestants; il est inutile de rechercher ici dans quelles circonstances, on trouvera ce récit dans mon *Histoire de Gap*⁵. Cette surprise était due en partie au mauvais état des murailles; aussi Lesdiguières ordonna immédiatement de les réparer.

Le 10 septembre, les quatre protestants de marque nommés consuls en remplacement de la municipalité catholique, Jacques Chitron, Michel Finette, Jean Blanc et Guillaume Fortune, donnèrent à prix fait, par acte passé devant Claude Sochon, notaire à Gap⁶, à Pierre Astréoud, maître-maçon de La Roche-des-Arnauds, la reconstruction de la muraille située entre la tour de Jean Rochas⁷ et la grange d'Arnoux Giraud, qui était particulièrement ruinée. Les fondations devaient avoir environ deux mètres de profondeur, sur une épaisseur égale; la hauteur devait être de douze mètres et la largeur, au sommet où passait le chemin de ronde, environ 1 mètre 25 centimètres. La ville

⁴ *Histoire de Gap*, p. 280.

⁵ *Histoire de Gap*, p. 150.

⁶ Archives des Hautes-Alpes, 1 E. 3963. Ce volume, comme tous les protocoles de notaire, contient des actes classés par ordre chronologique, ce qui me dispense d'indiquer la page.

⁷ Cette tour était située sur l'emplacement de la terrasse de M. le sénateur D^r Balthazard Blanc, rue Carnot.

prenait à sa charge le transport des pierres, du sable, de la chaux et des bois destinés aux échafaudages, mais l'achat de ces divers matériaux de construction était laissé à la charge de l'entrepreneur, qui devait livrer son travail au plus tard le 11 novembre suivant, c'est-à-dire dans un délai de deux mois. Le prix fixé pour cette construction était de 500 florins, c'est-à-dire de dix à onze mille francs⁸.

Le 7 octobre suivant, les mêmes consuls, en vertu d'une délibération du Conseil de la ville du 5 du même mois, firent une visite générale des remparts et donnèrent un nouveau prix fait pour la réparation de l'ensemble des murailles. Voici le texte des parties essentielles de ce prix fait, passé également devant le notaire Sochon⁹; je n'ai supprimé que les formules de style. On y remarquera quelques expressions locales qu'il est bon de recueillir et qui nous font connaître quels étaient les termes spéciaux employés à la fin du XVI^e siècle dans notre région dans l'industrie de la construction.

Les consuls susdits donnent à prix fait à Barthélemy de Lort¹⁰, gipier¹¹ à Gap, Antoine de Laye, bastier fustier¹², et Jacques Rostaing, fustier à Neffes, la charge d'accous-

⁸ Le florin n'existait pas comme monnaie sonnante et n'était qu'une monnaie de compte. Quatre florins valaient un écu d'or au soleil qui, lui, était une monnaie sonnante en or, d'une valeur de 14 francs environ. Le florin de compte valait donc environ 3 francs 50, somme qu'il faut sextupler pour l'amener à la puissance actuelle de l'argent. Cinq cents florins valaient donc environ dix mille cinq cents francs.

⁹ Même registre que ci-dessus.

¹⁰ Il existe encore dans Gap une construction qui est l'œuvre de Barthélemy de Lort, architecte et plâtrier. Dans la cour de la maison n° 3, rue du Connétable, trois colonnes superposées, dorique, ionique et corinthienne, ont été moulées par de Lort en 1579 et 1580 pour un nommé Parat, propriétaire; cette ornementation, et probablement la construction de la maison, sont son œuvre, comme le témoignent deux actes conservés dans le même volume du notaire Sochon, cité plus haut, f°s 635 et 724.

¹¹ *Gipier*, plâtrier.

¹² *Bastier fustier*, fabricant de bâts et charpentier.

trer¹³ le couvert¹⁴ de dessus des degrés de la tour de la Porte Colombe¹⁵ et garnir les cortières¹⁶ depuis ladicte tour jusqu'à la maison des hoirs de feu Arnoux Roux, de plates¹⁷, posts¹⁸, bochets¹⁹ et barières²⁰ qui y seront nécessaires.

Et au droit de la maison de Vincent Sarrazin mettre un bochet, et au pied des plates mettre un post au dessus le couvert de la garicte²¹ près ladicte maison et y mettre un pied droict²².

Et de la dicte garicte jusqu'à la guaricte guest²³, la tour au pied, mettre deux plates et un traversier²⁴.

Et depuis icelle garicte jusqu'à la tour Saint Arey²⁵, garnir tout le long de places et mettre quatre posts au planchier, sive pontin²⁶, de la dicte tour Saint Arey.

Mettre quatre places et un bochet au droict²⁷ de la maison de Vallon et depuis ladicte maison finé à la Tour Jean Bonhomme²⁸, faire quatre places et un bochet aus-

¹³ Accoustrer, réparer, raccommoder.

¹⁴ Couvert, toiture.

¹⁵ Cette tour était carrée et située à l'angle de la muraille en face de la route de Provence.

¹⁶ Cortières ou courtières, courtines. Front de muraille défensive entre deux tours ou bastions.

¹⁷ Plates, dalles, lauses ou pierres plates.

¹⁸ Posts, madriers.

¹⁹ Bochet ou blochet, solive oblique qui, dans une ferme de charpente, partant du poinçon ou de l'entrait, soutient et allège l'arbalétrier.

²⁰ Barières ou barrières, ce sont des garde-fous.

²¹ Garicte ou guaricte, même sens que guérite.

²² Pied droict, ou poinçon; poutre perpendiculaire qui soutient l'ensemble d'une ferme de charpente.

²³ Guaricte guest, guérite du guetteur.

²⁴ Traversier, solive transversale supportant les madriers d'un plancher, ou encore, sablière.

²⁵ Cette tour était située sur le cours du Midi, à moitié chemin environ entre les bâtiments de la Préfecture actuelle et la porte Saint-Arey qui s'ouvrait au bout de la rue du même nom.

²⁶ Pontin, petit pont en bois placé entre deux murailles.

²⁷ Au droict, à le même sens qu'en face.

²⁸ La tour de Jean Bonhomme était construite sur la place Jeanne-d'Arc actuelle, un peu après la porte Saint-Arey.

dictes cortières, planchar²⁹ icelle et la garnir de barrières et plates.

Ensemble garnir de plates, bochets et barières tout le lonc de la cortière depuis ladicte tour jusques au droict de la maison de Jeanon de la Ville; planchar le pontin et la cortière du canton³⁰ qu'est au droict de ladicte maison.

Aussi de fermer avec pierre et chaussine³¹ les fraches³² qui sont près de la Tour de Magnone³³ et à la cortière près le trueilh³⁴ du sup; mettre un bochet et deux plates.

Et à la tour de Georges³⁵ deux barières et un bochet à la cortière.

Droict la maison de Georges Marchon, faire un bochet, un pied droict et deux barrières.

Et à la cortière près la tour de la Porte Garcine³⁶ faire deux bochets, deux plates et deux pieds droicts et garnir de barrières tout le lonc.

A la cortière, droict la grange de Vallon, faire un bochet et un pied droict.

Faire une habitation couverte de posts³⁷ à toutes les tours depuis la Porte Saint Arey jusqu'à celle de Bellon ou des Cordeliers³⁸.

Mettre deux cannes de posts au planchier et garnir la

²⁹ *Planchar*, garnir de planches, plancheyer.

³⁰ *Canton*, coin, angle.

³¹ *Chaussine*, chaux.

³² *Frache*, de *fractura*, brèche, ruine. Par exemple *Pont frache* près d'Embrun, vient de *pons fractus*.

³³ Cette tour était à l'extrémité de la place Jeanne-d'Arc, près de la rue de l'Evêché.

³⁴ *Trueilh*, pour *treuil*, machine à élever les fardeaux, composée d'un cylindre horizontal autour duquel s'enroule une corde. La tour du *Treuil du sup* était située à peu près à l'endroit où commence la route de Veynes.

³⁵ Cette tour était construite à peu près en face de l'espace qui sépare les écoles communales du Lycée.

³⁶ La tour de la porte Garcine flanquait cette porte qui s'ouvrait au bout de la Grande-Rue, en face de la route de Veynes.

³⁷ Une maisonnette ou guérite couverte de madriers.

³⁸ La tour Bellon ou des Cordeliers était située au milieu du cours Bartalais, maintenant de la Liberté.

*cortière despuys ladicte tour jusques à la tour de la porte Jossaude*³⁹; garnir toute la cortière de plates, ung traversier et un bochet.

Et à l'entour de la cortière de la maison de la Grave, faire un petit escalier de bois pour monter en la dicte cortière, et garnir toute la cortière despuis la tour de la porte Jossaude jusques au droict de la maison de Pascal Compte, de plates, bochets et barières.

*Et au droict du logis de Saint Georges*⁴⁰, près la tour de la porte Lignolle⁴¹, faire un bochet, deux plates et ung traversier.

La cortière dessus la maison de Salazary la garnir de plates et barières tout le lonc jusqu'à la garicte.

*Faire trois sous barbes*⁴² à ladicte garicte, la planchar au dernier⁴³ et charger de son contre poix⁴⁴ et couvrir le couvert d'icelle.

Garnir de plates et traversier la cortière droict la maison des hoysr de Jean Michel et d'Arnoulx Vartin.

*Garnir aussi de plates et barières toute la cortière de la grange des hoirs de feu Guillaume du Faure jusques à la tour de Jean Rochas*⁴⁵, mettre cinq posts à la cortière de ladicte tour, au lieu où demeure la sentinelle.

*Racoultrer*⁴⁶ la cortière de la grange Arnoux Giraud; y

³⁹ Cette porte était au bout de la Grande-Rue, du côté d'Embrun.

⁴⁰ Le logis ou hôtellerie de Saint-Georges était construit à l'extrémité de la rue de France, près de la porte Lignolle.

⁴¹ Cette porte s'ouvrait à l'extrémité de la rue de France, du côté d'Embrun.

⁴² C'étaient des volets bouchant une petite fenêtre placée sous l'avancement de la toiture. Chaque guérite avait trois ouvertures pour pouvoir surveiller la courtière à droite et à gauche et le devant de la muraille.

⁴³ Au dernier, par derrière.

⁴⁴ Ce contre-poids actionnait peut-être une corde destinée à monter les fardeaux.

⁴⁵ Cette tour occupait l'emplacement de la terrasse de M. le sénateur Blanc.

⁴⁶ *Racoultrer*, raccommoder, réparer.

⁴⁷ *Cloer*, même chose que clouer.

faire des pieds droicts; cloer⁴⁸ les posts et barières qui y sont; rabiller⁴⁹ de plastes la garicte de la maison de Marin et garnir la cortière de bochets et barières jusques à la grange de Capellany, et mettre deux plates à la cortière de ladicte grange.

Et garnir la cortière despuis ladicte grange jusques à la grange de Marc Millon, de bocheïs et barières.

Faire une garicte à ladicte grange de Millon, et planchar ladicte cortière.

Faire un pied droict auprès la grange de feu Claude Patras.

Refère le po[n]tin et planchier d'un cède⁵⁰ qu'est au droict de la grange Garnier; les cortières jusques à la garicte du jardin d'Anthoine Paul, de plates et barières.

Mettre de plates à la cortière despuis ladicte garicte jusques à la grange de Rixenty, et y faire des bochets.

Faire une habitation pour la sentinelle au droict de la grange de maistre Cugnéty.

Faire trois plates à la cortière de l'escolle⁵⁰.

La cortière despuis la maison de Gaultier jusques à la tour de la Porte Colombe la garnir de plates et barières.

Et faire tout ce que dessus bien et deubment, etc., pour la somme de trois cents florins⁵¹, les fournitures de bois, clavesons⁵² et chaussins nécessaires restant à la charge des consuls.

Ainsi qu'on en peut juger par le procès-verbal précédent, les murailles de Gap étaient en assez piètre état au XVI^e siècle. Il y avait des brèches, l'absence de guérites ne permettait pas à certains endroits de surveiller les alentours, le manque d'escaliers praticables à certains autres empêchait d'accéder au chemin de ronde. Cela explique com-

⁴⁸ *Rabiller*, recouvrir.

⁴⁹ Mot peu lisible et dont le sens m'échappe.

⁵⁰ L'école publique était dans la rue qui porte encore ce nom, près de la Porte Colombe.

⁵¹ Environ six mille cinq cents francs à la puissance actuelle de l'argent.

⁵² *Clavesons*, ferrures.

ment trois fois (1562, 1568, 1577) Gap fut surpris par les protestants avec une extrême facilité.

En outre, le périmètre des remparts à surveiller était trop étendu et exigeait une garnison trop nombreuse.

Aussi Lesdiguières, en homme pratique, sans détruire les murailles anciennes et même en les réparant, ne leur assigna plus qu'un rôle secondaire. Il attribua le premier rôle à la forteresse qu'il construisit sur la colline de Puymaure et au moyen de laquelle il tenait Gap sous le feu de ses canons, l'empêchant de remuer et interdisant à qui que ce fût de s'y installer sans sa permission. La construction de la citadelle de Puymaure porta le dernier coup aux murailles de Gap.

Lorsque Puymaure fut démoli par ordre de Richelieu, en 1636, il y avait cinquante ans que les murailles de Gap n'avaient pas été réparées et elles tombaient en ruines.

Bientôt, de ces murailles, il ne subsista plus d'intactes que les portes; on put entrer partout dans Gap excepté par les portes, que, par tradition, on fermait encore le soir.

Ces portes n'étaient pas des chefs-d'œuvre architecturaux; on eût pu cependant les conserver sans inconvénient, car elles ne gênaient pas la circulation: on circulait tout autour.

Mais les Français ont la rage de la destruction, c'est dans le sang. Quand ils ont démoli quelque chose, ils sont triomphants, quitte, quand ils ont détruit tout ce que l'intelligence de l'homme a créé, à classer comme objets précieux des blocs erratiques, des cailloux plus gros que les autres.

La dernière porte de Gap restée debout fut la Porte Lignolle, au bout de la rue de France; on peut en voir la reproduction dans l'*Album du Dauphiné*⁵³.

Maintenant, il ne reste plus des anciennes murailles de Gap que le pan de mur qui supporte la terrasse de l'ancien grand séminaire; c'est encore trop, paraît-il, et il est question de le démolir⁵⁴.

⁵³ *Album du Dauphiné*, t. I, planche 31.

⁵⁴ Pour construire un hôtel des postes.



LA GRANDE MURAILLE

(Le Barri et le Pertuis-Rostan)

Par M. le chanoine E. ROUX.

Le *Bulletin de la Société d'Etudes* a publié dernièrement, sur la muraille qui, à l'amont de L'Argentière, fermait le Briançonnais, deux notices fort intéressantes dues à MM. J. Vollaire et J. Roman.

Celle de M. Vollaire, la première en date, a pour titre : *La Muraille des Vaudois et le Pertuis-Rostan*¹; celle de M. Roman : *Les Barris de La Bâtie et le Pertuis-Rostan*². Né dans le pays, ayant eu par conséquent sous les yeux, dès l'enfance, ces ruines vénérables, et, pour cette raison, familier avec elles, je les appellerai du nom qu'on leur donne « chez nous » : *La Grande Muraille*. Loin de moi l'idée d'éveiller la moindre comparaison avec une autre muraille plus célèbre, celle de Chine.

..... *Non parva licet componere magnis.*

Toutefois, l'existence dans nos Alpes d'un mur long de 1.800 mètres semble permettre ce qualificatif. J'y ajoute

¹ *Bull. Soc. Et. H.-A.*, 1918, pp. 8-22.

² *Ibid.*, pp. 63-73. — La notice de M. Roman, n'est qu'une réédition, avec variantes, de sa *Monographie du Canton de L'Argentière*, publiée en 1883, en réplique à la *Notice historique sur L'Argentière* de l'abbé Guillaume, parue la même année dans le *Bulletin de la S. E. H.-A.* (pages 264 à 296), et dans laquelle M. Roman s'efforçait de réfuter les affirmations de notre regretté confrère.

le double sous-titre : *Le Barri et le Pertuis-Rostan*, pour les motifs que j'indiquerai tout-à-l'heure.



Le nom de « Mur des Vaudois » doit être écarté : il a le grave défaut de consacrer une erreur toute récente, jetée inconsidérément dans la circulation par le *Guide Joanne*, trop facilement acceptée depuis et reproduite avec légèreté par les éditeurs de cartes postales et autres publications qui prétendent faire connaître les curiosités des Alpes. Je renvoie du reste sur ce point à la notice de M. Vollaire, qui, tout en adoptant comme titre cette dénomination, a eu soin d'établir son point de départ, sa date et son auteur.

On aurait pu admettre à la rigueur que les Vaudois fussent pour quelque chose dans la construction de cette muraille si elle avait existé exclusivement sur la rive droite de la Durance, à l'entrée de la Vallouise. Mais, comme nous le verrons dans la suite, cette partie de mur n'était qu'accessoire à la partie principale qui fermait le Briançonnais où il n'y eut jamais de Vaudois, comme plus tard il n'y eut qu'une quantité négligeable de protestants.

Le nom des « Barris de La Bâtie » ne vaut guère mieux, et il est moins connu encore. Employé pour la première fois par le curé Albert³, il est aussi impropre que le précédent : en effet, il n'y avait pas, en réalité, plusieurs barris, mais un seul, assez éloigné de La Bâtie des Vigneaux, puisque sa partie la plus longue comme construction, et la plus importante comme défense de la vallée, se trouvait entre Sainte-Marguerite et La Bessée. Pour mettre au pluriel le mot barri, il faudrait considérer les cañons de la Durance et du Loriol comme faisant de cette muraille trois tronçons distincts ; en ce cas, on serait dans le vrai en la dénommant : Les Barris et le Pertuis-Rostan.

Toujours à propos de dénominations, signalons en pas-

³ ALBERT, *Hist. du dioc. d'Embrun*, I, p. 231.

sant que le torrent baptisé *Onde* par la carte de l'État-Major s'appelle, en Vallouise, la *Girondaine*, et non la *Gérendoine*; le pont qui relie le village chef-lieu avec Puy-Saint-Vincent est, dans le langage usuel, le pont de la *Girondaine*, et non de la *Gyr-Antoine*, comme l'imprimait plus défectueusement encore un Guide distribué à tous les conseillers municipaux du Briançonnais lors de récentes élections législatives.

Quant à l'orthographe de *Gyronde*, adoptée par les diverses cartes et notamment par la carte de l'État-Major, elle est consacrée par l'usage et acceptée de tous; il ne dépend pas d'un article de *Bulletin* qu'il en soit autrement.

**

M. Roman et d'autres auteurs ont attribué trop d'importance à la portion de muraille aux trois demi-tours, rive droite, au détriment de la muraille rive gauche. Cette tendance tient sans doute à ce que, de tout le système de fortification, le Barri, rive droite, est le plus en vue et le mieux conservé, tandis qu'à l'heure présente il existe seulement d'insignifiants vestiges de son prolongement sur la hauteur qui domine La Bessée.

Cet état actuel provient de deux causes, l'une, naturelle, qui est la principale, l'autre, historique, qui ne fut que secondaire.

La muraille aux trois demi-tours, sise au fond de la vallée, dans un endroit ensoleillé et à l'abri des dégradations atmosphériques, nous serait arrivée à peu près intacte, si le tracé de la voie ferrée avait su la respecter. Située près de la Durance, elle dut à ce voisinage des matériaux de choix, et surtout un sable de rivière d'excellente qualité.

La partie du côté du Pertuis-Rostan, ou rive gauche, au contraire, longe des à-pic ou des pentes à très forte déclivité; elle se trouvait plongée, une grande partie de l'année, dans l'ombre du Grand-Puy, qui la privait de soleil et

l'exposait à de fréquentes gelées; son sable de carrière fournissait un mortier de mauvaise qualité, sans grande adhérence. De plus, elle fut démolie par Lesdiguières, auquel elle avait résisté. Rasée presque partout au niveau du sol et cachée dans les herbes, elle tomba dans l'oubli, et les générations suivantes ignoraient son existence. M. Vollaire lui a donné un renouveau de vie en relevant soigneusement toutes les particularités de son tracé et de son mode de construction : il l'a ainsi sauvée, du moins pour l'histoire, d'une disparition définitive.

*
**

Dans quel but et à quelle époque fut construite la Grande Muraille ? Faute de textes, nous en sommes aujourd'hui réduits à discuter des hypothèses et des vraisemblances. A mon avis, la réponse n'est point douteuse : cette muraille était un véritable rempart, placé à la limite naturelle et politique du Briançonnais et de l'Embrunais, pour défendre militairement Briançon contre les agresseurs qui remonteraient la vallée de la Durance. Elle joua seulement le rôle secondaire de barrière sanitaire contre les épidémies⁴, du jour où sa raison d'être primitive disparut par la réunion des deux pays voisins et rivaux sous l'autorité d'un même suzerain, le dauphin de Viennois.

Cette construction est donc antérieure au XIV^e siècle.

Les développements ci-après établiront cette double affirmation.

*
**

Tout d'abord, la valeur stratégique de la Grande Muraille résultait de son épaisseur, plus que suffisante pour résister aux moyens d'attaque de l'époque. Le mur entier mesurait 1 m. 50, et le chemin de ronde qui couronne la

⁴ J. VOLLAIRE, *loc. cit.*, p. 16.

muraille 1 m.⁸, dimensions exactement prises : ici, nous ne sommes point en présence d'une déduction plus ou moins hypothétique, mais d'une certitude; puisque le chemin existe encore. Les courtines de la plupart de nos châteaux forts du moyen-âge ne sont pas plus puissantes.

A La Bâtie-Vieille, la courtine est moins forte encore. Notre chemin de ronde de 1 m. de largeur est ainsi protégé par des créneaux de 0 m. 50 d'épaisseur. La forme, les dimensions de cette courtine sont en tout semblables à celles de Saint-Firmin et de Réallon; elles sont probablement l'œuvre des mêmes constructeurs, en tout cas, elles procèdent de la même inspiration.

Assurément, la maçonnerie de ces châteaux forts n'est pas aussi soignée que celle des constructions édifiées pendant les deux siècles précédents. L'*appareil* n'est pas régulier : la pierre est le plus souvent employée presque brute ou légèrement façonnée au marteau; dans la région du Pertuis-Rostan, elle ne pouvait être travaillée. A cette époque, l'on ne possédait pas les moyens dont on use aujourd'hui pour l'extraire des barres de rochers avoisinantes, comme vient de le faire la Société de Froges lors de la construction des usines de L'Argentière. Néanmoins, contrairement à l'opinion de M. Roman, qui veut que ce mot soit réservé uniquement à la pierre de taille, le terme d'*appareil* peut leur être appliqué. Le *Manuel des lois du bâtiment*, de la Société centrale des Architectes, donne la définition suivante du mot *appareil* : « Disposition des matériaux qui composent une maçonnerie. L'*appareil* peut revêtir des formes variées, voire très irrégulières. » Un ouvrage moins technique, le *Dictionnaire des Lettres et des Beaux-Arts* de Dezobry et Bachelet, dit aussi : « Appareil, en terme d'architecture, désigne les dimensions, la disposition et l'ajustement des pierres qui font partie d'une maçonnerie. L'*appareil* antique ou irrégulier (*opus antiquum*

⁸ J. VOLLAIRE, *loc. cit.*, p. 18. — Pour le besoin de son argumentation, M. Roman n'attribue au chemin de ronde qu'une largeur de 0 m. 50, ce qui est totalement inexact.

ou *incertum*) est composé de pierres diverses noyées dans du mortier ; c'est de la maçonnerie de blocage... L'examen de l'appareil ne donne pas d'une manière certaine l'âge d'un édifice, car les appareils varient suivant la qualité et la quantité des matériaux fournis par chaque pays. »

A l'appareillage, les demi-tours ajoutaient, suivant les méthodes du temps, leur part d'efficace protection militaire. Elles n'avaient, dit M. Roman, « d'autre but que de consolider la muraille ». Cette explication est ingénieuse, mais ne répond pas aux principes de stabilité des constructions. Pour faire office de contreforts, les tours auraient dû être plus rapprochées les unes des autres ; la distance de 35 mètres qui les sépare est beaucoup trop grande pour que la poussée reçue par la courtine puisse se transmettre aux demi-tours sans amener une flexion vers le centre.

D'autre part, si l'on avait voulu étayer la muraille par des contreforts, on aurait donné à ceux-ci une forme rectangulaire, ainsi qu'on l'a fait dans toutes les églises gothiques, et non une forme demi-circulaire, laquelle est la moins appropriée à la fonction de contrefort.

*
**

Ces mesures de défense répondaient bien aux nécessités politiques et sociales de leur temps. Certes, l'on a, de parti-pris, chargé de couleurs très noires ce pauvre moyen-âge, qui n'en peut mais, et grossi ses misères sans faire ressortir ses grandeurs. Nos historiens les plus autorisés ont aujourd'hui remis au point toutes ces choses. Mais, sans parler des textes, tous nos villages anciens perchés sur des hauteurs, peureusement blottis au pied de châteaux forts, entourés de remparts dont les puissants restes provoquent l'étonnement, disent l'insécurité d'une époque où les guerres de voisin à voisin, si fréquentes et si faciles, n'avaient d'autre but que le pillage. Le Briançonnais, en particulier, dont M. Roman nous raconte si bien l'activité commerciale et l'enrichissement, contrastait avec la misère

des *patiaïres*, *coupo-boursos*, *bramo-fam*, etc... de mainte localité, auxquels l'âpre nécessité, mauvaise conseillère, montrait le réservoir où il n'y aurait qu'à puiser à pleine main. Combien une bonne muraille, placée à l'endroit propice et bien gardée, devait être un doux oreiller pour dormir en sécurité au soir d'une de ces belles journées occupées à compter de bonnes et belles espèces sonnantes et trébuchantes de France et d'Italie !

Peut-être M. Roman a-t-il fait trop beau le tableau des foires briançonnaises. En tous cas (je suis bien aise de le rappeler ici) c'est à la finesse commerciale des Briançonnais que l'on doit ces proverbes traduisant de manière différente la même pensée : « Il faut sept Génois pour tromper un Juif, il faut sept Juifs pour tromper un Briançonnais », et « Il faut trois Juifs pour tromper un Grenoblois et trois Grenoblois pour tromper un Briançonnais ».

Les dangers venant de la part des gens du Dauphiné ou de Provence se doublaient de la convoitise de tous les aventuriers de carrière que la fin d'une guerre jetait sur les grands chemins.

Je rappellerai ici la lettre du gouverneur Raoul de Loupy, prescrivant aux officiers de ne pas s'opposer aux travaux de fortification entrepris dans la ville de Gap par l'évêque, *ad resistendum perversis societatibus nunc occurrentibus* (12 juin 1368. Arch. de l'Isère, B. 3746.) Or, c'est à cette même époque qu'apparaît le seul texte qui nous soit en réalité parvenu sur l'utilisation de notre muraille au moyen-âge, et ce texte note la préoccupation de s'en servir comme barrière de défense militaire⁶.

Le seul ennemi à redouter ne sera donc point, à notre avis, comme semble l'insinuer M. Roman, le soldat des armées — déjà disciplinées — de Charles VIII, Louis XII et François I^{er}.

⁶ Cf. DUSSERT, *les Etats du Dauphiné*, et Arch. de l'Isère, B. 3746.



Pour notre éminent confrère, la construction de la Grande Muraille fut motivée par des considérations fiscales et douanières ; elle devait simplement isoler Embrunais et Gapençais de toute contrebande venant du pays briançonnais. « L'idée de dresser un barrage contre les voleurs en pleine campagne, écrit-il, est une idée bizarre qui ne fût venue à personne. Pour se protéger contre les brigands, on eût construit tout simplement sur une éminence un petit châtelet capable de contenir une garnison de quelques hommes. »¹ C'est en effet bien ainsi que l'on procède à la frontière, mais dans cet autre but, d'empêcher la contrebande, sans avoir recours à des murs de 1.800 m. de longueur, car, à l'exception de Mandrin et de ses acolytes, les contrebandiers ont toujours eu l'habitude de se livrer isolément ou par petits groupes à leur sport favori, et ne se sont jamais présentés aux agents du fisc en bandes organisées. Or, il en fut autrement des pillards qui ravagèrent mainte fois le sol de France, contre lesquels il fallut lever de véritables armées, ou que l'on emmenait guerroyer à l'étranger pour en débarrasser notre pays.

Il existe encore à La Marionaise, près du Lautaret, d'autant de l'époque peu éloignée où la Savoie appartenait au Piémont, non un châtelet, mais une simple cabane en pierres brutes, recouverte de *lauzes*, d'où les douaniers surveillaient les cols du Galibier et de la Ponsonnière, sans avoir recours à des demi-tours avec toits en pente, et échelles pour atteindre le chemin de ronde. Voilà ce qu'eût été également au moyen-âge la barrière douanière du Pertuis-Rostan, si l'on l'eût jugée nécessaire.

En ce qui concerne les traces de fumée que M. Roman a vues dans les demi-tours des Barris de La Bâtie, elles ne prouvent rien à propos de l'existence de postes douaniers. J'ai vu moi-même dans ces demi-tours, non seulement de la

¹ J. ROMAN, *loc. cit.*, p. 70.

fumée, mais du feu, allumé par des bergers auxquels leur enfoncement offrait un abri fort apprécié durant les froides journées de printemps et d'automne. Ils étaient loin de supposer qu'ils seraient pris un jour pour de terribles gabelous, se glissant avec précaution derrière des créneaux pour surveiller, de huit mètres de haut, ce qui se passait dans leur champ de vision, faction au cours de laquelle ils tournaient forcément le dos à ceux qu'ils auraient eu mission d'appréhender...

En effet, le système qui ferait de la Grande Muraille une barrière fiscale, et de ses tours un abri pour guetteurs douaniers, se heurte à ce résultat paradoxal, que les défenseurs et les assaillants, les douaniers et les contrebandiers, se trouvent du même côté de la barricade; les échelles d'accès au chemin de ronde sont à la disposition des agresseurs, des fraudeurs, venant du Briançonnais; quant aux meurtrières des tours, elles servent à donner des vues sur la campagne, du côté de l'Embrunais, c'est-à-dire précisément du côté où il n'y a rien à surveiller.

Appliquée en particulier au défilé de Pertuis-Rostan, cette opinion est encore moins admissible : en venant de Briançon, on descend par une pente assez prononcée sur le défilé d'où l'on domine la porte; les douaniers auraient été ainsi à la merci des fraudeurs. Si l'on avait craint les agressions venant du Briançonnais, l'on n'aurait pas choisi, pour établir le barrage, un terrain déclinant vers Embrun; l'ouvrage aurait été emplanté sur une pente descendant vers Briançon; or, il s'en trouve précisément à deux kilomètres en amont, une de ce genre, laquelle aurait, en outre, offert cet avantage de nécessiter un mur beaucoup moins long. Inutile d'insister à ce sujet. Ce n'est point pour une simple clôture douanière que l'on édifie une muraille de 1.800 m. de longueur, 1 m. 50 de largeur, et 8 mètres de haut. Comme toutes les enceintes de villes ou de villages fortifiés, si nombreuses et encore appelées dans le Midi, comme dans les Alpes, du nom typique de *barris*, celle qui nous occupe a dû son origine à des préoccupations de défense militaire.



Quelques documents la mentionnent, malheureusement trop rares et insuffisamment anciens pour nous renseigner sur la date de sa construction. Mais elle est certainement, au moins dans sa forme primitive, antérieure au XIV^e siècle. Dès 1265, elle est mentionnée dans une reconnaissance delphinale : *Item addunt quod in pratis Meiret, a muris inferius, capit dictus (Robertus) duas partes de tertio, et de quolibet dominio quod inde accidit*⁸. Le mot *Meiret* est fort suggestif : en effet, il existe aujourd'hui encore au-dessus du village de La Bessée et longeant le mur de la muraille du barri, tourné à l'exposition Nord, un tènement qui s'appelle les Miarets : la similitude de nom est assez frappante pour que nous soyons autorisés à traduire le *a muris inferius* par « sous le Barri ».

Des documents de la même époque... 1250... 1254... 1259 ... disent aussi *prati Meariarum*⁹.

Notre muraille devait être assez ancienne déjà en 1319, puisque cette année-là elle fut « l'objet de quelques réparations »¹⁰, sur lesquelles les détails nous manquent. Elle fut encore remise en état par les communautés briançonnaises, sur l'injonction du gouverneur du Dauphiné, en 1376, à l'occasion de la guerre dite de Provence.¹¹

⁸ Arch. départ. des H.-A., E. 285. — *Meiret* a été lu à tort *Meeret* par P. GUILLAUME, *Notice historique sur L'Argentière*, dans *Bull. Soc. Et. H.-A.*, 1883, p. 264.

⁹ P. GUILLAUME, *Inv. des Arch. seign. de L'Argentière*, n^{os} 4 et 110. Cet auteur, dans la table qui termine la publication, traduit *mearia* par chalet (?). En se renseignant sur les lieux, M. Guillaume aurait appris qu'un groupe de maisons situé près de la Durance et faisant partie de la paroisse de la Bessée, s'appelle en patois les *Méarans*. Ce ne sont pas des chalets.

¹⁰ J. ROMAN, *Bull. S. E. H.-A.*, 1918, page 67. — Archives de l'Isère, Chambre des Comptes : *Liber certarum acquisitionum*. Cité par M. Roman sans autre indication.

¹¹ J. ROMAN, *Bull. S. E. H.-A.*, 1918, pp. 67-68.

Ce serait seulement à une réparation sérieuse, survenue à cette date, que se rapporterait la description qu'en donne M. Vollaire et le raisonnement sur son *appareil*, pour en faire une contemporaine des fortifications de Saint-Firmin et de Réallon. Les rares, mais typiques documents signalés ci-dessus, prouvent suffisamment qu'il existait un mur antérieur remontant à une époque qu'aucun texte précis ne permet de déterminer.

Il ne s'agit donc pas de contrebande, mais de menaces d'envahissement du Briançonnais par les Provençaux, et de mesures de résistance. Néanmoins, il est impossible que l'une de ces mesures appliquées aux barris ait consisté à creuser « un fossé sur leur façade » (?). Si notre rempart reposait à même sur le sol, sans fondations, presque partout sur le rocher nu, ou au bord d'un talus fortement incliné, comment dans ces conditions creuser un fossé ? Il ne pouvait l'être que dans le vide, en encorbellement pour ainsi dire, et, là où il eût pu être tenté, n'aurait-il pas sapé des murs sans fondations ?

En réalité, il y avait bien des fondations, actuellement mises à nu par les éboulements de terrain. Je n'en crois pas davantage à l'existence d'un fossé.

*
**

Si, de 1265 à 1376, notre rempart réclama des réparations successives, dans quel état se trouvera-t-il deux cents ans après, au temps des guerres de Religion, lorsque le capitaine protestant de Bonne-Prabaud et ses soldats se présenteront devant lui¹² ? Malgré La Cazette, gouverneur de Briançon pour la Ligue, et ses milices assemblées à la hâte, le Pertuis-Rostan fut facilement forcé, en 1587, par les troupes réformées.

¹² J. ROMAN, *Bull. S. E. H.-A.*, 1918, pp. 68 et 71.

¹³ J. ROMAN, *Tableau historique des Hautes-Alpes*, I, p. 14, et *Bull. Soc. Et. H.-A.*, 1918, p. 68.

Tout en reconnaissant que la résistance ne fut pas de longue durée, je dois ajouter que, d'après la tradition locale, elle fut cependant assez vive. Bonne-Prabaud trouva en face de lui, pour défendre le passage, non seulement La Cazette et ses milices, fournies par les communautés briançonnaises, ardentes catholiques, mais un ennemi d'un nouveau genre : des essaims d'abeilles, projetés du haut du rempart par les femmes de Sainte-Marguerite, sur le conseil et à l'exemple de Catherine Vial, dont le nom est arrivé jusqu'à nous¹⁴. Cette tradition est restée bien vivante : je la donne pour ce qu'elle peut valoir.

*
**

Venons-en aux ouvrages accessoires qui appuyaient ou complétaient la Grande Muraille.

Y avait-il au Pertuis-Rostan même, comme l'ont pensé MM. Vollaire et Roman, un corps de garde suspendu contre la paroi du rocher, à l'entrée du seul défilé laissé libre pour la traversée de la route ? Je crois pouvoir affirmer le contraire, car il eût été impossible d'élever en ce point une construction quelconque. Le pan de mur dans lequel nos honorables confrères ont voulu voir les restes d'un corps de garde est un simple fragment du rempart, de quatre mètres en longueur, destiné à obstruer une échancre du rocher par laquelle on pouvait contourner la porte, et rendre illusoire sa fermeture. Par un prolongement en retour d'équerre, ce mur aboutissait au chambranle de « Porte Vieille », et ne servait point à autre chose.

Sur le côté droit du Pertuis-Rostan, dans une faille de 25 mètres de largeur et peu profonde, s'ouvre un autre passage plus accessible, plus large et moins raide que le Pertuis : c'est « la Vignasse », que traversait la route, nommée *Vieillo vio*, le vieux chemin, devenu route royale

¹⁴ Il existe encore à Sainte-Marguerite un descendant de Catherine Vial.

dans la première moitié du XVIII^e siècle, avant l'ouverture de la route nationale actuelle en 1807. Cette route, jusqu'à aujourd'hui bien conservée, montait en lacets adoucis la rampe des « Rochassons », franchissait le seuil de la Vignasse, et atteignait par une pente insensible le plateau de Sainte-Marguerite. Le Pertuis-Rostan lui servit alors de raccourci, comme il continue de le faire pour la route nationale, plus allongée encore par la rectification de 1807.

On ne trouve du côté du Pertuis-Rostan aucun quartier nommé « Barre-la-Vie » : cette appellation est inconnue à Sainte-Marguerite comme à La Bessée. Faut-il donner ce nom à la partie du barri qui fermait la Vignasse ? Aucun indice ne permet de le supposer.

*
**

Puisqu'aucun corps de garde n'existait là où on prétendait en trouver un, à quel emplacement le chercher ?

Rive gauche, au point terminus du *barri*, sur le bord du précipice qui domine la Gyronde, M. Vollaire a relevé le plan d'un châtelet trop peu important pour mériter à lui seul le titre de *fortificatio Bastide* : pour la description, je renvoie à son article. Insuffisant pour rendre tout autre service, il était du moins situé à merveille comme vigie ou poste d'observation. Il était d'ailleurs flanqué à l'arrière par la maison-forte de La Bâtie, *fortificatio Bastide*¹⁵, qui constituait une sérieuse défense de seconde ligne, et servait de caserne aux défenseurs.

La *bastida de Lucerna*, devenue avec l'âge *bastida de Vignalibus*, et qu'il ne faut pas confondre avec les barris de La Bâtie¹⁶, qui est près des Vigneaux, mais qui n'est ni aux Vigneaux ni aux barris, ne saurait être que la *fortifi-*

¹⁵ Sur la *fortificatio Bastide*, cf. J. ROMAN, *Monographie du mandement de L'Argentière*, pp. 29-31, et *Répertoire archéol. du dép. des Hautes-Alpes*, p. 18.

¹⁶ J. ROMAN, *Bull. Soc. Et. H.-A.*, 1918, p. 70, en note.

catio Bastide, située à quelques centaines de mètres du barri, dans le village de La Bâtie même, au quartier du Serre, seul endroit favorable à une construction de ce genre et où existent encore des traces de vieux murs. A proximité des *barris*, elle les protégeait encore de tout risque de prise à revers.

**

Sur le côté Pertuis-Rostan, du Serre-les-Fourches au bloc erratique où finit la muraille, pas de trace d'un châteaulet quelconque ; s'il y en eut un, ainsi qu'il est probable, il était construit à même sur le rocher, comme les murs environnants, et, quand il eut été rasé à fleur de sol, rien ne permit plus de deviner sa forme ni même son emplacement.

Du côté de La Bâtie, nous venons de le voir, le barri était flanqué, dans son voisinage, d'une maison d'appui. Il en était également ainsi du côté de Pertuis-Rostan. A deux kilomètres de là, le château fort de Queyrières, *castrum de Caireria*, dominant un passage que l'on ne pouvait éviter, remplissait le même rôle de poste militaire et d'abri pour les soldats qui avaient la garde du Pertuis-Rostan. Sur le bord d'un mamelon abrupt qui domine la Durance de plus de 300 mètres, avec le passage de Queyrières à ses pieds et l'ensemble de l'ouvrage du Pertuis-Rostan dans le champ de sa vision, il se dressait en sentinelle vigilante, qui aurait suffi à arrêter les contrebandiers et à rendre inutiles les *barris*, si ceux-ci n'avaient eu une autre mission à remplir.

Ici encore, les préoccupations de défense militaire viennent seules sous la plume des rédacteurs des reconnaissances de 1265, qui libellent ainsi les déclarations des habitants de Saint-Martin-de-Queyrières aux envoyés du dauphin Guigues : *operam, manu operam se non debere ; debent tamen manutencere turrin de Cayreria et tempore necessitatis debent pro posse suo custodire, et ad raydam omnes convenire*. Au dauphin, comte d'Albon, ils ne doivent d'ail-

leurs, en sa qualité de comte, ni corvées, ni charrois, ni leyde, ni péage¹⁷.

Le château de Queyrières fut vraisemblablement bien négligé par la suite, et sa garnison ne devait pas être nombreuse lorsque Gaspard de Bonne-Prabaud, lieutenant de Lesdiguières, après avoir forcé le Pertuis-Rostan, comme nous le rappelions tout-à-l'heure, s'en empara et le rasa en 1587¹⁸.

Le châtelet du Pertuis-Rostan a disparu sans laisser le moindre vestige. Les hommes d'armes de Lesdiguières ont si consciencieusement accompli leur besogne que du *castrum* de Queyrières il ne reste plus, sur le sol, qu'un rocher dénudé, et, dans le langage des paysans, qu'un mot, « le Château », pour en conserver le souvenir... *Sunt lacrymæ rerum...* Les terribles dévastations de l'heure présente, au cœur de notre « douce France » si longtemps envahie et enfin délivrée, nous interdisent presque comme un sacrilège de donner une larme aux ruines du passé.

¹⁷ Arch. dép. H.-A., E. 285, Reg. f^{os} 7 v^o et 8 r^o. Cf. U. CHEVALIER, *Regeste dauph.*, n^o 8702.

¹⁸ J. ROMAN. *Tableau Historique*, t. I, p. 14.



Vingt-quatre heures aux Tranchées

PAR LE CAPORAL-FOURRIER A. F.,

Membre de la Société d'Etudes

La censure militaire nous permet enfin de publier cet article, jugé par elle dangereux en mars 1917.

Les lecteurs du Bulletin estimeront sûrement que les alarmes de MM. les Censeurs de la XIV^e région étaient exagérées. Regrettant qu'une prudence excessive ait enlevé à l'article de notre confrère un peu de l'intérêt d'actualité qu'il avait à l'époque où il nous fut communiqué, ils seront néanmoins heureux de le lire, en raison de son accent de sincérité et de sa documentation, aussi précise que familièrement exposée, sous forme d'un récit de l'auteur à ses enfants.

LE COMITÉ DE PUBLICATION.

Tout le monde connaît, pour en avoir lu maints récits saisissants, les détails de la guerre de tranchées, l'attente fiévreuse sous le bombardement, le dernier appel dans la parallèle de départ, l'assaut de la position ennemie, mais on parle généralement beaucoup moins de l'existence journalière qui s'y déroule. Sans doute, la bataille dégage toujours quelque chose de grandiose qui ne se retrouve pas dans la vie monotone des troglodytes modernes : depuis que dure la guerre, cependant, on ne s'est pas battu tous les jours, et on a passé plus d'heures à monter la garde derrière des sacs à terre qu'à bondir à l'assaut.

La tranchée mérite donc d'être connue.

Je vous en préviens, quelque shrapnell risquera d'éclater au-dessus de nos têtes, et nous entendrons peut-être ronfler des éclats d'obus, puisqu'il ne se passe pas de jour sans que l'artillerie fasse entendre sa voix puissante, mais on peut bien, n'est-ce pas, passer sur ces inconvénients pour faire une intéressante promenade, pour sentir le frisson nerveux produit par le sifflement et l'éclatement des obus, lequel disparaît bien vite, du reste, quand la bataille est engagée.

*
**

Nous arrivons aux abords de la tranchée ; la lune encore haute nous permet de la discerner sur une certaine étendue. Devant et derrière elle, le sol est remué comme si quelque charrue géante, capricieuse et puissante, avait passé par là ; ces flaques d'eau nombreuses sont autant de trous d'obus ; nous allons souvent trébucher dans la boue parce que des éboulements se sont produits, et l'on respirera peut-être encore l'odeur âcre des gaz, largement employés par les Boches dans leur dernière attaque.

Nous y voici. Bientôt le jour va poindre ; les travailleurs de la nuit se retirent peu à peu, et retournent vers leurs cabanes de feuillage, aménagées en arrière des premières lignes dans quelque vallonnement ; les sentinelles avancées ont quitté leur poste d'écoute entre les réseaux de fil de fer, pour se replier vers l'abri où somnolent ceux qui viennent de les y précéder. Comme c'est leur tour de corvée, elles posent le fusil, débouclent le ceinturon et s'en vont au ravitaillement, pour rapporter, avant que le soleil n'ait dissipé les brumes matinales, le café, l'eau-de-vie, le pain, le vin et le repas du matin.

Les voilà loin déjà, et le jour se lève. Le caporal réveille les guetteurs ; ils s'étirent, grognent, puis sortent, leurs jumelles en main, heurtant les uns, marchant sur d'autres, et vont s'enfermer dans la tourelle blindée, percée de petits trous carrés, d'où ils doivent voir et noter

tout, absolument tout ce qui se passe dans un certain rayon. Les détails les plus insignifiants parfois peuvent donner de précieuses indications aux officiers qui les reçoivent, les réunissent, les corroborent.

Lentement, le guetteur s'en va vers son poste d'observation, croisant en chemin les équipes venues de l'arrière pour renforcer en cas de besoin la garnison, et pour travailler dans les sapes où elles rempliront, jusqu'au soir, la dure tâche des mineurs.

Laissons notre guetteur bayer dans sa niche solitaire en attendant d'y voir plus clair, et revenons vers l'abri où tout le monde est entassé, puisqu'il s'agit de s'empiler 12 ou 15 dans un étroit espace où 6 seraient gênés. Voyons ce réduit, devinons-le plutôt, car nulle fenêtre ne l'éclaire, et la lumière, comme l'air, pénètrent parcimonieusement par la porte. Pour y parvenir, il faut descendre une dizaine de marches; d'abord taillées simplement dans la terre, elles se sont vite transformées en une pente raide et glissante. L'abri lui-même n'est qu'un grand trou rectangulaire, sur lequel ont été amoncelés des troncs d'arbres et de grosses pierres, destinés à protéger ses occupants ou, tout au moins, à faire éclater les obus qui tomberaient sur cette lourde toiture, épaisse de plusieurs mètres, et dont la partie supérieure se confond avec le sol environnant. En fait, une grosse marmite à fusée retardée, c'est-à-dire n'éclatant pas au moment du choc, est de nature à perforer les abris les plus sûrs; mais un abri, même médiocre, protège toujours contre les éclats des projectiles de tout calibre et de toute nature, fusants ou percutants.

Dans ce trou qu'est notre abri, on a apporté, en diverses fois, quelques poignées de paille bien vite pourrie; et, tout autour, des planches, ramassées au hasard, constituent des sièges peu confortables, dont le dossier est la terre nue et parfois humide. Au centre, nous avons creusé un puisard pour recueillir l'eau des suintements naturels du sol, et encore celle qui pénètre par la porte les jours de pluie; aussi bien, chacun a-t-il son tour de corvée consistant à vider ce puisard au moyen d'un récipient quelconque, par-

fois une gamelle. Tel quel, cet abri permet un demi-repos, et offre une sécurité relative. Si, par un coup de main heureux, nous pouvons avancer de quelques dizaines de mètres, plus soigneusement aménagé, il pourra être transformé en poste de commandement.

Mais voici que des pas se font entendre avec un murmure confus de voix ; ce sont nos hommes qui reviennent chargés, suant, n'en pouvant plus, tant la route a été longue et pénible. Ils crient : « Au jus ! » en se penchant vers l'entrée.

En bas, les yeux s'ouvrent, les musettes sont décrochées des chevilles de bois qui servent de clous, les quarts s'entrechoquent gâiment avec les gamelles et l'on vient au jour pour avaler le café qui fut chaud une heure auparavant, quand il sortit de « la roulante » installée à l'arrière, sous un bouquet d'arbres.

Il est bon, quand même, ce jus ; et puis, à la guerre comme à la guerre, n'est-ce pas ? Maintenant, il faut partager la « niolle », besogne délicate entre toutes, parce que, si mauvaise soit-elle (et souvent elle est fort passable), personne ne consentirait à voir réduire sa part. Le caporal s'agenouille, tenant en main le précieux flacon ; devant lui, sont alignés tous les gobelets, et il mesure, ajoute ici, retranche là, visant à l'égalité absolue ; puis, tandis que les uns versent leur part dans une petite fiole pour la boire en temps plus opportun, les autres, estimant que leur estomac est encore la bouteille la plus sûre, font place nette et tendent à nouveau leur quart, pour recevoir le vin, qui passe ensuite dans les bidons individuels.

Ces distributions préalables sont vite faites, et la soupe n'est pas plus froide qu'à son arrivée. On l'avale en un clin d'œil, et on range, dans la musette, le pain, la viande froide, le « singe » et le morceau de fromage qui constitueront le reste du repas, dont l'heure est laissée à la fantaisie de chacun ou au hasard des circonstances.

Tout le monde redescend dans l'abri, où l'on se tasse davantage encore par ce qu'on est plus nombreux. Laissons les occupants se débrouiller, et, pour échapper à une

asphyxie imminente, allons faire une excursion à travers les boyaux et tranchées confiés à la garde de l'escouade. En certains endroits, nous devons patauger dans la boue gluante; en d'autres, il faudra se courber très bas pour échapper à l'œil du Boche à l'affût.

**

Jetons d'abord un coup d'œil sur notre guetteur dans sa guérite: ce boyau nous y mène. On l'a fait aussi étroit que possible; en certains endroits, il est profond de plus de deux mètres; en d'autres, il n'a pas 1 m. 50; comme un ruisseau capricieux, il affecte les contours les plus variés, s'adaptant aux mouvements du terrain, évitant surtout de présenter à l'ennemi une face rectiligne trop facilement repérable, qui permettrait aux obus de causer de grands dégâts. La guérite ne se trouve guère à plus de 20 mètres de l'abri: en terrain libre, quelques secondes suffiraient à parcourir cette distance. Il semble cependant que nous marchons depuis assez longtemps déjà; c'est que nous avons dû faire maints contours, et que nous avons rencontré des passages, sinon difficiles, du moins de nature à ralentir notre marche.

Il fait grand jour maintenant, et nous allons pendant quelques minutes prendre la place de l'observateur. Son observatoire est une tour en tôle d'acier; elle s'ouvre en face de nous, et un homme peut s'y loger assez facilement. Cette tour, peu visible, est enfoncée dans la terre dont la couleur se confond avec la sienne; d'un peu loin, on la prendrait pour un monticule de terre ne se distinguant plus des autres monticules produits par l'entassement des terres rapportées. Dans l'intérieur, une planche fixée à la paroi permet de s'asseoir, un appui-coude évite une trop grande fatigue à celui qui doit avoir la tête toujours penchée en avant, et deux petites étagères sont destinées à recevoir tous les objets dont les poches de l'occupant sont surchargées. C'est qu'elles sont longues, les heures de guet: deux

hommes seulement assurent le service pendant tout le jour, et la musctte, le bidon et le gros paquet de tabac, sont les seuls amis de leur solitude.

Ne croyez pas que le rôle du guetteur soit facile ! Bien des qualités lui sont nécessaires pour le remplir parfaitement. Approchons-nous ; regardez au travers de ces meurtrières en miniature, voyez comme d'ici le champ visuel est vaste. Devant nous, tout près, les trous d'obus que nous connaissons ; plus en arrière, cette terre remuée dans tous les sens, ce sont les tranchées boches, et, dans le lointain, ces longues lignes grises serpentant à travers les prés et les champs décèlent l'emplacement des boyaux qui relient les premières lignes ennemies aux secondes. Sur la droite, ces nombreux pans de murs furent un gai village entouré de beaux jardins. Rien n'y subsiste de la vie normale, et la mort semble planer sur ses pauvres débris. Il est cependant peuplé plus que jamais ; mais les hommes qui l'habitent sont enfouis dans les caves agrandies, dans les tranchées et les abris creusés partout, dans les chemins, dans les vergers, sous les maisons. On n'entend plus le son joyeux ou triste de ses cloches annonçant un baptême ou des funérailles, mais, chaque nuit, crépitent les mitrailleuses qui battent la campagne environnante, et la voix profonde du canon s'élève souvent de ces ruines qu'on croirait mortes à jamais.

Ce squelette de village peut, sous le couvert de ses décombres, permettre des rassemblements ennemis, et servir de base à une attaque : il faut donc, le jour, surveiller tout ce qui s'y passerait d'anormal, et, la nuit, une oreille attentive doit constamment écouter si quelque bruit insolite, quelque rumeur vague et profonde, ne décèle pas la présence d'une troupe en mouvement. A gauche, ce bois — on peut s'en rendre compte même sans de puissantes jumelles — est, lui aussi, peuplé, non par les oiseaux chanteurs d'autrefois, mais par des guerriers attendant l'heure d'agir ou redoutant une attaque. Plus loin, grâce à la lunette, se détachent les chemins, les hameaux, et là-bas, tout là-bas, un train circule chargé, peut-être, de munitions

ou de soldats : il roule vers la ville invisible devinée au pied de la colline qui ferme notre horizon.

Notre guetteur doit connaître sur le bout du doigt toute l'étendue du pays qu'il peut voir de son poste ; aucun détail ne doit lui échapper, de même que pas un changement ne doit passer inaperçu à ses yeux exercés. Quand tonne l'artillerie, il lui faut déterminer d'où viennent les coups, reconnaître l'emplacement approximatif des batteries, remarquer où tombent nos obus, et, du tout, rendre compte à coups de téléphone. Sa fonction n'est certes pas une sinécure, tant s'en faut.

*
**

Revenons à notre point de départ ; nous voilà de nouveau devant l'abri où l'escouade repose.

Là boyau représente ici ce qu'est la route nationale qui traverse un village ; c'est l'artère principale, tortueuse comme les rues étroites des villes du moyen âge, et sur laquelle viennent s'embrancher des multitudes d'autres rues divergeant dans tous les sens. Ce boyau a donc trop d'importance pour n'être pas l'objet de soins particuliers et constants, du moins tant qu'il conserve son caractère de voie principale : tout comme les rues de nos villes et de nos bourgades, en effet, et plus encore, son importance est sujette à bien des changements, à de nombreuses transformations qui le feront tour à tour entretenir ou délaisser. Quoi qu'il en soit, c'est, pour l'heure, notre grande voie, notre rue centrale, que nous allons suivre en visitant notre secteur. Elle est très profonde à l'endroit où nous sommes, en face de notre cave, qui y accède par un étroit couloir long de deux ou trois mètres. Dans le fond ont été posés, les uns à côté des autres, des parquets à claire-voie, appelés communément « caillebotis » : ils recouvrent une petite rigole qui permet l'écoulement facile des eaux. Les parois, pour retenir la terre, sont garnies de branchages fixés au moyen de piquets longs et minces dits « piquets de clayon-

nage », et, de deux mètres en deux mètres, de fortes poutres maintenues à l'écartement nécessaire, en haut comme en bas, par des traverses, forment un cadre complet, destiné à renforcer l'ensemble de l'ouvrage. Aux embranchements des rues, une planchette fixée au haut d'un piquet fait connaître la direction, la nature de cet embranchement. Presque toujours, l'embranchement a son nom particulier, généralement celui d'un officier ou sous-officier tué dans ces parages, de même qu'on en donne encore aux abris, aux sapes, aux ouvrages de toutes sortes, et parfois aux accidents naturels du terrain, aux bouquets d'arbres, etc. Souvent, l'ensemble d'un point fortifié sera baptisé comme l'est une ville, et, dans cet ensemble, il y aura encore des dénominations particulières pour chaque tronçon. L'origine de ces noms est parfois inconnue; elle peut résulter d'un accident quelconque, d'un fait, d'un détail qui eut son heure d'importance; elle n'est, d'autres fois, que la déformation d'un mot allemand, soit qu'on ait pris la place de l'ennemi, et conservé le nom dont il se servait, soit qu'on veuille, par un trait d'esprit, se moquer de sa prétention à toutes les gloires et toutes les vertus.

Nous voici parvenus à un carrefour, en face d'un boyau qui porte le nom de tranchée X... C'est notre poste de combat. Vous le savez certainement: en cas d'attaque, la place de chacun est déterminée à l'avance avec une précision absolue; toute escouade doit avoir, du moins en principe, son abri et son poste de combat — son poste surtout, car la nécessité oblige de songer à celui-ci avant tout le reste, et les premiers jours passés dans une tranchée nouvellement créée ou conquise n'ont pour plafond que le ciel bleu ou gris, serein ou pluvieux.

Notre tranchée — nom vulgairement donné au poste de combat — n'est qu'à une vingtaine de mètres du carrefour; un passage assez étroit permet son accès. On se trouve au large ici, et du côté qui fait face à l'ennemi, il n'y a plus un amoncellement de terre nous empêchant de voir autre chose que les nuages. Longue d'une vingtaine de mètres environ, un large pare-éclats la divise en deux par-

ties très distinctes ; et, à son extrémité, un autre passage, semblable à celui par lequel nous venons d'arriver, la relie à un autre ouvrage, en permettant une évacuation que mille circonstances peuvent nécessiter. Certes, vous ne trouverez pas dans notre poste de combat, qui est un point de résistance, de ces puissantes murailles talutées, caractéristiques des forts dessinés par Vauban : tout, ici, n'est que terre remuée, maintenue par des branchages, et les créneaux en acier ou en bois, se confondant d'un peu loin avec le sol environnant, n'en ont pas moins une valeur défensive très sérieuse, appropriée à la guerre moderne dont l'art consiste à se cacher presque autant qu'à frapper. S'il était possible de monter sur les parapets, nous remarquerions que notre tranchée forme, avec le boyau central, un angle aigu, et constitue, de ce fait, un organe de flanquement destiné à donner au tir son maximum d'efficacité. Un escalier assez large, soutenu par des piquets reliés ensemble par des fagots et des fils de fer, nous élève au-dessus du sol boueux. Nous y sommes au sec, et la paroi contre laquelle il vient aboutir est maintenue par un fort clayonnage ; à hauteur propice, un appui-coude, recouvert lui aussi de branches pour éviter l'encrassement du fusil, permet de se pencher sur les créneaux. Au travers de ces longues meutrières, on voit, mais sur un espace plus restreint, ce que, déjà, nous avons vu de la tourelle du guetteur. L'ouvrage, au demeurant, n'est pas fait pour servir de poste d'observation ; son champ visuel est limité, il est même nécessaire qu'il le soit pour permettre aux tireurs plus de précision. Inutile donc de s'attarder à découvrir un lointain horizon : il nous suffit de dominer les quelques centaines de mètres carrés dont la défense nous est tout spécialement confiée. Le terrain a été entièrement dénudé, débarrassé de tout ce qui pourrait gêner la vue des défenseurs ou servir à masquer les assaillants, ainsi obligés de s'avancer à découvert. Jetons seulement un rapide coup d'œil à l'intérieur de l'ouvrage.

De cet intérieur même nous avons tout vu, sauf les placards établis en maçonnerie au-dessous des créneaux. Cha-

cun d'eux renferme une grande boîte de tôle où s'entassent cartouches, grenades, fusées, etc., qui seront ainsi à portée, si quelque attaque se produit.

**

Dix heures vont sonner : c'est le moment de réveiller les dormeurs et de faire clore les lettres destinées à partir ce soir. Nous rentrons dans l'abri. Tout y est calme et plusieurs appels seront nécessaires pour que notre monde soit sur pied. Au demeurant, la toilette sera vite faite, puisqu'on a dormi tout habillé, sans déboutonner la capote ni délayer les chaussures. Mais ira-t-on travailler sans avoir, au préalable, cassé la croûte, et sans s'être donné un peu de cette énergie que tout bon français sait trouver au fond du verre de vin ? Non, bien sûr, et chacun n'hésite pas à faire l'autopsie de sa musette et à donner un coup de langue au bidon.

« Allons, les gas, au boulot », dit le sergent qui vient de prendre des ordres. « Dépêchons-nous », insiste l'officier qui passe et veut installer ses chantiers. Ceux-ci sont connus, d'ailleurs, et ne sont que la suite des travaux d'hier : les uns iront clayonner une amorce de tranchée nouvellement créée ; d'autres répareront un point qui menace de s'effondrer ; d'autres encore auront à changer les parquets brisés, ou bien à nettoyer la rigole du fond qui s'est obstruée ; chacun aura sa part de travail, avec interdiction formelle de se montrer, tout le bois nécessaire ayant été mis à pied d'œuvre la nuit précédente. Mais sera-t-il possible de bouger, de travailler sans être jamais vu ou sans faire trop de bruit ?

Couchez-vous ; restez, restez aplatis, par terre : l'ennemi a su que nous travaillions et une salve de shrapnells s'est éparpillée au-dessus des tranchées. A peine avons-nous eu le temps de nous jeter sur le sol : le sifflement, l'éclatement, la pluie de morceaux de fonte de toutes grosseurs et de toutes formes se sont produits à la fois.

Y aurait-il des blessés? On se le demande, mais personne ne sait rien..... Nul de chez nous, heureusement, n'a été touché. Allons donc nous reposer quelques heures, puisque l'abri est libre, le travail commencé, et que c'est mon jour de ronde. Nous reviendrons au jour vers les quatre heures.

Alerte! C'est la voix du canon qui nous réveille, les éclatements, même, paraissent assez proches: les Boches auraient-ils le mauvais goût de nous bombarder? — Je vais aux renseignements. — Ils ont, paraît-il, pris comme cible un blockhaus édifié depuis peu sur notre droite, à 300 mètres environ de l'endroit où nous sommes. Allons voir, nous ne risquons pas grand'chose, et le spectacle est impressionnant. — Tout le monde se tient à distance, par crainte des éclats, mais tout le monde regarde, écoute, apprécie, comme s'il s'agissait d'un concours de tir. — Nous savons approximativement d'où viennent les coups. Écoutez: ce bruit sourd et lointain, c'est le départ de l'obus, suivi presque aussitôt d'un roulement pareil à celui d'un train en marche, et le son est d'autant plus grave que le calibre des projectiles est plus gros. Ce roulement, en s'approchant, se transforme en un bruit aigu pour finir par un sifflement, quand l'obus descend et tombe presque verticalement; puis, l'éclatement se produit, pareil au bruit d'un objet que l'on brise, ou d'une étoffe qui se déchire. — Levez la tête. Je vous l'ai dit: nous ne sommes pas au danger, au moins quant à présent, et de l'endroit où nous nous trouvons on peut voir ce qu'en terme de soldat on appelle *une arrivée*. Surveillez bien, là-bas, sur ce monticule: voici le coup du départ, le train en marche, le sifflement; puis, plus rien que le bruit sourd d'une pierre tombant dans une mare. — L'obus boche a manqué son effet, il a raté. — Attention! un départ encore, la trajectoire qui se suit à l'oreille, une boule de feu, la terre projetée en grosses mottes dans toutes les directions et l'éclatement que l'on entend immédiatement après. — Regardez toujours avec attention, vous allez voir tomber l'obus: il est parti, il descend, il tombe, et, comme une flèche, vous le

voyez arriver sur le sol, pour peu que vos yeux soient bien fixés dans sa direction.

Les nôtres, maintenant, se mettent de la partie : ce sont nos 75 qui tirent par salves de cinq ou six coups à la fois. Nous sommes précisément dans leur ligne de tir : on dirait des abeilles géantes qui volent au-dessus de nos têtes et semblent nous frôler de si près que, par un mouvement instinctif, on se baisse, on enfonce la tête dans les épaules. Auraient-ils frappé juste ? — Voilà que les Boches abandonnent leur objectif, le blockhaus, et leurs batteries tirent sur les nôtres qui ripostent avec fureur. C'est un beau vacarme ! On ne distingue plus rien, des départs ou des arrivées des projectiles. Il tempête, il tonne, et toute la ferraille qu'on s'adresse mutuellement *se balade* au-dessus de nos tranchées, chaque calibre d'obus étant assez facilement reconnaissable pour des oreilles exercées. Le ciel s'emplit de sifflements, de cris et de bourdonnements : il semble que l'on voit passer tous ces bourdons, toutes ces abeilles, toutes ces mouches ; il semble si bien, que les yeux instinctivement les suivent dans l'espace.

Certes, nous ne les voyons pas, les marmites, mais il y a autre chose dans le ciel ; dans les deux camps, des avions se sont élevés pour diriger et surveiller le tir. — Comme ils vont vite, comme ils sont haut ! Sont-ils des nôtres, sont-ils boches ? Impossible de s'en rendre compte ; ils tracent d'immenses cercles au-dessus de nos têtes. Ne bougeons pas, pour éviter d'être aperçus par les observateurs qui feraient volontiers pleuvoir sur nous des fléchettes et des bombes. Les oiseaux de mauvais augure disparaissent l'un après l'autre ; peu à peu les batteries se font moins bruyantes, puis se taisent.

Est-ce fini ? Peut-être, mais nous sommes à une heure difficile et dangereuse : fort souvent, après un duel acharné, les artilleries terminent leur feu par quelques coups tirés un peu partout sur les tranchées. On les entend à peine venir, ceux-là, qui presque toujours surprennent et souvent font des victimes, beaucoup plus même qu'un bombardement régulier qui permet de prévoir les

coups et de les éviter. C'est l'heure cependant d'aller à la corvée de la soupe, et comme personne ne serait volontaire pour cela, les porteurs essayant presque toujours quelques coups de fusil ou de canon, un rôle est établi à l'avance, contre lequel personne ne protestera jamais. Anxieusement nous allons attendre le retour des porteurs, et impatiemment aussi, parce qu'ils doivent rapporter non seulement la soupe, la « bidoche », le fromage ou le chocolat, mais encore et surtout la correspondance, peut-être même des journaux.

Leur départ, bien que le travail ne soit pas achevé, provoque un ralentissement général : les bras semblent plus lourds ; dans l'attente de nouvelles, l'esprit oublie la tranchée et vagabonde là-bas, bien loin, vers la maison, les parents, la femme, les enfants ; peu à peu, insensiblement, les uns après les autres, les soldats reviennent vers l'abri. Mais que regardent-ils donc là-haut ? — C'est un avion encore, et vraiment un boche, celui-là : avec des jumelles, on distingue bien la croix noire sous les ailes. Il arrive au-dessus de nous : le laissera-t-on passer ? Non : nos artilleurs exécutent un tir de barrage tellement serré, qu'il juge prudent de faire demi-tour et de retourner d'où il vient. Il serait fort intéressant de le voir poursuivi, comme un gibier, avec un chien à ses trousses ; mais il est plus utile encore de se mettre à l'abri, car les obus éclatés autour de lui retombent en morceaux dangereux. Entendez-vous ? C'est une véritable grêle.

*
**

Voici revenus nos hommes de corvée : ils ont les lettres, ils ont des journaux ! La soupe attend, dans un coin, jusqu'à ce que soit distribuée la correspondance et que les gazettes aient trouvé acquéreur. Oh ! cette distribution des lettres dans la tranchée, quelle minute impressionnante, comme on sent battre les cœurs dans toutes les poitrines ! Par un seul mouvement, les regards de chacun

se portent anxieusement vers le paquet ficelé, et cherchent à y découvrir la bonne missive qui contient un peu du parfum de là-bas, de la maison où l'on souffre, où l'on pleure, en attendant le retour du père, du fils ou de l'époux ; une lettre, c'est une bouffée d'air natal qui dilate le cœur du petit soldat.

Un éclair de bonheur illumine la physionomie de ceux dont on appelle les noms, et, à l'air dépité de celui dont les mains restent vides, on sent bien qu'il souffre et a peine à dissimuler sa jalousie. « Allons, vite, à la soupe » crie-t-il pour se donner une contenance, et, le premier, il se sert : tout le monde suit et le bruit des cuillers râclant le fond des gamelles domine, suivant le terme consacré, le bruit des conversations particulières ; puis, quand la faim s'apaise, quand on a bu quelques parcimonieuses gorgées de « pinard », car il faut être économe ici, où l'eau manque totalement, on déplie les journaux et on cause.

Qui dira les bêtises dont ces conversations sont émail-
lées ? — J'ai avec moi, notez-le bien, une excellente es-
couade : ce sont des hommes d'âges très différents, depuis
vingt-trois jusqu'à quarante-deux ans, tous solides au tra-
vail, tous incapables d'une reculade ou d'une lâcheté ;
mais, dame ! les soldats de Napoléon étaient bien surnom-
més des grognards ; pourquoi ceux de l'époque actuelle,
qui valent bien leurs ancêtres, je suppose, ne grogneraient-
ils pas aussi quand ils n'ont plus autre chose à faire, quand
le service est assuré, le travail fini ? Si les gazettes ne disent
rien de nouveau, on se plaint de la lenteur des opérations ;
si les nouvelles sont bonnes, les journalistes sont des men-
teurs ; si elles sont mauvaises, on n'a pas honte de nous
décourager. Quelque anecdote gauloise ou quelque cou-
plet patriotique vient heureusement couper court à toutes
ces récriminations, fruit de la solitude et de la monotonie.



Après un repos bien gagné, arrive l'heure du service de nuit, fixé d'avance, au demeurant : deux hommes à la tranchée, car le guetteur a quitté sa tourelle pour regagner l'abri, et s'y reposer jusqu'au matin ; deux sentinelles doubles dans les réseaux, en tout six hommes de faction, qui seront relevés un par un de demi-heure en demi-heure, et tout ce qui ne monte pas la garde, au travail.

Suivons un couple de sentinelles avancées. J'en puis parler en connaissance de cause, puisque chaque soir une partie de mon travail consiste à faire le tour des réseaux confiés à la surveillance de l'escouade. L'ensemble est large de vingt-cinq mètres environ, et, à première vue, paraît n'être qu'un entassement de fils de fer et de piquets enchevêtrés au hasard : en réalité, beaucoup de méthode a présidé à ce travail, et le résultat en est visible.

Il s'agit de créer un fouillis inextricable, mais égal partout, présentant le maximum de difficultés à vaincre, tant par sa position que par son agencement, et impossible à franchir sans une préparation très sérieuse d'artillerie. Le réseau, formé presque toujours d'angles et de rentrants, jamais parallèle avec la tranchée, se compose de trois rubans entre lesquels un large passage est réservé. Le premier, le plus proche, a une profondeur de huit à dix mètres ; les piquets, solidement enfoncés en terre, sont disposés en quinconce, à une distance entre eux de trois mètres, et c'est autour de ces piquets que s'accrochent les fils de fer, lisses ou barbelés, qui vont de l'un à l'autre, de haut en bas et de bas en haut, et encore directement par le pied ou par la cime, afin qu'il soit impossible de passer soit au-dessus des fils, soit au-dessous, soit dans le milieu. Le second ruban n'a guère que cinq ou six mètres, et le dernier trois ou quatre. — C'est entre ces deux derniers que sont les postes d'écoute, simples trous impossibles à distinguer même de jour, dans lesquels descendent les sentinelles avec ordre de faire le moins de mouvements

possible pour ne pas signaler leur présence, de prêter une oreille attentive à ce qu'elles pourraient entendre à gauche ou à droite, et de se replier en cas d'attaque.

Mais comment traverser ces réseaux divers s'ils doivent être infranchissables ? C'est fort simple ; on ménage, au travers, des passages aussi tortueux que possible appelés « chicanes », que l'on change souvent de place pour que l'empreinte des pieds dans un sol humide ne laisse pas de trace trop visible. C'est une partie de mon travail que de surveiller ces réseaux, de les réparer si quelque obus est venu les bouleverser, d'ouvrir et de refermer ces « chicanes », remplies, le jour, de chevaux de frise, ou autres obstacles de toute nature.

Aujourd'hui, peu de chose à faire, puisque nous n'avons pas été bombardés, et que la sécheresse présente me dispense de rien changer à mes « chicanes ». Attention, en retournant, de ne pas tomber dans quelque cul de sac. — Ah ! vous êtes accroché ? — Vous avez perdu votre chemin ? — Allez donc lentement, nous avons la nuit entière pour rentrer, et, à vouloir se dépêtrer trop vite, il arrive souvent qu'on s'empêtre encore davantage.

Broom ! Le canon recommence à tonner : les avions, sans doute, ont fait du repérage tout à l'heure, et l'on tire d'après leurs données. — Rien à craindre, d'ailleurs : ce sont les batteries qui se chamaillent, et cherchent mutuellement à s'imposer silence. D'ici, un peu surélevés comme nous le sommes, voyez comme on distingue bien la gerbe de flamme du départ, la boule de feu de l'arrivée ! Il faut être à la guerre pour s'offrir pareil spectacle, et nous n'avons pas tout vu. La lune ne se lève que fort tard, il fait bien noir, et de chaque côté, crainte de quelque surprise, on va certainement lancer des fusées éclairantes. — En voilà une, les Boches ont eu peur les premiers. — Voyez, une autre de chez nous et d'autres encore de toutes parts, c'est un vrai feu d'artifice, et des plus agréables à l'œil. Attention, celle-ci part en face de nous ; regardez-la s'élever. Après avoir décrit une courbe gracieuse, elle s'épanouit et c'est une belle lumière blanche qui la remplace ;

maintenue par un parachute de soie légère, elle se balance au gré de la brise et descend lentement, lentement, pour pâlir ensuite et s'éteindre en arrivant sur le sol... Ces fusées ne sont, en définitive, pas très dangereuses pour un isolé qui a le temps de les voir venir, de se coucher ou de s'immobiliser avant qu'elles n'éclairant, mais une troupe nombreuse et en mouvement serait vite rappelée à la prudence par quelques obus, ou quelques rafales de mitrailleuses, si une fusée éclairante se balançait sur elle.

L'entendez-vous, cette mitrailleuse qui crépite là-bas ? Sans doute, des travailleurs ont été repérés, à moins que la pièce ne batte quelque terrain découvert, quelque tournant de route ou quelque orée de bois, pour éviter toute surprise.

Oh ! le feu d'artillerie devient serré là-bas, et les fusées sont de diverses couleurs. Y aurait-il attaque ? Demanderait-on un tir de barrage ? — C'est cela même : entendez le 75 qui précipite ses coups. — Il se tait ; ce n'était qu'une alerte.

La nuit s'avance, nous allons rentrer ; vous devez être las d'avoir vu tant de choses en une seule journée, pourtant des plus calmes. Ceux de nos hommes qui ne sont pas de faction réparent les points nécessitant le rejet de la terre au-dessus des tranchées, chose impossible à faire le jour ; ils entassent les matériaux dont ils auront à se servir demain soir, et, toute la nuit, vous les trouveriez de garde ou au travail. S'il se déclenchait une attaque, vous avez vu leur poste de combat. Ils ne seraient pas seuls, du reste : les travailleurs de nuit, formant deux équipes qui se relèvent, seraient là pour les soutenir : les uns sont venus, les autres vont arriver pour faire des terrassements, des réseaux, mais tous sont armés et équipés comme pour la bataille.

Tout en devisant, nous voici parvenus au boyau de sortie : je vous laisse le suivre pour retourner à mon escouade ; la lune baisse, le jour bientôt va se lever...



MON ÉVASION

Par le sergent Lucien SALLA, de Remollon (Htes-Alpes).

M. Lucien Salla, de Remollon, sergent, blessé, décoré de la croix de guerre, prisonnier pendant quelques mois en Belgique, a bien voulu me communiquer le récit suivant de ses tentatives d'évasion, qui, après deux insuccès, ont fini par le ramener dans sa patrie. J'ai présenté au Comité de publication ce curieux récit dont il a voté l'impression.

On remarquera dans les aventures de ce brave soldat, notre compatriote, deux faits particulièrement intéressants.

Lors de sa deuxième tentative d'évasion, il a été en rapport avec plus de cent citoyens belges, soit flamands, soit wallons, auxquels il n'a pas caché qui il était, c'est-à-dire un soldat français prisonnier, qui s'évadait; il leur a demandé leur aide, pas un ne la lui a refusée; tous l'ont secouru, nourri, dirigé, il ne s'est pas trouvé un traître parmi eux.

Un autre point intéressant de cette narration, c'est la part très active qu'ont prise à la réussite de l'évasion du sergent Salla, deux soldats Alsaciens qui servaient à contre-cœur dans l'armée de leurs oppresseurs.

Ces deux faits confirment tout ce que nous savions des mentalités belge et alsacienne, et de la façon dont les Allemands ont réussi à se faire aimer dans ces pays.

Le récit du sergent Salla, clair, simple, sans emphase ni prétention, porte le cachet de la véracité la plus évidente.

L'auteur rend justice même à nos ennemis et ne cherche pas du tout à se faire valoir.

Les lecteurs du Bulletin liront, je n'en doute pas, ces quelques pages avec le plus grand plaisir.

J. ROMAN.

Remollon, 1^{er} octobre 1918.

J'ai été fait prisonnier le 25 avril 1918, au mont Kemmel, dont les journaux ont beaucoup parlé alors et qui vient d'être repris par les troupes britanniques. Attaqués par des forces quatre fois supérieures, nous avons été obligés de reculer en combattant sans répit pendant deux jours entiers, et quelques prisonniers, au nombre desquels j'étais, étaient tombés aux mains de l'ennemi.

Je ne fus pas mal traité, on me fouilla à peine et mon argent ne me fut pas enlevé.

Le boche, depuis le début de la guerre, a bien changé, on ne reconnaît plus dans l'allemand d'aujourd'hui le barbare de 1914, massacrant les prisonniers, achevant les blessés et brutalisant les soldats qui se rendaient. Cette méthode de terreur furieuse a pris fin depuis que s'est évanouie la confiance des Allemands dans la victoire. La peur des représailles les hante aujourd'hui et ils se décident à être à peu près humains, autant que leur brutale nature le leur permet, pour qu'on soit humain envers eux quand on mettra le pied en Allemagne comme ils s'y attendent.

Il faut être juste, même envers ses ennemis ; je le proclame hautement, jamais je n'ai eu à me plaindre d'un officier ni d'un soldat allemand au cours de ma captivité. Plusieurs, au contraire, se sont montrés à mon égard bienveillants et généreux, comme on en jugera par le récit suivant. D'autres français fort nombreux, je ne le sais que trop, ont eu à se plaindre des procédés des Allemands à leur égard. J'ai donc eu la chance de tomber sur des chefs et des gardiens moins barbares que les autres et j'en remercie la Providence.

Après un interrogatoire obligé et une fouille très sommaire, on nous conduisit à pied à Halluin (Nord, canton de Tourcoing). Je demandai à annoncer à ma famille que j'étais prisonnier; on me refusa sèchement. Nous étions couchés sur de la paille malpropre, mal nourris; du café, résidu de haricots ou de glands torréfiés; des betteraves en masse, quelques pommes de terre, trois cent vingt-cinq grammes de pain détestable. Heureusement je n'ai pas un appétit très impérieux et je ne souffrais pas trop, mais beaucoup de mes compagnons de captivité, moins robustes que moi, souffraient de cette nourriture mauvaise et insuffisante.

Heureusement il y a de bonnes âmes partout. Les dames d'Halluin avaient obtenu la permission de secourir les prisonniers. Mme Kastelin, femme d'un belge qui servait en France, me prit en affection ainsi que son amie la receveuse des postes d'Halluin. Mme Kastelin me permit de la nommer ma marraine et s'efforça de remplacer, par ses attentions délicates, ma famille absente. Elle me donna un peu de linge dont j'avais grand besoin et elle m'apportait presque tous les jours quelque chose à manger, que je partageais avec mes camarades moins favorisés que moi.

Cela dura jusqu'au 15 mai, puis on nous conduisit à Heule près Courtray (Belgique), où un petit camp de prisonniers était installé. Là les prisonniers étaient contraints de travailler; ils déchargeaient avec rage des obus que les allemands allaient lancer sur leurs camarades combattants, ils entretenaient les routes et les voies ferrées et aménageaient près de Comines (exactement sur la frontière) un camp d'aviation.

Nous n'étions du reste pas maltraités, on ne nous brutalisait pas, et si nous nous plaignions d'être las, on nous accordait un peu de repos. Les habitants du pays, quoique presque réduits à la famine, s'efforçaient de nous être utiles et nous apportaient en cachette quelques suppléments de nourriture.

Je demandai de nouveau à écrire à ma famille et on me refusa de nouveau. Ce refus me décida à m'enfuir. Mais

de quel côté me diriger et par quels moyens ? Je me résolus après réflexion à passer en Hollande, moins bien gardée que le front français. J'avais conservé ma boussole ; quand on me fouillait je la cachais dans mon mouchoir que je déposais ostensiblement sur une chaise ou une table après m'être mouché, et personne ne s'amusait à aller le tripoter. J'avais une petite carte de Belgique cachée sous mes bandes molletières ; j'avais 150 ou 200 francs. Je me décidai à filer.

*
**

Mais partir seul est très imprudent ; il faut être plusieurs ensemble pour pouvoir se porter mutuellement secours et venir à bout de certains obstacles. Je m'ouvris à trois sergents, Vallette, Verger et Mas, prisonniers avec moi ; ils acceptèrent avec enthousiasme ma proposition de tenter ensemble l'aventure.

Il y avait des sentinelles partout, mais nous avions découvert un endroit non gardé. C'était derrière une baraque un ancien cabinet d'aisances alors condamné. Il était à deux mètres environ au-dessus du sol et une petite ouverture pour la vidange s'ouvrait à l'extérieur. Une porte la fermait, mais en mauvais état, sans serrure et pendant sur des gonds décloués.

Nous fûmes vite décidés. L'endroit n'était pas gracieux, mais quand il s'agit de recouvrer la liberté on n'y regarde pas de si près.

Le 20 mai, à 11 heures 1/2 du soir, nous nous trouvons rassemblés et allons droit à ces cabinets. Se glisser par l'orifice, qui était fort large, était facile, mais sur quoi allions nous tomber ? Enfin, nous prîmes notre courage à deux mains. J'étais le plus grand et le plus gros, je passai premier, sautai hardiment et tombai sur la terre nue et solide, grâce à Dieu.

Je poussai doucement la porte et me voilà dehors dans un champ de pommes de terre. Mes trois compagnons m'y

rejoignent au bout d'un instant et nous nous hâtons de mettre entre nous et la prison que nous quittons le plus d'intervalle possible.

Nous étions en costume militaire français et avions emporté très peu de provisions, du pain et des fèves. J'avais ma boussole, ma carte; nous nous glissons à pas de loup pendant quelques centaines de mètres pour ne pas éveiller l'attention, puis au bout d'un moment nous nous mettons à filer bon train dans la direction de Gand.

Le 21, à l'aube, nous entrons dans un champ de blé et étendus entre deux sillons, nous dormons quelques heures après avoir cassé une croute. Nous repartons le soir vers neuf heures, marchant à travers champs, et guidés vers Gand par le cours de la Lys que nous suivions tantôt de loin, tantôt de près, mais que nous ne perdions jamais de vue.

Notre exode se poursuivait ainsi jusqu'au 24 mai, marchant la nuit, dormant le jour, ménageant nos provisions.

Le 24 au matin nous avions trotté toute la nuit dans la direction du bourg de Deynze au milieu d'un brouillard intense. Deynze était occupé, nous le savions, par un détachement allemand, et nous voulions l'éviter à tout prix. Quelle fut notre stupéfaction lorsque tout à coup nous nous trouvâmes aux portes de cette petite ville que nous croyons encore assez éloignée !

Nous nous décidâmes à en faire le tour. Mais il avait plu, et une brume humide très forte mouillait tout, de sorte qu'au lieu de marcher à travers champs dans la boue, nous commîmes l'imprudence de prendre un petit sentier entre deux haies.

Mal nous en prit; nous n'avions pas fait deux cents mètres que nous tombions sur deux sentinelles allemandes. Nous étions deux par deux formant deux groupes éloignés de quelques mètres l'un de l'autre. Les deux premiers en voyant les allemands eurent un geste de recul, mais faisant contre fortune bon cœur, ils continuèrent bravement en avant en faisant le salut militaire. Ils espéraient passer grâce à cette audace.

Les allemands les regardaient avec méfiance et stupéfaction, et les auraient peut-être laissé continuer leur chemin, mais quand ils virent le second groupe apparaître, ils n'eurent plus de doute, c'étaient des évadés et ils crièrent : *Halt !* Malheur ! nous étions pris et il fallut obéir.

Les deux derniers d'entre nous auraient pu, en voyant la mésaventure arrivée à leurs camarades, sauter hors du sentier et se sauver peut-être grâce au brouillard. Mais nous nous étions promis de ne nous quitter jamais, la bonne ou mauvaise fortune devant être la même pour tous et aucun de nous songea à manquer à sa parole.

Les allemands quand ils nous eurent arrêtés se mirent à rire et baragouinèrent je ne sais quoi, bien inutilement, car ils ne connaissaient pas plus de français que nous d'allemand, puis ils nous conduisirent au corps de garde de Deynze. Le caporal qui le commandait ne parlait pas le français non plus ; il fit venir un interprète qui nous demanda d'où nous venions et pourquoi nous nous étions enfuis.

Nous répondîmes qu'on ne nous permettait pas d'écrire à nos familles, que nous étions mal nourris et qu'on nous envoyait au travail tellement près du front de combat que nous pouvions recevoir des obus français. Sans discuter nos raisons on nous fit asseoir dans un coin.

Nous étions là depuis un moment, l'estomac tenaillé par la faim, lorsque l'institutrice de Deynze dans la maison d'école de laquelle le poste de police était installé, se présenta et demanda au caporal de lui permettre de nous donner à manger. Celui-ci y consentit poliment, et elle nous prépara un petit repas qui nous parut excellent parce qu'il l'était en effet et que nous avions très faim. Nous eûmes, je l'avoue, l'impolitesse de ne pas inviter les boches à dîner à notre table, quoique leurs yeux luisants parussent témoigner que ce n'était pas l'envie qui leur en manquait.

Le lendemain, 25 mai, à trois heures de l'après-midi, nous primes le train pour rejoindre notre camp d'Heule. Comme nous traversions Deynze pour aller au chemin de fer, la moitié des habitants vint nous saluer et nous accla-

mer en nous offrant ce qu'ils pouvaient penser nous être agréable, du tabac, du sucre, etc., et criant : Bravo ! Vivent les Français !

Nous nous disions : voilà de braves gens qui ne paraissent pas porter les Allemands dans leur cœur. Nous marchions comme des triomphateurs tandis que nos gardiens avaient l'air de prisonniers que nous conduisions.

Ils protestaient bien pour la forme, mais en somme laissaient faire la population. Braves gens que ces citoyens de Deynze, ils se privaient peut-être du nécessaire pour nous faire plaisir et aussi pour faire bisquer les allemands.

A cinq heures du soir nous étions rentrés au camp d'Heule et on nous conduisit immédiatement dans le bureau du commandant du camp. C'était un sous-lieutenant qui ne connaissait pas un mot de français. Il fit venir l'interprète, un sergent-major de notre 83^e d'infanterie, et me fit adresser la question obligée : Pourquoi vous êtes vous sauvés ?

Nous fîmes la réponse que nous avions déjà faite : On ne nous laisse pas prévenir nos familles et on nous nourrit mal.

C'est là pour la première fois que je constatai combien étaient changés les officiers allemands, autrefois si hautains et ne souffrant aucune contradiction. Le sergent-major en traduisant notre réponse le prit de haut. « Ils sont partis, dit-il, parce qu'on leur refuse de prévenir leur famille qui depuis plus d'un mois ignore leur sort. C'est de la cruauté d'agir ainsi. — Que voulez-vous, répondit l'officier, c'est l'ordre. — Il est joli l'ordre. Et puis on nous nourrit de saletés dont les porcs de chez nous ne voudraient pas. — Que voulez-vous, c'est la même nourriture que celle de nos soldats. Allons, ne parlons plus de ça, dit-il, pour couper court. Ils ne seront pas punis. Qu'ils reprennent leurs places dans le camp. Il ne sera question de rien. »

En effet, cette tentative d'évasion, comme je m'en suis assuré, ne fut pas inscrite sur les notes qui me furent don-

nées ; ce qui me fut très utile comme on verra par la suite.

Ainsi échoua ma première tentative pour recouvrer la liberté.

*
**

Au camp la vie continua monotone. Je réclamaïs toujours l'autorisation de prévenir ma famille, on me permit enfin de lui faire parvenir une carte postale, mais on m'interdit de dire où j'étais détenu.

J'avais prévenu ma bonne marraine Mme Kastelin, du déboire qui m'était arrivé ; elle continua à se montrer excellente à mon égard. Heule n'est pas très éloigné d'Halluin ; des travailleurs civils allaient journallement de l'un de ces bourgs à l'autre et par leur intermédiaire je recevais de ses nouvelles et les petits paquets qu'elle m'envoyait.

On nous conduisait hors de Heule pour travailler au camp d'aviation de Comines. Je m'ennuyais tellement en pensant à mes amis qui se battaient tandis que j'étais inutile à la défense de mon pays, que je me résolus à tenter encore la fortune pour rentrer en France. Je fis connaître mon projet à Mme Kastelin qui l'approuva et m'encouragea ; je lui demandai de me procurer des vêtements civils et elle se mit immédiatement en mesure de le faire.

Elle connaissait un M. Maurice, brave belge qui passait tous les jours près d'Heule allant travailler à une usine. Elle lui donna un petit paquet, puis un second, puis plusieurs autres. J'avais pu parler à M. Maurice en secret et nous étions convenus de l'endroit où il devait les déposer. C'était un buisson épineux tout proche du chantier où nous travaillions. Je me fis aussi envoyer peu à peu deux vêtements complets pour moi et pour un camarade qui devait m'accompagner.

Je proposai d'abord aux trois sergents qui une première fois avaient tenté fortune avec moi, d'essayer encore ; mais ils se montrèrent très peu décidés ; nous n'avions pas réussi, nous avions eu la chance de n'être pas punis ; ils

étaient d'avis de ne pas nous aventurer une deuxième fois, car si nous étions repris la punition que nous encourrions serait très grave.

Je les laissai dire, mais je ne changeai pas d'idée. Je m'abouchai avec un sergent du 83^e d'infanterie; il consentit d'abord, puis, réflexions faites, refusa. Je m'adressai alors à un simple soldat de mon régiment nommé Léon Murard, que je connaissais pour très brave. Il accepta avec empressement. Il avait aussi une marraine, la receveuse des postes d'Halluin, intime amie de Mme Kastelin. Cela se trouvait à merveille.

Nous fîmes rapidement nos petits préparatifs et le 13 juin tout était prêt. Nous avions nos vêtements civils bien cachés, ma boussole que je soignais comme la prunelle de mes yeux, ma carte et quelques vivres économisés sur nos maigres rations. Tous nos camarades, étant au courant de nos projets, avaient voulu contribuer à les augmenter.

Le 14 juin nous allâmes comme de coutume au travail du côté de Comines; nos vêtements civils et nos vivres étaient cachés dans nos musettes et dans celles de nos camarades qui nous aidaient à les porter. Arrivés sur le chantier nous les dissimulons dans des buissons.

Pendant le repas de midi nous constatons avec plaisir que les sentinelles n'étaient pas très méfiantes, elles pensaient plutôt à se reposer et à dormir qu'à nous surveiller. Au lieu de prendre notre repos d'après dîner, nous empoignâmes ostensiblement une marmite et, sous prétexte d'aller puiser de l'eau, nous nous dirigeâmes vers la fontaine qui se trouvait à une certaine distance à travers champs. Murard marchait le premier; je le suivais à quelque distance en ayant l'air de flâner.

A peine arrivés dans l'endroit boisé où sont cachés nos vêtements civils nous les ramassons vivement ainsi que nos provisions, et nous trottons droit devant nous comme des cerfs. Nous passons à proximité de Comines et courons nous cacher dans un marécage que nous connaissions, dont les hauts roseaux nous dissimulent aux regards indiscrets.

A la nuit tombante, nous enfilons nos vêtements civils

par dessus nos uniformes. Nous ne voulions pas jeter ceux-ci, car si on est convaincu de les avoir détruits, on encourt une punition rigoureuse, et savions-nous si nous ne serions pas repris ?

A 10 heures du soir nous sortons tout boueux et trempés de notre cachette marécageuse et pointons droit sur Menin. Sur la route de Comines à Menin nous nous trouvons nez à nez avec un soldat allemand qui nous crie : *Halt !* Au lieu de lui répondre nous sautons dans des buissons. Heureusement il n'était pas armé, car s'il l'eût été et eût fait feu, l'alarme eût attiré sur nous tous les postes environnants. Nous avons attendu là une heure sans remuer, puis l'allemand ayant disparu, nous avons continué à marcher, mais à travers champs, voulant éviter la route sur laquelle on faisait de si dangereuses rencontres.

Un peu plus loin nous nous buttons contre la voie du chemin de fer de Comines à Courtrai et la suivons quelque temps jusqu'à un passage à niveau. Une sentinelle allemande y était postée, elle nous entend marcher et nous somme encore de nous arrêter. Sans lui répondre, nous faisons demi-tour sans bruit, et comme il faisait nuit noire, la sentinelle crut probablement s'être trompée et ne s'occupa plus de nous. De notre côté comme nous n'y voyions goutte, nous nous étendîmes pour attendre le jour dans le fossé qui bordait la voie. Il était assez profond et plein d'herbes et de broussailles.

Le 15 au matin, dès que l'aube commença à poindre, nous entendons sur la voie des pas cadencés ; ce sont des groupes de soldats boches qui vont soit au travail soit au front. Nous nous aplatissons. La plupart ne nous aperçoivent pas ; un seul nous regarde attentivement, poursuit son chemin, puis revient sur ses pas, nous examine encore, puis en dernière analyse s'en va. Il nous avait probablement pris pour des cadavres. Nous avons passé là un mauvais moment.

Enfin un dernier allemand qui chantonnait (il était peut-être un peu gris) s'arrête devant nous droit comme un terme et se met (comment dirai-je ?) à expulser exactement

sur ma tête le superflu de la boisson qu'il avait absorbée. Je prie le lecteur de croire que je n'ai pas réclamé, heureux d'en être quitte pour un petit arrosage.

Les allemands avaient fini de passer depuis quelques moments et nous nous consultations sur le parti à prendre, lorsque nous entendons des pas et des voix. C'était un groupe d'une vingtaine d'ouvriers allant à leur travail. Deux d'entre eux nous aperçoivent et nous demandent en flamand ce que diable nous faisons là. Il fallait en finir avec cette situation; nous montons sur la route et leur avouons qui nous sommes et ce que nous tentions.

Immédiatement ils appellent un de leurs camarades parlant admirablement le français. Ce ne fut pas long; tous ces braves gens, sachant qui nous sommes, nous entourent et nous promettent de nous aider.

L'un d'eux se charge de tout. « Ne restez pas là, nous dit-il, vous seriez pris car cette route est constamment sillonnée par des patrouilles ennemies. Venez avec moi. » Il nous conduit dans une mesure abandonnée et nous dit de l'attendre, qu'il reviendra bientôt. Nous restâmes seuls plus de deux heures. A midi notre belge revient avec un panier contenant de quoi manger et demeure une heure avec nous. « Ne bougez pas, nous dit-il en partant, l'endroit n'est pas sûr. Je reviendrai quand il en sera temps. »

A deux heures et demie il était de nouveau avec nous. Nous le suivons à travers champs et il nous conduit à Werwicz juste au moment où le groupe de travailleurs, duquel il faisait partie, y arrivait pour prendre le train jusqu'à Menin. Nous nous mêlons à eux et passons sans encombre. A Menin, nos amis ouvriers nous recommandent à une autre équipe de leurs camarades allant de Menin à Halluin; nous montons dans le train en leur compagnie et avec eux arrivons à Halluin.

Halluin ! C'était là qu'étaient nos bonnes marraines si dévouées ! Nous allions les voir et pouvoir les remercier !

Je n'ai pas voulu interrompre la page précédente par une seule réflexion, mais ces braves belges doivent paraître admirables à tous mes lecteurs. Dans une réunion de plus

de trente personnes pas un n'a refusé son aide à de pauvres soldats français, pas un n'a songé à les trahir ; ils leur ont donné leur pain, leur amitié et pour eux ont risqué les plus graves châtimens de la part du barbare qui les a envahis. Tant est profonde dans cette population belge la haine de l'allemand, l'amour de sa patrie et de la France. Les jours suivans nous avons eu, comme on le verra, à entrer en relation avec de nombreux belges ; nous leur avons confié notre secret et demandé leur assistance ; nous les avons toujours trouvés les mêmes, fermes, dévoués et ayant du boche une profonde horreur.

Quand nous sautons du train à Halluin, la nuit tombait ; nous courons droit à la poste. La receveuse nous reconnaît aussitôt malgré notre mascarade civile : « Entrez vite, et cachez-vous là, nous dit-elle, je vais prévenir Mme Kastelin ». Elles arrivent bientôt toutes deux ; nous dînons de bon appétit tous quatre ensemble et après les deux dures journées précédentes nous prenons dans un bon lit un repos nécessaire. Nous avons peur de compromettre ces dames par notre présence : « Ne craignez rien, nous disaient-elles, on ne perquisitionne pas chez une receveuse des postes. » Elles disaient ça pour nous rassurer.

Le lendemain 16 juin était un dimanche. Ces dames bourrent nos musettes de nourriture, nous offrent de l'argent que nous refusons en étant encore assez pourvus. Mme Kastelin nous accompagne à trois kilomètres sur la route de Bruxelles où nous sommes décidés de nous rendre pour tenter de passer de là en Hollande. Enfin elle nous quitte après mille souhaits et mille affectueuses recommandations.

Nous marchons bon train de 7 h. du matin à 10 heures, puis nous nous cachons dans un champ de blé où des bruits inquiétans entendus nous engagent à rester jusqu'à minuit.

Le 17, à une heure du matin, nous partons, longeant la route mais à travers champs, de manière à pouvoir sauter dans les bois à la moindre alerte. Vers 8 heures 1/2 nous apercevons une ferme et nous dirigeons vers elle pour acheter du pain et du lait. La fermière, femme assez sèche

et qui ne nous inspira pas une grande confiance, refuse de nous rien vendre, mais nous donne cependant une petite tartine dont elle n'accepte pas le paiement. Nous continuons à longer la route, lorsque vers 10 heures nous apercevons en face de nous une ferme entourée de soldats allemands au repos avec leurs armes en faisceaux. Il ne fallut pas nous dire de rétrograder bon train.

Nous traversons vivement un petit bois et voyons de l'autre côté deux bons vieux, le mari et la femme, ramassant leur foin. Nous leur demandons si c'était bien la route de Bruxelles qu'on voyait; ils ne nous comprennent pas, ne parlant que le flamand, mais quittent aussitôt leur travail et nous conduisent chez eux où nous trouvons un de leurs parents parlant français. Il nous reçoit fort bien. Nous osons leur avouer qui nous sommes et nous en trouvons à merveille, car ils nous font dîner et nous disent qu'étant pauvres et petitement logés, ils ne pouvaient nous donner une plus longue hospitalité, mais ils nous indiquent une grande ferme voisine dont la dame, très bonne, nous serait utile.

C'était à deux pas; nous demandons à des ouvriers, qui travaillaient par là, si la patronne y était. Ils nous conduisent à elle; nous lui contons notre histoire; immédiatement elle nous offre à dîner et à coucher; mais nous préférons continuer notre route sans nous attarder. Alors elle nous indique l'itinéraire le plus sûr pour nous et nous quitte avec mille souhaits après nous avoir donné des provisions et nous avoir accompagné un bout de chemin. Il était deux heures.

Peu après nous arrivons sur le bord d'un canal et voyons de loin une passerelle qui le traverse. Il faut toujours se méfier des passerelles, elles sont très surveillées. Voyant un paysan qui passe, nous lui demandons carrément si le pont n'est pas gardé: « Pas du tout, vous pouvez passer », nous répond-il en riant.

Nous traversons le canal et la route nous conduit à un village dont nous ignorons le nom. Une paysanne passait; nous le lui demandons; c'était Orroir. Plus audacieux

encore, nous lui demandons s'il n'est pas occupé par les allemands : « Non, heureusement, nous dit-elle. Je vois qui vous êtes. Venez avec moi. » Et elle nous conduit chez une amie dont le fils nouvellement rapatrié d'Allemagne et encore souffrant du séjour qu'il y a fait, professe, naturellement, pour le boche, une profonde horreur.

« Nous voudrions, lui dîmes-nous, aller en sûreté à Bruxelles. — Quel dommage, nous répond-il, mes deux frères qui font la contrebande du blé, viennent de partir. Ils vous auraient guidé pendant une partie du chemin, car ils connaissent à merveille le pays. »

Il faut dire ce qu'est cette contrebande du blé en Belgique. Les allemands ont rationné le blé de manière à laisser à chaque cultivateur exactement ce qu'il lui faut pour ne pas mourir de faim. Ils réquisitionnent le reste et le paient, rarement en billets de banque qui perdent 50 o/o de leur valeur, mais qu'ils forcent de prendre au prix marqué, plus souvent encore en bons de réquisition payables après la guerre, c'est-à-dire sans aucune valeur. Le blé ainsi réquisitionné leur sert d'abord à nourrir leurs soldats et ils vendent le surplus un prix exorbitant. L'opération est donc pour eux très fructueuse. Mais les Belges se sont organisés pour y parer. Les paysans fauchent leur blé la nuit, le battent dans leurs caves, le cachent dans des silos, et, pendant la nuit, des contrebandiers parcourent les campagnes portant de petits sacs de blé payés comptant aux paysans et vendus également comptant, avec un léger bénéfice, dans les bourgs et les villes. Comme ils connaissent parfaitement le pays rien ne leur est plus facile que de se dérober et ils sont très rarement pris. Les deux frères de notre jeune homme étaient de ces contrebandiers.

En leur absence il nous accompagna quelque temps pour nous mettre sur la bonne voie, et tout à coup il nous dit : « Quelle chance, voici mes frères. » C'était eux, en effet, qui rebroussaient chemin. Au moment où ils allaient passer sur le pont de la petite rivière de Ragne, à Reuaix, une patrouille allemande s'y était montrée et ils avaient rétrogradé pour attendre que le passage fût libre.

Dès qu'ils nous aperçurent ils nous firent entrer dans un café. C'était des gaillards qui paraissaient n'avoir pas froid aux yeux. On leur expliqua quelle était notre situation. De leur côté ils nous assurèrent que passer à ce moment sur le pont où il y avait des figures suspectes, serait une grave imprudence. A 9 heures du soir seulement le pont fut débarrassé de ces importuns, nous dîmes adieu au jeune rapatrié qui rentra chez lui et avec ses frères nous traversâmes le pont au pas de course.

L'aube se levait quand après une assez longue étape nous arrivons auprès du bourg de Montenclucq. Nos guides évitèrent d'y entrer, mais le contournant, ils nous menèrent droit à la ferme où ils devaient se fournir de blé.

Tout à coup sur la route apparaissent deux grands gaillards porteurs de têtes absolument allemandes et vêtus d'habits civils. « Des espions », murmurent nos compagnons. Mais à notre grande surprise ils passent près de nous, nous dévisagent en souriant et nous disent : « N'ayez pas peur, continuez, nous ne sommes pas des boches. »

Nous arrivons à la ferme, nos deux contrebandiers nous présentent au fermier qui nous reçoit fort bien ; nos guides se munissent de blé et nous quittent après avoir reçu nos chaleureuses félicitations. Le fermier nous fait dîner avec lui et coucher.

Le lendemain 18, au moment où nous nous préparions à partir, notre hôte nous dit : « Vous avez l'air encore bien las, passez donc la journée ici à vous reposer, vous ne me gênez pas et ne courez aucun danger. » Nous acceptons avec reconnaissance, car nous étions en effet très fatigués. La journée s'écoule tranquillement, nous aidons notre hôte à rentrer ses récoltes et reposons à merveille la nuit suivante.

Le 19, à la pointe du jour, le fermier nous réveille et nous dit : « Levez-vous promptement et allez vous cacher dans ce petit bois. Une patrouille boche est signalée en marche pour venir perquisitionner chez moi. J'irai vous chercher quand il en sera temps. » Nous ne faisons qu'un saut dans le bois, nous nous dissimulons derrière des buis-

sons et y restons jusqu'à midi. Le fermier vient alors nous prendre pour dîner : « J'ai été dénoncé, nous dit-il, mais nous avons aussi notre police. Ils n'ont rien trouvé. Je me moque d'eux. »

Au moment où nous nous mettions à table, quatre ou cinq voisins prévenus de notre présence, viennent nous serrer la main, causer avec nous, nous offrir leurs services et nous apporter quelques petites douceurs, de la liqueur, du café, du tabac. Quelques-uns nous donnent les noms et adresses de parents qu'ils ont en France en nous priant de leur donner de leurs nouvelles si nous avons la chance d'y rentrer cette fois-ci.

Une bonne dame qui se trouvait parmi eux nous propose avec beaucoup d'insistance de venir passer l'après-midi dans sa ferme. Son mari était en France dans l'armée belge et en son absence elle se tirait d'affaire comme elle pouvait. Elle nous prie de lui donner de ses nouvelles.

Pendant que nous étions chez elle quelques voisins arrivent encore pour nous offrir leurs services. L'un d'eux par un singulier hasard reconnaît mon camarade Murard ; ils avaient travaillé en France dans la même ville. Il nous fait fête et nous force, malgré notre résistance, à accepter un billet de 20 marks. Les autres remplissent nos musettes de ce qu'ils peuvent trouver de meilleur. Enfin, comme les plus belles journées doivent avoir une fin, nous quittons ces excellents amis les larmes aux yeux et rentrons à la ferme à 4 heures pour nous préparer au départ.

Nous y trouvons un français habitant Tourcoing avant la guerre, et déporté par les allemands en Belgique ; il s'est sauvé, veut rentrer en France et nous demande la permission de se joindre à nous et de passer en Hollande en notre compagnie. Nous n'avons aucune raison pour refuser et à 8 heures 1/2 du soir nous embrassons notre brave fermier qui nous remet entre les mains de deux contrebandiers pour nous servir de guides. Ils nous mettent sur la bonne voie puis nous quittent.

Le 20 juin, à 4 heures 1/2 du matin, nous arrivons à Ellezelles et nous faisons indiquer la ferme de Mme Fran-

çois Moor; nos hôtes de la veille nous avaient donné un petit mot de chaleureuse recommandation pour elle. Son mari servait en France dans l'armée belge; elle nous prie de lui donner de ses nouvelles si nous sommes assez heureux pour passer en France, nous fait diner et coucher; nous dormons toute la journée.

Le soir, à 9 heures 1/2, Mme Moor nous confie à un voyageur qui allait à Lessines; nous y arrivons sans encombre et notre guide avant de nous quitter nous conduit chez un fermier de ses amis qui nous reçoit avec plaisir, nous héberge et nous loge. Remarquons en passant que nous avons toujours offert partout où nous sommes passés de payer les repas que nous prenions et partout on a refusé avec énergie de recevoir notre argent.

La journée du lendemain nous préoccupait beaucoup. Nous devons arriver à Bruxelles et nous savions que les abords de la capitale de la Belgique étaient sillonnés de patrouilles et ornés de nombreux corps de garde. Il ne fallait pas songer à y entrer la nuit. Le 21, à 10 heures du matin, nous nous mettons en route à travers champs sans être bien fixés sur ce que nous ferions.

Nous arrivons à un petit bourg nommé Enghien, après nous être assurés que rien de suspect ne se montrait aux environs. Sur la route nous outrepassons un petit homme âgé et boiteux et lui demandons poliment la route de Bruxelles. Il nous regarde avec méfiance et nous répond brusquement. « Je ne la connais pas. » A cette réponse, nous restâmes absolument abasourdis et notre figure exprima un étonnement si naïf, si peu joué, que le boiteux se mit à rire et nous dit: « Je me suis trompé. Je vous prenais pour des espions prussiens. » Nous protestons avec énergie: « Nous sommes français, disons-nous, n'avons pas de carte d'identité et voudrions entrer à Bruxelles sans être arrêtés. — J'y vais aussi. Venez avec moi prendre le train. » Cela nous paraît bien dangereux et je lui avoue que nous sommes soldats évadés. Il me rassure et me conduit à la station du train Enghien-Bruxelles.

Il nous fait monter sur la plate-forme, nous donne un

journal pour nous fournir une contenance et nous recommande, si nous voyons des boches entrer dans la voiture pour interroger les voyageurs, de descendre sans affectation et de nous en aller à petit pas. Heureusement nous n'avons pas besoin de recourir à ce moyen de salut car nous entrons sans difficulté dans Bruxelles.

Nous descendons avec notre boiteux ; il nous fait entrer dans un petit café, tandis qu'il va chez un ami pour décider ce qu'il y a de mieux à faire pour nous être utile. Au lieu d'un ami il en ramène trois qui nous accueillent très chaleureusement. Nous allons tous six dîner chez l'un d'eux et y couchons.

Nous ne tenions pas à séjourner longtemps à Bruxelles, endroit dangereux, parce que les espions y fourmillent ; nous en repartîmes le lendemain 22, à 8 heures du matin. Avant notre départ nos amis nous tracèrent minutieusement l'itinéraire à suivre, avec les changements de voiture à opérer. Nous les embrassons de bon cœur et montons dans le train.

A Lens-St-Rémy, nous changeons de voiture et arrivons à Liège, place Saint-Rambert. On nous avait bien recommandé d'y séjourner le moins longtemps possible, car cette ville est grouillante de police et de soldats. En conséquence nous quittons la voiture qui nous avait amenés pour sauter dans le train qui conduit à Fléron, non loin de la frontière hollandaise. Jusqu'à Fléron nous n'éprouvons aucune difficulté et ne faisons aucune rencontre suspecte.

Nous quittons le train et marchons dans la direction d'Aubel, mais apercevons sur la route la silhouette de gendarmes allemands ; nous la quittons, nous nous cachons dans un bois et en sortons à 9 heures du soir seulement.

Il nous fallait à toute force passer à Aubel. Il pleuvait pas mal, de sorte que notre marche était lente. Après avoir pataugé toute la nuit dans les champs nous nous arrêtons le dimanche 23 juin, à la pointe du jour, à deux kilomètres en avant d'Aubel et nous nous cachons encore dans un bois. Quoique très las, nous nous décidons à continuer notre route. A 7 heures du matin nous repartons et passons de-

vant la gendarmerie d'Aubel. La pluie retenait tout le monde chez soi même les gendarmes ; personne ne nous arrête ; nous passons sans difficulté.

La pluie cesse un peu, nous rencontrons un civil et nous commettons l'imprudence de lui demander de quel côté était la frontière hollandaise. Que voulez-vous, nous avions eu tellement de chance jusque là dans nos relations avec les belges que nous ne doutions plus de rien.

Il nous regarde, nous dit brusquement : « Par là », et s'esquive. Nous avons pensé qu'il était espion prussien et avait été donner l'éveil.

Près de la frontière sont deux villages rapprochés, Fouron-Saint-Martin et Fouron-le-Comte. Nous nous cachons dans un champ de blé près de Fouron-Saint-Martin et y restons jusqu'à 11 heures de la nuit.

Le 24, à 2 heures du matin, nous traversons près de Fouron-le-Comte la voie du chemin de fer qui passe la frontière. Nous y touchions enfin à cette frontière derrière laquelle était la liberté.

Soudain une sentinelle allemande dissimulée se dresse devant nous et me met la main au collet.

Que faire ? Résister ? A ces cris nous aurions eu tous les postes des environs sur les bras.

Misère, nous avions encore échoué !

On nous a assuré, depuis, qu'il était très heureux que nous eussions été arrêtés. La frontière est bordée de fils de fer dans lesquels circule un puissant courant électrique, si nous y avions touché nous eussions été foudroyés. Il faut, paraît-il, prendre avant de traverser ce passage dangereux de minutieuses précautions que nous ne songions nullement à prendre. Si nous n'avions pas été arrêtés par une sentinelle nous aurions sauté sur ces fils de fer et probablement personne n'eût plus entendu parler de nous. A quelque chose malheur est bon.

**

Quoi qu'il en soit, la sentinelle allemande nous fit marcher devant elle et nous conduisit au poste de police de Fouron-le-Comte. On ne nous y maltraite pas, on se contente de nous demander pourquoi nous nous étions enfuis, et de nous envoyer coucher dans un coin. Le lendemain matin 24 juin, on nous donna à manger un bol de soupe passable et un peu de pain. Immédiatement après on nous dirigea par le chemin de fer sur Liège et on nous mena au Palais de Justice, siège de la kommandatur. Là nous fûmes séparés du civil de Tourcoing et nous ne l'avons plus revu.

On nous fouilla, on nous enleva notre argent, mais je sauvai ma boussole et ma carte ; puis on nous enferma dans une prison où nous passâmes six jours au pain et à l'eau. Enfin, le 30 juin, on nous conduisit au fort de la Chartreuse où nous avons séjourné un mois entier. Nous n'avions aucune relation avec l'extérieur, nos gardiens étaient renfrognés mais point brutaux et nous étions passablement nourris. Notre plus grand souci était de savoir ce qu'on allait faire de nous. Heureusement la kommandatur ignorait ma première tentative d'évasion sans quoi j'aurais été sévèrement puni.

Le 1^{er} août on nous ramena au Palais de Justice ; on me rendit mon argent confisqué (particularité vraiment surprenante), on nous jeta dans un train et on nous conduisit à Gand. On nous y déposa dans le camp du couvent de Saint-Joseph.

Le lendemain de mon arrivée, un sergent boche, qui parlait bien le français, m'interrogea sur mes aventures depuis le début de la guerre. Je lui contai sommairement ma campagne de Flandre, ma blessure, etc. Tout à coup, comme je prononçais une date et un nom de village, il s'écria : « Mais ce jour-là j'y étais aussi. — Comment cela ? — Mais

oui, j'étais dans tel régiment. Nous nous sommes déjà salués à coups de fusil l'un l'autre ; nous sommes frères d'armes. » Il paraît que ma figure lui revenait ; il me prend subitement en amitié, m'appelle son vieux camarade, m'apporte des suppléments de nourriture, même du linge et des chaussettes dont j'avais grand besoin. Je profitai de la circonstance pour tâcher de le rendre doux et traitable vis à vis de mes compagnons de captivité avec lesquels je partageais ce qu'il m'apportait. Je crois que son bon cœur seul le poussait à me rendre service, car je ne vois pas quel autre intérêt il eût eu à le faire. Il y a de braves gens partout.

Pendant mon séjour forcé à Gand, j'ai pu me rendre compte de la misère qui régnait dans la contrée, même chez les allemands. Les denrées atteignaient des prix exorbitants : la farine 1.500 francs les 100 kilogs, les pommes de terre 650 francs les 100 kilogs ; le kilog de beurre 94 francs, de pain 15 francs, de viande 34 francs, de chocolat 82 francs, payés en billets de banque allemands. On ne trouvait à acheter de savon à aucun prix. Ce qu'il y avait de meilleur marché c'était le sucre dont le prix ne dépassait pas 1 franc 50 le kilog.

Il y avait une disette d'étoffe telle que les allemands dépouillaient les cadavres de leurs uniformes, les faisaient désinfecter, teindre et réserver. Ils volaient même ceux des prisonniers, les leur enlevant sous prétexte de les désinfecter, leur donnant à la place des blouses blanches et les laissant dans cet état même par le froid. Quant aux femmes allemandes on en voit beaucoup portant des chapeaux et même des robes en papier.

Quelques jours plus tard, je fus séparé du sergent allemand qui avait été bienveillant pour moi, car on me conduisit à Termonde. A mon arrivée on me mit pour dix jours au cachot au pain et à l'eau. Je n'ai jamais pu connaître la cause de cette punition prononcée sans que j'aie été entendu. Je suis convaincu qu'il doit y avoir eu une erreur de personne. J'espère au moins, si j'ai subi une punition pour un autre, que cet autre ne l'aura pas faite aussi.

Le 30 août on me fit sortir de prison et par Bruxelles, Namur, Givet, Charleville, Mézières et Sedan on m'amena dans un fort de Montmédy. J'y trouvai une nombreuse compagnie de sous-officiers français prisonniers. Nous étions très mal nourris ; le matin, du café de haricots ou de betteraves brûlés, et à midi un litre de soupe de betteraves, des choux et 50 grammes de margarine ; 325 grammes de pain détestable ; jamais de viande.

Je m'ennuyais tellement que je restais couché la moitié de la journée et avais peur de tomber malade. Je me résolus, tandis que j'avais encore un peu de force, de faire une troisième tentative d'évasion.

Je proposai à trois camarades : l'adjudant Fénaux, le sergent Chauvin et le caporal Armenjean de risquer la partie. Ils acceptèrent immédiatement.

*
**

Nous avions remarqué une fenêtre fermée par un simple grillage de fils de fer de la grosseur du petit doigt et donnant sur un chemin de ronde. Il y avait bien une sentinelle à proximité sur ce chemin, mais en prenant bien son temps on pourrait la dépister. Seulement il fallait briser le grillage de la fenêtre, là était la difficulté.

Par un bonheur inoui, Armenjean fut envoyé un jour à la gare pour faire je ne sais quel nettoyage et vit un soldat allemand qui, le dos tourné, raccommodait quelque chose à un wagon ; il avait déposé par terre derrière lui une superbe cisaille. Armenjean passe, s'en empare et la fait disparaître prestement dans sa poche. Elle ne disparut pas plus vite qu'Armenjean qui s'éclipsa à la minute et apporta sa trouvaille dans notre chambrée.

Nous avions 150 francs environ en billets de banque allemands, mais pas de vêtements civils, nous devions nous échapper en costume de prisonniers. J'avais toujours ma carte et ma boussole et nous avions réuni tout ce que nous

avons pu en fait de provisions, surtout plusieurs biscuits contenant beaucoup de substance nutritive sous un petit volume.

Nous attendîmes pour nous évader qu'une pluie torrentielle rendit les objets peu distincts et retint les gens chez eux. Le 7 septembre, le temps s'annonçait à souhait ; il pleuvait comme des cordes, nous nous réunissons près de la fenêtre qui devait nous donner passage ; deux d'entre nous faisaient le gué, les deux autres travaillaient à couper les fils, le travailleur à cheval sur les épaules de l'autre. Nous y travaillâmes quatre heures durant d'arrache-pied, nous relevant tous les quarts d'heure. Bientôt un premier fil claquait, puis un autre, avec des rugissements nous nous jetâmes sur le reste et un trou de belle dimension fut vite fait.

J'étais le plus grand, je me plaçai la tête appuyée contre le mur ; les trois autres grimpèrent successivement sur mon dos. La sentinelle enfoncée dans sa guérite ne songeait qu'à se mettre à l'abri de la pluie ruisselante. Le premier arrivé sur l'appui de la fenêtre sauta lestement de la hauteur de trois mètres environ ; le second l'imita sans accident ; le troisième me tendit sa jambe le long de laquelle je grimpai à mon tour, puis il sauta. J'en fis autant le dernier, et nous restâmes un moment aplatis contre le mur pour nous assurer que rien ne bougeait dans la guérite.

Quand nous sommes bien assurés qu'on ne nous avait pas entendus, nous nous éloignons de cette guérite dangereuse, nous enjambons un petit mur et nous nous laissons glisser sur un talus qui nous conduit droit dans la campagne.

Nous avons bien examiné les lieux avant de partir et quoi qu'on ne vît goutte nous ne nous trompons pas. Nous nous dirigeons droit au sud, vers Iré-le-Sec. Nous rencontrons un bois, y entrons et y passons le reste de la nuit sous des arbres, consultant, au moyen d'allumettes dont nous nous étions pourvus, la carte et la boussole.

Le 8 septembre, moins trempés que nous ne craignions, nous nous mettons en route à 9 heures du matin, suivant toujours le milieu des bois. Nous nous y reposons la nuit

du 8 au 9 et en repartons, le 9 au matin, sans avoir fait aucune mauvaise rencontre, mais nos provisions touchaient à leur fin.

La pluie avait un peu cessé, mais nous étions rendus de fatigue et de besoin. Nous nous reposions dans un hallier, non loin de la route, lorsque nous voyons un soldat allemand venir droit à nous. Nous nous applatissons de notre mieux, mais il avance toujours; s'arrête un instant, nous dévisage, puis nous dit en bon français : « Soldats de France, n'ayez pas peur. Je suis alsacien et ne vous vendrai pas. Vous voulez passer en France ? — Oui. — Avez-vous des vivres ? — Plus rien. — Attendez. Donnez-moi votre musette, je vais chez une bonne dame qui vous en donnera. Je serai de retour ce soir à 8 heures 1/2. En attendant cachez vous bien. » Là dessus il part.

Notre première impression fut que nous étions fichus. Il emporte notre musette, nous dit de l'attendre, il va chercher des camarades pour nous empoigner. S'il ne l'a pas fait, c'est qu'il n'a pas son fusil et que nous sommes quatre contre un.

Toutes réflexions faites, nous restâmes. Perdus pour perdus, autant courir la chance. S'il ne nous trouve plus et veut nous trahir, il aura vite fait de mettre tous les postes à nos trousses et nous serons certainement arrêtés avant peu. Attendons.

A 8 heures 1/2 nous le voyons réapparaître, mais il n'était pas seul, un autre soldat et un jeune garçon l'accompagnaient. La vue de ce jeune garçon nous fit le plus grand plaisir; il ne venait donc pas nous arrêter.

Ils arrivent; le soldat qui l'accompagnait était alsacien comme le premier et nous fait fête. Le petit-jeune homme était le fils de la bonne dame qui nous envoyait des vivres; un bidon de café, des pommes de terre et du pain. Nous buvons le café à la santé de la France (et jamais café ne nous parut meilleur) et nous nous jetons sur les pommes de terre.

« Ne restons pas ici, dit notre alsacien, venez chez Mme Weder qui habite ici près; elle nous attend, vous serez

bien reçus et ne courez aucun danger. » Nous les suivons. Mme Weder, dont le mari combat dans l'armée française, nous reçoit les larmes aux yeux. « Entrez, pauvres soldats, nous dit-elle, séchez-vous, buvez, mangez, tout est à vous ici. » Nous nous reposons avec plaisir. Le village d'Iré-le-Sec n'est pas loin de la ferme; trois ou quatre habitants, amis de Mme Weder, arrivent au moment où nous nous mettions à table, nous apportant du lait et quelques autres douceurs qu'ils pensaient devoir nous être agréables. Notre alsacien nous raconte que son père est dans l'Alsace reconquise et il nous prie de lui donner de ses nouvelles à notre arrivée en France; Mme Weder en fait autant pour son mari et nous donne la photographie de son petit garçon pour la lui faire parvenir. Tout le monde nous donne ses commissions pour la France, et nous finissons par chanter tous à demi-voix la *Marseillaise*.

Le lendemain 10 septembre, les deux alsaciens nous apportent des calots allemands qui nous déguisent encore davantage et nous font leurs recommandations: passer autant que possible sur les routes; répondre *Deutsch kama-rad* ! si on nous interpelle; moyennant cela neuf fois sur dix on nous laissera passer.

Nous avons d'abord l'intention d'obliquer à notre droite vers Montfaucon et l'Argonne; ils nous en dissuadent: « Le bruit court, disent-ils, que les Américains attaquent par là et même que ça va très mal pour les Prussiens. Passez plutôt du côté de Verdun, vous y rencontrerez moins d'Allemands. » La nouvelle qu'ils nous donnaient était prématurée, mais nous suivons leur conseil.

L'un d'eux nous accompagne comme en flânant sur la route pendant plus de trois kilomètres. Nous croisons plusieurs boches mais aucun ne fait attention à notre costume composé de pièces et de morceaux: « Voyez, ce n'est pas plus difficile que ça, nous dit notre alsacien, et puis si vous vous trouvez en face d'un prussien qui veuille faire le méchant, vous êtes quatre gaillards; cassez lui la tête avec vos bâtons. » C'a été son dernier mot; un vrai cri du cœur.

Nous filons bon train sur la route sans rien rencontrer

de suspect; lorsque la nuit est complète nous passons la rivière du Loison sur un pont non gardé près de Jamets, puis obliquant à droite dans la direction de la Meuse, nous allons nous cacher dans les bois de Bréhéville où nous passons la nuit.

Le lendemain 11, nous repartons dès le matin en suivant la route qui nous conduit dans la direction de la Meuse; nous ne rencontrons âme qui vive, nous nous reposons pendant le milieu du jour dans la forêt et repartons à 4 heures du soir. Nous apercevons deux allemands qui en chantonnant cueillaient la noisette dans le bois; nous nous cachons vivement; ils passent sans se douter de notre présence et nous repartons seulement à la nuit tombée. Toute la nuit nous marchons dans la direction de la Meuse.

A 2 heures du matin, le 12 septembre, nous regagnons la route; nous y arrivions à peine que nous voyons approcher une troupe allemande de relève; nous n'avons que le temps de nous jeter dans le fossé de la route et ils passent sans nous voir, sauf un seul qui nous voit fort bien, nous examine à plusieurs reprises mais passe sans nous dénoncer. C'était peut-être un alsacien aussi; mais quel qu'il fût, il nous a fait passer un moment bien pénible.

Après leur départ nous nous dirigeons vers Consenvoye sur la Meuse; mais nous sommes obligés de redoubler de précautions, car nous sentons que nous approchons du front et le pays commence à fourmiller de postes et de patrouilles ennemies. A la moindre imprudence nous serions perdus. Heureusement que la contrée devient de plus en plus accidentée; ce ne sont plus des plaines mais des ondulations, des collines plus ou moins hautes qui nous permettent de nous dérober et de dissimuler notre passage dans des replis de terrain.

D'un autre côté, la santé du sergent Chauvin nous donne des inquiétudes. Il n'est pas aussi solide que ses trois compagnons de fuite et depuis notre départ d'Iré-le-Sec, la fatigue, la pluie et une nourriture indigeste, tantôt trop abondante, tantôt insuffisante au contraire, l'ont mis sur les dents. Nous sommes obligés de marcher lentement pour

qu'il puisse nous suivre, de l'aider même à marcher et quelquefois de le porter dans les passages difficiles. Il nous disait dans ces moments-là : « Laissez-moi, mes amis, je retarde votre fuite, sauvez-vous ; les boches me reprendront, mais ils ne me mangeront pas. » Nous avons toujours repoussé avec énergie cette proposition ; nous nous sauverons ou serons pris tous quatre ensemble.

A proximité de Consenvoye, nous constatons que nous sommes tombés en plein dans les lignes ennemies, et nos précautions redoublent. Avant d'atteindre Consenvoye nous voyons à notre droite une batterie allemande en activité ; de temps en temps elle lançait un obus, mais nous ne voyions pas sur quel objectif. Nous atteignons en rampant un entonnoir formé par l'éclatement d'un obus de gros calibre et nous y dissimulons.

Nous ne quittons notre cachette qu'à dix heures du soir et nous résolvons à ne plus faire un seul pas que la nuit. Nous arrivons près de Consenvoye. Ce bourg est absolument inhabité et à peu près en ruines ; nous le contournerons, craignant qu'il ne fût occupé par un poste allemand. Il l'était, en effet, et deux sentinelles qui nous entendent marcher, nous crient : *Halt !* Nous répondons à pleine voix tous quatre : *Deutsch kamarad !* et passons sans autre accident.

Nous atteignons la Meuse et suivons la route qui la longe. Elle est coupée en plusieurs endroits par des tranchées ; quand nous en rencontrons une nous entrons dans les bois à droite ou à gauche, cherchons à la contourner et, quand elle se prolonge, nous avançons à pas de loup pour être bien assurés qu'elle n'est pas occupée ; puis quand nous sommes bien sûrs de ne pas tomber sur un poste, nous nous glissons dans la tranchée comme des serpents et remontons de même sur la pente opposée. Nous recommençons cette opération dangereuse trois ou quatre fois au cours de la nuit et à plusieurs reprises nous entendons les allemands causer entre eux à haute voix à peu de distance. Ils ne pensaient certainement pas que des oreilles françaises étaient aussi proches d'eux. C'est même cela qui nous

a sauvés; leur surveillance était fort relâchée, l'important était de se méfier et de ne pas tomber au milieu d'une relève où sur une troupe en marche.

Vers deux heures du matin, le 13 septembre, ne trouvant plus de tranchées devant nous, nous nous remettons à suivre la grande route. Tout à coup nous entendons en face de nous des pas cadencés. Nous étions à mi-chemin entre Consenvoye et Samogneux. Nous rampons nous cacher dans les oseraies entre la Meuse et la route et examinons attentivement ce que fait là cette sentinelle.

C'était un petit poste de quatre soldats barrant absolument la route. Au bout d'un moment une relève a lieu : deux hommes conduits par un caporal viennent remplacer deux soldats du poste; ils se crient : *Wer da!* Ce sont probablement des autrichiens. A partir de ce moment toutes les deux heures une relève se produit.

Vers six ou sept heures du matin le caporal vient seul et tout le poste se replie avec lui; ce poste était donc probablement inoccupé le jour; nous voulons nous en assurer; Armenjean et moi avançons en rampant; le poste était vide. Il était environ 8 heures; à partir de ce moment nous n'avons plus rencontré un seul allemand. Quand nous constatons que la route est libre, nous déguerpissons au plus vite, mais par prudence nous faisons d'abord au moins huit cents mètres en rampant à quatre pattes, et pour plus de précautions nous laissons la route à notre gauche et traversons, sur une passerelle non gardée, le canal qui la longe.

Nous marchons entre lui et la Meuse à peu près invisibles, grâce aux osiers, aux vernes, aux saules et aux autres arbustes qui poussent vigoureusement sur ce terrain. Nous continuons ainsi jusqu'à trois heures de l'après-midi. Nous passons le village de Samogneux. Là nous trouvons pour la première fois des ouvrages français, la partie offensive tournée au nord, mais ils sont inoccupés.

Un peu plus loin nous atteignons Champneuville, situé en face du bourg important de Cumières que nous voyons

sur l'autre rive de la Meuse. Silence de mort, pas un habitant. Cette solitude est impressionnante.

Nous entrons dans une maison et y voyons la trace d'une occupation récente par les français. Sur une table boiteuse est un reste de pain et quelques pommes de terre cuites. Nous nous mettons vainement à la recherche du propriétaire de ce festin de Balthazar, personne n'apparaît et comme nous avons le ventre creux nous nous jetons sur ces restes et les mangeons sans être dégoûtés.

Nous nous reposons là une heure. Pas une âme dans les champs en friche ; l'impression est funèbre et au milieu de ce silence on est porté à se demander : Qu'est-ce qu'il va nous arriver ?

Heureusement il ne nous arrive rien de fâcheux. Après ce repos bien nécessaire à la suite de trois journées de fatigues inouïes, nous reprenons notre marche prudente. Une course de deux heures nous amène au pied d'une côte assez élevée que nous avons su depuis être le Talou ; nous la grimpons et arrivés au sommet nous poussons un cri de joie : à nos pieds s'étale Verdun avec la Meuse qui serpente entre ses maisons, et les ruines que le bombardement ennemi y a accumulées. Nous remercions la Providence ; nous sommes sauvés !

Pas un soldat français ne se montre sur les pentes du Talou ni plus bas, seulement autour d'une maison ruinée quelque chose de gris s'agitait à quelques cinq cents mètres de nous. Nous descendons la côte au pas de course et arrivons à cet objet mouvant ; c'était un cuisinier qui préparait la popote d'un détachement français envoyé en reconnaissance aux environs.

Entre les dernières tranchées boches et les remparts de Verdun nous n'avons trouvé qu'un cuisinier français pour tout défenseur.

« Bonjour, camarades, d'où diable tombez-vous dans ce costume ? — Nous venons de nous tirer des griffes des boches. — Bravo ! Avez-vous faim ? — Mais pas mal. — Alors mangez. » Nous mangeons, nous buvons. Oh ! ce vin

de France comme on l'apprécie quand on en a été sevré depuis six mois !

Enfin nous étions au bout de nos misères ; nous nous sommes embrassés de bon cœur, nous avons embrassé le cuisinier, je ne sais qui nous n'aurions pas embrassé. Puis nous faisons notre entrée à Verdun, nous nous faisons reconnaître, sommes conduits au général commandant la place, qui nous fait raconter en détail les circonstances de notre évasion, nous complimente et nous donne une permission d'un mois.

Notre premier soin a été d'écrire à nos parents et à ceux de nos braves alsaciens et des autres français et belges qui nous avaient si bien reçus dans notre fuite. Puis nous sommes montés dans le train qui devait nous ramener chez nous.

NÉCROLOGIE

ALLEMAND (Abbé Pierre-André-Félix)

C'est encore un de ses membres les plus anciens que la Société d'Études vient de perdre en la personne de M. l'abbé Allemand, sociétaire depuis 1883, membre du Comité de publication depuis 1897, décédé à Meyères, hameau de Gap, le 5 novembre dernier.

Né le 4 septembre 1844 à Saint-Michel-de-Chaillol, il avait été ordonné prêtre le 21 décembre 1867, nommé vicaire de Tallard le 1^{er} janvier 1868, et curé de Saint-Auban-d'Oze le 1^{er} octobre suivant. C'est dans cette paroisse que s'éveilla sa vocation historique, peu de temps après la fondation de notre Société. Une de ses premières publications fut la monographie du *Prieuré du Saint-Sépulcre d'Aspres-lès-Veynes*, parue dans le *Bulletin* de 1884.

Depuis cette date, son activité dans le domaine de l'érudition ne se ralentit pas, et il publia successivement des études sur la val d'Oze, Montmaur, le canton de Veynes, Jarjayes — dont il avait été nommé curé le 1^{er} juillet 1893 —, le prieuré de Saint-Maurice de Valserres, la Beaume-des-Arnauds, la vallée de la Vence, Mont-Se-leucus, La Bâtie-Neuve, Rambaud, etc. Il se laissa tenter aussi par le genre biographique et écrivit des notices sur le chevalier de Jarjayes, le poète Jean Faure, André Garnier, évêque constitutionnel des Hautes-Alpes, le Père Para du Fanjas, le conventionnel Joseph Serres, le mathématicien Ambroise Faure. Enfin, on lui doit quelques poèmes historiques (*Notre-Dame-de-Beauvert*, *Notre-Dame-d'Embrun*), où l'influence de Jean Faure, son poète préféré, est très visible.

Tous ces ouvrages ayant paru dans le *Bulletin*, il a semblé inutile d'en donner ici le titre détaillé et les dates, que le lecteur retrouvera facilement à l'aide des Tables de 1882-1891 et 1892-1911. Bornons-nous à indiquer ses œuvres parues en dehors de notre publication, et qui sont surtout des ouvrages d'édification : *Notice sur les ecclésiastiques de la commune de Saint-Michel-de-Chailloz confesseurs de la foi pendant la Révolution* (s. d.); *Mois de Marie du Laus*, 1886; *L'Eglise des Marrons*, poème, 1889; *Notre-Dame-du-Laus*, poème, 1892; *Notre-Dame de la Salette*, petit poème, 1894; *Les Chants du Laus*, 1895; *Dictionnaire biographique des Hautes-Alpes*, 1911.

Ce dernier ouvrage, qui aurait pu rendre les plus grands services aux études historiques dans le département, a été malheureusement rédigé avec trop de précipitation. Pour comble d'infortune, l'imprimeur — en l'espèce la défunte imprimerie Alpine —, ne tint, paraît-il, aucun compte des corrections faites sur les épreuves par l'auteur. Bref, le *Dictionnaire biographique* contient beaucoup d'inexactitudes; on ne pourra l'utiliser avec sécurité que dans une deuxième édition, amplement corrigée, et vivement souhaitée par l'auteur lui-même.

Retiré à Meyères, l'abbé Allemand, toujours infatigable, y poursuivait sans relâche ses travaux d'érudition. Un de ses derniers articles (*Meyères et Colombis, hameaux de Gap*), est consacré au modeste village où il se reposait, depuis le 1^{er} août 1913, des fatigues du ministère.

B.F.



NOTES DIVERSES

Par arrêtés du ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, pris en exécution de la loi du 31 décembre 1913, ont été classés comme antiquités ou objets d'art, à la date du 6 juin 1918 :

- 1) Petit vitrail circulaire de la fin du XV^e siècle (seul reste d'un ensemble récemment détruit), au fond du chœur de l'église paroissiale de *Névache*.
 - 2) Cloche fondue en 1598 pour la municipalité protestante d'*Orpierre*, et ayant servi de timbre à l'horloge communale dud. lieu.
 - 3) Inscription de 1402, rappelant la fondation de l'église de *La Roche-des-Arnauds*, gravée sur le linteau de la porte latérale de l'église paroissiale dud. lieu.
 - 4) Buste de saint Pierre, bas-relief pierre, commencement du XV^e siècle, encastré dans le mur du clocher de l'église paroissiale de *La Roche-des-Arnauds*.
-

OBSERVATOIRE MÉTÉOROLOGIQUE DE L'ÉCOLE NORMALE DE GARÇONS A GAP
 Altitude : 739^m20 (moyenne barom. 699^m/m) au nord, à l'ombre. Heure des observations : 7 h. du matin (heure astronomique)
 (Relevés de M. CHABOT)

Observations du troisième trimestre 1918

JUILLET					AOUT					SEPTEMBRE				
Jours	Baro- mètre	Minima	Maxima	Pluie	Jours	Baro- mètre	Minima	Maxima	Pluie	Jours	Baro- mètre	Minima	Maxima	Pluie
1	696.5	5.5	25.4	—	1	700.6	5.8	31.0	—	1	698.0	3.5	28.0	—
2	699.8	6.8	25.0	17 ^m 0	2	698.5	3.2	26.0	2 ^m 0	2	697.4	0.0	23.0	6 ^m 5
3	701.8	2.8	25.4	2	3	698.4	10.0	21.0	10	3	701.2	8.2	26.4	2
4	701.8	7.0	22.0	—	4	698.5	9.5	24.0	8	4	703.4	3.5	27.5	—
5	701.2	7.5	23.0	—	5	700.6	7.2	26.8	4	5	702.3	3.0	27.0	—
6	702.8	8.5	23.0	—	6	699.8	6.2	26.3	—	6	702.7	3.5	27.8	—
7	703.0	7.8	27.5	—	7	698.0	5.4	26.4	—	7	702.0	3.5	27.8	5
8	702.8	8.2	23.8	—	8	702.0	5.5	25.0	—	8	699.5	4.5	23.5	2
9	700.0	5.5	23.5	—	9	701.2	7.8	26.4	—	9	701.5	4.5	23.5	8
10	700.0	7.2	23.0	8	10	701.2	7.8	24.8	—	10	700.5	8.0	21.0	0
11	701.8	11.0	24.8	5	11	704.0	7.5	27.7	—	11	698.5	3.8	24.8	5
12	701.2	8.0	27.2	12	12	704.0	5.2	27.5	—	12	699.0	9.5	20.0	—
13	702.0	5.0	27.5	2	13	704.0	4.2	28.4	—	13	699.7	6.5	22.0	—
14	702.0	5.5	27.8	—	14	703.0	6.4	28.0	—	14	704.5	3.5	25.0	0
15	701.0	4.5	30.0	—	15	704.8	6.3	28.7	—	15	705.5	2.6	26.0	—
16	704.2	6.3	30.4	—	16	704.6	5.2	30.0	—	16	701.5	0.5	26.5	—
17	704.0	8.2	33.0	—	17	706.0	4.2	31.0	—	17	703.8	0.0	30.0	—
18	702.2	7.2	32.0	—	18	704.0	5.0	31.5	—	18	701.0	6.0	30.0	—
19	705.0	8.5	30.2	—	19	702.5	7.5	30.7	—	19	704.0	9.5	30.0	2
20	704.0	13.0	31.2	—	20	703.5	10.5	30.2	—	20	703.0	9.5	22.0	—
21	702.5	7.8	29.0	—	21	707.8	10.2	32.2	—	21	703.0	9.5	23.6	—
22	701.0	7.5	27.5	—	22	700.0	5.7	31.5	—	22	701.0	6.0	21.0	0
23	700.0	8.2	28.8	—	23	707.0	9.0	31.0	—	23	690.8	7.0	20.5	5
24	700.0	5.0	28.0	—	24	709.5	6.0	28.5	—	24	690.4	9.0	18.0	5
25	702.0	5.0	27.0	—	25	701.5	8.0	30.0	—	25	697.0	4.8	20.0	—
26	701.0	6.5	26.5	—	26	700.8	6.5	30.0	—	26	702.5	3.5	25.8	0
27	698.8	7.2	27.2	—	27	702.0	6.0	28.0	—	27	700.5	6.4	22.5	—
28	698.5	4.0	23.2	—	28	702.0	5.0	29.2	—	28	698.4	5.5	22.5	—
29	702.0	5.0	21.0	—	29	700.2	4.6	25.5	—	29	699.0	5.2	23.0	—
30	701.4	5.5	23.8	—	30	698.5	4.5	29.8	—	30	698.5	3.5	23.5	—
31	700.0	6.7	29.8	—	31	700.4	3.0	25.5	—					

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

Composition du Conseil d'administration au 1 ^{er} janvier 1918.....	v
Liste des membres de la Société au 1 ^{er} janvier 1918.	vii
Procès-verbal de la réunion de l'assemblée géné- rale ordinaire (21 décembre 1917).....	xviii
Procès-verbal de la réunion du Conseil d'admi- nistration du 28 décembre 1917.....	xxi
Compte de l'exercice 1917 et projet de budget pour l'exercice 1918.....	xxii
Contes et légendes du Valgaudemar, du Champ- saur et du Gapençais (<i>Les violons du sire des Diguières</i>), par M. S. MOULIN.....	i
La Muraille des Vaudois et le Pertuis-Rostan, par M. J. VOLLAIRE (<i>avec deux pl. hors texte</i>). ..	8
La Crise de la petite monnaie pendant la Révo- lution et les billets de confiance des Hautes- Alpes, par M. B. FAUCHER (<i>avec une pl. hors texte</i>).	23
Histoire religieuse de Trescléoux, par M. l'abbé ACHARD (<i>suite et fin</i>).....	30
Observations météorologiques (1 ^{er} -2 ^e trim. 1917, 3 ^e -4 ^e trim. 1917, 1 ^{er} -2 ^e trim. 1918, 3 ^e trim. 1918).	40, 105, 184, 260
Note sur la population du diocèse de Gap du XVII ^e siècle à nos jours, par M. Raoul BLAN- CHARD.	43
Le Vieux Chaillol (deux sonnets), par A. I. T., et l'abbé F. PASCAL.....	61
Les Barris de la Bâtie et le Pertuis-Rostan, par M. J. ROMAN.....	63
Notice sur la Beaumette et son prieuré, par M. l'abbé F. ALLEMAND.....	73
Quatre récits extraits des protocoles notariaux, par M. J. ROMAN.....	82

Les Mines métalliques de Bréziers, d'après un mémoire de M. Thénaud, par M. David MARTIN.	89
Passage à Gap de personnages importants au XVII ^e siècle, par M. Joseph VIAL.	96, 177
Notes diverses : Un coin d'enseigne du pèlerinage d'Embrun.	100
— Classement récent d'objets mobiliers.	259
Nécrologie : <i>Crôzet</i> (Ernest de), <i>Jessé-Charleval</i> (le vicomte Antoine de), <i>Jouglard</i> (Ferdinand).	102
<i>Allemand</i> (abbé Pierre-André-Félix).	257
A propos de l'itinéraire d'Annibal dans les Alpes, par le commandant ETIENNE.	107
Phénomènes pléistocènes du sud-est de la France, par M. David MARTIN (<i>suite et fin</i>).	132
Description de l'enceinte de Gap en 1577, par M. J. ROMAN.	187
La Grande Muraille (le Barri et le Pertuis-Rostan), par M. le chanoine E. ROUX.	195
Vingt-quatre heures aux tranchées, par le caporal-fourrier A. F., membre de la Société d'Etudes.	210
Mon évason, par le sergent Lucien Salla, de Remollon.	227
Table des matières de l'année 1918.	261

TABLE DES PLANCHES

Planche I. Plan d'ensemble de la fortification (Barris de la Bâtie et Pertuis-Rostan). Reconstitution et détails de la muraille des Vaudois. .	9
Planche II. Muraille des Vaudois, d'après une photographie prise vers 1877.	9
Planche III. Spécimens de billets de confiance des Hautes-Alpes (fac-similé)	26

Le Secrétaire-Gérant,
B. FAUCHER.

UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 06851 1560



Digitized by Google

